

EXPLICATION DE LA PLANCHE

VOYAGE  
PITTORESQUE ET HISTORIQUE  
DE L'ESPAGNE.

TOME PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

## EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Près des montagnes de Calpe et Abyla, jadis les colonnes d'Hercule et les bornes du monde connu, s'élève un monument consacré à la gloire de l'Espagne. Il est entouré de ruines romaines, mauresques, et gothiques. Les bas-reliefs qui le décorent retracent l'époque de l'histoire d'Espagne où Ferdinand et Isabelle réunissent sous leurs lois toute l'étendue de ce vaste empire. La Religion, qui serre leurs nœuds et protège leurs armes, semble leur promettre encore dans l'avenir de plus brillantes destinées : leurs flottes nombreuses traversent le détroit : d'un côté, elles vont soumettre l'Afrique, faire trembler l'Orient; de l'autre, découvrir un nouveau monde. L'épigraphe est tirée d'un éloge de l'Espagne par Claudien, qui rappelle les beaux vers d'Homère sur le même sujet.

Quid dignum memorare tuis, Hispania, terris.  
Vox humana valet? primo levat aequore solem  
India : tu fessos exactâ luce jugales  
Prolis, inque tuo respirant sidera fluctu  
Dives equis, frugum facilis, preciosa metallis  
Principibus fecunda piis tibi saecula debent  
Trajanum : series his fontibus Aelia fluxit  
Hinc senior pater; hinc juvenum diademata fratrum, etc.

CLAUDIUS, de *Laudibus serenae reginae*, v. 50.

Ἀλλὰ σ' ἐς Ἡλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης  
Ἀθάλατοι πέμψουσιν, ὅτι ξανθὸς βαδῶμαινυς,  
τῆ περ ῥησίνη βίβλην πέλει ἀνθρώποισιν·  
οὐ νιφέλος, οὐτ' ἀρ' χειμῶν πολὺς, οὐτε πόντος ὄμβρος,  
ἀλλ' αἰὲν Ἰεσφύριο λιπυπνέοντος ἀήτας  
Ὡξευθὸς ἀνήσιν, ἀναψύχειν ἀνθρώτους.

Hom. *Odys.* Δ. v. 563.

Nota. L'édition espagnole de cet ouvrage a été publiée à Madrid, d'après un privilège exclusif accordé par Sa Majesté Catholique à l'éditeur, M. ANT. BOUDEVILLE, peintre de sa cour; et deux exemplaires de l'édition française ont été déposés par lui à la Bibliothèque royale.



# VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE.

Quid dignum memorare tuis, Hispania, terris  
Vox humana valet?

*Claudians de ludibus str. Reg. T. 54.*



*Charles Percier delin.*

*Si nichil est super foris*

*De Per. sculp.*

À PARIS.

1806.

VOYAGE  
PITTORESQUE ET HISTORIQUE  
DE L'ESPAGNE,

PAR ALEXANDRE DE LABORDE,  
ET UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ARTISTES DE MADRID.

DÉDIÉ  
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME  
LE PRINCE DE LA PAIX,  
GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES DE S. M. C.,  
GRAND-AMIRAL D'ESPAGNE ET DES INDES, ETC. ETC.

TOME PREMIER.



Médaille d'Hispanie en or.  
Dessinée par M. de Laborde.

Médaille de Gaule en argent.  
Dessinée par M. de Laborde.

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AINÉ,  
AVEC DES CARACTÈRES DE BODONI.

M. DCCCVI.



RM 315

---

## INTRODUCTION.

L'ESPAGNE est une des contrées les moins connues de l'Europe, et celle qui renferme cependant le plus de variété dans ses monuments, et le plus d'intérêt dans son histoire.

Riche de toutes les productions de la nature, elle est encore embellie par l'industrie de plusieurs âges, et le génie de plusieurs peuples. La majesté des temples romains y forme un contraste singulier avec la délicatesse des monuments arabes, et l'architecture gothique avec la beauté simple des édifices modernes.

Cette réunion de tant de souvenirs, cet héritage de tant de siècles, nous force à entrer dans quelques détails sur l'histoire de l'Espagne pour indiquer la marche que l'on a adoptée dans la description du pays.

*Première époque.* Le nuage qui couvre l'histoire primitive de l'Espagne ne commença à se dissiper qu'à l'époque où les Phéniciens vinrent fonder des établissements dans cette contrée, jusqu'alors inconnue et sauvage. On croit qu'ils aborderent dans l'île de Santi-Petri, où ils bâtirent le temple d'Hercule, dont la mer laisse à découvert les vestiges lorsqu'elle décroît extraordinairement. Bientôt après s'éleva la ville de Gades ou Gadir; Calpe et Abyla devinrent célèbres par les deux colonnes nommées *colonnes d'Hercule*, où les Phéniciens graverent l'inscription *non plus ultrà*.

Les Grecs, élèves des Phéniciens dans l'art de la navigation, ne tarderent pas à partager avec eux les avantages de cette découverte. Ils établirent en Espagne un grand commerce, et fondèrent plusieurs villes, entre autres Ampurias et la malheureuse Sagonte : mais, plus habiles et plus puissants, les Carthaginois s'emparèrent bientôt de toute la péninsule, et la possession leur en eût été assurée si les Romains, seuls capables de leur disputer cette brillante conquête, ne furent enfin parvenus à la leur enlever.

Dans l'espoir d'échapper à la servitude, les Espagnols tentoient quelquefois de se défendre; mais plus souvent trompés par le fantôme d'une alliance gé-

néreuse, ils servoient avec fidélité la politique de leurs différents oppresseurs. C'est ainsi que trois villes aimèrent mieux périr que de se rendre ; Sagonte, par attachement pour les Romains ; Astapa dans la Bétique, pour les Carthaginois ; Numancé, pour la liberté.

Après tant de calamités l'Espagne épuisée respire, et répare peu à peu ses forces sous une paisible domination. Les Romains, séduits par la fertilité de son sol, la richesse et la variété de ses productions, y fondent de nombreuses colonies : des voies militaires s'ouvrent de toutes parts ; des aqueducs portent aux cités le tribut des eaux ; des arcs de triomphe rappellent aux vainqueurs le souvenir de leur gloire ; des théâtres, des cirques font oublier aux vaincus le sentiment de leur infortune.

Alors Sagonte vit relever ses murailles ; Mérida, Tarragone, Cordoue, Salamanque, Ségovie, d'autres villes encore, admirèrent la splendeur de leurs nouveaux édifices, témoignages glorieux de la prédilection de Rome pour ces contrées, rivales de l'Italie.

Cette heureuse administration ne fut pas de longue durée ; Rome, maîtresse du monde, devint bientôt aussi odieuse que Carthage. L'Espagne eut ses Clodius, ses Verrès ; et la plus belle province de l'empire des Césars fut aussi la plus malheureuse.

Les Astures et les Cantabres conservoient seuls leur indépendance à l'abri de leurs montagnes : Auguste entreprit de les subjuguier ; ils se défendirent, et périrent la plupart les armes à la main. Les poètes de Rome célébrèrent cette cruelle victoire, dont la postérité n'admire que les victimes.

L'Espagne obéit aux Romains jusque vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Les peuples du nord y pénétrèrent sous le règne d'Honorius, après avoir ravagé les autres contrées de l'Europe : les Sueves s'emparèrent de la Galice et d'une partie du Portugal ; les Alains et les Vandales, de la Bétique. Les Goths, suivant de près ces féroces conquérants, forcèrent les Alains et les Vandales à se retirer en Afrique : les Sueves résistèrent plus long-temps ; mais enfin, vaincus par Léovigilde, ils cessèrent de faire un peuple à part, et l'Espagne entière reçut la loi des Goths.

Cette invasion des nations barbares porta un coup mortel aux beaux-arts dans un pays couvert de leurs chefs-d'œuvre. Cependant que de richesses numismatiques, combien de monuments échappés à la dévastation !



Les Goths ne découvrirent point dans ces débris le type d'un goût pur, et d'une beauté régulière; ils auroient surpassé les Romains s'ils eussent voulu s'astreindre à les imiter, mais ils prirent une route différente. De là ces singuliers édifices qui enrichirent l'architecture d'un ordre nouveau, ordre composite, bizarre, grêle, minutieux dans les détails, quelquefois confus dans l'ensemble; mais original, religieux, imposant, et dont la longue durée justifie l'étonnante hardiesse.

Tranquilles possesseurs de l'Espagne, éclairés par les lumières de l'Évangile, les Goths commencèrent à se civiliser; mais le climat, qui amoindroit leur caractère, le repos qui énermoit leur courage, préparoient une victoire facile à de nouveaux conquérants.

La cruauté du roi Vitiza et la foiblesse de Rodrigue hâterent ce fatal moment, et l'Espagne fut la proie d'ennemis jusqu'alors inconnus.

*Seconde époque.* Les Arabes, ce peuple errant, antique habitant des déserts, réunis avec les Maures, ainsi nommés de la Mauritanie leur berceau, firent une irruption dans le midi de l'Europe, comme les Goths l'avoient fait précédemment dans le nord. Le sort de l'Espagne fut décidé dans la malheureuse campagne de Xerès de la Frontera, où Rodrigue perdit le trône et la vie.

Les vainqueurs ne trouvant plus d'obstacles occupèrent toute l'Espagne, à l'exception de ces mêmes Pyrénées qui avoient si long-temps préservé du joug romain leurs anciens habitants. Ces montagnes et leurs cavernes servirent encore de refuge à ceux des *Goths-Espagnols* qui, rassemblés par Pélage, prince du sang des rois de cette nation, purent éviter le joug des musulmans.

Cette seconde invasion, qui ne devoit plus laisser aux Espagnols indigènes aucune trace de leurs lois, de leurs coutumes, ni de leurs propriétés, produisit l'effet contraire; tant il sembloit que l'effet de cette terre heureuse devoit toujours balancer pour les habitants les rigueurs de la fortune.

Les Maures ne tarderent pas à ressentir cette influence qui avoit adouci les mœurs des Goths, et qui leur avoit appris à goûter les charmes d'une vie tranquille. Dès que les nouveaux conquérants furent heureux, ils cessèrent d'être barbares. Le principe de la civilisation se développa chez eux avec une étonnante rapidité; l'amour des lettres ennoblit leurs idées, épura leur goût sans altérer leur courage. On vit s'ouvrir à Séville, à Grenade, à Cordoue, des écoles

et des bibliothèques publiques; et tandis que l'Europe chrétienne étoit couverte des ténèbres de l'ignorance, le génie d'Averroès et d'un grand nombre de savants éclairoit les musulmans civilisés.

Non contents de protéger les sciences, les rois maures les cultivoient eux-mêmes. Quels regnes brillants que ceux des Abderame, des Mahomet! Ces princes joignoient les vertus privées aux qualités guerrières: poètes, historiens, mathématiciens, philosophes, et grands capitaines; plusieurs d'entre eux furent encore, et c'est leur plus beau titre, les meilleurs des rois.

A cette époque nouvelle de l'histoire d'Espagne, un goût nouveau s'introduisit dans les arts et dirigea principalement l'architecture. Les anciens édifices des Goths n'étoient point en harmonie avec les coutumes et la religion des Maures: ceux-ci, indifférents à la décoration extérieure, réservèrent tous leurs soins pour l'intérieur des bâtimens; ils y multiplioient tout ce qui peut charmer les sens, et s'accorder avec une vie sédentaire et voluptueuse: de là cette singulière magnificence de leurs palais, de leurs mosquées, cette richesse dans les ornemens, ce fini dans les moindres détails, qui surpassent de beaucoup la beauté de l'ensemble.

Les arts se développoient ainsi chez les Maures, lorsqu'une étincelle cachée dans les Asturies produisit un nouvel incendie dont l'Espagne entière fut embrasée.

*Troisième époque.* Pélage, réfugié dans les montagnes, non seulement s'y défendit avec courage, mais, sous l'étendard de la croix, il osa conduire ses soldats sur les terres voisines de sa retraite. Cet homme illustre, et sur lequel on a malheureusement peu de notions, avoit rassemblé tous les nobles des Asturies et du reste de l'Espagne. Cette milice, long-temps invincible, fut l'instrument des conquêtes de différents chefs, dont les plus expérimentés devinrent des souverains. C'est par eux que se formerent les royaumes de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre, successivement conquis sur les Maures.

Cette guerre, qui dura plusieurs siècles, tient alternativement de l'histoire et du roman, et paroît digne à-la-fois des récits de Tive-Live et des fables de l'Arioste. Ce sont des combats, des sièges, des assauts, plus souvent encore des tournois, des carrousels, des défis proposés et acceptés avec une égale audace.

Dans ces lices fameuses, triomphèrent des héros dont les romances espagnoles retracent les exploits, et parmi lesquels on distingue Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid, qui, égal en vertu, supérieur en puissance à Bayard, fut comme lui l'objet de la vénération de ses frères d'armes et des ennemis de sa patrie.

Réduits au seul royaume de Grenade, les Maures s'y maintinrent pendant plus de deux siècles; mais enfin, chassés de leur dernier asile, ils furent obligés de se retirer en Afrique, où ils reprirent bientôt leurs mœurs primitives.

*Quatrième époque.* Ce grand événement avait été réservé au bonheur de Ferdinand et d'Isabelle, et aux armes de Gonsalve de Cordoue, secondé par d'autres chefs aussi célèbres.

Maîtres de l'Espagne et du Nouveau-Monde, au comble de la prospérité, Ferdinand et Isabelle eurent la douleur de laisser leur immense héritage à une dynastie étrangère; il fut la dot de Jeanne, leur fille, épouse de Philippe-le-Bel, archiduc d'Autriche, et mère de Charles-Quint.

Le sort, par des faveurs extraordinaires, le cardinal Ximénès, par une sage administration, avaient préparé le règne de Charles-Quint, à-la-fois empereur d'Allemagne et roi d'Espagne.

Le talent et le génie de ce prince sembloient le destiner à la monarchie universelle; il y aspira pour son malheur et pour le malheur du monde. Bientôt ne trouvant dans la grandeur qu'une triste chimère, il préféra de finir ses jours dans la solitude, et abandonna la couronne à son fils Philippe. C'est au règne de ces deux princes que l'on peut attribuer la renaissance des arts en Espagne.

L'architecture s'enorgueillit des chefs-d'œuvre de Toledo, de Herrera; la peinture, de ceux de Ribera, de Morales, et postérieurement de ceux de Velasquez, Murillo, Cano, etc.: l'art de la gravure se perfectionna; et la langue castillane, embellie par des écrivains supérieurs dans tous les genres, devint la langue universelle.

Les arts languirent quelque temps sous la faible domination des derniers princes autrichiens; mais ils se ranimèrent aussitôt que la victoire d'Almanza eut assuré les droits de Philippe V à la couronne d'Espagne.

Ce prince, la mémoire encore remplie des monuments élevés par Louis XIV,

voulut reproduire les chefs-d'œuvre qu'il avoit connus dans sa jeunesse : il peupla pour ainsi dire les environs de Madrid des souvenirs de Versailles, dont il retraça les beautés.

Le palais neuf de Madrid, supérieur peut-être en richesses et en beautés à tous les autres palais de l'Europe, les jardins de S.-Ildephonse, ceux d'Aranjuez, sont des témoignages du goût et de la magnificence de Philippe V. Ses successeurs imiterent ce noble exemple; et l'académie des arts, fondée par Ferdinand VI, ne fut pas la seule institution qui lui mérita la reconnaissance des Espagnols. Mais combien, dans tout le regne de Charles III, cette reconnaissance ne dut-elle pas s'accroître! ce prince, le bienfaiteur de deux royaumes, après avoir bâti dans l'un Caserte, et exhumé Herculanium et Pompéia, vint former dans l'autre des établissements dont le nombre et l'utilité frappent d'admiration. Il s'acquittait dans les deux pays les titres de grand roi et de sage qu'il transmit en mourant à son auguste fils, comme la plus belle partie de son héritage.

Telle est l'esquisse des principaux événements qui firent passer l'Espagne sous différentes dominations. Les révolutions, les guerres, et le temps n'ont pu détruire entièrement les monuments qui ornent cette belle contrée, et les arts de quatre peuples différents qui l'ont tour-à-tour embellie.

C'est aussi ce qui nous a engagé à diviser la description de l'Espagne en quatre parties, contenant chacune les provinces dont les monuments ont le plus d'analogie entre eux, et se rapportent aux quatre époques principales de son histoire.

Ainsi le premier volume comprendra la Catalogne, le royaume de Valence, l'Estremadure, où se trouvoient Tarragone, Sagonte, Mérida, et la plupart des autres colonies romaines et carthaginoises; il sera précédé d'une notice historique sur les temps anciens de l'Espagne.

Le second volume renfermera les antiquités de Grenade et de Cordoue, et la description du reste de l'Andalousie, séjour principal des Maures; il sera précédé d'un abrégé de l'histoire de ces peuples tirée en partie des manuscrits arabes de l'Escurial.

Le troisieme, consacré principalement aux édifices gothiques, tels que les cathédrales de Burgos, de Valladolid, de Léon, de S.-Jacques-de-Compostelle, offrira aussi les contrées sauvages des Asturies, l'Aragon, la Navarre, la

Biscaye; et sera précédé de recherches sur les arts en Espagne, sous les rois qui la gouvernerent avant le siècle de Ferdinand et d'Isabelle.

Le quatrième volume, en retraçant les beautés de Madrid et des environs, renfermera de plus tout ce qui peut servir à faire connoître la nation espagnole, telle qu'elle est aujourd'hui; les fêtes, les danses, les usages nationaux. Ce volume comprendra également l'histoire des arts depuis leur renaissance sous Ferdinand et Isabelle, Charles I<sup>er</sup>, et Philippe II, jusqu'à nos jours; et donnera une connoissance suffisante de la peinture espagnole et des chefs-d'œuvre qu'elle a produits : on y ajoutera quelques détails sur le progrès des sciences et de la littérature en Espagne.

On voit que chacune des parties de cet ouvrage, composant le développement d'une des époques historiques dont nous venons de parler, les quatre réunies formeront un abrégé de tout ce que l'on peut désirer d'apprendre, tant sur l'histoire que sur l'aspect du pays.

Il ne nous reste plus qu'à parler des écrivains qui ont déjà fait connoître l'Espagne. Malheureusement, parmi les étrangers qui ont parcouru ce pays, la plupart l'ont envisagé d'une manière superficielle, et à travers des préjugés nationaux; les plus estimables voyageurs, tels que MM. Bourgoing, Swinburne, et Dupeiron, ont regretté qu'un voyage pittoresque ne fût pas encore exécuté : tous sont d'accord que l'Espagne est, sous ce point de vue, une des contrées les plus intéressantes de l'Europe.

Quant aux écrivains nationaux, on sait apprécier la profonde érudition d'Antonio Agustin, d'Ambrosio de Morales; les recherches immenses de Lantosa, Florez, Bayer, Velasquez; les histoires générales de Mariana et de Ferreras, le voyage de l'abbé Ponz, le plus exact que nous ayons, et les ouvrages de plusieurs autres écrivains, tous aussi recommandables par leur mérite que peu connus des étrangers.

Rien n'a été épargné pour que l'ouvrage que l'on présente au public soit digne du beau pays dont il renferme la description. Il paroît en même temps à Madrid une édition en espagnol conforme en tout à celle-ci, et toutes les deux également soignées par l'éditeur M. Boudeville, peintre de la cour d'Espagne. Les autres personnes qui composent la société de Madrid, et qui ont réuni leurs travaux aux nôtres, sont le R. P. Fernandez de Roxas, continuateur de l'histoire ecclésiastique d'Espagne, et chargé de la rédaction du texte

espagnol de cet ouvrage; M. Cerat, ancien président du parlement de Toulouse, et maintenant agrégé à la bibliothèque de S.-Isidore à Madrid, employé à recueillir les documents historiques; enfin MM. Liger et Moulinier, artistes distingués, chargés d'exécuter les plans, descriptions, et dessins des monuments antiques.

Nous devons rendre ici un hommage particulier à l'accueil favorable et aux secours que nous avons reçus dans toutes les provinces de l'Espagne, et par toutes les classes de la société. Mais, dans le nombre de ces encouragements, doit être placée au premier rang l'autorisation spéciale de Sa Majesté Catholique, d'entreprendre cet ouvrage. Ce monarque, qui protège tous les travaux utiles dans ses états, vient d'en encourager de très importants dans ses domaines du Nouveau-Monde. Des savants espagnols ont été envoyés à la découverte de l'intérieur de l'Afrique, entreprise vainement tentée jusqu'à présent, et où il seroit glorieux aux Espagnols de réussir après les efforts inutiles de leurs voisins. Une égale faveur nous a été accordée par S. A. S. le prince de la Paix, aussi instruit dans les arts qu'habile dans l'administration, et qui ne néglige aucun des moyens propres à avancer les progrès des sciences et des lettres. C'est à ces protections puissantes que nous sommes redevables de tout ce qui peut assurer le succès de cet ouvrage; et nous nous flattons que l'Espagne, présentée à l'Europe sous son véritable point de vue, en sera mieux appréciée.

# NOTICE HISTORIQUE

SUR LES PREMIERS TEMPS

DE L'ESPAGNE.

C'EST une coutume générale parmi les historiens de chercher l'origine des peuples avant de commencer leur histoire, de remonter jusqu'à leur transmigration après le déluge, et de composer un système dans lequel leur pays se trouve avoir la prééminence sur tous les autres. De là ces chronologies bizarres de siècles obscurs et de princes inconnus, cette union ridicule des descendants de Noé avec ceux d'Hercule et de Bacchus, et la difficulté, sans cesse renaissante, d'accorder les livres saints avec les auteurs profanes.

L'histoire d'Espagne, corrompue par une infinité de traditions erronées ou de fausses chroniques, est plus que toute autre surchargée de ces détails puérils : les avantages que les Grecs retiroient de son commerce leur avoient donné une trop haute opinion de ce pays pour ne pas embellir son histoire, et la peupler de leurs héros fabuleux <sup>1</sup>. Les historiens latins, copistes serviles des Grecs, répétèrent ces contes, que plusieurs auteurs de l'histoire d'Espagne, tels que l'archevêque Rodrigue, Alphonse-le-Sage dans sa chronique, et Jean Margarit, évêque de Girone, ont fidelement copiés <sup>2</sup>.

Ces traits n'étoient cependant encore qu'isolément répandus dans divers ouvrages anciens, lorsqu'un célèbre imposteur entreprit de les réunir; et, renchérissant encore sur les historiens grecs, il composa un faux Bérose et un faux Manthon, qu'il publia comme authentiques et comme récemment découverts; on voit que je veux parler d'Annius de Viterbe, moine dominicain du XV<sup>e</sup> siècle. Nos pères reçurent avidement ces erreurs flatteuses. Les Français voyoient avec plaisir régner dans les Gaules vingt-deux rois avant le siège de Troie, et s'enorgueillissoient de descendre de Dis ou Samothès, que l'on prétendoit avoir été le quatrième fils de Japhet. Les Espagnols se glorifierent aussi de remonter jusqu'à Tubal, son frère, et de trouver une suite de rois non interrompue depuis ce petit-fils de Noé jusqu'à la conquête que les Carthaginois firent de leur pays.

Un siècle après Annius, un jésuite, le P. Roman de la Higuera, fit paroître de nouvelles chroniques qu'il donna sous des noms respectables <sup>3</sup>, et qui ne furent entièrement détruites que vers l'an 1651 : ce qui fait que la plupart des histoires générales ou particulières, écrites avant cette époque, sont remplies de ces absurdités, dont l'histoire ecclésiastique même n'est pas exempte : de ce nombre sont les lames de plomb qu'on prétendit avoir

(1) Megasthenes, Aselepiades, Hérodote, Diodore, etc., etc.

(2) Mondejar, *Historiadores de Espana*, p. 3. *Schotto Hispania illustrata*, 1 vol.

(3) Sous le nom de Flavius Dexter, fils de saint Pacien, évêque

de Barcelone, dont saint Jérôme parle avec éloge; de Maxime, évêque de Sarragosse, cité par saint Isidore; de Luitprand, diacre de Pavie; de Julien Perez, etc., etc.

découvertes à Grenade en 1595, et qui furent condamnées par le pape Innocent XI en 1682; les erreurs de différentes chroniques; et enfin la traduction d'auteurs arabes qui n'ont jamais existé.

Des savants distingués se sont occupés à détruire ces fables<sup>1</sup>, et il eût été à désirer qu'ils nous eussent laissé à la place une histoire concise et raisonnée de ces temps anciens, comme préparation à l'étude des monuments. Tel est le but que nous nous sommes proposé dans cet examen préliminaire; mais, tout en rejetant les contes historiques et les auteurs apocryphes, à Dieu ne plaise que nous voulions bannir de cet ouvrage ces souvenirs chéris qui suffiroient pour embellir les plus arides contrées, ces traditions populaires qu'on trouve partout en Espagne, et qui sont aux événements historiques ce que les plantes qui ornent les ruines sont aux monuments. Quel est le profane qui oseroit disputer aux plaines de l'Andalousie le nom de *Champs-Élysées*, qui leur a été donné par le pere des poètes<sup>2</sup>; à l'une de ses rivières, celui de *Fleuve d'oubli*<sup>3</sup>; aux montagnes de Calpe et Abyla, aux cavernes de Géron, aux pommes d'or des Hespérides, la trace du plus grand des héros, et du meilleur des dieux de l'antiquité?

Le peintre d'Ulysse ramène à l'auteur de Télémaque; comme lui il nous a peint les plaines fortunées de la Bétique, la douceur de son climat, les vertus de ses habitants. « Cette contrée, dit-il<sup>4</sup>, semble avoir conservé les délices de l'âge d'or; les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour; les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts, et toujours fleuris ». Cette peinture n'approche pas encore de celles que l'on trouve dans les auteurs arabes; et cependant les palais de Grenade, la mosquée de Cordoue, les sites admirables qui les entourent, sont au-dessus de leurs descriptions : ils offrent plus que le Koran ne promet. La critique pourroit-elle s'appesantir sur cette patrie des poètes et des amants? mais bientôt les héros chrétiens viennent remplacer les rois maures; Pélage, Alphonse, Ferdinand, une foule d'autres guerriers sortent des montagnes des Asturies, couverts d'armes rouillées, de peaux de bêtes féroces; une simple croix les précède, signe de la mort de leur Dieu et du salut de son peuple : aux exploits de ces chevaliers se joignent les prouesses merveilleuses de Bernard del Carpio, le second Hercule de l'Espagne, le héros fabuleux des temps modernes. Les antres obscurs qui ont caché ces guerriers, l'empire immense que leur valeur a fondé, semblent appartenir aux miracles, et l'histoire paroît trop timide pour chanter de tels exploits.

Mais laissons ces brillants souvenirs, pour les faits importants qui les précèdent, et tâchons de rassembler sur les temps anciens de l'Espagne quelques notions éparses dans les vieilles archives du monde.

(1) Don J. Pellicier, don N. Antonio, le marquis de Mondejar.

(2) Homère, *Odyss.* ἀλλὰ σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον. Δ., τ. 563.

(3) *Cui oblivionis cognomen est Limias.* Pomp. Mela, liv. III. c. 1.

v. 72. Tite-Live parle des soldats de Brutus qui refuserent de le passer par la crainte qu'ils avoient de l'effet de ses eaux. Liv. LV.

(4) *Télémaque*, liv. VIII.



Il paroît que les habitants primitifs de l'Espagne, de temps immémorial, formoient différentes peuplades séparées dont chacune se gouvernoit par ses propres lois, ce qui fait dire à Strabon<sup>1</sup> qu'ils n'auroient point été vaincus par les Tyriens, les Celtes et les Carthaginois, s'ils se fussent réunis et n'eussent formé qu'un seul état. Les Grecs et les Romains les divisoient en deux parties; l'une composée de ceux auxquels ils donnoient le nom d'*Iberes* et qui habitoient le midi de l'Espagne, l'autre de *Celtes*, qui occupoient tout l'occident et le nord<sup>2</sup>: ces deux peuples furent connus depuis sous le nom collectif de *Celtiberes*, dénomination que Diodore de Sicile<sup>3</sup> attribue au traité d'alliance qui eut lieu entre les Iberes et les Celtes, par lequel ils réunirent leurs intérêts et leurs noms<sup>4</sup>.

Je ne chercherai point d'où vinrent ces deux peuples, si les Celtes<sup>5</sup> passèrent les Pyrénées comme le prétendent les auteurs français et italiens, si les Iberes vinrent d'Asie peupler l'Espagne<sup>6</sup> ou si ce fut de l'Espagne qu'ils se répandirent dans l'Asie<sup>7</sup>: on s'accorde généralement à croire, et cela doit nous suffire, que ces deux peuples étoient les principaux habitants de l'Espagne à l'époque de la fondation des premières colonies phéniciennes. Les Iberes, chez lesquels ces colonies s'établirent d'abord, se trouvant confondus avec les nouveaux habitants, en adoptèrent les coutumes, et perdirent bientôt leur caractère national, si bien que du temps de Strabon on ne reconnoissoit plus aucune trace de leurs mœurs primitives: il n'en fut pas de même des Celtiberes, et autres peuples du nord, dont le même Strabon fait une peinture semblable à celle que Tacite fait des anciens Germains: il les représente comme des peuples à demi sauvages, habitant les montagnes, d'où ils sortoient pour courir au pillage. Leur habillement étoit une saie noire<sup>8</sup> faite d'une laine grossière; une étoffe tissée de poil d'animaux enveloppoit leurs cuisses, et descendoit sur leurs jambes: semblables aux anciens Germains, ils ne connoissoient que deux manières d'exister, se reposer ou combattre<sup>9</sup>. Leurs armes étoient conformes à l'agilité de leur corps, et à la vie qu'ils menaient: c'étoient de petits boucliers échancrés, garnis de cuirs, et suspendus par des courroies, mais d'une solidité à l'épreuve des coups les plus rudes, et tels que, présentés de tous les côtés par un bras agile, ils paroient aisément les traits; des casques surmontés

(1) Strabon, liv. III, p. 109.

(2) *Pyrene celsâ nimbosâ verticis arce  
Divisos Celtis late spectabat Iberos.* Sil., lib. III, v. 417.

(3) Diodore de Sicile, lib. IV.  
*Celtæ sociatî nomen Iberis.* Sil. Ital., lib. III, v. 340.

(4) *Nos Celtis genitos et ex Iberis.* Mart., lib. IV, ep. 55, v. 8.

(5) L'Espagne porta même long-temps le nom de *Celtibérie*, jusqu'à ce que les nombreuses colonies étrangères eussent restreint cette dénomination à quatre grands cantons situés dans le nord et l'occident. C'est ainsi que Strabon la nomme, lib. III, p. 102. Diodore comprend sous ce nom la Bétique et la Lusitanie, lib. V.

(6) . . . . *Profugique a gente vetustâ  
Callorum Celtæ miscentes nomen Iberis.* Luc., lib. IV, v. 9.

L'origine des Celtes, leurs conquêtes, leur puissance, ont été l'éternel examen des savants, et l'Espagne est presque toujours comprise avec la Gaule dans leur système. Les auteurs français distinguent deux invasions différentes des Gaules en Espagne; mais dans l'énumération qu'ils font des *Cynetes*, des *Igletes*, et autres peuples,

on peut aussi bien entendre les anciens habitants de l'Espagne que ses premiers conquérants. Voyez dom Martin, *Histoire des Gaules*, p. 273.

(6) Cette opinion n'est soutenue que par Joseph, *Antiquit.*, lib. 2, cap. 7, et par Varron, historien instruit il est vrai, mais très inexact et erroné dans ses origines.

(7) L'opinion la plus vraisemblable est celle de Strabon et d'Anbydene, citée par lui, lib. XV, p. 637. Eusebe, *præp. evang.*, lib. IX, cap. 41. Denys Periegete, à-peu-près contemporain de Varron, et plus véridique que lui, lib. V, 697. Socrate, *Hist. eccl.*, lib. I, c. 20, Voyez, à ce sujet, dom Martin, p. 546.

(8) Le *sagum*, également en usage chez les Gaulois. C'étoit une espèce de chlamyde qui s'agraffoit sur la poitrine. Appien ajoute qu'ils agitoient leur longue chevelure pour faire peur à l'ennemi; et, selon Tacite, ils torilloient leurs cheveux, et avoient le teint basané. Appien, *Iber.* p. 280.

(9) Quelques uns d'entre les Vettons, peuples de la Lusitanie, étoient de voir des centurions romains se promener sans rien

d'aigrettes rouges; des lances, des javelots, des frondes, et sur-tout des épées à deux tranchants, dont la trempe étoit si bonne qu'elles mettoient en pièces les casques et les boucliers, et que rien ne leur résistoit<sup>1</sup>. Diodore de Sicile croit que cet avantage venoit de la coutume qu'ils avoient de les enfouir en terre, et de les y laisser jusqu'à ce que la plus foible partie du fer ayant été rongée par la rouille, il ne restât plus que celle qui avoit le plus de force et de finesse : mais l'opinion la plus vraisemblable est celle de Justin<sup>2</sup>, qui l'attribue aux eaux du Bilbilis et du Chalybs; ce qui est hors de doute, c'est que les Romains adoptèrent par la suite les épées espagnoles, et qu'ils les regarderent comme les armes les plus redoutables.

Leur maniere de combattre étoit celle des troupes légères; ils harceloient l'ennemi, ne lui laissoient aucun repos, et rentroient précipitamment dans leurs montagnes inaccessibleles, où la nature faisoit tous les frais de la défense<sup>3</sup>. Ils étoient cependant susceptibles d'être disciplinés, et ils le furent en effet dans les armées d'Annibal et de Scipion.

On remarquoit dans ces peuples une fidélité à toute épreuve, et une constance à garder leur secret au milieu des tourments. On vit dans la guerre punique<sup>4</sup> un esclave qui, ayant été condamné à la mort pour avoir vengé son maître, rioit sous la main des bourreaux, et insultoit à leur fureur par la sérénité de son visage. Tacite<sup>5</sup> parle aussi d'un paysan de Termeste, qui, après avoir tué Pison, gouverneur de la province, fut arrêté et mis à la torture; mais au lieu de nommer ses complices, il cria : « C'est en vain « qu'on veut les connoître; je ne les nommerai jamais, ils peuvent se montrer, et venir « me voir. »

Ils avoient la même intrépidité en mourant pour leur patrie: des Cantabres pris à la guerre, et condamnés au dernier supplice, chantoient gaiement sur la croix. Ce sang-froid, qui triomphe de la nature même, étoit si supérieur aux idées des Romains dans ces derniers temps, que Strabon, qui le rapporte, n'y voit que de la folie.

Les femmes partageoient ce mâle courage, et se mêloient dans les combats<sup>6</sup>; elles retraçoient sans cesse à leurs enfants les belles actions de leurs peres, et les auroient tués pour les empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi. En général ils croyoient rendre service à leurs parents en leur ôtant la vie, lorsqu'ils devoient cesser d'être libres<sup>7</sup>.

faire, crurent qu'ils avoient perdu l'esprit ou s'étoient égarés, et leur proposerent de les ramener à leur tente. Strabon, lib. III, p. 164.

(1) Le traducteur de l'historien a pris le grec *ὄντε ὀπίον* pour *ὄσπιν*, et fait dire à son auteur que cette arme coupoit les casques, les boucliers, et même un os. Il est étonnant que le savant Wesseling, qui a été l'éditeur, n'ait pas corrigé cette faute. Lib. V, pag. 356, éd. in-fol.

(2) Justin, lib. XLIV. Le *Bilbilis*, en Aragon, baignoit les murs de la ville du même nom dont il est parlé dans Martial:

*Videbis altam, Liciane, Bilbilim*

*Armis et equis nobilem.* Mart., lib. IV, ep. 55.

Le *Chalybs* coule dans la Galice.

(3) Ils montoient ordinairement deux sur un même cheval, et dans

le fort de la mêlée ils se composoient une infanterie plus ou moins nombreuse, suivant la nature du terrain. Diod., lib. V, p. 215. Leurs chevaux étoient dressés à gravir les montagnes et à s'arrêter à leur voix. Strab., lib. III, p. 163.

(4) Justin, lib. XLIV, cap. 3.

(5) Tacite, *Ann.*, lib. IV, cap. 45.

(6) Salluste, *Fragments*, p. 183.

(7) *His pugnâ cecidisse decus.* Sil. Ital., lib. III, v. 341. C'est avec surprise que l'on trouve dans ces temps reculés une coutume bizarre qui existoit au Paraguai. Lorsqu'une femme accouche, le mari se met au lit, et elle le soigne: usage aussi absurde que révoltant. Les hommes, uniquement renfermés dans les soins de la guerre, abandonnoient à leurs compagnes la culture des terres: celles-ci pour ne pas interrompre leurs travaux pénibles portotent

Des vertus si farouches supposent toujours une vie frugale. Leur nourriture, dit Strabon<sup>1</sup>, est simple, et leur boisson ordinaire de l'eau ou de la bière: ils ont peu de vin, et celui qu'ils récoltent ils le boivent sur-le-champ avec leur famille. Ils se servent de beurre au lieu d'huile, et mangent assis sur des bancs construits pour cet usage le long des murs: les premières places sont destinées aux vieillards et aux hommes élevés en dignité; leur repas est égayé par des danses au son de la trompette et de la flûte. Dans deux saisons de l'année ils se nourrissent de glands qu'ils dessèchent, et dont ils font un pain qui se garde. Ils achètent par échange, ou en coupant une lame d'argent, dont ils donnent un morceau proportionné au prix de l'objet acquis<sup>2</sup>.

Cruels envers les prisonniers, justement sévères à l'égard des criminels, qu'ils précipitoient du haut des rochers, ils traitoient tous les étrangers avec la plus grande humanité; ils s'empressoient de leur offrir l'hospitalité, de quelque pays qu'ils vissent; et l'on regardoit comme l'ami des dieux celui qui en possédoit quelques uns chez lui.

La religion des Celtibères étoit simple comme leurs mœurs: ils révéroient un dieu qui n'avoit pas de nom<sup>3</sup>, et l'honoroié la nuit dans le temps de la pleine lune; chaque famille dansoit alors devant la porte de sa maison, et célébroit le grand Être, dont la nature sembloit adorer dans le silence l'impénétrable majesté. Quelques écrivains ont prétendu que les Cal-laiques étoient athées, sans doute parcequ'ils adressoient aussi leurs hommages à un dieu inconnu, et que les Grecs, comme les Romains, ne supposoient pas qu'il y eût une croyance religieuse par-tout où ils ne voyoient point de signes extérieurs de l'idolâtrie.

Ce tableau des premiers peuples de l'Espagne a cela de particulier, qu'il retrace les qualités distinctives de ces habitants dans toutes les époques de leur histoire. Même courage, même fidélité à leurs engagements, même frugalité.

Le caractère primitif de ce peuple semble avoir résisté à toutes les révolutions qui auroient dû le changer; il se retrouve encore dans les Espagnols modernes, parmi ces vieux et respectables Castellans, ces braves Aragonais; et toutes les vertus de leurs ancêtres se reproduiroient bientôt dans leurs descendants, si des dangers pareils ou des circonstances nouvelles leur donnoient l'occasion de les développer.

#### MONUMENTS QUI NOUS RESTENT DE CES TEMPS REÇULÉS.

Les monuments des arts ont presque toujours rapport au culte de la divinité: c'est à ce sentiment profond que l'on doit les temples admirables de l'Égypte, à côté desquels on ne retrouve aucune trace d'habitations humaines. Les hommes ont disparu, les générations ont passé devant l'arbitre du monde, et son emblème reste seul au milieu des déserts.

leurs enfants avec elles, les allaitoient, et les déposoient sur la terre au milieu des troupeaux, qui sembloient caresser leur maître naissant, tandis que l'œil maternel veilloit sur eux.

(1) On voit dans Diodore que les Celtibères avoient des viandes

1.

déliçates; mais c'étoient les productions du pays, et non la suite d'un luxe inconnu parmi eux.

(2) Strab., lib. III, p. 107. Dom Martin, 634.

(3) Ἀνόνητος Τίτι φεο. Strab., lib. III, p. 113, lig. 30.

h

Ce sont là les souvenirs que les nations laissent aux nations, et les devoirs qu'elles semblent leur dicter. Il n'est pas jusqu'aux simples pierres des Druides qui n'aient conservé ce caractère d'un peuple religieux : nous n'avons rien de semblable des Celtibères, et c'est plutôt à leur croyance même qu'il faut en attribuer la raison, qu'au peu de progrès qu'ils avoient fait dans les arts. Observateurs, comme nous venons de le dire, d'une religion simple, exempte de superstition, ils adoroient un dieu inconnu<sup>1</sup>, un principe sacré qu'ils n'avoient point osé personnifier; ils l'honoroient la nuit dans le temps de la pleine lune, dans le moment le plus auguste de la nature; ils voyoient Dieu dans toute la majesté de son empire, et le remercioient dans toute l'étendue de ses bienfaits. Différents en cela des Ibères, leurs voisins, qui s'étoient laissés trop facilement entraîner par les usages des Phéniciens et des Grecs, avec lesquels ils communiquoient.

Mais s'il ne nous reste des Celtibères aucun de ces monuments religieux que l'on connoît des autres nations, ils nous en ont laissé un plus précieux d'une nature différente, c'est la tradition de leur langage conservé dans l'ancien pays où ils demeurèrent si long-temps libres au milieu de leurs montagnes.

On sait les difficultés qu'opposèrent toujours les habitants de ces contrées aux différents conquérants qui voulurent s'en emparer. Les Romains ne parvinrent à les réduire entièrement que sous le règne d'Auguste: les Goths seuls y pénétrèrent; mais ces deux peuples respectèrent les coutumes d'une nation sauvage qu'ils n'avoient aucun intérêt de civiliser. Le langage se maintint donc le même, à l'exception de la corruption que le temps a pu y introduire, et c'est le biscayen d'à présent, qui ne ressemble à aucune langue voisine, et qui dans sa construction et la composition de ses mots porte tout le caractère d'une langue mère, et de la plus haute antiquité.

L'intérêt qu'inspire la connoissance de cette langue a déjà porté plusieurs savants<sup>2</sup> à en faire un examen particulier: c'est ce que nous ferons également dans la troisième partie de cet ouvrage, lorsqu'il sera question de la Biscaye et de la Navarre.

Nous nous bornerons à présent à en donner une légère idée. Il n'est aucun doute que les peuples de l'Espagne, de temps immémorial, n'aient eu un idiôme particulier, qui devint moins usité, et se conserva seulement dans les montagnes, dernier asile des habitants indigènes qui se savoient de la servitude. C'est à la connoissance de cette langue, suivant Tite-Live, qu'Amilcar dut ses victoires. Nous avons vu ce paysan de Termeste, qui insultoit ses bourreaux dans la langue de son pays, *sermone patrio*<sup>3</sup>. Strabon<sup>4</sup> et Mela<sup>5</sup> se plaignent de la barbarie des noms cantabres, qu'ils ne pouvoient prononcer. Silius Italicus parle des hymnes en langue barbare, que chantoient les peuples de la Galice allant à la

(1) Strabon, *loco citato*. S. August., *de Civit. Dei*, lib. XXII.

(2) Larramendi dans son Dictionnaire trilingue; Moret et Andres dans leurs recherches sur l'ancienne langue de l'Espagne. Deux ouvrages curieux ont paru dernièrement sur le même sujet; l'un par don Pablo Astarloa, et l'autre par don Bautista de Erro y Aspiroz.

(3) Tacite, lib. IV, cap. 45.

(4) Strabon se plaint de la difficulté de prononcer les noms des peuples cantabres, tels que les *Pletauros*, les *Bardietas*, les *Allotrigas*. Lib. III, p. 107, lig. 35.

(5) Pomponius Mela, lib. III, art. 100, refuse même de les nommer, disant qu'il est impossible de les prononcer.

guerre<sup>1</sup>. Sénèque, Espagnol, écrivant à sa mère<sup>2</sup>, de l'isle de Corse où il étoit exilé, lui dit: Que les Ligures et les Espagnols passerent dans cette isle, et que l'on retrouve parmi les habitants les mêmes bonnets et chaussures que ceux des Cantabres, ainsi que plusieurs mots de leur langue.

Cet idiome se maintint en Espagne long-temps après les conquêtes des Romains, puisque Cicéron compte deux dialectes que l'on ne comprenoit pas à Rome, le *punique* et l'*espagnol*. Ce ne seroit donc que depuis Auguste, après la défaite des Cantabres, qu'il auroit souffert quelque altération; mais il est aisé de voir qu'aucun peuple ne peut l'avoir changé. Le langage des Romains n'a aucun rapport avec lui, pas plus que celui des Goths, et encore moins l'espagnol moderne, composition dérivée du latin et de la langue romance<sup>3</sup>. On peut se convaincre de l'antiquité du biscayen d'à présent par l'examen seul de ses différentes expressions, dont la plupart sont tirées des images de la nature sans appartenir à aucune autre tradition. Malgré ses rapports singuliers, il est à regretter que nous n'ayons aucun écrit dans la langue ancienne qui, comparée avec la moderne, nous assurât plus positivement de leur affinité. Il faudroit découvrir quelques inscriptions *bilingues* de la même signification, comme on en voit plusieurs à Rome en grec et en latin, ou comme est celle de Rosette en grec et en égyptien. Cependant un monument particulier à l'Espagne nous représente au moins la forme des caracteres: ce sont les médailles appelées *desconocidas*, inconnues, et qui ont excité les vains efforts des savants depuis deux siècles.

Ces médailles ne se trouvent qu'en Espagne; les caracteres qu'elles portent ne tiennent en général que très peu des autres alphabets connus, et il est évident qu'ils appartiennent, ainsi que plusieurs inscriptions, à l'ancienne langue du pays, dont ils sont les précieuses et uniques traces. En comparant ces médailles à celles des différentes colonies étrangères qui vinrent en Espagne, on peut les diviser en deux especes distinctes, les celtibériennes et les ibéro-phéniciennes. Les premières se trouvent ordinairement dans le nord et l'orient de l'Espagne; les autres semblent appartenir à différents peuples du midi, dont les principaux étoient les Turdetains et les Bastules: celles-ci représentent des attributs ou têtes de divinités, différentes en cela des celtibériennes, où l'on ne voit qu'un cheval passant ou un cavalier armé. Quelques unes ont au revers une légende latine, mais qui ne se rapporte pas à l'inscription opposée. Il est vraisemblable que les Romains voulurent laisser à ces peuples un souvenir de leur indépendance en employant ainsi leur langage; de même qu'ils conserverent à quelques villes la terminaison nationale de *briga*, comme à Flaviobriga, Augustobriga. Nous

(1) . . . . *Misit dives Calæcia pubem  
Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis.*  
Sil. Ital., lib. III, vers 346.

(2) Sénèque, de *Consolatione ad matrem Helviam*, lib. VIII.

(3) La seule analogie que l'on pourroit établir entre le biscayen et une autre langue se trouveroit peut-être dans celle appelée à tort *celtique*, telle qu'on la parloit encore dans l'Aquitaine du temps de Sulpice Sévère et de Sidoine Apollinaire; en effet, les mots que plusieurs auteurs citent de cette langue sont biscayens. Ce qui confirme

l'opinion de Strabon, que les Aquitains ressembloient plus aux Espagnols qu'aux Gaulois; et l'on peut s'en convaincre en trouvant une étymologie biscayenne à presque tous les noms de villes de l'Aquitaine mentionnés dans les Commentaires de J. César. Pline parle de certaines branches de métal qui s'appeloient *viria* en celtique, et *viriles* en celtibérien; *viria celtice dicuntur, viriles celtiberice*, lib. III, cap. 3: cela veut dire, avec la prononciation biscayenne, rond en forme de sphere, de *biratu*, tourner en rond, en changeant le B en V, usage encore existant en langue basque.

aurons occasion, dans le cours de cet ouvrage, de donner plusieurs médailles et inscriptions celtibériennes, et nous nous étendrons davantage sur les inductions que l'on peut en tirer.

## ÉTABLISSEMENTS DES PHÉNICIENS.

DANS les temps les plus reculés de l'histoire des hommes on distingue une contrée célèbre par sa puissance et son industrie. Ses marchands, dit l'Écriture<sup>1</sup>, sont des princes, ses trafiquants les personnes les plus illustres de la terre. Les patriarches les connoissoient sous le nom de Cananéens<sup>2</sup>; les Grecs, sous celui de Phéniciens<sup>3</sup>; et tous leur accordoient l'invention de l'écriture, des mathématiques, de la navigation<sup>4</sup>, et de tous les arts utiles.

Tandis que les Israélites erroient dans les déserts ou gémissaient dans la captivité, que les Grecs n'habitoient que des cavernes, Sydon couvrait les mers de ses navires; ses habitants infatigables alloient par-tout chercher des richesses; ils donnoient la civilisation en échange de l'or, et tous les peuples étoient tributaires ou imitateurs de leur industrie. D'après une inscription rapportée par Procope<sup>5</sup>, il paroît qu'ils avoient parcouru toutes les côtes de la Méditerranée, et commencé des établissemens sur celles d'Espagne seize siècles avant l'ère vulgaire. Les premiers furent près de Tanger, d'où ils passèrent bientôt sur le promontoire opposé dans l'isle d'Erythie. Après plusieurs tentatives infructueuses d'établissements sur la côte, ils fondèrent enfin la ville de Gades ou Gadir, qu'ils regardèrent comme le point central de leur commerce, et l'abri le plus sûr pour leurs vaisseaux.

De là ils s'étendirent sur toutes les côtes voisines, et dans l'intérieur de l'Andalousie habitée alors par les Turdetains, peuple simple, et possesseur de trésors immenses, dont ils ne connurent le prix qu'après en avoir été dépouillés.

Outre les productions dont la nature couvrait sa surface, ce beau pays avoit encore, cachés dans les entrailles de la terre, des métaux aussi précieux qu'abondants, semblables à ceux que les Espagnols possèdent dans le Nouveau-Monde; comme si le ciel, propice ou ennemi, leur avoit de tout temps destiné la propriété de ces biens auxquels l'opinion attache tant de prix, et qui ne produisent pas toujours une véritable richesse.

Non loin de Cadix étoit vraisemblablement l'ancienne Tarsis<sup>6</sup>, si célèbre dans les livres saints, et qui seule rendit *l'or aussi commun à Jérusalem que les pierres*<sup>7</sup>. C'est là que les nombreuses flottes de Salomon et celles du roi Hiram venoient tous les trois ans chercher des trésors. Cette ville étoit située dans une petite isle à l'embouchure du fleuve Tarsis ou Tartessus, dans une position semblable à celle de Tyr, et depuis engloutie, comme elle, sous les eaux.

(1) Isaïe, ch. 23, v. 8.

(2) Nombres, ch. 13, v. 30.

(3) Calmet, t. I, p. 272; t. III, p. 131.

(4) *Prima ratem ventis credere docta Tyrus*. Tibulle, élégie 7, v. 20. Homère, *Odyss.*, les appelle les plus ingénieux des hommes.

(5) Procope, *de bello Vandalico*, lib. II, cap. 10, p. 258. Cette

inscription porte : Nous sommes arrivés ici, fuyant les armes de l'usurpateur Josué. Cet événement eut donc lieu 1500 ans avant la naissance de J. C. Mais on ne sait rien de positif sur ces premiers établissemens.

(6) Paralipomenes, II, ch. 9, v. 21; Jonas, ch. 1, v. 3.

(7) Rois, liv. III, ch. 10, v. 17.

Du côté opposé et à l'orient de Cadix, se trouvoient les colonnes d'Hercule<sup>1</sup>, où les premiers Phéniciens qui aborderent en Espagne graverent l'inscription, *Non plus ultra*. La place de ces deux colonnes semble indiquée par les deux montagnes de Calpe et Abyla, situées des deux côtés du détroit, et que Pindare appelle pour cette raison *portes de Cadix*. Il est même probable qu'à cette époque les deux continents tenoient l'un à l'autre, et que l'imagination et la vue se trouvoient également bornées par cette immense frontière<sup>2</sup>.

Les Phéniciens, en suivant les côtes orientales de la Méditerranée, pénétrèrent dans les royaumes de Grenade, de Murcie, de Valence, et dans la province de la Catalogne jusqu'aux Pyrénées, qu'ils obtinrent la permission de fouiller: ils en emportèrent une telle quantité de métaux, que, suivant le rapport d'Aristote et de Diodore de Sicile, ils remplacèrent dans leurs vaisseaux tous les ustensiles de fer ou de plomb avec de l'or ou de l'argent, afin d'en pouvoir transporter une plus grande quantité<sup>3</sup>. Cette prodigieuse richesse fit croire à l'incendie des Pyrénées et à l'étyimologie de leur nom<sup>4</sup>.

Parmi les colonies qu'ils fonderent, on distingue *Calpe*, aujourd'hui Gibraltar; *Malaca* et *Abdera*, aujourd'hui Malaga et Adra; et plusieurs autres villes situées la plupart à l'embouchure des rivières, et dans une position favorable au commerce.

Après avoir parcouru ainsi toute la partie orientale de l'Espagne, les Phéniciens entreprirent de visiter l'occidentale, nommée Espagne ultérieure<sup>5</sup>, et se lancerent dans l'immense Océan, qui leur offroit de nouvelles espérances. C'est ainsi qu'ils arriverent jusqu'aux isles Cassitérides, aujourd'hui les côtes d'Angleterre, et qu'ils furent long-temps en possession de cette découverte<sup>6</sup>, qu'ils cachèrent à l'ambition naissante de leurs rivaux. Un pilote de Cadix, allant faire ce mystérieux commerce, et se voyant suivi par un navire romain qui vouloit lui en surprendre le secret, se jeta à la côte pour le lui dérober, et l'entraîna dans son naufrage; action qui fut récompensée par les habitants de Cadix aux frais du trésor public<sup>7</sup>.

Il paroît qu'ils firent les mêmes progrès sur les côtes occidentales de l'Afrique, en doublant le cap de Bonne-Espérance: mais le peu que nous savons de ces expéditions, qui d'ailleurs n'intéressent pas le continent de l'Espagne, dispense de les approfondir.

(1) L'Hercule tyrien. Il paroît que ce nom a été donné par tous les peuples à leurs premiers héros. C'est le même que le Ogmios des Gaulois et des Germains. Les Égyptiens, les Thébains avoient leur Hercule, et ce héros eut presque autant de dénominations particulières qu'il fit d'exploits.

(2) C'est l'opinion de tous les auteurs anciens. L'aspect du détroit qui s'élargit toujours du côté de l'Océan en forme d'entonnoir, et le courant qui entraîne encore avec violence les eaux dans la Méditerranée prouvent que l'irruption s'est faite par l'Océan. Parmi plusieurs belles descriptions de cette catastrophe dans les auteurs anciens, on distingue celle de Silius Italicus, lib. V, v. 395.

*Ceu pater Oceanus cùm saxâ Tethye Calpen  
Herculeam ferit, atque exesa in viscera montis  
Contortum pelagus latrantibus ingerit undis,  
Dant gemitum scopuli, fractasque in rupibus undas  
Audit Tartessos latis disterna terris,  
Audit non parvo divisus gurgite Lixus.*

I.

C'est ainsi que se fit vraisemblablement la rupture de l'Hellespont par l'entrée de la mer Noire dans la Méditerranée, la séparation de la Sicile de l'Italie, celle de l'isle de Ceylan du continent de l'Inde, où l'on conserve de vieux souvenirs de cet événement. La tradition des peuples est l'histoire de la nature.

(3) Diodore de Sicile, *Hist.*, t. I, lib. V, n. 35.

(4) Diodore de Sicile, *ibid.* Cette opinion est traitée de fable par Strabon, lib. III; et par Pline, *Hist. nat.*, t. I, lib. III, cap. 1, n. 5.

(5) L'Espagne ultérieure s'étendoit depuis Tartessus, en remontant à l'ouest et au nord, et étoit inconnue des anciens. Polybe prétend que c'est à cause de sa situation sur l'Océan que l'on n'osoit point y naviguer, lib. III, p. 191. Appien assure qu'aucun peuple ne pouvoit se vanter d'être allé par mer au-delà de Tartessus. *Iber.*, p. 255.

(6) Tacite croit que les Iberos passerent en Angleterre, t. II, *vie d'Agricola*. Rufus Avienus, *oraë maritimæ*, vers 91 jusqu'à 120.

(7) Strab., lib. III.

Les Phéniciens se multipliant en ce pays y introduisirent leurs coutumes, leur langue, et en changèrent aussi le nom; au lieu d'*Iberia*<sup>1</sup> et d'*Hesperia*<sup>2</sup>, noms sous lesquels l'Espagne étoit alors connue, ils l'appelèrent *Spania*, du mot *span*, qui veut dire en phénicien *lapin*, ou terre de lapins, à cause de la quantité de ces animaux qu'ils y trouverent. Cette dénomination fut alors généralement suivie. Catulle appelle l'Espagne *Cuniculosa*, et l'empereur Adrien la fit représenter sur ses médailles sous la forme d'une femme assise tenant une branche d'olivier avec un lapin à côté d'elle<sup>3</sup>.

On doit regretter que les annales des Turdetains<sup>4</sup>, qui, suivant Strabon, contenoient leur histoire depuis six mille ans, ne nous soient point conservées; elles donneroient des lumières précieuses sur ces temps obscurs dont il n'existe aucun monument.

## COLONIES GRECQUES.

Les Grecs, élèves des Phéniciens, et bientôt leurs maîtres dans tous les arts, furent longtemps sans pouvoir les égaler dans celui de la navigation: cependant, après l'expédition des Argonautes, ils entreprirent de longs voyages dans toute la Méditerranée. Les peuples de l'Asie mineure, et sur-tout les Rhodiens, eurent même la hardiesse de la traverser toute entière, et de venir fonder sur la côte de Catalogne une colonie, à laquelle ils donnèrent le nom de leur ville, et qui s'appelle aujourd'hui Rosas. De là ils s'étendirent dans les isles voisines<sup>5</sup>, près desquelles ils étoient obligés de passer.

Un siècle environ après, un vaisseau de Samos faisant voile vers l'Égypte fut jeté par un vent d'est violent sur les côtes de l'Espagne; obligés d'aborder à Tartessus, les gens du navire y vendirent si bien leur cargaison, que, de retour dans leur pays, ils employèrent la dixième partie de leur gain à élever un monument de leur reconnaissance dans le temple de Junon<sup>6</sup>.

L'Espagne, connue alors des insulaires de Rhodes et de Samos, dut recevoir beaucoup de colonies nouvelles; et c'est à cette époque que l'on peut fixer la fondation de la célèbre Sagonte, que tous les auteurs attribuent aux insulaires de Zante<sup>7</sup>.

Bientôt les Phocéens, que l'on nous représente comme les navigateurs les plus hardis, et qui, suivant Hérodote<sup>8</sup>, avoient déjà parcouru toutes les côtes, arrivèrent enfin au détroit de Cadix, et se présentèrent au port de Tartessus, depuis la ville de Carteia, où régnoit alors le roi Arganthonius, maître d'une province entière qui comprenoit les environs de Gibraltar, et dont les habitants passoient pour le peuple le plus heureux de la terre. « Je ne desirer point, » disoit Anacréon<sup>9</sup>, régner cent cinquante ans, ainsi qu'Arganthonius, sur les heureux

(1) Du fleuve *Iberus*, comme l'Inde tiroit son nom du fleuve *Indus*, et l'Égypte du Nil, *Aegyptus*.

(2) *Hesperia sopes ab ultimâ*. Les Grecs appeloient l'Italie *Hesperie*, à cause de sa situation par rapport à eux, et l'Espagne dernière *Hesperie*, comme étant plus éloignée.

(3) Florez, p. 109, t. I. *Medallas de España*.

(4) Mela les appelle les anciens, lib. III, c. 1; Strab., III.

(5) Je ne parle pas des expéditions incertaines en Espagne, telles

que celles de Nabuchodonosor après le siège de Babylone, d'Ulysse et des autres chefs grecs après le siège de Troie. Ces événements n'ont que de faibles traditions, et se perdent dans les temps fabuleux.

(6) Hérodote, *Historiarum* lib. IV, p. 347.

(7) Pline, *Hist. nat.*, t. II, lib. XVI, c. 10; Appien *Alex. Iber.*

(8) Hérodote, *Hist.*, lib. I et lib. IV.

(9) Anacréon, Odes.



« Tartessiens ». Ce prince non seulement accueillit ces nouveaux hôtes, mais il leur proposa encore un établissement dans ses états; ils auroient volontiers accepté cette offre sans la situation malheureuse de leur patrie menacée par les conquêtes des Medes<sup>1</sup>. Ils quitterent Arganthonius, comblés de présents, et n'arrivèrent que peu de temps avant l'invasion totale de leur pays: c'est alors qu'ils voulurent s'établir en Espagne; mais le roi, leur protecteur, étant mort, et la politique de son successeur ayant changé, après plusieurs tentatives d'établissement en Corse, en Calabre, et sur les côtes de France, ils s'arrêtèrent enfin dans ce dernier pays, et fondèrent la ville de Marseille, qui fut pour eux ce que Cadix avoit été pour les Phéniciens, le centre de toutes leurs entreprises<sup>2</sup>. En effet les descendants de ces mêmes Grecs pénétrèrent en Catalogne<sup>3</sup>, et établirent leur première colonie dans une petite isle qu'ils appelerent pour cela *Emporium*, qui signifie comptoir ou marché. De cette isle ils passerent bientôt sur le continent dans une ville des Celtes, dont ils obtinrent d'occuper la moitié, et qui conserve aujourd'hui encore le nom d'Ampurias<sup>4</sup>.

Cherchant toujours à s'agrandir, et trouvant de la résistance dans les habitants du pays, ils s'emparèrent de la petite ville de Rosas, possédée depuis trois siècles par les Rhodiens. Quelques temps après, les peuples du royaume de Valence ayant consenti à les recevoir, ils passerent le fleuve Xucar, et allerent fonder trois colonies, dont la plus importante étoit *Dianium*<sup>5</sup>, ainsi nommée de la déesse Diane à qui la plupart des colonies étoient dédiées: cette déesse avoit dans cette ville un temple fameux où se rendoit un grand concours d'adorateurs<sup>6</sup>.

Les deux autres colonies, dont nous ne savons ni la situation ni le nom, devoient se trouver dans les environs de San Felipe et de Gandia. Festus Avienus parle de plusieurs autres dont nous ferons connoître les positions, telles que la Chersonese, aujourd'hui Peniscola dans le royaume de Valence, les villes de *Histria* et *Hilacte*: c'est de tous ces parages qu'ils commerçoient par les fleuves dans l'intérieur des terres, et sur-tout par l'Ebre, qui les conduisoit dans une partie du nord de l'Espagne, où ils ne trouvoient point la même concurrence de commerce qu'ils auroient rencontrée dans le midi avec les Phéniciens.

## MONUMENTS DES PHÉNICIENS ET DES GRECS.

NOUS AVONS vu les Espagnols du nord simples dans leurs mœurs, purs dans leur croyance, et peu éclairés dans tout ce qui regardoit les arts. Ceux du midi cessèrent bientôt de leur ressembler lorsque des étrangers instruits pénétrèrent parmi eux: ils adoptèrent avec

(1) Hérodote, lib. I.

(2) L'arrivé des Phocéens à Marseille et l'époque de la fondation de cette ville peuvent se rapporter à l'an 154 de Rome, et comme d'après le géographe Scylax ils étoient en possession d'Ampurias, l'an 269 de Rome, on voit qu'ils employèrent cent quinze ans à ces différents établissements.

(3) L'an 550 avant l'ère chr.

(4) Tite-Live, lib. XXXIV, c. 9. Strab., lib. III, p. 159. Cette ville fut ainsi habitée par ces deux peuples, jusqu'à la victoire que César remporta sur les fils de Pompée.

(5) Appelée aussi *Hemeroscopium*; aujourd'hui Denia dans le royaume de Valence.

(6) Consacré à Diane d'Éphèse, dont les Phocéens avoient porté le culte dans l'occident.

empressement leurs sciences et leurs erreurs, leurs talents et leurs vices. A l'ancien culte succéda celui des dieux Endovellicus, Neton, ou Neci, Togotes, Meuliviacus, Salambon, Baretus, toutes divinités étrangères, quoique leurs noms ne se trouvent que sur les inscriptions espagnoles. En effet Neton étoit le nom espagnol du dieu Mars<sup>1</sup>; Salambon, celui de Vénus babylonienne, dont parlent Lampride et Hesichius<sup>2</sup>; Togotes, un nom grec qui pouvoit signifier Diane<sup>3</sup>; et enfin le dieu Endovellicus, sur lequel on a fait tant et de si inutiles conjectures, un nom carthaginois.

Les Phéniciens eux-mêmes, avant de suivre et de propager l'idolâtrie, avoient eu longtemps un culte primitif semblable à celui des patriarches: comme Jacob et Moïse<sup>4</sup> ils représentoient la maison du Seigneur par quelque amas de pierres qui leur tenoit lieu de temple et d'autel. Les fameuses colonnes d'Hercule<sup>5</sup> étoient de semblables monuments situés sur les montagnes de Calpé et Abyla: on entourait ces lieux saints de colonnes. Le temple qu'Hercule bâtit dans les environs de Cadix, et où il fut enterré, ne renfermoit aucun simulacre de divinité: on y voyoit seulement représentés les douze travaux de ce héros que la reconnaissance plaça au rang des dieux.

Les Grecs rendoient à Diane le même culte que les Tyriens à Hercule. Nous avons parlé du magnifique temple de cette déesse à *Dianium*, et d'un autre dédié à Vénus sur le promontoire aphrodisien dans la Catalogne.

Les Espagnols avoient plusieurs coutumes particulières de bâtir: au lieu de tuiles ils couvroient les maisons avec des tablettes d'un bois très dur<sup>6</sup>. Pline parle d'un temple près de Sagonte, construit antérieurement aux guerres d'Amilcar, et dont le toit étoit ainsi couvert.

Les murailles étoient bâties d'un mélange de terre et de brique, et s'appeloient *formacei*, parcequ'on leur donnoit la forme au moyen de planches dressées de chaque côté. Ces murailles résistoient autant que si elles avoient été construites en chaux et en ciment. Polybe<sup>7</sup> fait l'éloge du palais de Carthage, et Strabon<sup>8</sup> celui de plusieurs autres monuments.

Il existe peu de morceaux de sculpture de ces temps reculés. Les types les plus précieux des arts sont les médailles inconnues dont nous avons parlé; elles ressemblent dans leur style et dans les sujets qu'elles représentent aux médailles de Marseille, et à celles des colonies de l'Asie mineure: sur presque toutes on distingue un dessin correct, des formes élégantes, et le goût pur que les Grecs professoient à cette époque, et qu'ils introduisirent en Espagne en s'y établissant. A côté de ces foibles souvenirs de l'antiquité, on remarque un monument colossal que l'on ne peut attribuer qu'à ces temps reculés; c'est le rempart de

(1) Macrob., lib. I, cap. 19.

(2) *Apud vosium de Orig. Idol.* lib. II, cap. 21.

(3) Marianna, lib. *de Rege*, fol. 3.

(4) Genese, ch. 31, v. 32; Josué, ch. 4 v. 6 et 7.

Et lapis illic

*Si stetit, antiquus quem cingere suaverat error*

*Fasciolis.* Prudent., *contra Symmachum*, lib. II, v. 1006.

(5) On a pris pour les colonnes d'Hercule des piliers qui se trouvoient dans l'intérieur du temple, sur lesquels étoient écrits en langue phénicienne les détails des sommes qu'avoit coûté ce monument. Strab., lib. III.

(6) Vitruve, lib. II, cap. 1; Palladio, cap. 29.

(7) Polyb., t. I, lib. X.

(8) Strab., t. I, lib. III.

Tarragone, ou plutôt la base gigantesque de ses anciens murs. Des pierres informes de six et sept pieds de long, mises sans ordre les unes sur les autres, et telles qu'on a pu les trouver, composent cette construction; deux rochers perpendiculaires, et un troisième placé transversalement, y tiennent lieu de porte, et ressemblent plutôt aux cavernes des Troglodites qu'à l'entrée d'une grande ville. Cette construction cyclopéenne porte un caractère de force qui n'appartient qu'à l'enfance de l'art. Elle fera le sujet d'un examen particulier.

## CONQUÊTES DES CARTHAGINOIS ET DES ROMAINS.

Nous avons parlé des deux premiers peuples étrangers qui aborderent en Espagne; seuls ils jouirent long-temps des avantages de son commerce sans chercher à troubler sa tranquillité. Bientôt des voisins plus puissants, plus aguerris, et non moins avides, les Carthaginois, entreprirent d'usurper par les armes ce que les Phéniciens et les Grecs obtenoient par leurs travaux. Placés dans la position la plus favorable, les Carthaginois travaillèrent constamment à rendre les trois parties du monde alors connu tributaires de leur industrie; et pour parvenir à cet empire universel, ils employèrent un moyen dont les Tyriens, leurs compatriotes et leurs devanciers, n'avoient point fait usage: ceux-ci actifs, patients, laborieux, pacifiques, insinuants, ne furent que des marchands; ils établirent des colonies ou des comptoirs, et ne firent jamais de conquêtes.

Carthage fut guerrière, non par amour de la domination comme les Romains, mais par une jalouse cupidité: elle vouloit moins asservir des peuples qu'écarter des rivaux incommodes. Les profits de son commerce soudoyoient la guerre; mais elle ne faisoit la guerre que pour soutenir et augmenter son commerce. Enfin elle est la première qui ait connu tout l'avantage d'une position maritime pour acquérir des richesses, et tous les moyens que donnent les richesses pour acquérir de la puissance. S'il est vrai encore qu'elle s'interdit toute navigation vers un immense continent dont le hasard lui procura la découverte, on ne peut qu'admirer la profondeur de sa sagesse.

D'après l'esprit qui la dirigeoit, on sent bien que l'Espagne devoit entrer dans le plan de ses conquêtes. Il est vrai que les Espagnols, braves, fiers, ennemis de toute domination étrangère, n'offroient point une proie facile à saisir; mais ils étoient barbares, sans culture dans l'esprit, sans connoissance dans les arts; aucun lien commun ne les réunissoit, et ne les rendoit véritablement formidables: d'ailleurs aucune rivalité n'étoit à craindre de la part des autres nations commerçantes.

Les Grecs ne possédoient que des établissemens peu considérables vers le nord, ou étoient renfermés dans les isles Baléares. Les Phéniciens et les Carthaginois avoient une origine et une religion communes: la métropole et la colonie se donnerent dans tous les temps des marques d'un inviolable attachement; et les nouveaux venus devoient donc être regardés par leurs compatriotes comme un surcroît de forces et comme d'utiles auxiliaires.

Cependant au lieu de s'établir tout d'un coup en Espagne, ils s'arrêtèrent dans l'isle d'Ebuso, pour y être sans doute à portée de préparer les moyens qui pouvoient leur en faciliter l'entrée. Cette isle, l'une des Baléares, n'appartenoit pas aux Rhodiens, maîtres des autres, et elle se trouvoit moins éloignée de Carthage.

Diodore de Sicile dit qu'elle devint bientôt célèbre et florissante: on y faisoit principalement le commerce des laines, dont la rare beauté attiroit un grand concours d'étrangers<sup>1</sup>. Les Espagnols du continent s'y rendoient aussi en foule; et les Carthaginois, fideles à leur plan, n'omirent aucun moyen pour attirer leur confiance, et pour gagner leur amitié. Ils passerent bientôt sur la rive opposée, d'où ils s'introduisirent dans l'intérieur du pays, s'étendant insensiblement vers le nord et l'occident jusqu'aux provinces appelées depuis la Catalogne et le royaume d'Aragon. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer par le nom punique de plusieurs villes situées dans ces provinces.

Ils s'appliquèrent particulièrement à exploiter les mines, et le firent avec tant de soin, qu'après eux les Romains n'en trouverent aucune qui eût échappé à leurs recherches. Telle fut la source la plus féconde des richesses auxquelles ils durent leur puissance. C'est avec l'or de l'Espagne qu'ils conquièrent une grande partie de l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne, et l'isle de Corse entiere, qu'ils subjuguèrent trois cents villes autour d'eux, qu'ils furent pendant quelque temps la terreur de la Grece, de l'Afrique, et de la superbe Rome<sup>2</sup>.

Ces richesses ne furent pas le seul avantage que cette contrée leur procura; elle fut encore pour eux une pépinière de soldats aussi renommés par leur bravoure que par leur fidélité. Carthage vouloit-elle attaquer ou se défendre, c'étoit là qu'elle levoit des troupes; et celles qui en sortirent en différentes fois porterent la gloire du nom espagnol par-tout où elles combattirent.

Il seroit inutile et trop long de donner le détail des guerres puniques, qui sont d'ailleurs étrangères à notre sujet; il suffira de rappeler ce qui peut avoir rapport à l'Espagne, et de présenter moins les faits, que les causes et les résultats.

Rome, victorieuse malgré les efforts et les talents d'Amilcar, avoit humilié l'orgueil de sa rivale par un traité de paix trop honteux pour être fidelement ou long-temps observé. Ce général sentit que le système militaire qu'on avoit suivi jusqu'alors étoit vicieux; qu'une guerre maritime ne pouvoit faire triompher sa nation dans un temps où le nombre et la valeur des troupes décidoient seuls de la puissance. Il comprit que le moyen de réussir étoit d'opposer aux légions romaines des armées aussi aguerries qu'elles; et l'Espagne lui parut le seul pays capable de les fournir. Les embarras où les Carthaginois s'étoient trouvés depuis long-temps ne leur avoit pas permis d'étendre au loin leurs conquêtes: il falloit donc que le général africain soumit les peuples de l'Espagne, et les rendit sujets de sa patrie avant qu'ils en devinssent les vengeurs.

(1) *Biblioth. hist.*, tome I, lib. V, n. 16.

(2) Diodore de Sicile dit que ce fut avec les richesses de leurs

rivaux qu'ils parvinrent à les subjuguier. *Bibl. hist.*, tome I, lib. V, n. 38.

Pour remplir ces vues il se mit en mer, passa le détroit, remonta vers le nord le long de la Méditerranée, et fonda la ville de Barcino<sup>1</sup>, subjuguant tous les pays qu'il traversa, augmentant ses troupes, les aguerrissant par de fréquents combats et par une discipline sévère, jusqu'au moment où, battu par les Celtibères, il perdit la vie en voulant passer l'Ebre<sup>2</sup>.

Les projets d'Amilcar ne périrent point avec lui: Asdrubal, son gendre et son successeur, vengea la mort de ce grand homme; et bientôt après, voulant se concilier les Celtibères, qui n'étoient pas moins redoutables quoiqu'ils eussent été vaincus, il épousa une princesse de cette nation, et fit servir la paix à l'affermissement de ses conquêtes; il fonda la nouvelle Carthage, afin d'avoir sur la Méditerranée un port en état de recevoir les escadres carthaginoises, et laissa en mourant à son beau-frère Annibal le soin d'accomplir ses desseins<sup>3</sup>.

Déjà les Romains, jaloux de tant de succès, mais occupés ailleurs par une guerre contre les Gaulois, avoient envoyé des ambassadeurs chargés de renouveler la paix. Ce n'étoient plus ces fiers vainqueurs qui avoient dicté avec tant d'arrogance les articles du dernier traité: ils se contentoient de demander que l'Ebre servit de limites aux conquêtes des deux républiques. Bientôt Annibal franchit cette rivière<sup>4</sup>; et soit que ce fût la suite d'un plan formé par son père, ou soit qu'il en eût conçu lui-même l'idée, il transporta le principal théâtre de la guerre dans le sein du pays ennemi. L'événement prouva que cette entreprise hardie n'étoit pas téméraire. La connoissance qu'il avoit de ses forces et de celles que l'on pouvoit lui opposer lui fit croire avec raison qu'à la tête d'une armée composée pour la plus grande partie d'Espagnols, et formée successivement par trois grands capitaines, il seroit en état non seulement de balancer la fortune de Rome, mais même d'anéantir, par la destruction de cette ville, une rivalité trop long-temps funeste à sa patrie. Cependant il trouva en Espagne même une barrière qui l'arrêta pendant quelque temps: ce fut Sagonte, dont on connoît l'affreuse destinée.

Déjà Annibal s'avançoit à grands pas vers l'Italie, quand les Romains envoyèrent en Espagne les deux Scipions: ceux-ci, après une suite de victoires qu'ils durent en partie à la valeur des Celtibères, furent battus, et périrent dès que ces mêmes Celtibères les eurent abandonnés<sup>5</sup>. Ce malheur jeta l'épouvante dans Rome, et personne n'osoit se présenter pour remplacer ces deux grands hommes<sup>6</sup>. P. Scipion, fils de l'un d'eux, demanda ce périlleux emploi, l'obtint, et partit: son coup d'essai le mit au rang des héros<sup>7</sup>; il prit Carthage-la-Neuve, qui étoit la place forte et le meilleur port des Carthaginois en Espagne. Cependant il ne put empêcher Asdrubal-Barca de conduire en Italie une armée d'Espagnols pour renforcer celle de son frère. Tous les historiens<sup>8</sup> conviennent que, si ce général avoit réussi dans cette entreprise,

(1) Diodore de Sicile, lib. XXV.

(2) Tite-Live, lib. XXI, cap. 2.

(3) Diodore de Sicile, lib. XXV, art. 2.

(4) Polyb., lib. III, cap. 16 et 17; Silius Italicus, lib. III; Tite-Live, lib. XIX, cap. 23; Florus, lib. II, cap. 6.

(5) App., *de bell. Hisp.*, l. VI, c. 16, éd. de H. Étienne, en 1592.

(6) Polyb., lib. X, cap. 6.

(7) Plutarque, *vie de Scipion*.

(8) Florus, lib. II, cap. 6; Tite-Live, lib. XXVI, cap. 17 et 18.

c'en étoit fait de Rome; mais la défaite et la mort de Barca, jointes au séjour de Capoue, furent le terme des prospérités d'Annibal, et un acheminement à la conquête de l'Espagne entière par les Romains<sup>1</sup>.

En vain les Celtibères opposerent-ils une résistance opiniâtre<sup>2</sup>; en vain les Lusitaniens présentèrent-ils pendant plusieurs années le spectacle d'un peuple barbare qui, sous la conduite d'un père, le célèbre Viriate, se joue de la science militaire de ses ennemis: Numance même, la fière Numance ne se sauva de l'esclavage qu'en s'ensevelissant sous ses ruines<sup>3</sup>.

Après la destruction de Numance l'Espagne, épouvantée par cette catastrophe, endura pendant vingt-quatre années une servitude pénible, à laquelle les Lusitaniens, excédés de l'avarice insatiable des Romains, préférèrent les dangers de la révolte et d'une guerre ouverte. Ce fut alors que le plébéien Sertorius, simple tribun légionnaire, signala contre les Espagnols une valeur et des talents qui devinrent ensuite si funestes à sa patrie<sup>4</sup>, quand, pour échapper aux proscriptions de Sylla, cet élève de Marius ne trouva d'autre ressource que de se mettre à la tête des mêmes Espagnols qu'il avoit vaincus, et faire cause commune avec eux. Ils se montrèrent dignes d'un tel chef: mais, malgré la victoire qu'il remporta d'abord sur le préteur Didius, non seulement il crut devoir armer et discipliner ses nouvelles troupes à la manière des Romains, mais encore établir un gouvernement semblable à celui de Rome. Toute sa conduite annonçoit de vastes projets; ses grandes qualités devoient les faire réussir: il est probable qu'il ne travailloit à l'indépendance de l'Espagne qu'afin de parvenir à l'asservissement de Rome: sa mort changea peut-être les destinées des deux pays. Perpenna, patricien sans mérite, mécontent de se trouver sous les ordres d'un homme nouveau, lui tendit des embûches, et l'assassina dans un festin. Ce traître, ayant osé prendre le commandement, fut défait par Pompée, et paya de sa tête sa présomption et son crime.

Tout plia dès ce moment sous l'ascendant de Métellus et de Pompée, qui vinrent au Capitole jouir d'un triomphe bien moins dû à leurs armes qu'à la mort de Sertorius<sup>5</sup>.

On ignore le motif qui ralluma la guerre sous Pison Calpurnius, leur foible successeur. Ce général obtint aussi les honneurs du triomphe, de même que la plupart de ceux que l'on envoyoit dans cette contrée; tant Rome mettoit de prix à la conquête de l'Espagne!

Dans cette même année Jules-César y vint pour la première fois, en qualité de questeur militaire du préteur Antistius, qui lui ordonna de visiter sa province. Ce fut dans cette tournée qu'à l'aspect d'une statue d'Alexandre, qui se trouvoit à Cadix, il répandit des larmes jalouses qui devoient coûter la vie à plus d'un million d'hommes.

(1) Horace met dans la bouche d'Annibal des plaintes touchantes sur ce malheureux événement, qui sembloit lui présager la ruine de sa patrie

. . . . . *Occidit, occidit*

*Spes omnis et fortuna nostri*

*Nominis, Asdrubale interempto.*

Lib. IV, ode 4, v. 69.

(2) Vel. Pat., lib. II, c. 90.

(3) Val. Max., l. VII, c. 6. Oros., l. IV, c. 14, 15 et 16, et l. V, c. 7; Flor., l. II, c. 17 et 18; Plut., *vie de Scipion*.

(4) Florus, lib. III, c. 22; Plutarque, *in Sertorio*.

(5) C'est à cette époque que Pompée fit placer sur le sommet des Pyrénées des trophées superbes, dont les traces ont subsisté long-temps. Voyez Cicéron, *oratio pro Balbo*.

De retour à Rome il passa rapidement par tous les emplois qu'il étoit nécessaire d'exercer avant de pouvoir obtenir un gouvernement militaire: celui de l'Espagne ultérieure lui ayant été donné, ses nombreux créanciers le poursuivirent; mais le riche Crassus le cautionna. A peine arrivé dans sa province, le nouveau préteur en troubla la tranquillité; il suscita dans la Lusitanie une guerre dont l'issue le conduisit au consulat, qu'il préféra au triomphe, ayant été obligé d'opter entre ces deux objets de son ambition.

Il n'est pas de notre sujet de parler du triumvirat que formèrent dans la suite Crassus, Pompée, et César: on sait que la mort du premier laissa Rome et l'univers en proie à l'ambition de ses deux collègues, dont on a dit que l'un ne pouvoit souffrir d'égal, ni l'autre de supérieur<sup>1</sup>.

L'Espagne devint encore le principal théâtre de leur querelle, aussi funeste aux fils de Pompée qu'à lui-même, et qui s'y propagea jusqu'au second triumvirat, époque où Lucius Balbus, natif de Cadix, fut promu au consulat, malgré les lois qui en avoient toujours exclu les étrangers<sup>2</sup>.

Octave devenu le seul maître de l'empire imposa en Espagne<sup>3</sup> un tribut perpétuel, qui fut la véritable origine de l'ère que l'on y suivit jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle. Un seul point de la péninsule avoit jusqu'alors échappé à la domination romaine. Les Astures, les Galiciens, et les Cantabres faisoient depuis trois années la plus vigoureuse résistance<sup>4</sup>. Octave, qui venoit de recevoir le nom sacré d'*Auguste*, que nul mortel n'avoit encore porté, vint lui-même attaquer les Cantabres qui s'étoient montrés les plus redoutables. Ses vaines tentatives, ses efforts multipliés, avoient altéré sa santé; il se retira à Tarragone, après avoir confié à Antistius, l'un de ses lieutenants, le soin de poursuivre cette guerre affreuse, à la fin de laquelle plusieurs Cantabres, indignés du joug qu'ils alloient porter, périrent volontairement par le fer, le feu, ou le poison<sup>5</sup>.

Les intrépides Astures, assaillis de tous côtés, osèrent encore combattre, et furent forcés dans leurs derniers retranchements. Auguste n'ayant plus rien à subjuguier revint à Rome; et pour la quatrième fois, depuis sept siècles, le temple de Janus fut fermé. Cette paix ne dura pas long-temps: les restes de ces trois peuples se révolterent encore; et ce ne fut pas sans avoir éprouvé un honteux échec que la nombreuse armée d'Agrippa vint à bout de les réduire.

Ainsi l'Espagne fut entièrement soumise, après deux cents années de guerre qui mirent plus d'une fois en péril la puissance romaine. On a remarqué que dans cette même année, la dix-neuvième avant J. C., un autre Lucius Cornelius Balbus, neveu du consul dont nous avons parlé, après avoir dompté quelques peuples d'Afrique, fut aussi le premier étranger qui obtint les honneurs du triomphe.

(1) *Nec quemquam jam ferre potest Casarve priorem, Pompeiusve parem.*

Lucan., lib. I.

(2) César, lib. II; Hirtius, *de bello Hispanico*; Cicéron, *oratio pro Balbo*; Dion Cassius, lib. XXXVII.

(3) Suétone, *de Augusto*.

(4) Orosius, lib. VI, cap. 21.

(5) *Ibid.* Florus, lib. IV, cap. 12.

*Cantaber serâ domitus catenâ.*

Horat., lib. III, od. VIII, v. 22.

Nous avons vu Octave devenir *Auguste*; il devint *dieu*. La reconnaissance et la flatterie lui érigèrent des statues, des temples et des autels, en Espagne. Il est vrai que tout y prospéra sous ses auspices; non seulement il étouffa les discordes qui troubloient la tranquillité des provinces et des villes, mais il sut encore réprimer la cupidité des gouverneurs par des lois sages qui les forcèrent d'être équitables.

La justice et la prévoyance de ce grand homme se démentirent ou se tromperent dans le choix qu'il fit de son successeur. Le gouvernement de Tibere, d'abord favorable à l'Espagne, la couvrit de deuil par la suite. Plongé dans l'abyme de ses plaisirs, troublé par ses crimes et ses terreurs, ce tyran avoit oublié pendant plusieurs années d'envoyer des gouverneurs dans cette province; il n'en fut averti que par le soulèvement qu'y exciterent les cruautés du proconsul Serenus et du préteur Pison, et les vexations des préfets. Les opprimés obtinrent du sénat l'exil du premier; le second, digne ami de l'empereur, fut absous.

En vain l'adulation tâchoit-elle de désarmer Tibere; les éloges lui répugnoient, il ne vouloit que de l'or. Tout délateur d'un homme riche obtenoit les récompenses et les distinctions qui jusqu'alors n'avoient été accordées qu'au mérite. Dans ces accusations odieuses la calomnie témoignoit, et la mort servoit de preuves. Tacite<sup>1</sup> raconte celle de Sextus Marius, le plus opulent des Espagnols, qui ayant voulu soustraire ses richesses à la rapacité de l'empereur, l'innocence et la beauté de sa fille à sa luxure, fut accusé d'inceste, et précipité de la roche tarpéienne. Quoique par la condamnation de Marius ses biens appartenissent au peuple, Tibere se les appropriâ.

Ce monstre fut étouffé. Caligula lui succéda: son avarice, peu satisfaite des énormes exactions dont il accabloit l'Espagne, suggéra l'envie d'aller lui-même la dévorer; et il étoit en chemin quand il fut obligé de s'arrêter dans les Gaules.

On pourroit s'étonner que sous le regne du parricide Néron, fléau du genre humain, l'Espagne ait été gouvernée avec une sévère équité: elle en fut redevable à Galba, et lui témoigna sa reconnaissance en le proclamant empereur. Sa mort violente, celle de ses deux compétiteurs<sup>2</sup>, ayant aplani le chemin du trône à Vespasien, le sort des Espagnols s'améliora; ils jouirent dans les provinces des mêmes privilèges que les peuples du Latium. Vespasien fut assez ferme pour résister aux clameurs de cette populace militaire dont il falloit sans cesse payer le silence ou les suffrages, qui se croyoit en droit d'ôter la couronne parcequ'elle avoit usurpé celui de la donner. Loin de commettre des crimes pour enrichir ses soldats, il mit l'ordre dans les finances, la discipline dans les camps. Les trésors qu'il laissa à son fils Titus furent la source de la réputation de bonté et de générosité que ce prince acquit, et qu'il auroit eu de la peine à soutenir. L'affreux Domitien corrompit tout le bien qu'avoient fait son pere et son frere. Il fut bientôt puni de sa cruauté. N'ayant point laissé d'héritier,

(1) *Annal.*, lib. VI, cap. 19; Dion, lib. XLVIII; *vie de Tibere*.

(2) Othon et Vitellius. Voy. Suétone, *vie des Césars*, l. VII, c. 9.



le sénat se trouva l'arbitre souverain de l'empire, et il est extraordinaire qu'il n'ait pas saisi cette occasion pour rétablir la république. Les éléments en étoient sans doute anéantis, ou il jugea qu'un tel régime étoit incompatible avec les mœurs du temps; que l'apathie et la corruption qui régnoient dans les peuples les rendoient incapables de revenir à des principes sévères; enfin qu'ils n'avoient plus de bonheur à attendre que dans le choix de leurs maîtres. Son discernement se manifesta alors par l'élection de Nerva, vieillard plein de sagesse, qui doubla la courte durée de son regne par le nombre de ses bienfaits: le plus grand de tous fut d'avoir, pour le bonheur du monde et la gloire particulière de l'Espagne, adopté Trajan<sup>1</sup>, malgré la coutume qui avoit privé jusqu'alors tout étranger de la dignité suprême<sup>2</sup>. Fils d'un père consulaire, et illustre par ses victoires et ses vertus, Trajan avoit mérité en Allemagne le nom de Germanicus, et se trouvoit à Cologne quand sa promotion à l'empire lui fut annoncée. Il fit son entrée dans Rome, à pied, confondu dans la foule enchantée de sa modération. Un de ses premiers soins fut d'assigner des fonds pour l'éducation des orphelins; et cet exemple d'humanité fut imité par-tout.

Il trouva dans son économie particulière les moyens de déployer une magnificence extraordinaire, et de subvenir à tous les besoins de l'état. Aucun prince ne connut mieux que lui le secret d'augmenter le trésor public en diminuant les impôts. Les monuments dont il embellit Rome, les travaux immenses par lesquels l'Italie entière fut renouvelée, le bonheur inoui de l'Espagne, celui de tout l'empire pendant son regne; tant et de si grands bienfaits seroient des titres d'une gloire telle qu'il n'en fut jamais donné à aucun mortel d'en mériter une plus véritable, quand il n'y eût pas ajouté celle de ses armes, dont le Tigre et l'Euphrate, le Nil et le Danube, furent tour-à-tour les témoins. En un mot de tous les noms que lui donnerent la reconnaissance des peuples, celui de *très bon* fut le plus cher à son cœur; et ce choix convenoit à un homme né, comme le dit Montesquieu, pour honorer la nature humaine, et représenter la divine.

Dans les derniers temps de sa vie, Trajan eût volontiers adopté Adrien, son compatriote et son allié; mais comme il avoit une plus haute opinion de Neracius Priscus, il mourut en laissant le sénat arbitre d'un choix si important. Plotine, sa veuve, zélée protectrice d'Adrien, trouva vraisemblablement le moyen de supposer un testament qui le désignoit pour empereur. Quoi qu'il en soit, ce prince parvenu au trône sous des auspices si peu favorables, démentit pendant le cours de son regne heureux les tristes présages qu'on en avoit pu d'abord concevoir. Il se distingua par son amour pour les arts et les lettres, parcourut l'univers, et laissa par-tout des monuments de son goût et de sa munificence. Antonin-le-Pieux, son héritier, consolida par ses vertus pacifiques, par une équité sévère, tout le bien qu'avoit fait son prédécesseur: l'empire lui fut encore redevable du regne de Marc-Aurèle. Ce philosophe espagnol, modèle de sagesse et de justice, ne fit d'autre

(1) Il naquit à Italica, aujourd'hui Santiponce, près de Séville.

(2) Plin., *Paneg.*; Dion Cassius, l. LXVIII; Eutr., l. VIII.

mal dans toute sa vie, comme le remarque le poète Ausone, que d'avoir donné le jour à un fils exécrationnel.

Trajan, Adrien, Antonin-le-Pieux, et Marc-Aurèle, gouverneront le monde pendant quatre-vingt-deux ans, et le siècle de ces quatre empereurs étrangers fut sans contredit le plus heureux de l'empire romain. Depuis cette époque jusqu'à sa destruction totale, on ne voit plus que des insensés ou des cruels tyrans sur la liste des souverains de Rome et de Constantinople, à l'exception d'un petit nombre, à la tête desquels se placent les deux Théodose. Personne n'ignore à combien de titres le premier mérita le nom de *grand*; la gloire du second subsiste tout entière dans le code qui porte son nom; code à jamais admirable, dont celui de Justinien n'est qu'une compilation.

Ainsi l'Espagne, qui doit encore s'honorer d'avoir vu naître ces deux bienfaiteurs du genre humain, mérite à juste titre les hommages du monde civilisé.

#### ÉTAT DE L'ESPAGNE SOUS LES ROMAINS.

TANT que l'Espagne avait été le théâtre de la guerre entre les Carthaginois et les Romains, leurs succès balancés avaient arrêté les progrès de l'esclavage; et ces deux peuples s'étaient vu forcés de recourir aux égards, aux ménagements dont la politique fait ordinairement usage pour conserver des alliés utiles ou des sujets fidèles. Les provinces restées neutres dans ces grandes querelles avaient conservé toute leur liberté; mais quand la victoire se fut déclarée, elles devinrent progressivement le prix des vainqueurs, et furent soumises à la domination romaine.

L'existence qu'elles eurent alors étoit-elle préférable à cette indépendance qu'elles avaient défendue si long-temps? valoit-il mieux résister aux vainqueurs du monde que de partager leur puissance? Cette question seroit aussi difficile qu'importante à résoudre. L'Espagne eut du moins la gloire d'avoir été la dernière à suivre l'exemple de l'univers, et d'avoir même long-temps balancé la fortune de ses maîtres.

Renommée par le nombre autant que par la valeur de ses habitants, on l'appeloit *la nation des mille villes*<sup>1</sup>; et il est certain qu'elle égaloit en population et en richesses les meilleures parties de l'Italie.

Les Romains la divisèrent d'abord en deux seules provinces, Espagne ultérieure et Espagne citérieure, et fixèrent l'Ebre pour limite à toutes deux. Leurs conquêtes sur les Carthaginois étendirent l'Espagne citérieure aux dépens de la province ultérieure qui obéissoit à ces derniers; et quand les Romains les eurent entièrement chassés de la presqu'île, la grandeur des deux provinces fut à-peu-près égale.

Cet état de choses subsista jusqu'au gouvernement d'Auguste, qui laissant l'Espagne citérieure dans toute son étendue sous le nom de Tarragonaise, divisa l'Espagne ultérieure

(1) Strabon, *Rerum Geogr.*, lib. III.

en deux provinces, la Bétique et la Lusitanie. La Tarragonaise comprenoit la Galice, une partie des royaumes de Léon et du Portugal jusqu'au Duero, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, les royaumes de Valence et de Murcie, les deux Castilles, à l'exception d'une petite portion de la vieille, qui appartenoit à la Lusitanie, et la partie du royaume de Grenade qui s'étend jusqu'au promontoire Charideme, appelé aujourd'hui le cap de Gate. Le reste de l'Andalousie depuis ce promontoire, ainsi qu'une petite partie de l'Estramadoure jusqu'au fleuve Guadiana, composoit la Bétique. La Lusitanie renfermoit le reste de l'Estramadoure, les terres du Portugal et de Léon jusqu'au Duero, et la petite partie de la vieille Castille où sont situées les villes d'Avila, de Salamanque, et de Ciudad Rodrigo.

La grande étendue de la Tarragonaise obligea de la diviser dans la suite en trois parties, dont la première conserva l'ancien nom de la province, et continua d'avoir Tarragone pour sa capitale; une autre fut appelée Carthaginoise, du nom de Carthagene, sa principale ville; et la troisième, qu'on nomma Galicienne, eut pour capitale la ville de Braga. Les auteurs sont partagés sur l'époque de cette nouvelle division, arrivée vraisemblablement peu de temps avant Constantin. Ces provinces étoient subdivisées en arrondissements, ou chancelleries, nommés *conventus*<sup>1</sup>, dont le chef-lieu étoit toujours dans la ville principale: on en comptoit en tout quatorze. Les autres villes portoient les titres de *municipes* ou de *colonies*, suivant leur origine ou leurs privilèges acquis.

Le gouvernement de l'Espagne fut d'abord confié à des consuls ou préteurs<sup>2</sup>, qui commandoient les armées envoyées à sa conquête: sous les empereurs ils eurent le titre de légats, quelquefois de proconsuls. Constantin ayant divisé l'empire romain en quatre parties, et nommé à la tête de chacune un préfet prétorien, celui des Gaules eut immédiatement sous ses ordres le vicaire de l'Espagne, qui lui-même avoit des subdélégués sous les nouveaux titres de comtes si usités depuis<sup>3</sup>.

Le gouvernement particulier des villes ressembloit beaucoup à celui de la capitale de l'empire, à la différence près des noms. La charge de consul étoit remplacée par celle de duumvir, et devoit donner une égale considération, puisque le roi Juba se glorifia de porter le titre de duumvir de Cadix, et Ptolémée, roi d'Égypte, celui de duumvir de Carthagene. Outre ces magistrats on avoit établi les décurions, les édiles, les censeurs, les présidents des fabriques, chemins, monnoies et mines; enfin les conseils de provinces et d'arrondissements, dont l'emploi particulier étoit la direction des jeux publics, des fêtes, des distributions de largesses au peuple<sup>4</sup>.

Quant à la police militaire, Rome la faisoit par les armées qu'elle avoit soin de maintenir en Espagne; c'est ainsi qu'elle percevoit les impôts, tandis qu'elle éloignoit les troupes

(1) Pline, *Hist. nat.*, t. I, lib. III, c. 1; Aulu-Gelle, *Noctes atticæ*, lib. XVI, cap. 13.

(2) Dion Cassius, *Hist. Rom.*, lib. LIII et LXIX, cap. 14.

1.

(3) Zozime, *Hist.*, lib. II, *Notitia dignit. utriusque imp.*, c. 2.

(4) Gruter, Muratori, et Finestres, dans leurs collections d'inscriptions; Masdeu, *Hist. crit. de España*, t. VI et VII.

q

espagnoles de leur patrie, et s'en servoit dans les entreprises les plus périlleuses. Trente mille Celtiberes furent les premiers soldats stipendiaires des Romains, qui ne craignirent pas de les incorporer dans leurs légions; depuis ils firent partie de la garde du palais. Les traits de valeur des troupes espagnoles sont assez connus pour que nous soyons dispensés de les rappeler: il seroit également trop long d'entrer dans le détail de tout ce qui a rapport aux productions de l'Espagne; aucune province n'en réunissoit un aussi grand nombre et en aussi grande quantité.

L'or du Tage<sup>1</sup> si célèbre ne pouvoit se comparer avec celui qu'on recueilloit dans les mines de la Bétique<sup>2</sup> et des Asturies<sup>3</sup>; l'argent étoit abondant dans les Pyrénées<sup>4</sup>, au mont Argenteus<sup>5</sup>, près de Cazorla; le cuivre étoit également dans la mine de Rio Tinto, qui existe encore de nos jours, et les qualités du fer étoient si reconnues, que les Romains adoptèrent les épées espagnoles dès les temps les plus reculés. Que dirai-je de la fertilité de la terre? en Espagne, suivant Pline, il n'y avoit rien d'oisif, rien d'inutile; *nil otiosum, nihil inutile*.

A ces productions de la nature se joignoient les richesses de l'industrie. Telles étoient les fabriques de laine et de lin qui produisoient les draps et les toiles les plus renommés; celles de Setabis<sup>6</sup>, de Zoela<sup>7</sup>, de Tarragone<sup>8</sup>, de Carthagene; les ouvrages de spart<sup>9</sup> pour les câbles, et qui servent encore au même usage, sont particuliers à l'Espagne; les vases de terre de Sagonte<sup>10</sup>; enfin les fabriques d'armes offensives et défensives. Outre les épées et les brassards celtibériens dont nous avons parlé, il y avoit plusieurs especes de lances ou de javelots particuliers à l'Espagne, connus sous les noms de *gæsum, lancea, hasta, bidens, falarica*<sup>11</sup>, et *tragula*, dont les Sagontins se servirent contre les Carthaginois: on fabriquoit encore les haches, *securis* et *falcata*; les fleches ou javelots nommés *sparum*<sup>12</sup>, *verutum, sudes*; et enfin les fameuses frondes des isles Baléares<sup>13</sup>. Les habitants de ces isles manioient avec tant d'adresse cette arme singuliere, qu'ils étoient devenus nécessaires dans toutes les armées, et ressembloient à nos tirailleurs d'aujourd'hui.

Les Espagnols, ainsi distingués sur terre, ne l'étoient pas moins dans la navigation: les

(1) *Heu certant, Pactole, tibi, Duriisque Tagusque.*

Silius Ital., lib. I, v. 234.

*Qui splendida potat*

*Stagna Tagi, madidoque jubar adspersit auro.*

Claudian, *de Consul. mal.*, v. 287.

(2) Strabon, lib. III.

(3) Pline, lib. IV, cap. 20.

(4) Les puits d'Annibal, où les Romains employoient encore leurs esclaves sous le regne de Trajan. Pline, *Hist. nat.*, lib. XXXIII, cap. 6.

(5) *At mons paludem incumbit argentarius*

*Sic a vetustis dictus ex specie sui.*

Rufus Avienus, *or. mar.*, v. 282.

(6) *Setabis et telas Arabum sprexisse superba*

*Et Pelusiaco filium componere lino.*

Sil. Ital., III, v. 373.

(7) Zoela, dans la Tarragonaise, envoyoit en Italie des toiles très fines. Pline, lib. XIX, c. 1.

(8) Outre les étoffes fabriquées en Espagne, elle envoyoit en

Italie des vêtements tout faits, parmi lesquels on comptoit des robes prétextes, et les laticlaves, dont Strabon attribue l'invention aux Espagnols; des *lacernæ* de deux especes; les *callaica*, de la Galice; et les *beticata*, de la Bétique.

(9) Une partie se tiroit du *Campus juncarius*, près de Barcelone.

(10) *Sume saguntino pocula facta luto.*

Martial, lib. IV, ep. 163.

(11) *Librari multâ consueta falarica dextrâ.*

Sil. Ital., lib. I, v. 351.

(12) *Tum spara, tum murices portantur tragula porro.*

Lucilius, frag., v. 55, lib. XXX.

(13) . . . *Torto Balearis verbere fundæ*

*Ocyor.*

Lucan., lib. I, v. 220.

*Non secus exarsit quam cum Balearica plumbum*

*Funda jacit.*

Ovid., *Met.*, lib. II, v. 728.

vaisseaux les plus estimés étoient tous fabriqués dans les nombreux et excellents ports de l'Espagne; et les armateurs passaient pour les plus riches de l'empire<sup>1</sup>. Mais il est temps de rentrer dans le principal sujet de cet ouvrage.

L'Espagne, devenue province romaine, adopta bientôt la langue, les usages, et les goûts de ses nouveaux maîtres: ses progrès dans les sciences et la littérature suivirent de près ceux de Rome, et elle fut toujours concurrente, sinon rivale de la métropole.

Sertorius avoit institué en Espagne des écoles de langues romaine et grecque<sup>2</sup>: mais avant ces établissements publics il existoit déjà des poètes et des chanteurs espagnols, surtout dans une ville qui paroît avoir été de tout temps célèbre dans les lettres; je veux parler de Cordoue, patrie de ces poètes<sup>3</sup> qui vinrent à Rome avec Q. Metellus; du fameux orateur M. Portius Latro<sup>4</sup>, qui, d'après le témoignage de Pline et de Quintilien, fut le premier maître dans l'éloquence, et celui dont Auguste, Mécène, Agrippa, Ovide, Florus, ne rougirent point d'être les disciples; de Lucain<sup>5</sup>, poète original, que l'on ne sauroit placer ni trop près de Virgile ni trop au-dessous de lui, mais dont les beautés et les défauts sont particuliers à son style et à son génie; patrie sur-tout du célèbre et malheureux Sénèque, homme supérieur en sagesse à tous les Romains de son siècle<sup>6</sup>, et aussi distingué par son esprit que par son instruction<sup>7</sup>: la haine de Caligula, qu'il partagea avec Homère et Virgile, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. Il étoit fils de L. Sénèque, dont la réputation eût été plus éclatante s'il n'avoit été surpassé par son fils: c'est à l'un des deux que l'on attribue les tragédies connues indistinctement sous le nom de Sénèque le tragique, où l'on remarque quelques beautés égales à celles du théâtre grec, et qui sont d'ailleurs les seules qui nous soient restées des Romains.

A-peu-près dans le même temps que ces hommes célèbres on admira en Espagne l'astronome Caius Hyginus, le poète Columela, natif de Cadix, auquel on doit un charmant poème sur l'agriculture; et le géographe Pomponius Mela, aussi exact qu'élégant dans ses descriptions.

La littérature languit quelque temps sous les autres successeurs de Tibère; mais elle reprit son essor sous Vespasien, et principalement sous les empereurs espagnols Trajan et Adrien. Ces siècles heureux virent naître le rhéteur Quintilien, qui, après avoir tenu pendant long-temps les écoles publiques en Espagne, sa patrie, passa à Rome, et fut professeur de Pline le jeune. On aime à voir dans les lettres de celui-ci les justes éloges qu'il fait de son maître, ainsi que de Martial, de Silius Italicus, de Voconius Romanus, de Æneus Florus,

(1) Horace en parlant de la corruption des dames romaines, dit qu'elles s'abandonnoient, du consentement de leurs maris, aux riches pilotes des vaisseaux espagnols.

*Seu vocat institor,  
Seu navis Hispanæ magister,  
Dedecorum pretiosus emptor.*  
Lib. III, ode vi, v. 30.

(2) Plutarque, *in Sertorio*.

(3) Cicéron, *pro Archia poeta*, n. 10, ne leur reprochoit qu'une

prononciation étrangère. Quintilien, *de Institut. Orator.*, lib. VIII, cap. 1.

(4) Marcus Seneca, *Controversiarum* l. II, cont. 12; Pline, *Hist. nat.*, lib. XX, cap. 14.

(5) . . . *Duosque Senecas unicumque Lucanum  
Facunda loquitur Corduba.*

Mart., lib. I, ep. 62.

(6) Dion Cassius, lib. LIX, cap. 19.

(7) Quintilien, *Instit. Orat.*, t. II, lib. VIII, cap. 5.

illustres Espagnols ses contemporains et ses amis. Parmi ces hommes distingués, on peut placer encore le successeur de Quintilien, Antonius Julianus, et Erennius Senecion, nés dans la Bétique; enfin l'empereur Adrien lui-même qui cultivait les lettres avec succès.

Depuis ce prince jusqu'à Constantin, on ne remarque aucun historien, poète, ou orateur distingué. Il falloit un nouveau mouvement qui développât de nouveaux talents: la religion chrétienne donna cet essor; et l'Espagne fut le premier pays qui la célébra en vers latins. Caius Aquilinus Juvencus est le plus ancien, et Aurelius Prudence le plus élégant des poètes sacrés: nés tous les deux en Espagne, ils chanterent différents sujets d'histoire sainte et de philosophie morale; Érasme<sup>1</sup> appelle le dernier le Pindare des chrétiens. Enfin Rufus Festus Avienus est le seul qui traitât encore des sujets profanes dans le IV<sup>e</sup> siècle: on a de lui des ouvrages de poésie, d'astronomie, d'histoire, et la géographie la plus détaillée des côtes de l'Espagne.

Plusieurs écrivains se distinguèrent dans l'art oratoire: je me bornerai à citer S. Pacien, évêque de Barcelone, et son fils Flavius Dexter, vraisemblablement le même qui fut préfet du prétoire sous Théodose; mais principalement Osius, évêque de Cordoue, dont S. Isidore de Séville<sup>2</sup> admire le style énergique et élégant. Ce prélat eut une grande influence à la cour de Constantin, et contribua beaucoup à faire adopter à cet empereur les principes religieux qui donnerent tant d'éclat à son regne.

On voit par ce court exposé que les lettres en Espagne eurent une marche analogue aux époques heureuses ou malheureuses de son histoire; il en fut de même des arts.

C'est au siècle d'Auguste que l'on peut rapporter le luxe des arts, et la fondation des principaux édifices dans cette partie de l'empire romain. Agrippa, cet ami de l'empereur, qui avoit long-temps habité l'Espagne, et contribué le plus aux dernières conquêtes, avoit fait bâtir à Antéquera un temple sur le modèle du Panthéon qu'il venoit de faire construire à Rome, et qui fut restauré deux siècles après par Septime-Sévère. Ce type, le plus parfait qui nous soit resté de l'architecture romaine, servit de modèle à d'autres édifices, tels que le temple d'Hercule à Barcelone, celui de Junon à Alhange en Estramadoure, de Mars à Merida; mais le plus remarquable de tous, quoique le plus petit, est un temple bâti près du pont d'Alcantara par l'architecte Caius Lacer, qui nous a laissé son nom dans une inscription dédicatoire. En voyant ce monument et le pont immense qui le précède, on se croiroit transporté dans les plaines d'Afrique, au milieu des ruines de la Thébaïde, ou de la Cyrénaïde.

Cet admirable ouvrage, un des plus beaux qui nous soit resté de l'antiquité, fut le produit de la contribution de neuf municipes, et de leur attachement pour la personne de Trajan, leur empereur et leur compatriote.

D'autres ponts moins considérables que celui-ci, presque tous dans l'Estramadoure,

(1) Érasme, *opera omnia*, t. III, part. 1, épit. 666.

(2) S. Isidore, *de Viris illustribus*, t. V, cap. 5.

donnent une idée du travail des Romains dans ce genre. Nulle part les aqueducs ne sont aussi beaux qu'en Espagne: ceux de Merida, de Toledé, de Tarragone, de Chelves, ne le cèdent qu'à celui de Ségovie, le seul au monde qui conserve encore sa première destination, et fournit à cette ville toute l'eau qu'elle consomme. Il en est de même des théâtres, amphithéâtres, cirques, naumachies, thermes ou bains publics. Il est peu de grandes villes d'Espagne où l'on ne retrouve les ruines de quelques uns de ces monuments; et plusieurs, telles que Merida, Sagonte, Clunia, Tarragone, Italica, etc., les réunissent tous. Le théâtre de Sagonte est le mieux conservé de tous ceux que l'on voit en Europe, et celui qui peut donner le plus d'éclaircissements sur les usages anciens et les dispositions pour rassembler un grand nombre de spectateurs.

Des routes superbes traversoient l'Espagne en plusieurs sens, et passoient sous des arcs de triomphe, dont plusieurs existent encore en entier. Tous ces monuments attestent les uns la magnificence des princes qui visiterent l'Espagne, d'autres celle des riches habitants qui les reçurent. On remarque dans tous le style dominant chez les Romains, principalement du temps des empereurs, et une analogie remarquable avec les antiquités du midi de la France et des provinces romaines hors du Latium.

L'art de la sculpture fut, ainsi que l'architecture, cultivé par les Espagnols sous des maîtres romains ou grecs. Plusieurs statues égalent les beaux morceaux de sculpture conservés en Italie: d'autres ont un caractère original que l'on ne trouve qu'en Espagne; tels sont les taureaux de Guisando et les autres taureaux votifs, le bas-relief représentant une bataille navale, que l'on voit chez le duc de Medina Cœli, ainsi qu'un nombre d'autres répandus dans les différentes provinces<sup>1</sup>.

L'Espagne le cède encore moins à l'Italie dans sa richesse en médailles et en inscriptions, monuments bien supérieurs aux autres, puisqu'ils tiennent autant à l'histoire qu'aux arts. On peut diviser les médailles en trois classes distinctes: 1° les inconnues, écrites en langue ancienne, sans effigie ni devise d'empereurs, et dont il seroit difficile de déterminer l'époque; 2° les mêmes médailles, mais du temps des Romains, et sur lesquelles on voit des exergues latines, et le nom du lieu où elles furent frappées; souvent même on y trouve des contre-marques, telles que CA. MS. PR., etc.; 3° enfin, l'espece la plus commune, celle des médailles impériales. Quoique l'Espagne n'ait eu que pendant quatre-vingt-dix ans le droit d'en frapper, et qu'elle en fût privée sous Caligula, cependant il est aisé de remarquer dans les différentes collections qu'elles sont les plus nombreuses de toutes.

Quant au travail de ces médailles, il est meilleur en raison de leur antiquité; on y trouve alors la pureté du style grec, ainsi que nous l'avons observé plus haut: elles diffèrent dans le poids, quoique de même grandeur; et il paroît que l'on n'attachoit d'importance qu'à leur forme. Il est vraisemblable que les Espagnols, ainsi que les anciens Grecs,

(1) Je ne parle pas des voies romaines et des pavés en mosaïque qui seuls pourroient composer plusieurs ouvrages; j'en ai

donné un recueil dans l'ouvrage intitulé, *Mosaïque d'Italica*.

manquoient d'un instrument commode pour leur donner une égale pesanteur et un contour uniforme. On ne connoît aucune médaille d'or frappée en Espagne; les Romains ne commencèrent à employer ce métal qu'après la seconde guerre punique, et il est probable qu'ils n'en permirent point l'usage en Espagne. Celles d'argent sont assez abondantes; elles comprennent les médailles inconnues, et celles des familles Carisia, Cornelia, et Domitia, etc.: sur les dernières se trouve le mot *osca*, et l'on croit qu'elles sont peut-être celles dont Tite-Live<sup>1</sup> et les autres écrivains parlent souvent dans l'énumération des sommes que l'on transportoit à Rome: on en voit même une si grande quantité que l'on pourroit douter si les Romains n'entendoient pas sous le nom de *oscense* toutes les médailles espagnoles.

On s'attachera dans le cours de cet ouvrage à donner avec la description de chaque ville une notice sur ses médailles les plus intéressantes. Quant à celles qui ont rapport à l'Espagne en général, on en compte dix-sept bien distinctes: les premières, en grand bronze, représentent l'Espagne sous la forme d'une femme assise ayant à ses pieds un lapin; elle est appuyée sur des montagnes, et tient à la main une branche d'olivier. Ces montagnes avoient rapport aux Pyrénées, et aux montagnes de Calpe et Abyla, qui la bornent des deux côtés; la branche d'olivier désignoit l'abondance de cette production du pays, et enfin le lapin étoit l'attribut de son sol, et l'étymologie de son nom<sup>2</sup>. Dans quelques autres de ces médailles on remarque des trophées guerriers ou des groupes d'armes, qui s'accordent avec les détails que les auteurs anciens nous ont laissés sur les armes des premiers Espagnols: nous aurons l'occasion d'en faire un examen particulier dans la description des bas-reliefs du temple de Mars à Merida. Mais dans le nombre des médailles de l'Espagne, il en est une plus intéressante que les autres par le sujet qu'elle représente; c'est la France et l'Espagne se donnant la main en signe d'alliance et d'amitié; toutes deux sont vêtues et armées à la manière de leur pays; d'un côté est écrit *Hispania*, et de l'autre, *Gallia*.

Les inscriptions espagnoles sont en général peu connues, quoiqu'il s'en trouve un nombre considérable dans les collections de Muratori et de Gruter: Finestres a donné un recueil de celles de la Catalogne, et le P. Masdeu en a composé deux volumes de son histoire critique de l'Espagne. C'est dans ces souvenirs fideles de l'antiquité, dans ce langage authentique, que l'on retrouve tout ce que les traditions ont laissé perdre: les divinités espagnoles, dont nous avons parlé, ne sont connues que par elles; il en est de même des gouverneurs, édiles, censeurs, et autres magistrats, ainsi que des noms des familles illustres de l'Espagne, et de quelques villes anciennes dont il ne reste pas d'autres traces. Ces inscriptions sont la plupart en langage très pur: on remarque entre autres celle d'Isis, conservée à Séville dans les jardins du duc de Medina Cœli, et l'une des plus belles et des plus curieuses que l'on connoisse. Quelques unes renferment des formules particulières qui peignent le caractère généreux

(1) Lib. XL, cap. 43.

(2) Florez, *Medallas de España*, t. s, p. 105.  
Voyez aussi ci-devant page 20.



de ce peuple, telles que celle de *devotus*, expression déjà usitée en Espagne du temps de la république, et qui passa de là à Rome. Tite-Live parle souvent des *devoti* ou dévoués à Sertorius<sup>1</sup>, et les Espagnols, dont nous avons eu déjà l'occasion d'admirer la fidélité et le dévouement, montroient ces qualités distinguées dans leurs écrits comme dans leurs actions. Une autre expression non moins attachante est celle de *carus suis* et *pius in suos* dans les inscriptions de la Bétique, et la formule terminative de la plupart des pierres sépulcrales, *Sit tibi terra levis*, qui n'étoit presque usitée que par les inscriptions espagnoles, et sur laquelle nous donnerons des détails.

Ainsi les arts eurent en Espagne le même éclat que dans les plus belles parties de l'empire romain; ils participèrent à sa gloire, et souffrirent bientôt de sa décadence. Après les regnes des deux Théodose, tout ce colosse immense se détacha par parties, et ne laissa bientôt plus que le souvenir de sa puissance et de sa grandeur passées.

#### INVASION DES PEUPLES DU NORD.

ROME avoit régné sur le monde pendant onze cent soixante ans; elle avoit enlevé à la Grèce ses arts, à l'Asie ses richesses, aux peuples barbares leur liberté; et seule, au milieu de ses nombreux esclaves, elle ne voyoit plus de peuples qu'elle pût honorer du nom de ses ennemis. Qu'est devenue cette puissance terrible? quelle main a pu disperser ces légions formidables? où sont ces remparts devant lesquels la fortune d'Annibal avoit échoué? Ils ne sont plus! Des torrents de peuples barbares, jusqu'alors inconnus, ont inondé les campagnes du Latium, et renversé en un moment les chefs-d'œuvre accumulés des siècles; d'obscurs habitants du Caucase, des Scythes errants, ont hérité des législateurs du monde, et forcé les peuples à recommencer l'édifice pénible de la civilisation. Événement mémorable dans l'histoire de hommes, et dont il seroit inutile de chercher les causes dans les derniers temps de l'empire romain.

Les principes de la destruction des états se forment lentement avec eux, et précédent de bien loin leur ruine; semblables à ces commotions souterraines qui annoncent longtemps d'avance l'irruption des volcans: les éléments sont les mêmes dans les révolutions de tous les pays; et c'est en s'appuyant de leur éternel exemple que le philosophe pourroit éclairer ses contemporains sur l'avenir, et que le sage apprendroit du moins, comme l'a dit un auteur moderne, à céder à ce mouvement irrésistible qui emporte l'univers, et à méditer en silence sur les causes de la ruine et de l'élévation des empires.

De tout le continent de l'Europe, l'Espagne fut la dernière contrée où les peuples du nord portèrent leurs armes: long-temps ils se bornèrent aux provinces frontières de

(1) Florez, lib. III, c. 22; Plutarque, *in Sertorio*. Semblables aux *soldarii* des Gaules, ces dévoués s'engageoient à défendre leur chef, et à ne pas lui survivre. Les généraux en avoient ordinairement quelques uns, mais Sertorius en compta plus de mille.

*Neque adhuc hominum memoriâ, repertus est quisquam, qui eo interfecto, cujus se amicitia devovisset, mori recusaret.* Cæs. Cal., lib. III, cap. 32.

l'empire romain, dont les foibles enfants du grand Théodose faisoient un honteux trafic pour obtenir une tranquillité passagere. L'antique gloire du nom romain avoit encore une telle prépondérance, que les chefs de ces nations aspiroient plus à de vains titres honorifiques dans les cours des empereurs qu'à la conquête facile du pays; ils battoient leurs armées et sollicitoient leur alliance, adoptoient leur langage, leurs coutumes, et leur religion. Implacables dans les guerres qui les divisoient entre eux, ils sembloient regretter d'employer la même rigueur contre les Romains; et les Goths sur-tout eussent désiré une alliance solide avec eux à l'exclusion des autres peuples conquérants. C'est ainsi qu'Alaric épargna deux fois Rome, qu'il finit enfin par livrer au pillage, et que Théodoric, roi des Goths, uni avec le général romain Actius, défit le fameux Attila dans les champs *Catalauniques*. D'un autre côté les empereurs, n'ayant souvent point d'armées disponibles, prenoient à leur solde, attiroient dans leurs états une partie de ces peuples pour les opposer à d'autres. Il sembloit que ces barbares ne pouvoient être détruits que par eux-mêmes, et que la valeur dégénérée des Romains n'étoit plus en état de se mesurer avec eux.

Oh! que la décrépitude d'un peuple est un spectacle hideux! plus il a été grand plus son abjection est marquante. Ces monuments de gloire, ces arcs de triomphe sous lesquels une populace efféminée traîne sa servitude, sont autant de témoins de sa honte; plus de pitié pour le malheur, plus de gloire pour le courage, plus de respect pour la vertu. En vain Stilicon illustre encore le nom romain; sa mort est bientôt la récompense de ses services, et sa mort n'est vengée que par les ennemis qu'il a vaincus: en vain Bélisaire défend encore la capitale et relève le colosse de la grandeur romaine, Bélisaire, victime de la tyrannie, n'inspire plus qu'une lâche pitié; et quelques succès de l'eunuque Narsès font oublier ses victoires.

Sous le regne d'Honorius, et au commencement du V<sup>e</sup> siècle, les Sueves, les Alains, et les Vandales, autrement appelés Silinges, se répandirent en Espagne. Tous les fléaux réunis désolèrent alors ces belles contrées: la destruction s'étendit jusque sur les productions de la terre, et causa une peste et une famine si générales que les bêtes féroces, devenues pour ainsi dire les auxiliaires des barbares, dévorèrent les hommes vivants. Cet horrible tableau n'est point achevé: les hommes même se firent une pâture des cadavres; et il se trouva une femme qui arracha la vie à ses quatre enfants pour assouvir sa faim, action si atroce qu'elle fut punie de mort par un peuple affamé.

Après deux années de désastres consécutifs la plus grande partie de la péninsule n'offrant plus qu'un aride désert, la nécessité contraignit les destructeurs eux-mêmes à renouveler la culture des terres; et comme le choix des provinces avoit excité des querelles entre eux, ils abandonnerent cette répartition au sort qui donna aux Sueves, réunis avec quelques Vandales, une grande partie du royaume de Léon, de la Castille, et toute la Galicie; aux Alains, le Portugal et l'Estramadoure; aux Vandales, l'Andalousie: le reste demeura soumis aux Romains.

Dans ces entrefaites les Goths, connus également sous le nom de Getes<sup>1</sup>, ravagèrent aussi l'Italie. Ces peuples originaires de la Scythie<sup>2</sup>, et habitant les rives de la mer Noire et du Tanais, furent chassés par les Huns, et vinrent sur les bords du Danube demander un asile à l'empereur Valens, qui leur accorda des terres dans la Macédoine: mais incapables de les cultiver, et ne connoissant d'autre métier que la guerre, ils reprirent bientôt les armes, dévastèrent les riches provinces qu'on leur avoit confiées; et après avoir détruit l'armée nombreuse que Valens conduisit contre eux, ils ne cessèrent plus d'assiéger l'empire romain. Ils se divisèrent en deux corps, et prirent deux noms différents de la différente situation où ils s'étoient trouvés au bord de la mer, savoir les Ostrogoths à l'orient, et les Visigoths à l'occident; et dans leurs dernières conquêtes, ils conserverent une situation semblable, les premiers s'arrêtant en Italie, et les seconds en Espagne, pays le plus occidental de l'Europe<sup>3</sup>.

Ataulphe, chef de ces derniers, et successeur d'Alaric, avoit fait prisonnière à Rome Placidie, fille du grand Théodose, et sœur d'Honorius; il l'épousa<sup>4</sup> en grande pompe à Narbonne, où les Gaulois du pays le proclamèrent roi. C'est dans cette ville qu'il vouloit établir la capitale du nouveau royaume qu'il se proposoit de fonder et d'agrandir; mais touché par les larmes de Placidie, il renonça à ce dessein, prit la résolution de s'unir aux Romains, et de rétablir l'ancien empire, au lieu d'en fonder un nouveau<sup>5</sup>. Son assassinat<sup>6</sup> fut suivi de l'élévation de Sigeric au trône: ce prince ne survécut à Ataulphe que de quelques jours. Le traité avec les Romains ne fut conclu que par Wallia<sup>7</sup>, qui obtint de riches établissements des deux côtés des Pyrénées occidentales<sup>8</sup>: il fixa le siège de sa cour à Toulouse, écrasa les Vandales, et détruisit les Alains. Les premiers auroient pu se soutenir encore long-temps en Espagne si un général romain, le comte Boniface, qu'on vouloit injustement priver de son gouvernement d'Afrique, ne les eût appelés au secours de sa vengeance. Les Vandales ne se démentirent point dans cette circonstance, et sous la conduite du cruel Genseric, ils punirent également les oppresseurs et les opprimés. Le royaume qu'ils établirent en Afrique, dans la contrée où fut Carthage, dura plus d'un siècle, et ne fut détruit qu'au temps de Justinien<sup>9</sup>.

Les Sueves, débarrassés de ces redoutables rivaux, étendirent leur domination dans le midi de l'Espagne, et furent un moment formidables; mais bientôt l'empire d'occident tombe, et sur une partie de ses ruines s'élève la nouvelle monarchie des Goths, dont rien ne put arrêter les progrès. Le roi Euric leur donna des lois écrites<sup>10</sup>, et obtint que la

(1) Jornand., *de Reb. Get.*; Zosim., *Hist.*, lib. V.

(2) Voyez l'ouvrage de Pinkerton, qui ne laisse aucun doute sur l'origine des Goths, et leur consanguinité avec les Scythes.

(3) Amm. Marcell., lib. XXXI; Zosim., lib. V.

(4) Paul Orose, lib. VII.

(5) Orose avoit appris ce fait de S. Jérôme, qu'il vit à Bethléem, et qui l'assura le tenir de l'officier même à qui Ataulphe l'avoit

confié. Orose, lib. VII, cap. 43.

(6) Isid., *Chron.*; Oros., lib. VII, c. 43.

(7) Oros., *ibid.*; Isid., *Chron. Gothor.*

(8) Isid., *ibid.*

(9) Jornand., *de Reb. Get.*

(10) Isid., *Chron.*; Sid. Apollin., lib. VIII, ep. III et IX; Cassiod., lib. III, ep. III.

couronne, qui étoit élective, passeroit après sa mort sur la tête de son fils Alaric, dont il avoit soigné lui-même l'éducation. Ses successeurs préparèrent par d'autres victoires le regne de Léovigilde, qui réunit enfin à la couronne tout le royaume des Sueves après cents soixante-dix-sept ans de durée.

Les richesses que Léovigilde acquit par ses guerres heureuses, et par la confiscation dont il greva les plus opulents sujets catholiques, et même ariens comme lui<sup>1</sup>, augmentèrent tellement le trésor de l'état, qu'il crut devoir donner un nouveau lustre à son trône: il fut le premier roi de sa nation qui se distingua du peuple par la magnificence particulière de ses vêtements<sup>2</sup>; il s'occupa de l'administration plus que n'avoient fait ses prédécesseurs. Le code des lois d'Euric devint, par des réformes nécessaires et de nouveaux réglemens, aussi parfait qu'il pouvoit l'être<sup>3</sup>; et des châtimens exemplaires tinrent en respect une nation difficile à gouverner.

Recarede, son second fils, auquel avant que de mourir il avoit donné le titre de roi, lui eut à peine succédé qu'il embrassa la religion catholique, et parvint à extirper l'hérésie arienne. Il soutint la gloire de son regne en châtiant les Vascons rebelles, en battant les Francs sous la conduite de Gontran, l'éternel ennemi des Goths, et pardonna aux conspirateurs qui plusieurs fois attenterent à sa vie. La reconnaissance des peuples porta sur le trône, après sa mort, l'aîné de ses fils, Liuva, qui en étoit digne par ses vertus: mais à peine avoit-il atteint sa vingtième année et la deuxième de son regne, que le chef de la conspiration auquel son pere avoit pardonné, Vitteric, osa l'assassiner, après lui avoir coupé la main droite comme indigne de porter le sceptre. Cet homme atroce s'étoit fait un parti assez puissant pour usurper la couronne, qu'il porta près de sept ans; mais en vain tâcha-t-il de couvrir ses crimes par l'éclat de la gloire, les échecs qu'il éprouva, sa vie licencieuse, exciterent le mépris et la haine du peuple; les mécontents s'en prévalurent, et cet usurpateur régicide fut poignardé comme il assistoit au service divin. La couronne ensanglantée passa sur la tête de Gundemare, qui remporta quelques avantages sur les Romains, punit les Vascons toujours rebelles, et ne régna que deux ans<sup>4</sup>.

Après sa mort les grands du royaume élurent Sisebut, le meilleur des rois de sa nation: tous les historiens s'accordent sur les éloges qu'ils font de sa valeur et de son devoir; et les larmes que le peuple répandit à sa mort furent le plus bel hommage qu'on ait pu rendre à ses vertus. Un de ses généraux, Swintila, devenu roi, sut enfin acquérir la puissance qui manquoit à ses prédécesseurs. Les troupes romaines étoient encore redoutables; il parvint à s'emparer de tous leurs établissemens, et à les chasser de l'Espagne.

Pendant le cours de ses conquêtes Swintila mérita l'amour et l'admiration de ses sujets: mais la prospérité fit de ce roi magnanime un lâche tyran; il fut déposé par ses sujets, et

(1) Grég. de Tours, *Hist. eccl. Franc.*, lib. V et lib. VI; Isid., *Chron.*

(2) Isid., *Hist. de reg. Goth.*; Grég. de Tours, *Hist. eccl.*, l. V.

(3) Grégoire de Tours, *Hist. eccl.*, lib. V.

(4) Isidor., *Chron.*

alla cacher sa honte dans l'obscurité d'une vie privée. Sisenand, seigneur de la cour, s'empara de l'autorité; et ce qui doit surprendre c'est qu'en présence d'un prince usurpateur, il fut décrété que dorénavant toute élection provenant d'une sédition ou d'un parti ne seroit pas reconnue, et que celle-là seule passeroit pour légitime qui auroit obtenu les suffrages réunis des évêques et des grands du royaume: sage décret qui, s'il eût été exécuté, devoit prévenir les ligues des ambitieux et tous les maux qu'elles entraînent.

A Sisenand succéderent Chintila et Tulga, et après eux Chindasuinte. L'église et les lettres furent redevables à ce dernier d'une collection complète des ouvrages épars des SS. Peres: l'Espagne et la Gaule narbonnoise jouirent sous son règne d'une heureuse tranquillité.

Après la mort de ce prince et celle de son fils, qu'il s'étoit associé au trône, Wamba, vieillard d'une sagesse consommée, fut appelé à la couronne par acclamation, et fut contraint de l'accepter malgré ses refus réitérés. Son inquiétude en se chargeant de ce fardeau n'avoit pas été sans fondement: il régnoit à peine que les peuples de la Gaule narbonnoise se revolterent, ainsi que les incorrigibles Vascons et Navarrois. Ces descendants des anciens Cantabres conserverent toujours l'esprit d'indépendance. La religion, remplaçant l'ancien enthousiasme de leurs peres pour la liberté, fut chez eux le motif de leurs révoltes: glorieux d'être les premiers catholiques de l'Espagne, ils ne voulurent jamais adopter l'arianisme; et les guerres qu'ils eurent à soutenir à ce sujet contre les Goths les rendirent ennemis irréconciliables, quoique leur croyance fût devenue la même. Wamba marcha contre eux, et confia l'expédition contre les Navarrois à un Grec de naissance, nommé Paul, homme d'une dissimulation profonde, et qui, au lieu d'attaquer les rebelles, se joignit à eux. Le vieux roi, irrité contre ce traître, vint l'assiéger dans la ville de Nismes; et après une légère résistance, le fit prisonnier dans l'Amphithéâtre, son dernier retranchement. On le traîna par les cheveux aux pieds de Wamba, qui le renvoya devant un tribunal, et finit par commuer la peine de mort en une prison perpétuelle.

La rentrée de ce prince dans Toledé fut un véritable triomphe: les rebelles y parurent vêtus d'une robe de poil de chameau, les pieds nus, la barbe et les cheveux rasés: ils ouvrirent la marche, précédés de leur chef, que distinguoit une couronne de cuir; venoient ensuite l'armée et le roi suivi d'un magnifique cortège. Ce triomphe et le jugement qui le précéda, racontés en détail par les historiens contemporains, forment un tableau curieux des mœurs de ces temps à demi civilisés.

Wamba ne s'occupa plus que du bonheur de son peuple: il forma des établissemens utiles, établit la discipline parmi ses troupes, et battit les Maures qui firent leur première irruption en Espagne par le détroit de Gibraltar.

Ervige, Grec d'origine, et parent du roi Chindasuinte, n'ayant pu réussir à détruire le pouvoir de Wamba, lui fit donner un breuvage qui le priva de la raison: ses domestiques alors, le croyant au moment d'expirer, lui couperent les cheveux, et le revêtirent d'un habit religieux, comme l'exigeoit la coutume. Ce malheureux vieillard, revenu de cette

léthargie, et voyant les obstacles qui s'opposoient à son regne, se conforma à sa nouvelle destinée, et alla finir ses jours dans un monastere.

Les remords du crime, ou les tourments non moins cruels peut-être de l'innocence calomniée, accompagnèrent Ervige au trône. En vain il prétendit légitimer son autorité par les actes des conciles, il se vit contraint d'offrir à Égiza, cousin de Wamba, la main de sa fille et l'hérédité à la couronne, à condition qu'il s'obligerait par serment de protéger sa famille après sa mort.

Égiza régna assez long-temps pour pouvoir s'associer au trône son fils Witiza, qui alla tenir séparément sa cour dans la Galice: celui-ci du vivant de son pere avoit déjà réparé beaucoup d'injustices; devenu le seul maître après cinq ans d'un pouvoir partagé, il les répara toutes: mais ses dispositions heureuses se changerent bientôt en vices affreux. Des dissensions, des partis se formerent; et Rodrigue, comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, parvint à lui arracher le sceptre pour le perdre bientôt avec la vie: événement trop fameux qui fit passer l'Espagne dans de nouvelles mains, et dont le développement se trouvera dans la seconde partie de cet ouvrage.

#### ÉTAT DE L'ESPAGNE SOUS LES GOTHES.

LA conquête de l'Espagne par les peuples du nord est l'époque la plus importante de son histoire, qui ne commence même pour ainsi dire qu'à ce moment: ses destinées se séparent alors des autres empires, et n'appartiennent plus qu'à elle seule; ses lois, ses usages, sa religion, datent véritablement de cette époque, et commencent à prendre une marche stable et réglée. Les écrivains de ce temps sont presque tous Espagnols; ils nous ont donné des détails précieux sur ce nouvel empire. Je ne parlerai point des Sueves, qui ont laissé peu de traces de leur séjour en Espagne, et encore moins des Alains et des Vandales, qui heureusement ne s'y arrêterent point. Les Goths seuls méritent une attention particulière, et après le regret que l'on éprouve en voyant tomber le colosse de la grandeur romaine, on aime à voir la civilisation prendre une marche nouvelle, et commencer l'ordre social si perfectionné de nos jours.

Les nations considérées comme individus se composent alors entre elles une justice semblable à celle des hommes entre eux, et le monde n'est plus une assemblée de maîtres et d'esclaves: les traités et la division des forces garantissent ces nouveaux droits des peuples, ainsi que la constitution des états fait respecter ceux des citoyens. Il s'établit alors une propriété politique semblable à la propriété individuelle; de là cette balance de pouvoir entre plusieurs empires, non moins brillante peut-être que la grandeur d'un seul, mais plus avantageuse à l'humanité, et qui ne convient qu'à des siècles éclairés.

Aucune histoire, si l'on en excepte les trois derniers siècles de celle d'Angleterre, ne nous fait connoître le pacte social aussi bien conservé qu'en Espagne: les rois goths n'y

pouvoient faire aucune loi sans la sanction des évêques et des grands de l'état; et les rois furent en général portés à maintenir des privilèges que les peuples auroient toujours su réclamer.

L'Espagne gothique ne comprenoit dans l'origine que la partie de l'Espagne qui avoisine les Pyrénées; mais bientôt les conquêtes l'étendirent à toute la péninsule. La cour des rois goths, établie d'abord à Barcelone, passa ensuite à Séville qui, depuis Constantin-le-Grand, étoit la métropole de toutes les Espagnes: sous le regne de Léovigilde elle fut transférée à Tolède où elle resta jusqu'à la conquête des Arabes. Les provinces conserverent à peu de chose près les mêmes noms qu'elles portoient sous les Romains; et les emplois des gouverneurs ou les titres des magistrats furent aussi les mêmes que dans les cours des empereurs d'orient et d'occident, dont les Goths étoient assez portés à imiter les usages.

Les historiens<sup>1</sup> nous représentent les Goths comme des hommes grands, bien faits, ayant le teint blanc, une taille imposante, une physionomie noble et guerrière; ils montraient dans leurs exercices beaucoup d'adresse et d'agilité, dans les combats beaucoup de courage. Leur infanterie étoit armée à la romaine, et bien disciplinée. Cette nation belliqueuse vouloit un roi guerrier: un prince pacifique étoit bientôt l'objet de leur mépris et de leur haine. Les Goths regardoient la guerre comme la seule occupation digne d'eux, et ils abandonnoient aux Romains l'étude des arts et des sciences.

Les Romains furent toujours estimés des Goths leurs vainqueurs: ils occupoient les places les plus importantes du gouvernement; et le souverain même prenoit souvent un nom romain comme un titre d'honneur. Cependant le peuple vaincu et le peuple vainqueur furent long-temps distingués par leur religion, leurs coutumes, leurs lois, leur langage, et leur habillement. Les anciens habitants étoient catholiques, les Goths étoient ariens: ceux-là suivoient le code théodosien, parloient latin, et étoient habillés à la romaine; ceux-ci avoient pour lois le code visigothique, pour langage le celtique, pour vêtement des fourrures ou des peaux. Les qualités distinctives des Goths étoient le courage, la probité, et la rudesse des manières; les Romains, au contraire, conservoient leur urbanité qu'ils tenoient de l'éducation et des mœurs polies: ils avoient en partage l'esprit, l'instruction, les talents; les autres leur en imposoient par le prestige de la puissance et l'éclat des richesses. Mais enfin Chindasuinte fit cesser cette différence entre deux nations soumises au même pouvoir. Ce souverain ordonna que tous ses sujets indistinctement seroient jugés par les mêmes magistrats, suivant le code visigothique. Ce code recueilli par Euric est le plus ancien ouvrage de législation qui se soit formé après la chute de l'empire romain; il semble avoir servi de base à celui des Lombards qui ne parut que cent soixante ans après, et encore plus aux capitulaires de Charlemagne. La religion arienne, que les rois goths apportèrent en Espagne, fut suivie par eux jusqu'à l'avènement au trône de Recarede l'an 586. Ce prince

(1) *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, t. I.

déclara la religion catholique dominante, et fit profession de foi dans le troisième concile de Tolède l'an 589.

La religion catholique existoit cependant avant cette époque parmi la plupart des habitants, et fut même protégée par plusieurs rois, entre autres par Alaric: elle eut aussi à souffrir une cruelle persécution sous le parricide Léovigilde qui fit périr son fils parcequ'il étoit catholique. Je n'entrerai pas dans le détail des conciles ni de l'ordre observé dans l'église. Il est certain qu'en aucun pays les ministres de la religion ne composèrent un corps plus respectable et plus révééré: outre le haut et le bas clergé, il existoit, dès les temps les plus reculés, des religieux d'une piété et d'une ferveur exemplaires. Les montagnes étoient peuplées de solitaires, dont les fervents ermites du Mont-Serrat, des couvents d'Aragon, des Asturies, et des autres provinces, suivent encore les divins exemples. C'est cette religion, adorée avec enthousiasme en Espagne, qui a produit les monuments précieux qui lui sont consacrés, et qui formeront dans le troisième volume de cet ouvrage la plus belle collection de l'architecture gothique sur laquelle nous donnerons ici peu de notions, parceque le genre d'architecture que l'on connoît sous ce nom est de beaucoup postérieur au temps des Goths dont on parle, et ne date guere que du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup>, à la renaissance des arts.

L'architecture des premiers Goths ressembloit à celle des Romains; elle étoit seulement d'un goût moins pur, et généralement plus massive: celle que l'on connoît aujourd'hui sous le nom d'architecture gothique, légère, élégante, et composée d'ornemens déliés et bizarres, est une composition produite par le mélange de l'architecture arabe et de celle qui étoit en usage à la cour de Byzance. Nous nous bornerons actuellement à donner une idée des arts chez les Goths pour excuser le reproche peut-être trop injurieux qu'on leur fait à cet égard. Il est certain que ces nations entraînées par la fougue des conquêtes commirent de grands désordres; mais une partie des monuments étoit déjà détruite dans les derniers temps de l'empire romain: les Goths ne les rétablirent point; mais ils ne consommèrent point leur ruine, et le grand nombre qui existe encore le prouveroit assez. On doit regretter qu'aucun de leurs édifices ne soit resté assez intact pour que l'on puisse juger de cette époque intermédiaire des arts. Ils fonderent des villes entières, telles que Recopolis ou ville de Recarede, fondée par Léovigilde dans l'évêché de Cuença, sur les rives du Tage, et célèbre par la beauté de ses murs; celle de Victoriacum<sup>1</sup>, aujourd'hui Victoria, dans la Biscaye, ville forte, construite pour tenir en respect les invincibles Navarrois; Ologite, aujourd'hui Olite, dans le même pays; Athanagilda; et plusieurs autres. Les Goths embellirent sur-tout la ville de Tolède, capitale de leur empire: le superbe palais qui servit depuis aux princes arabes, occupoit jadis toute l'étendue du terrain où se voit

(1) L'archevêque don Rodrigue, lib. VII, cap. 32, distingue deux *Victoria*, l'ancienne et la nouvelle: celle-ci fondée par don Sanche-le-Sage; et l'autre la *Victoriacum*, bâtie par Léovigilde

sur le mont Gorbis, aux confins de la Biscaye, pour tenir en respect les Vascons: on l'appelloit du temps de l'écrivain Moret *Victorian*.



aujourd'hui l'hôpital, le couvent de *Santa-Fé*, et plusieurs autres maisons particulières.

La cathédrale de Tolède étoit un monument magnifique du règne de Recarede, et celle de S.-Leucadie de celui de Sisebut. De tous ces monuments, et des statues qui sans doute en faisoient l'ornement, il ne reste plus de traces; et pour se former une idée de cette époque inconnue dans les arts, il est encore nécessaire de recourir aux médailles qui sont toujours les types et les faibles traces qui semblent échapper plus aisément à la destruction. C'est d'après leur inspection qu'on peut juger que les arts étoient en effet dans une grande décadence; quelques unes sont si difformes qu'on est obligé de deviner ce qu'elles représentent, et ce qui s'y trouve écrit. On y remarque en général le buste des rois vu de face, à-peu-près comme celui des empereurs dans les médailles du bas empire. Dans toutes on voit, une croix, soit au milieu de l'inscription, soit sur la tête de ces rois, soit dans leurs mains, comme signe de la suprême puissance. On retrouve sur ces médailles plusieurs noms de villes qui n'existent plus, tels que *Recopolis*, *Barba*, *Caliabra*, etc. On en connoît peu en argent, et encore moins en bronze: celles de la plus haute antiquité sont d'un or très pur, que les orfèvres employèrent long-temps dans leurs ouvrages, ce qui les rendit très rares; elles ne furent respectées que lorsque les amateurs de l'antiquité en donnerent un prix plus haut que leur valeur intrinsèque.

Les Goths se servirent des mêmes mesures et des mêmes poids que les Romains. Ils rétablirent les fabriques des monnoies dans la plupart des villes où elles avoient déjà été fixées sous les Romains: on en comptoit vingt-sept, sans y comprendre celles de la Gaule narbonnoise, long-temps partie intégrante de l'empire des Goths. Liuva ou Liuvan, frere de Léovigilde, qui commença à régner dans l'année 567, est le premier dont nous ayons des médailles; il y en a de tous les rois après lui jusqu'à Rodrigue, excepté du jeune Recarede, qui ne vécut que peu de temps.

Le costume des Goths étoit un mélange des vêtements romains et de quelques nouveaux usages dont plusieurs se sont conservés de nos jours en Espagne, tels que le *retiolum*, qui est la *redecilla* d'aujourd'hui, espece de filet pour retenir les cheveux, et l'*amiculum*, qui tenoit lieu de la mantille. Les hommes se couvroient avec des manteaux de soie brodés et galonnés; ils peignoient leurs cheveux qu'ils laissoient pousser, et qui descendoient en longues boucles sur leurs épaules, différents en cela des Espagnols, dont les cheveux étoient courts. Les femmes recherchoient les bijoux, les colliers, et les anneaux de pierres précieuses; elles buvoient dans des coupes d'or, et se lavoient les mains dans des vases d'argent. En général il paroît que les grands du pays possédoient beaucoup de richesses, et vivoient d'une manière opulente, sur-tout dans les derniers temps. Leurs relations de commerce étoient cependant peu étendues, et ils ne firent aucun progrès dans la navigation: quelques batailles navales gagnées sur les Maures témoignent seulement qu'ils n'étoient pas tout-à-fait étrangers à cet art.

Les Goths dans les derniers temps cultivoient les sciences et les lettres; leurs rois faisoient

rassembler de tous côtés des livres, et formoient des bibliothèques. Chindasuinte envoya jusqu'à Rome pour compléter les œuvres de S. Grégoire: il établit des collèges et des séminaires dont il est parlé dans les conciles de Tolède; ces communautés produisirent dans les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles des savants d'un très grand mérite. Le latin continua d'être employé presque exclusivement dans tous les écrits; le code des lois, les canons des conciles, les hymnes, ainsi que les ouvrages de la plupart des auteurs, tels que S. Isidore de Séville et Paul Orose, sont écrits dans cette langue, et dans un style plus pur que tout ce que l'on connoissoit à cette époque.

Les caractères dont se servoient les Goths n'étoient ni romains ni *runiques*, mais un genre d'écriture contournée, anguleuse, que l'évêque Ulphilas introduisit chez eux, tâchant d'accorder ainsi les caractères *runiques* avec les lettres romaines et grecques. C'est ce genre d'écriture qu'on trouve dans les inscriptions et sur les médailles de ce temps.

La poésie eut alors peu d'éclat en Espagne, mais néanmoins elle y fut mieux cultivée que dans les autres contrées de l'Europe: elle prépara la renaissance des lettres, et l'école fameuse de la *gaytera ciencia*. Parmi les poètes de ce temps on distingue Dracontius, et Eugene VIII, qui continua ses œuvres; Merobaude et Orence, dont Sidoine Apollinaire fait l'éloge.

Les seuls historiens que l'on connût à cette époque en Europe étoient Procope et Jornandès, l'un Grec et l'autre Goth: ceux des autres pays étoient barbares. L'Espagne en compta cinq auxquels on doit les éclaircissements que nous possédons sur ces temps obscurs: Paul Orose, natif de la Galice, contemporain et ami de S. Augustin; l'évêque Idace, qui fut témoin de la plupart des événements qu'il raconte; l'évêque Jean de Biclár, ainsi nommé à cause de son monastère de *Valclara* en Catalogne, continuateur des chroniques d'Idace; Maxime, évêque de Sarragose; et enfin S. Isidore de Séville, l'homme le plus instruit de son siècle.

Nous n'entrerons pas dans plus de détails sur l'Espagne gothique, il suffit de dire que l'Espagne moderne lui dut son origine: les héros échappés aux ruines de son immense empire en fondèrent un plus puissant encore; et quelque peu d'intérêt que semblent présenter ces temps reculés, ils en acquirent un bien grand quand on pense aux époques brillantes qui les suivirent.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE.

# DESCRIPTION

DE

## LA PRINCIPAUTÉ DE CATALOGNE.

---

### NOTICE HISTORIQUE

#### SUR CETTE PROVINCE.

LA Catalogne est une des provinces de l'Espagne les plus riches, les plus peuplées, et les plus industrieuses. Sa figure triangulaire forme une pointe qui s'avance dans la mer; son étendue est de quarante lieues de l'est à l'ouest, et de quarante-quatre du nord au sud. Elle est appuyée au nord sur les Pyrénées, et bornée à l'est par la mer; elle côtoie l'Aragon à l'ouest et le royaume de Valence au midi.

C'est un pays montueux et coupé, rempli cependant de plaines et de vallées fertiles, délicieux dans quelques parties, cultivé dans presque toutes, et que l'industrie des habitants enrichit autant que la fertilité du sol. Vingt-six rivières l'arrosent; l'Ebre est la plus considérable et la plus importante. On y trouve six ports; ceux de Palamos, de Cadaques, de Rosas, de Salou, de Barcelone, et celui de Tarragone, le meilleur de tous.

Les montagnes de la Catalogne sont des rameaux qui partent de la chaîne des Pyrénées, parmi lesquels on distingue le Mont-Serrat, et les salines de Cordonne. L'inspection de la carte qui précède cette province donne une idée des principales villes, et des lieux dont il est parlé dans l'ouvrage.

La Catalogne faisoit partie du pays anciennement connu sous le nom d'Espagne citérieure, et depuis sous celui d'Espagne tarraconnoise. Elle étoit habitée par différentes nations que nous allons placer dans leurs positions respectives, et dont nous avons peint les mœurs en parlant des Celtibères.

Au pied des Pyrénées, à partir du temple et du promontoire de Vénus<sup>1</sup>, on trouvoit les Indigètes<sup>2</sup>, peuple féroce, adonné à la chasse et au pillage: leur pays s'étendoit depuis les trophées que Pompée<sup>3</sup> avoit fait ériger sur le haut des Pyrénées<sup>4</sup> jusqu'à la rivière de Tordera, et comprenoit les colonies grecques de Rhodes et d'Ampourias; ils touchoient

(1) *Aphrodisium promontorium*, le cap de Creus. Pompon. Mela, lib. II, cap. 5, 59. Plin., lib. III. Marca, lib. I, pag. 40, 48.

(2) *Post Indigetes asperi se proferunt  
Cens ita dura, gens ferax,*

*Venatibus lutrisque inhærens.*

Fest. Avien., or. mar. v. 523.

(3) Τὰ ἀναθήματα τοῦ Πομπηίου. Strab., lib. III, p. 100.

(4) *Summum Pyrenæum*, où est à présent le col de Pertus.

aux Laletans, petit peuple<sup>1</sup> habitant les bords de la mer depuis Blanes jusqu'au-delà de Barcelone: venoient ensuite les Cosetans, chez lesquels étoit située Tarragone, la capitale de toute la province; enfin les Illercaoniens qui venoient sur les bords de l'Èbre, et s'éten-  
doient dans le royaume de Valence. En remontant dans l'intérieur des terres, on trouvoit les Edétans, les Ausetans, les Laccetans, les Castellans; enfin à l'ouest les Illergetes, plus puissants que tous les autres, et possédant les villes de Huesca en Aragon, et de Lérida sur les bords de la Segre. C'est chez ces derniers peuples que régnoient Mandonius et Indibilis, qui, tour-à-tour alliés ou ennemis des Romains, plierent enfin sous l'ascendant de Scipion: c'est encore chez eux que fut le théâtre de la guerre entre les lieutenants de Pompée et Jules-César, campagne célèbre où ce grand homme déploya toutes les ressources de son génie.

La Catalogne fut une des premières provinces conquises par les Romains, et une des dernières qu'ils abandonnerent. Les Goths n'y entrèrent même qu'en qualité d'alliés, et pour la protéger contre d'autres peuples plus féroces: Ataulphe leur prince mourut à Barcelone, où il avoit établi sa cour, et auroit peut-être fondé un nouvel empire. Ses successeurs partirent de ce point pour s'emparer de toute l'Espagne, et régnerent trois siècles sur les ruines de l'empire d'occident.

Une journée malheureuse anéantit cette longue puissance, et l'étendard de Mahomet couvrit bientôt tous les remparts chrétiens. La Catalogne se soumit au vainqueur; mais, plus éloignée que les autres provinces du centre du nouvel empire, et protégée par des voisins puissants, elle ne resta pas long-temps au pouvoir des infideles.

Charlemagne envoya son fils le roi d'Aquitaine pour s'en emparer. Louis crut cette conquête facile d'après la soumission apparente de l'émir qui commandoit dans Barcelone; mais il lui fallut deux ans pour s'emparer de cette place importante: s'en étant rendu maître enfin, il y mit une forte garnison sous le commandement d'un gouverneur, auquel il donna le titre de comte.

Cette dignité, d'abord temporaire, devint par la suite héréditaire dans la personne de Geoffroi-le-Velu, premier comte propriétaire de Barcelone. Dès-lors cette province forma une souveraineté indépendante, et prit le nom de *Gotholaunia*, au lieu de celui de *Marca Hispanica*, sous lequel elle étoit connue. Elle eut ses lois, ses coutumes, et les privilèges les plus étendus.

Ses courageux habitants portèrent leurs armes et leur commerce dans tout le monde connu: on les vit conquérir la Sicile, la Sardaigne, et l'isle de Maïorque, faire trembler sur leur trône les empereurs de Constantinople, se partager l'Attique et la Béotie, donner des lois à la Grece, et s'attirer l'admiration de leurs ennemis<sup>2</sup>.

(1) *Aprica repetes Tarraconis littora,  
Tuamque Laletaniam.*

Martial, lib. I, epig. 50, v. 21.

(2) Gibbon, en décrivant le combat naval donné sous les murs

de Constantinople, le 13 février 1352, ajoute: « Les ennemis  
« des Génois font l'éloge de leur conduite, et les Vénitiens n'ob-  
« tiennent pas même l'approbation de leurs amis; mais les deux  
« partis admirent unanimement l'adresse et la valeur des Cata-

La même activité qui animoit leur courage propageoit leur industrie, perfectionnoit leur agriculture, et fut le mobile de l'établissement de leurs manufactures et de l'opulence de leur province.

La maison qui régnoit sur eux réunissoit dans ses états la Catalogne, le Roussillon, la Cerdagne, le comté de Foix, et une grande partie du Languedoc. Cette maison monta sur le trône d'Aragon par le mariage de Pétronille, héritière de ce royaume, avec Raymond Bérenger, onzième comte de Barcelone: elle donna en même temps des rois à la Sicile, des comtes à la Provence, des ducs à Athènes, et finit par réunir sous ses lois l'universalité de la monarchie espagnole.

Les princes catalans n'étoient pas seulement braves, ils étoient aimables et bons; leur cour fut l'asile des arts, et le berceau de la poésie nommée alors *gaye science*. C'est de là que vinrent ces fameux troubadours, qui se répandirent dans toute l'Europe, et firent la splendeur des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles: le nom de leurs bienfaiteurs est sans cesse retracé dans leurs écrits; tels sont Raymond Bérenger V et son épouse Béatrix de Savoie, Alphonse II, Pierre III d'Aragon, et les principaux seigneurs de leur cour. Ces princes ne dédaignoient pas de porter eux-mêmes le nom de troubadours, et de cultiver les lettres qu'ils protégeoient.

A cette époque brillante de la chevalerie le courage faisoit parvenir à la noblesse, et l'esprit rendoit égal à elle, moyen heureux d'effacer la distinction des rangs sans en détruire les prérogatives.

Attirés par de semblables exemples, les étrangers accouroient de toute part s'instruire à cette école de l'honneur et des graces. On voit une peinture de ces temps dans les écrits d'un poète de Narbonne, Giraud Riquier<sup>1</sup>, qui vivoit dans le XIII<sup>e</sup> siècle: « Il faut, dit-il, que je me confirme dans la voie du véritable amour; je ne saurois y prendre de meilleure leçon que dans la joyeuse Catalogne, parmi les braves Catalans et les braves Catalanes; galanterie, mérite et valeur, enjouement, grace, courtoisie, esprit, savoir, honneur, beau parler, bonne compagnie et amour, prudence et sociabilité, trouvent secours à choisir dans la Catalogne, parmi les braves Catalans et les braves Catalanes. »

Cette province conserva ses privilèges sous les rois d'Aragon; elle eut ses états particuliers, dont j'aurai occasion de parler plus loin; ils partageoient la puissance législative avec le souverain, ainsi que les *cortès* d'Aragon. Leurs droits se maintinrent quelque temps sous les rois d'Espagne; mais les révoltes de la province les firent successivement abolir.

En 1640 la Catalogne se donna à la France, et ne fut reprise qu'en 1652, après une vive résistance. Ce fut la dernière province qui se soumit à la maison de Bourbon dans la longue et sanglante guerre qu'occasionna la succession de l'Espagne au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

« lans qui soutinrent constamment tous les efforts de leurs adversaires. » *Histoire de la Décadence et de la Chûte de l'empire*

romain, traduit franç. Paris, 1795, in-8; t. XVII, p. 118, ch. 63.

(1) *Hist. littér. des troubadours*, tom. III, p. 340.

Barcelone résista à Philippe V jusqu'à la dernière extrémité, et soutint l'effort réuni des armées françaises et espagnoles: en blâmant l'erreur des Catalans, on ne pouvoit s'empêcher d'admirer leur courage et leur fermeté; enfin, après un blocus de onze mois, et trois mois de tranchée ouverte, cette ville se rendit au maréchal de Berwick, le 11 septembre 1714. Depuis ce temps sa fidélité pour ses souverains a été constante: elle en a donné des preuves touchantes à l'arrivée de Charles III de Naples; et pendant le séjour que le roi, la reine, et la famille royale ont fait en Catalogne, dans l'automne de 1802, les Catalans ont exprimé leur joie par des fêtes brillantes, et ont reçu de leurs majestés les témoignages les plus éclatants d'intérêt et de bienveillance.

## EXPLICATION DES PLANCHES.

### PLANCHE PREMIERE.

*Vue générale de la ville et du port de Barcelone.*

Barcelonum amona sedes ditium.  
Fest. Avien. or. mar. v. 520.

Barcelone, capitale de toute la Catalogne, est située sur le bord de la mer, dans une plaine fertile, au milieu de jardins, et entourée de maisons de campagne variées à l'infini.

Cette ville se présente de toute part avec majesté; ses nombreux clochers que l'on aperçoit de loin annoncent sa population et son antiquité; les lignes prolongées de ses remparts font connoître sa force; et les navires que renferme son port donnent une idée de son industrie et de son opulence. Les montagnes qui l'avoisinent au nord font le cadre de ce magnifique tableau.

Cette vue est prise au pied du Mont-Joui qui domine la ville, et la défend du côté du midi. On pourra mieux juger de la forme et de l'étendue de Barcelone par le plan topographique que présente la planche suivante.

On attribue généralement la fondation, ou du moins la restauration de Barcelone, à un Carthaginois de la famille Barca, qui lui donna le nom de *Barcino*. Plusieurs croient que c'est Hamilcar, pere du grand Annibal.

Les Romains lui donnerent le titre de *colonie*, en y ajoutant les surnoms de *Faventia*, de *Pia*, et *Augusta*. Elle passa successivement sous la domination des Goths, des Maures, et des Français; elle eut ensuite des souverains particuliers, sous le nom de comtes, qui, étant montés sur le trône d'Aragon, la réunirent à leur couronne; et enfin à la monarchie espagnole, lorsqu'ils en furent devenus possesseurs dans le XVI<sup>e</sup> siècle.

### PLANCHE II.

*Plan de la ville et du port de Barcelone.*

A la première inspection de ce plan, on voit que Barcelone est une place irrégulière, entourée de remparts, défendue au nord par une citadelle, et au midi par le fort de Mont-Joui. Son port, ou pour mieux dire le bassin auquel on donne ce nom, est situé entre la citadelle et le Mont-Joui. L'ancien port étoit près de cette montagne, et séparé de la ville: il étoit abrité par un môle construit en 1477 par Statio, ingénieur d'Alexandrie; mais il fut comblé et son môle détruit par des orages vers le XVI<sup>e</sup> siècle: on établit alors le port dans l'endroit où il est aujourd'hui.

Il consiste en un grand bassin formé par des jetées, contenues

par des quais solides. Le fond d'eau y étoit assez considérable autrefois lorsque ce n'étoit qu'une plage; mais depuis qu'on l'a resserré pour lui donner la forme d'un bassin, le sable et la vase y pénètrent, s'y arrêtent, s'y amoncellent, et le comblent insensiblement, malgré le travail des pontons employés continuellement à le nettoyer: les grands navires ne peuvent y aborder. L'entrée de ce port est fermée par une barre, souvent très haute, occasionnée par la jonction du Besos et du Llobregat: ces deux fleuves se jettent dans la mer, le premier derrière la citadelle, et le second derrière le Mont-Joui, par une direction qui porte leurs cours l'un vers l'autre, et tous deux, principalement le Besos, roulent une quantité immense de sable dans le port. Cette barre étoit même si élevée en 1753, que le marquis de la Mina, alors capitaine général, la parcourut à cheval depuis le phare jusqu'au Mont-Joui.

On avoit fait plusieurs projets, le premier de détourner le cours de ces fleuves, et d'en porter plus loin les embouchures; le second de transporter le port à la partie méridionale de la ville entre le Mont-Joui et le rempart de Barcelone; enfin il paroît que celui de M. le brigadier Smith a prévalu, c'est de se borner à améliorer le port actuel en augmentant la jetée de 500 *varas* dans la direction au sud, et de la doubler par un coude de 200 *varas* à l'ouest sud-ouest, où l'on trouve une assez grande profondeur.

A. *Le Mont-Joui.* C'est une montagne élevée et isolée, située au bord de la mer à l'extrémité sud-ouest de Barcelone: les uns font dériver son nom de *mons Judaicus*, sans prétexte qu'elle fut longtemps l'habitation des Juifs; les autres avec plus de vraisemblance de *mons Jovis*, parce que les Romains avoient bâti sur cette montagne un temple dédié à Jupiter.

B. *La Citadelle.* Outre le Mont-Joui, Barcelone est défendue par une citadelle, située à l'extrémité de la ville au nord-est: elle a été construite par le roi Philippe V, lorsqu'il eut réduit les Catalans à son obéissance; elle occupe une étendue assez considérable; elle est bien fortifiée, et ses approches sont difficiles.

C. *Barcelonette.* C'est une petite ville moderne qui touche Barcelone, dont elle est comme un faubourg avancé dans la mer; elle est située au sud-est de cette ville entre la porte de Mer, et le fanal ou phare du Môle.

L'emplacement qu'elle occupe étoit un grand terrain aride, où l'on ne voyoit que des baraques de pêcheurs. Le marquis de la Mina conçut le projet d'employer utilement ce terrain en le rendant l'entrepôt dans le commerce, et principalement la demeure des personnes attachées à la navigation.

Il y fit construire, vers le milieu du siècle dernier, une nouvelle ville: elle forme un carré parfait et régulier; elle est percée de vingt-quatre rues alignées, chacune de 20 pieds de large: quinze de ces rues sont directes et parallèles; les autres sont transversales, et coupent les quinze premières à des distances égales.

Les maisons en sont toutes uniformes, bâties en brique, d'un seul étage, et chacune de 25 pieds en carré.

Elle a deux places, celles de S.-Michel, et de los Bateros; deux grands corps de casernes; et l'église sous l'invocation de saint Michel, où le marquis de la Mina est enterré.

On reconnoît encore les différentes enceintes de Barcelone dans les diverses époques de son histoire: cette ville fut d'abord située sur la hauteur à une petite distance de la mer, et ne s'étendit pas au-delà de cette éminence. C'est aujourd'hui à-peu-près le milieu de la ville.

L'enceinte commençoit alors devant la cathédrale, se prolongeoit vers la place Neuve, où elle se retournoit, et suivoit en ligne directe le haut de l'emplacement occupé aujourd'hui par la rue dels Bans, la rue den Avino, et une partie de celle dels Escudellers; là elle se retournoit de nouveau, et enfermoit le Palau, traversoit le haut des rues actuelles de la Baixada dels Leons, et del Regomir, au-dessus de celle de Ginna; elle se prolongeoit ensuite jusqu'à la rue de Basea, où se retournant encore, elle suivoit la direction de cette rue, traversoit la place de l'Ange, passoit près des murailles actuelles de l'inquisition dans la rue de la Tapineria; et se retournoit enfin pour se terminer devant la cathédrale.

Beaucoup de portes de cette enceinte subsistent encore; quelques unes sont armées de leurs anciennes tours, comme celle de la place de l'Ange où sont les prisons, celle de la place Neuve à côté du palais épiscopal, celles de la Baixada, de sainte Eulalie, de la Baixada de san Miguel, de la Baixada del Ecce Homo, et de la Baixada dels Leons.

Barcelone s'étant acree sous les rois d'Aragon son enceinte fut portée plus loin, et se prolongea vers l'est, le nord et l'ouest, telle qu'elle est aujourd'hui; mais vers le sud elle n'arriva que jusqu'à la promenade actuelle de la Rambla, qui étoit alors un ravin, et lui servoit de fossé. On y voit encore des restes des anciennes murailles et de deux portes. Elle s'ouvroit dans cette partie par cinq portes; une à l'entrée du Carrer Ampla, une autre à celle dels Escudellers, une troisième à la Boqueria, une autre à l'entrée de la rue de la Porta Ferissa, qui en a pris le nom, et la dernière aux Estudios, à l'entrée des rues sainte Anne et de la Canuda.

Après les guerres du milieu du siècle dernier, Barcelone s'augmenta de nouveau. Le terrain placé au sud de ses murailles se peupla insensiblement. On forma les rues du Carme, de saint Antoine, de saint Paul, du comte del Asalto, et beaucoup d'autres moins importantes placées toutes au-delà de la Rambla: on fit de ce ravin une promenade publique, on l'enferma dans la ville, on porta l'enceinte plus loin; c'est celle qui subsiste aujourd'hui.

Ces nouvelles rues sont belles; les anciennes sont la plupart étroites et tortueuses, à l'exception cependant du Carrer Ampla ou rue Large, des rues de la Porta Ferissa, de la riera de san Juan, de saint Pierre mes Baix, de saint Pierre mes Alt, de la Canuda, del Pi.

Les rues de Barcelone sont bien éclairées pendant la nuit par des fanaux suspendus aux murs des maisons; elles sont pavées de pierres longues, qui couvrent les canaux souterrains destinés à recevoir les immondices, et qui font qu'en tout temps on peut se promener à pied sec.

Barcelone est assez bien bâtie: les maisons n'y sont pas d'une architecture semblable à celle des palais de Madrid, mais elles sont en général d'une construction simple et agréable; elles sont élevées de quatre à cinq étages, percées de grandes fenêtres, et ornées de

balcons de différents genres: quelques unes méritent d'être distinguées, entre autres celle du duc de Cardona, aujourd'hui au duc de Medina Cœli, sur la place de la Cocurulla, et celle de Dusay dans la rue de Regomir.

Les édifices les plus remarquables sont les établissements publics et religieux, que je vais examiner en commençant par l'ancienne enceinte, et suivant le plan méthodiquement.

N° 1. La cathédrale dont nous donnerons une vue, et qui est située au centre de l'ancienne ville.

2. Le couvent de sainte Claire. Ce couvent fait partie de l'ancien palais des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon; il n'est séparé de la cathédrale que par une petite rue: sa façade principale étoit sur une place qui conserve le nom de *Plaça del Rey*. Ce palais n'a de remarquable que son ancienneté, l'épaisseur des murailles, et la simplicité noble qui rappelle la demeure antique des rois.

3. Inquisition. Une autre partie du palais des rois, dont nous venons de parler, sert aux séances du tribunal de l'inquisition, et renferme les prisons du Saint-Office. C'est là aussi que se tiennent les assemblées de l'académie de médecine.

4. Place Neuve, et porte ancienne de la ville, le palais épiscopal. Nous donnerons une vue particulière de cette place.

5. Saint Sever, hôpital de prêtres.

6. Palais de l'Audience, ou la Députation. Il passe pour un des plus beaux édifices de Barcelone; sa façade est aussi noble que simple, et dans le genre du palais Salviati à Rome. C'est là que sont déposées les célèbres archives royales d'Aragon, dont les titres originaux remontent jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle: on y voit aussi les portraits des anciens comtes de Barcelone et des rois d'Aragon. Cet édifice fut commencé en 1609, et l'architecte qui en a dirigé la construction se nommoit Pierre Blas.

7. Église paroissiale de saint Jacques. Elle est précédée d'un beau portique d'architecture gothique dont le plafond contient d'assez bonnes peintures.

8. Hôtel-de-ville, près des deux autres précédents: sa cour est remarquable par l'élégance et le fini des ornements.

9. Église de saint Michel, ancien temple de Neptune, renfermant un pavé en mosaïque dont on donnera plus loin la description.

10. Église de saint Just, ancien édifice: quelques uns attribuent sa fondation à Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne.

11. *Le Palau*, ou ancien palais de la maison d'Albe.

12. Église des religieuses de la Ensenanza.

13. Trinitaires chaussés.

14. Capucins.

15. Église de *Nostra S<sup>a</sup> de los Reyes*. Notre-Dame des Rois.

Les édifices ci-dessus mentionnés sont presque tous dans l'ancienne enceinte formant le milieu de la ville.

Je vais parcourir les autres en partant de la Porte de Mer, et faisant le tour par la Rambla et les remparts.

16. Place du capitaine général, dont on donnera une vue particulière.

17. Palais du capitaine général.

18. Douane.

19. *Lonja*, ou bourse, ou maison du commerce.

20. Fontaine.

21. Quai du Midi.

22. Couvent de saint Sébastien.

23. Place de Born, une des plus grandes de Barcelone.

24. Sainte Marie de la Mer, qui après la cathédrale mérite la seconde place. C'est un vaste temple à trois nefs, bâti dans le XV<sup>e</sup> siècle, et dans le bon goût de l'architecture gothique.

25. Rempart du Figuier.

26. Couvent de la Merci. Le cloître de ce couvent est très beau et d'une parfaite exécution.

27. Bastion de saint François d'Assise.

28. Couvent de saint François. C'est le premier de cet ordre qui ait été établi en Espagne; il fut fondé par le patriarche lui-même en 1214. Le cloître renferme vingt-cinq tableaux représentant la vie de saint François, peints par Antoine Villa-Domat, dont il sera question plus loin.

29. *Atarazanas*. C'est le nom que l'on donne à un espace qui faisoit autrefois partie de la plage, et qui sert à présent de communication avec la Rambla, on y a construit d'immenses édifices, entre autres une caserne et une fonderie de canons, et vis-à-vis la caserne un autre édifice également consacré à la fabrication des armes.

30. Couvent de sainte Monique.

31. Collège de la Merci.

32. Salle de spectacle. Elle est vaste, bien coupée, remplie de dégagements commodes, décorée de trois rangs de loges, et l'une des plus belles de l'Espagne.

33. Collège des carmes chaussés.

34. Collège de saint François d'Assise.

35. Trinitaires déchaussés. Tableaux précieux de Procaccini.

36. Couvent de saint Paul.

37. Les Augustins.

38. Religieuses carmélites chaussées.

39. Saint Antoine, abbé.

40. Porte de saint Antoine.

41. Religieuses de saint Jérôme.

42. Hôpital de saint Lazare.

43. Couvent des capucines.

44. Hôpital général.

Collège de chirurgie. Le théâtre anatomique est grand, bien dessiné, orné de beaucoup de dorures, et d'une galerie qui en fait le tour. On y a placé le buste de Pierre Virgili, chirurgien catalan, le restaurateur de la chirurgie en Espagne, et le promoteur de l'établissement de cette école, et de celui de plusieurs autres. Cet homme distingué trouva son art peu avancé, le porta à la perfection: il fut récompensé de ses travaux par la place de premier chirurgien du roi, et mourut à Madrid, le 6 septembre 1776, âgé de soixante-sept ans. Les professeurs de l'école de chirurgie de Barcelone lui érigeront ce monument de leur reconnaissance.

45. Carmélites chaussées, et vis-à-vis les religieuses minimes.

46. Religieuses de Jérusalem.

47. Carmélites déchaussés.

48. Collège de Notre-Dame de Belem.

49. Quartier de Cordellas.

50. Couvent des PP. Servites.

51. Hospice de la Miséricorde.

52. Couvent de sainte Élisabeth.

53. Collège des Augustins.

54. Hospice des Orphelins.

55. Religieuses des Anges.

56. Collège des Trinitaires chaussés.

57. Couvent des PP. de la Mission. Il existe peu de maisons de cet ordre en Espagne, et celle-ci est la première qui fut fondée par saint Vincent de Paul. C'est ordre est connu en France sous le nom de lazarisites.

58. Religieuses de vall Donzellas.

59. Quartier des Études.

60. Collégiale de sainte Anne.

61. Couvent des Carmélites déchaussés.

62. Chapelle de Notre-Dame de Mont-Serrat.

63. Couvent des religieuses de saint Jean.

64. Religieuses de sainte Magdeleine.

65. Religieuses Junqueras.

66. Couvent de saint François de Paul.

67. Chapelle de Notre-Dame de bon Secours.

68. Agonisants.

69. Saint Pierre de Puellier.

70. Sainte Catherine. Ce couvent est habité par les dominicains, sous le titre de sainte Catherine: c'est un des plus considérables de la ville, et le premier de cet ordre fondé en Espagne; il le fut par Raymond de Pennafllor dont il possède les reliques. On y voit le mausolée de Thomas Ripoll, général des dominicains, mort à Rome en 1733. Mais ce qui distingue sur-tout ce couvent est la meilleure bibliothèque publique de la ville.

71. Saint Cucufate.

72. Chapelle de Marcus.

73. Couvent de Jésus.

74. Situation du fort Pio.

75. Fort saint Charles.

76. Église de saint Michel à Barcelonette.

#### PLANCHE III.

*Vue de Barcelone prise du couvent des capucins de Sarria.*

On ne peut faire un pas dans les environs de Barcelone sans trouver des maisons de campagne; de quelque côté qu'on y arrive on en rencontre une suite nombreuse, que le voyageur étonné prend pour des peuplades considérables. Ces maisons ressemblent assez aux *casini* italiens, et sont connues sous le nom de *torres*.

La vie de la campagne, peu recherchée en Espagne, fait les délices des habitants de Barcelone; c'est là qu'il se délassent de leurs travaux, et cherchent une température plus douce pendant les chaleurs de l'été. La partie du sud-ouest est la plus fréquentée; les maisons et les jardins s'y prolongent dans l'espace d'une lieue jusqu'à Sarria, village délicieux par sa situation; il est appuyé sur une colline qui domine Barcelone: la vue se porte au loin sur une vaste étendue de mer, et l'on y jouit de l'avantage d'une élévation avec toute la fraîcheur d'une vallée.

La vue de cette planche est prise du couvent des capucins, dont le jardin mérite d'être visité. Au milieu des bosquets d'orangers, et d'une foule d'arbres et de plantes odoriférantes, se trouvent des groupes de différents sujets allégoriques de piété, exécutés en terre avec une patience et une adresse infinie: on y distingue plusieurs actions à l'honneur des capucins, telles que leur zèle à soigner les malades pendant la peste et les autres maladies contagieuses, leur courage pour courir au feu lors des incendies. L'on doit en effet rendre la justice à cet ordre de religieux que personne ne les a jamais égalés dans ces périlleuses occasions; c'est alors qu'ils font voir que l'intrépidité inspirée par la religion, égale, et peut-être surpasse celle qui n'est dictée que par l'honneur.

#### PLANCHE IV.

*Vue d'une partie du port de Barcelone prise de Barcelonette.*

Cette vue représente l'entrée du port et une partie de la ville, le quai ou promenade connue sous le nom de rempart de Mer, le beau bâtiment de la *Lonja* ou bourse, la Porte de Mer, et dans le lointain à gauche le Mont-Joui, qui de tous côtés forme un aspect imposant.

#### PLANCHE V.

*Vue de la Lonja ou Maison de commerce, du Palais du capitaine général, de la Douane, et de la Porte de Mer.*

Ce dessin développe les principaux édifices modernes de Barcelone. A gauche on voit le palais du capitaine général, construit dans le XV<sup>e</sup> siècle, et qui n'a rien de remarquable extérieurement. C'est dans cet édifice que logerent leurs majestés pendant le séjour qu'elles firent à Barcelone en 1802: on construisit à cet occasion une galerie en bois d'une très bonne architecture, pour



communiquer de ce palais à la douane qui est située vis-à-vis. Ce dernier bâtiment forme une masse isolée et belle, mais il est défiguré par un amas de stuc de plusieurs couleurs, et d'ornements qui nuisent à son ensemble.

Près de la douane est la Porte de Mer, par où l'on communique au port, et au quartier de Barcelonnette. Enfin à droite se découvre la belle façade de la *Lonja*, ou bourse des marchands, dont nous allons donner une description détaillée.

## PLANCHE VI.

*Coupe et plan de la Lonja, ou Maison de commerce.*

Cet édifice a été construit sous le règne de Charles III, et d'après les dessins de l'architecte Jean Solers: il y regne autant de goût que de magnificence; on peut s'assurer que dans le temps où il fut élevé il étoit impossible de mieux faire dans aucune ville de l'Europe. Sa figure est un carré long: sa façade principale (*voyez n° 1 et la planche précédente*) a un avant-corps qui ne monte que jusqu'au premier étage; il forme une terrasse sur laquelle on communique par les salles du premier étage. Au rez-de-chaussée cet avant-corps est percé sur la face principale de trois ouvertures, et de deux autres sur les côtés.

Les trois ouvertures principales sont ornées de colonnes accouplées d'ordre dorique, avec leurs pilastres engagés dans le mur; elles sont au nombre de dix, dont huit sur une même ligne, et les deux autres sur le retour. Le second ordre d'architecture au-dessus de celui-ci est ionique, et composé de six colonnes avec une moitié de pilastre à chacun de ses retours: aux deux angles ou extrémités de cette face sont deux pilastres accouplés. Le premier étage a cinq fenêtres qui donnent sur la terrasse, le deuxième cinq autres fenêtres plus petites, et le tout est terminé par un fronton triangulaire au milieu duquel on voit les portraits du roi et de la reine.

Le premier étage est destiné aux assemblées des négociants et à la juridiction consulaire: on y expose aussi les prix de peinture, de sculpture, et des arts mécaniques.

Le deuxième étage sert aux écoles gratuites: les salles sont vastes et bien tenues; elles contiennent une collection complète de plâtres antiques, de bustes, de dessins et gravures d'après les meilleurs modèles; outre cet avantage que l'on procure gratis aux élèves, on leur donne de plus le papier, les crayons, les plumes, etc., etc.

Au rez-de-chaussée on a conservé une salle ancienne (*voyez n° 3 et 4*) dans le genre gothique, et d'une grande élégance: elle appartient à l'ancien bâtiment.

Cet édifice est bâti en fort belle pierre de taille, et a servi de logement à S. Ex. le prince de la Paix dans le voyage où il accompagna leurs majestés.

Les numéros 5 et 6 représentent les deux faces latérales.

## PLANCHE VII.

*Intérieur de la cathédrale de Barcelone.*

La cathédrale de Barcelone est un monument gothique d'une construction hardie et majestueuse: elle n'est pas comme la plupart des édifices de ce genre surchargée d'une multitude d'ornements; il y regne au contraire une noble simplicité; et cet aspect auguste qui convient à la sainteté du lieu. Je ne sais pas même si le seul défaut qu'on lui reproche, celui d'être trop obscure dans l'intérieur, n'ajoute pas quelque chose de solennel à son ensemble. Que l'on se rappelle l'église de saint Pierre éclairée par la seule lumière de la croix de Michel-Ange le vendredi saint; qui n'a éprouvé un sentiment de crainte religieuse en entrant sous ces immenses voûtes, en voyant les ombres jetées au loin par les mausolées, et cette lumière mystérieuse qui semble ordonner le recouvrement?

1.

La cathédrale de Barcelone fut commencée en 1299, et n'est point encore entièrement terminée: elle a deux tours élevées, et un grand cloître dans le même genre que l'église et du même temps. Sous le maître-autel on a bâti une magnifique chapelle souterraine, où l'on conserve les reliques de la patronne de Barcelone, sainte Eulalie, qui souffrit le martyre pendant la cruelle persécution de Dioclétien.

Le corps de la sainte est dans un beau mausolée d'albâtre, soutenu par huit colonnes: sur les faces de ce monument on a sculpté les circonstances de son martyre, l'invention de son corps, et sa première translation par Frodoïn, évêque de Barcelone, en 878.

Cette église renferme aussi les restes de Raimond Béranger, son fondateur, et de la comtesse Almodis, sa femme; leurs tombeaux sont à côté de la sacristie.

La chapelle des anciens comtes de Barcelone existe encore près de la cathédrale; elle est contiguë au bâtiment qui fut autrefois leur palais, et où est aujourd'hui le tribunal de l'inquisition.

## PLANCHE VIII.

*Vue de la promenade neuve de Barcelone sur l'esplanade.*

Les promenades de Barcelone sont belles et nombreuses: on peut les suivre toutes en faisant le tour intérieur des remparts. (*Voyez le Plan topographique.*)

En partant de la Porte de Mer sur la place du Capitaine général, on monte sur le Rempart de Mer, que l'on quitte pour descendre sur la Rambla aux atarazanas; on parcourt cette promenade l'espace de trois cents pas, on se détourne à gauche par une rue qui conduit au Rempart de Terre, que l'on suit jusqu'à l'esplanade, et l'on revient par une rue fort courte à la Porte de Mer d'où l'on étoit parti. Cette promenade est d'environ une heure et demie: je vais la détailler.

D.D. *Le Rempart de Mer.* Il s'étend depuis la Porte de Mer jusqu'au Mont-Joui dans une étendue d'environ 380 toises sur 46 pieds de largeur: c'est une superbe terrasse, qui regne le long du port entre la mer et un rang de belles maisons.

E.E. *Le Rempart de Terre.* Il commence presque où le Rempart de Mer finit, et se termine vers l'esplanade: il forme un demi-cercle prolongé qui contourne les trois quarts de la ville; il est comme un arc dont la citadelle et le Rempart de Mer seroient la corde. Les objets y sont plus variés que sur le Rempart de Mer: à droite des maisons agréables, des manufactures en activité, des jardins bien entretenus; à gauche des campagnes, riches, fertiles, verdoyantes; par-tout la réunion de l'industrie la plus active et de la végétation la plus puissante.

F.F. *La Rambla*, qui unit les deux murailles de terre et de mer, est une large promenade qui suit les murs de l'ancienne enceinte sur l'emplacement d'un ravin, d'où lui vient le nom de Rambla: elle avoit 452 toises de longueur; mais quoique très fréquentée elle étoit mal tenue, pleine de poussière l'été, et de boue l'hiver. On lui a donné une autre forme en 1798 et 1799; on a pratiqué des dégagements, l'un pour les carrosses, l'autre pour les charrettes; on a aussi raffermi le terrain, et planté de nouveaux arbres. Cette promenade traverse la ville, et est ornée de beaux édifices.

G.G. *L'Esplanade* est un grand espace de terrain situé depuis la Porte Neuve jusqu'à la citadelle, au-dessous et à côté de l'extrémité du Rempart de Terre. On vient d'y faire une belle promenade dont la construction commencée en 1797, continuée par les soins et sous les ordres de don Augustin, depuis duc de Lancastre, alors capitaine général de la Catalogne, a été terminée en 1801: elle a 222 toises de longueur, et est divisée en trois allées; elle est représentée dans la planche ci-dessus. On ne s'est pas attaché à en rendre tous les détails, on a seulement voulu faire connaître la forme des promenades publiques en général, et quelques costumes des gens du peuple et de la bourgeoisie en Catalogne.

4

L'habillement des hommes est le même qu'en France, et celui des femmes le même que dans le reste de l'Espagne; mais ce dernier costume changeant tous les ans de forme, nous nous réservons de le donner avec plus de précision dans la quatrième partie de cet ouvrage, où les costumes, les usages, seront dépeints avec exactitude. Le manteau et le chapeau rond ne sont point usités en Catalogne comme dans le reste de l'Espagne; à peine y voit-on un habit de *majo*. Les paysans seuls ont quelque chose de distinctif; ils portent ordinairement un gilet à manches, une ceinture rouge, la resille, et des espèces de sandales de cordes attachées aux pieds avec des rubans; on les appelle *esparagas*; ce genre de chaussure est particulier à la Catalogne et au royaume de Valence: quelquefois aussi ils ont pardessus le haut de la jambe jusqu'au genou des guêtres de cuir brun. Les gens du peuple et les *catecheros* s'entortillent dans de larges couvertures de laine, qu'ils drapent sur leur tête et sur leur corps, et portent des bonnets de laine rouge ou bleue. Le costume des femmes n'a rien de particulier; leur chaussure est la même que celle des hommes.

En parcourant cette promenade et celle de la Rambla, on aime à se rappeler que c'est un établissement de bienfaisance qui a fourni les moyens de l'exécuter. La guerre avait jeté le peuple dans la plus grande misère; les ateliers étoient supprimés ou languissants, les ouvriers ordinairement employés dans ces ateliers étoient réduits à la mendicité: don Augustin, depuis duc de Lancaster, alors capitaine général de la Catalogne, et dont le nom ne doit jamais mourir dans cette ville, entreprit d'occuper un grand nombre de ces individus, et de pourvoir à la subsistance des autres. Ce général obtint du roi la permission de donner des bals publics; il établit des loteries de différentes espèces; il consacra le produit de l'un et de l'autre au soulagement des malheureux; il employa aux travaux publics cette troupe d'indigents, et dans le nombre des ouvrages qu'ils exécutèrent on compte la promenade de l'esplanade et celle de la Rambla.

Les secours que le corps des négociants donna à cette époque rivalisèrent avec les soins du gouvernement, et ne furent pas bornés aux individus pouvant travailler, ils s'étendirent sur toutes les classes de pauvres, auxquels on distribua pendant tous les temps malheureux des soupes et autres aliments.

#### MONUMENTS D'ANTIQUITÉS A BARCELONE.

Quoique Barcelone ne fût pas aussi importante que Tarragone du temps des Romains, cependant elle avait le titre de colonie, et vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle elle s'agrandit par la ruine de différentes villes voisines.

La plupart de ses édifices ont péri. On croit qu'un amphithéâtre occupait l'emplacement, couvert aujourd'hui de maisons, entre la rue de la Boqueria et la place de la Trinité: le terrain en a longtemps conservé le nom d'*Arenaria*; mais il n'en existe aucune trace. Celles d'un aqueduc se voyoient à l'entrée de la rue des Capellans; il en reste un arc très élevé, et d'une construction massive; il paroît se diriger vers la cathédrale, située dans l'enceinte de l'ancienne ville et le point le plus élevé: il est vraisemblable qu'il alloit chercher les eaux à la montagne de Colserola, où l'on trouve des vestiges d'un aqueduc de la même construction.

Les planches suivantes donneront une idée de quelques monuments mieux conservés qui s'y trouvent encore.

#### PLANCHE IX.

*Vue de la Place Neuve, et d'une des portes antiques de Barcelone.*

Cette porte, ainsi que plusieurs autres semblables dont nous avons déjà parlé en décrivant l'ancienne enceinte de la ville, n'a

(1) Sous l'empire de Valérien et Galien. Paul Orose cite à ce sujet Tarragone. Lib. VII, cap. 22 et 41.

rien de remarquable; elle est construite de larges pierres qui contrastent avec les autres édifices. Les tours qui la défendent communiquoient ensemble par une galerie supérieure, ainsi que nous en donnerons un modèle dans celles de Lérida. Cette porte est située sur le marché aux légumes, et attenante au palais épiscopal.

#### PLANCHE X.

*Reste du temple d'Hercule et des Bains arabes à Barcelone.*

Dans la rue du Paradis, derrière la cathédrale et vers le centre de l'ancienne ville, se voient les restes d'un grand et superbe monument, connu dans le pays sous le nom de temple d'Hercule (voyez 1, 2, 3 de la planche X). Ce sont six grosses colonnes cannelées, à chapiteaux corinthiens, et de la pierre de Mont-Joui; cinq sont sur la même ligne vers le midi, et la sixième fait un retour à angle droit vers le levant. Le fût de ces colonnes est encombré au milieu des maisons, et l'on ne peut bien distinguer que leurs chapiteaux et leurs bases; les chapiteaux même sont engagés dans le mur, et ne se montrent que par leurs faces principales. Les cannelures sont au nombre de quatorze, et mordent un peu sur le torse supérieur de la base qui est sans filet: cette base n'a point de socle sur le gros torse. Le stylobate est surmonté d'une moulure très simple, et se trouve coupé entre la deuxième et la troisième colonne; il pourroit bien se faire qu'il s'arrêtât au milieu de cet entre-colonnement, et que des marches joignissent le péristyle: alors cette face se trouveroit composée de huit colonnes, et auroit beaucoup d'analogie avec le Panthéon de Rome; peut-être n'en avoit-elle que six, alors elle ressembleroit davantage à la Maison carrée de Nismes.

Quoi qu'il en soit il est vraisemblable que ces ruines faisoient partie du portique d'un temple qui occupoit l'emplacement de la cathédrale; c'est l'opinion du docteur Pujades dans son Histoire de la Catalogne, celle du savant Grégoire Mayans dans ses Lettres, et de M. le comte de Caylus, qui en a fait graver le dessin dans son Recueil d'antiquités; enfin de don Antonio Pons dans son Voyage d'Espagne. Reste à savoir à qui étoit consacré cet édifice: la tradition indiqueroit qu'il le fut à Hercule, auquel on attribuoit la fondation de la ville.

Plusieurs autres temples existoient à Barcelone; l'un, dédié à Jupiter, sur le Mont-Joui ou *mons Jovis*, qui en a conservé le nom; un à Neptune sur l'emplacement qu'occupe l'église de S. Michel, dont nous rendrons compte; enfin celui-ci dont aucune inscription ancienne ou autre document ne fixe l'époque de la fondation.

Sa masse imposante nous auroit donné l'idée qu'il étoit du temps des empereurs Trajan et Adrien; mais son exécution est trop foible; ses chapiteaux n'ont point ce caractère distingué de ceux des temples de Jupiter *Stator* et de Mars le *Vengeur*, que l'on prenoit pour modèle à Rome; la base et l'entablement ne sont ni d'un beau profil ni d'un beau dessin. Il me paroît donc qu'il faut fixer l'époque de sa construction vers le III<sup>e</sup> siècle, lorsque les arts commencent à se dégrader sans pourtant déchoir entièrement.

#### BAINS ARABES.

Il y avoit autrefois des bains publics à Barcelone; une inscription conservée près de l'église de saint Just ne laisse aucun doute à cet égard. On y voit que L. Cæcilius Optatus avoit destiné un fonds pour qu'il fût fait tous les ans une illumination dans les bains de cette ville au mois de juin: cet usage se continua après ces peuples. Deux rues de la ville en ont pris leurs noms; on les appelle *carrer dels Bans* en catalan, et *calle de los Banos* en espagnol. Une maison dans cette rue, au coin de celle de la Boqueria, appartenant à M. Estivan Martí, contient les restes d'un édifice qui ne peut avoir servi à d'autre usage qu'à des bains publics.

Ce sont plusieurs salles contiguës, dont la première et la plus

considérable (voyez dans le plan 5 la lettre A, et la vue perspective n° 4) est presque carrée: il paroît du moins que l'ouvrier a voulu la rendre telle.

La voûte tient du goût mauresque: elle forme un cône tronqué, où le jour entre par une seule ouverture qui éclaire toute la pièce. Cette coupole, grossièrement faite et à pans coupés, est soutenue par douze colonnes de marbre blanc, qui ont à-peu-près un pied de diamètre, et neuf d'élévation compris base et chapiteau. Leurs bases ressemblent à des chapiteaux renversés, et leurs chapiteaux ne ressemblent à rien, tant ils sont grossiers et lourds.

Le fût de quelques unes des colonnes est plus épais en haut qu'en bas, et il sembleroit que cet édifice a été construit de parties non achevées, et préparées pour un autre bâtiment. Les arcs qui joignent les colonnes sont en fer à cheval, comme dans les ouvrages des Maures, et tout porte à croire que cet édifice fut construit par eux.

Cette pièce étoit la salle même des bains. On voit plusieurs ouvertures ou étoiles pratiquées dans le mur, afin de donner une issue à la vapeur: quelques marches de marbre, dont on reconnoît encore la place, servoient de banquettes pour s'asseoir dans le bain. Il est même de tradition que la salle étoit pavée en marbre, et que les dalles en furent enlevées pour servir à l'église des jésuites, dans la Rambla.

Les autres pièces sont encore plus irrégulières que celle-ci: elles sont ornées de colonnes comme la première; mais elles n'ont point de voûtes, à l'exception de la plus grande, qui sert aujourd'hui d'écurie. Ces colonnes sont les unes engagées dans les massifs du mur, d'autres sont enterrées jusqu'aux deux tiers de leur élévation, de manière qu'on a été obligé de fouiller pour connoître leurs bases et leur point d'appui.

Différentes salles sont construites en moellon, et revêtues d'une espèce de stuc; je suppose qu'elles servoient de compartiments et de communications avec la première, où étoit le bain: un grand arc compris dans les murs étoit peut-être une partie de l'aqueduc qui devoit y conduire les eaux. Quoi qu'il en soit, ce monument, d'après les archives de la cathédrale, est d'une grande antiquité, et ne peut être attribué qu'aux Maures, qui, n'étant restés que peu de temps dans cette ville, le construisirent à la hâte, et sans lui donner cette perfection que l'on remarque dans les édifices des villes où ils firent un plus long séjour.

#### PLANCHE XI.

##### Bas-reliefs antiques à Barcelone.

N° 1. Ce bas-relief, qui forme la face principale d'un sarcophage antique, représente l'enlèvement de Proserpine. Il faut ordinairement dans l'explication des tombeaux ou sarcophages des anciens considérer deux choses: 1° l'explication du sujet qu'ils représentent, 2° l'allégorie que veut indiquer le sujet. Cette allégorie varioit selon les différents âges et les différents sexes: la mort d'Hylas ou d'Opheltes annonçoit le tombeau d'un enfant; la mort d'Endymion, celle d'un jeune homme; l'enlèvement de Proserpine, la perte d'une jeune femme. Ce sujet est un des plus répétés dans les collections antiques; il se trouve sur plusieurs sarcophages, au Capitole, dans la galerie de Justiniani, et au Vatican: le bas-relief n° 1 est divisé en trois parties. Dans la première on voit Neptune sur son char traîné par ses quatre chevaux Orphnœus, Æthon, Nephtheus, et Alastor. Le dieu tient entre ses bras Proser-

pine les cheveux épars, et poussant des cris plaintifs. En vain Minerve, qui se voit derrière le char, cherche à retenir Pluton en lui reprochant son crime: il pousse ses chevaux, renverse la nymphe Ciané qui veut s'opposer à son passage, et, conduit par Mercure, s'enfonce dans les abîmes de la terre. Les compagnes de Proserpine sont renversées; elle-même a laissé tomber les paniers qu'elle avoit remplis de fleurs. Le groupe à gauche représente Cérés tenant un flambeau, et parcourant la terre sur son char conduit par les Heures. Enfin le milieu est le moment, également décrit dans Claudien, où Cérés, après avoir appris le malheur de sa fille, implore Jupiter en sa faveur.

Les deux côtés représentent, l'un un berger du mont Etna, l'autre l'arrivée de Proserpine devant Pluton. Cette histoire n'est qu'une allégorie de l'ame enlevée du corps, et son passage rapide dans les enfers. La description des Champs-Élysées que Claudien met dans la bouche de Pluton est une peinture du bonheur qui reste à espérer après la mort: les anciens aimoient à retracer ainsi les infortunes des dieux pour apprendre aux hommes à supporter les leurs. Cette espérance de l'avenir et la comparaison de nos maux avec ceux des êtres supérieurs se rencontrent dans presque toutes les religions, et sont les plus grands adoucissements des peines de la vie. Ce bas-relief est d'un bon travail: il se voit dans la maison d'un négociant, rue san Pedro Baxa.

N° 2. Cette petite statue de Bacchus est conservée dans une maison qui vient d'être rebâtie malgré le vœu exprimé formellement par les ancêtres de la famille de Pinos, qui la possédoient pendant le siège de 1713 et 1714. Cette statue de demi-nature, et d'un bon travail, est faite d'après le type connu des statues de Bacchus et de différents faunes. On voit dans la même maison plusieurs bustes antiques assez curieux.

N° 3. Ce bas-relief se voit dans la maison de l'archidiacre près de la cathédrale, et fait partie d'un sarcophage dont la face opposée est enchâssée dans le mur: sur le côté gauche est la figure du personnage principal, et peut-être de celui qui étoit renfermé dans le tombeau. On voit plusieurs chasses semblables dans les collections de sculptures antiques: elles offrent peu d'intérêt quant à l'exécution, mais le travail en est hardi. Les figures de celui-ci sont d'un fort relief, et ont de l'expression. Il est aisé de remarquer sur tous les monuments de cette époque, c'est-à-dire du II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècle, que les animaux y conservent un plus beau caractère que les figures. Le même sujet se retrouve sur un sarcophage antique qui sert de fonts baptismaux dans l'église principale de la petite ville d'Ager en Catalogne.

Le n° 4 représente le pavé de l'église de S. Michel de los Reyes, dont le P. Florez, don Isidore Bosarte, et les différents auteurs qui ont écrit sur la Catalogne, ont donné des descriptions. Ce pavé est composé de petites pierres blanches, bleues, et noires; il représente des figures de tritons, de dieux marins, et paroît appartenir à Neptune, ainsi que la plupart des pavés en mosaïque que l'on découvre. Le culte de ce dieu dura plus long-temps que les autres, et se trouva amalgamé dans l'origine de l'église avec les cérémonies chrétiennes; les pays commerçants lui furent surtout attachés. Le pavé de S. Michel peut se rapporter au III<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire. Je n'entrerai pas dans plus de détails sur ce genre de peinture, ayant rassemblé à-peu-près tout ce qui peut intéresser sur cette matière dans l'ouvrage intitulé *Mosaïque d'Italia*.

(1) Épigramme de Sapho dans les œuvres d'Anacréon.

(2) *Cesariem diffusa noto planctuque lacertos*

*Verberat, et questus ad nubila rumpit inanes.*

Claud., lib. II, v. 247.

*Et matrem et comites, sed matrem sæpius ore*

*Clamat.*

Ovid., lib. V, 397.

(3) *Ignavi dormitor vulgi, teterrime fratrum,*

*Pallas ait.*

Claud., lib. II, v. 214.

*Nunc vimine texto*

(4) *Ridentem calathos spoliis agrestibus implet,*

*Nunc sociat flores seseque ignara coronat,*

*Augurium fatale tori.* Id., lib. II, v. 139.

(5) *Tardos queritur non ire jugales.*

Id., lib. III, v. 138.

On voit encore à Barcelone plusieurs antiquités qui ont été décrites par don Isidore Bosarte: de ce nombre est un pied colossal, conservé dans une niche du grand escalier du collège des Carmes de la Rambla; c'est un pied droit, chaussé d'une sandale, d'une belle forme, et qui pouvoit appartenir à une statue de femme de 25 pieds de haut environ.

Il n'existe point de médailles de Barcelone ni *autonomes* ni *romaines*; la seule qui soit parvenue à notre connoissance est une mommie gothique du règne de Récaredo. Quant aux inscriptions, il suffira de rapporter les deux plus intéressantes dont nous avons pris le *fac simile*. (*Voyez le recueil des inscriptions à la fin de la province, n° 1 et 2*). La première est sur une pierre longue à hauteur d'appui près de l'église de Saint-Just; elle prouve qu'il existoit des bains publics dans cette ville, et qu'on y donnoit des combats de gladiateurs. La seconde inscription a de l'analogie avec plusieurs autres publiées dans Finestres, où il est également parlé de Lucius Licinius, ce riche Espagnol dont nous aurons occasion de vanter bientôt le goût et la magnificence: cette inscription a été trouvée, il y a quelques années, en creusant près de l'église de Saint-Michel.

Outre les monuments de l'antiquité, Barcelone renferme plusieurs édifices modernes dont l'ordonnance et les détails sont dignes de l'attention des amateurs des arts. On y remarque sur-tout les tableaux d'un peintre distingué, don Antonio Viladomat, qui naquit à Barcelone en 1678, et ne sortit jamais des environs de cette ville. Les compositions de ce peintre ont une expression vraie, un ensemble noble, et sur-tout de la couleur: ses plus beaux ouvrages sont à Barcelone dans le cloître des capucins, dans l'église de Sainte-Catherine, et dans la cathédrale. Plusieurs autres peintres catalans de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle sont mentionnés dans l'ouvrage de Palomino. Depuis ce temps, des artistes distingués sont sortis de l'académie de Barcelone, dont M. Pierre Molas, et depuis M. Montagne ont été nommés directeurs. Mais, le commerce étant l'intérêt premier et l'occupation dominante de cette province, les arts se portèrent principalement sur le travail des manufactures et le dessin des étoffes.

Les sciences ont aussi leurs encouragements à Barcelone: on y compte deux bibliothèques publiques: celle des écoles de chirurgie, et celle de Sainte-Catherine appartenant à l'ordre de S. Dominique, fort bien composées l'une et l'autre, et très nombreuses. Le cabinet d'histoire naturelle, fondé par la famille de Salvador, contient une belle collection de marbres d'Espagne, beaucoup de minéraux, de congélations, de coquilles dont M. d'Argenville parle avec éloge dans sa conchyliologie, et Tournefort dans ses voyages.

Le désir de s'instruire, et le zèle infatigable des Catalans dans toutes leurs entreprises leur ont fait établir à Barcelone quatre académies, qui se soutiennent par la seule émulation des membres qui les composent.

La première est relative à la jurisprudence; elle est formée par les jurisconsultes les plus éclairés de cette ville, et ils sont en grand nombre.

L'académie de médecine qui depuis 1790 a pris un grand développement.

Celle de physique, qui doit principalement son existence au marquis de Utopia, qui lui a rendu communes sa bibliothèque et sa collection d'instruments et de machines.

Enfin l'académie d'histoire, qui s'occupe principalement de l'histoire de la Catalogne; ses recherches sont déjà intéressantes: elle a perdu, il y a plusieurs années, deux de ses principaux membres, don Jacques Caremar, chanoine régulier, et le P. Pasqual, du couvent de las Avellanias, tous deux également distingués par leurs connoissances profondes.

Dans le dernier article de Catalogne nous ferons connoître ce qui a rapport au commerce, à l'industrie, au climat de Barcelone, aux usages particuliers de cette ville, à la langue catalane, et aux

principaux personnages qui se sont distingués dans les arts et les lettres. Nous craindrions de nous répéter en disant sur Barcelone ce qui a également rapport au reste de la province: on connoît, sans qu'il soit nécessaire de les décrire de nouveau, les fêtes que les habitants de Barcelone donnerent au roi et à la reine pendant le séjour qu'ils firent dans cette ville en 1802. Leurs majestés ne quitterent qu'à regret cette belle province dont ils visiterent les lieux les plus remarquables.

#### PLANCHE XII.

*Vue générale des Cascades de Saint-Michel.*

Après avoir décrit les édifices de Barcelone, nous allons passer aux beautés de ses environs. Le terrain coupé de la Catalogne offre plusieurs de ces sites pittoresques que l'on ne rencontre pas dans les pays de plaines: un des plus curieux est l'ermitage de Saint-Michel del Fay, ou autrement dans l'ancien langage *del Faglio*, situé à huit lieues de Barcelone, et dépendant de l'évêché de Vique. Cet ermitage, que j'appelle ainsi parcequ'il sert d'habitation isolée à un seul ecclésiastique, est placé au milieu de roches escarpées, d'où se précipitent en cascades deux torrents qui viennent se réunir dans le bas de la vallée: l'église consacrée à saint Michel est attenante à l'ermitage, et formée par les rochers mêmes; un passage étroit y communique, et passe sous l'arc que décrit la première cascade: ce chemin continue, ayant les rochers à droite et les précipices à gauche, jusqu'à la grande cascade; celle-ci tombe comme l'autre sur une espèce de tuf, qui, formant une écaïlle de tortue en avant, donne aux eaux une projection assez avancée pour que l'on puisse passer entre elles et le rocher, presque sans se mouiller.

#### PLANCHE XIII.

*Vue de la grande Cascade de Saint-Michel.*

Cette cascade est dans certaines saisons de l'année un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir. Le torrent, grossi par les fontes des neiges et par la réunion de plusieurs ruisseaux, se précipite de toute la hauteur de la montagne à travers des rochers taillés, par l'écoulement des eaux, en toutes sortes de formes bizarres. De tous côtés croissent des plantes aquatiques, des arbres de plusieurs espèces: ce lieu rappelle la grotte de Neptune, à Tivoli, les Cascateles, et, dans le bas, les bords fleuris du Teverone. A mi-côte de la montagne sont des grottes de stalactites fort curieuses: parvenu dans la première, il faut se glisser à plat ventre pour pénétrer dans la seconde; alors, à la lueur d'une torche, on voit tous les travaux que la nature a faits dans l'intérieur: des concrétions pierreuses de toutes formes, des colonnes diversement colorées, et dont les fragments ornent les cabinets des curieux. Il existe des vues de grottes de stalactites dans tous les voyages pittoresques; mais afin de ne pas les multiplier dans celui-ci nous ne donnerons que celles du Mont-Serrat, qui sont moins connues et plus considérables.

#### PLANCHE XIV.

*Vue de l'intérieur de l'ermitage de Saint-Michel.*

Cette vue représente l'escalier et le long couloir qui communique de la maison du curé à la grande cascade: ce passage est en partie creusé dans le rocher. L'église, dont on remarque la porte à droite, est une grotte naturelle, vis-à-vis de laquelle sont placées les cloches. Le torrent se précipite au-dessus du rocher. L'église ainsi que l'inscription rapportée n° 3 passent pour être du IX<sup>e</sup> siècle.

L'habitation du curé est ornée d'arbres verts, d'orangers, de myrtes, et de citronniers. On voit auprès les ruines d'un ancien couvent de religieuses. Ce lieu fait éprouver le sentiment de contemplation qu'inspirent les grandes scènes de la nature.

## PLANCHE XV.

*Antiquités de Mataro et d'Olesa.*

Nous avons déjà parlé de la beauté des environs de Barcelone en donnant la vue de cette ville prise du village de Saria. Mais rien n'égale en richesses et en agréments la route qui conduit à Gironne sur les bords de la mer : d'un côté une suite d'ateliers, de manufactures, de maisons de campagne, s'aperçoivent au milieu de prairies charmantes; de l'autre une vaste étendue de mer arrête les regards. A gauche les toiles peintes flottent du haut des toits des maisons; à droite se déploient les voiles des vaisseaux qui partent de tous les points de la côte. Le commerce, l'industrie, et l'agriculture animent tour-à-tour ce beau pays. Les chemins sont couverts de voitures, de bestiaux, les champs d'ouvriers et de cultivateurs.

En jouissant de ce spectacle, on arrive sur les bords du Bezou, qui coule au milieu d'un bois de peupliers: cette rivière est tantôt un ruisseau que l'on passe à gué, et tantôt un torrent impétueux qui renverse tout ce qu'il rencontre; on est souvent arrêté plusieurs jours avant de pouvoir le passer.

On trouve en le quittant les villages de Bagalona, san Adria, Mongat, Masnou, Premia de Baix, et Vilasar de Baix: sur les hauteurs à gauche on aperçoit Cabrera, Vilasar de Dalt, et Premia de Dalt, et l'on arrive à Mataro. Cette ville existoit sous les Romains, mais plus avant, dans un lieu où l'on trouve encore des vestiges de ses anciens édifices; rebâtie par les Maures, sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, elle fut long-temps bornée à une enceinte peu étendue, mais elle a pris depuis trente ans un accroissement rapide, et passe à présent pour une ville assez considérable. C'étoit l'ancienne *Illuro*, dont parlent Plin, Pomponius Mela, et Ptolémée, et située entre Betulo et Blanda, aujourd'hui Badalona et Blanes, également sur la côte des Laletains. La nouvelle ville est agréable et riche, les promenades et les campagnes environnantes sont belles; elle a une église paroissiale qui contient d'excellents tableaux de Viladomat. Ses antiquités consistent en deux pavés en mosaïques, distant l'un de l'autre de près d'un quart de lieue, l'un dans la maison de don Lorenzo Lentescla y Daviu, et l'autre dans celle de don Miguel Tuní, peu distante de la ville: ils ne consistent qu'en quelques compartiments.

Très près de ce dernier endroit on a trouvé plusieurs tombeaux, et dans l'un d'eux la lampe sépulcrale figurée au n° 1 de cette planche. Elle est curieuse par le sujet qui se trouve rarement dans les monuments: il représente Œdipe devant les énigmes du sphinx aux pieds duquel on voit les membres épars des malheureux qu'il a immolés. Œdipe est vêtu d'une simple chlamyde, tenant dans la main droite sa lance, à-peu-près comme il est représenté sur une améthyste du cabinet impérial de Paris, et sur un vase de la collection d'Hamilton. Il seroit trop long de définir le sphinx thébain, être bizarre, mais ingénieux, également connu par ses cruautés et par son esprit: assis sur un rocher, il proposoit des énigmes aux passants, et les dévorait lorsqu'ils ne pouvoient en démêler le sens. Œdipe vengea les beaux esprits du temps, et le monstre se brisa la tête contre un rocher. Le travail de cette lampe est assez beau: on voit qu'il devoit être la copie de quelque type grec antérieur.

Les anciennes lampes n'avoient point de sculpture, mais seulement quelques ornements: ce ne fut guere qu'après Adrien qu'on y représenta des sujets mythologiques; les autres vases de terre cuite étoient en général plus soignés. Celle que l'on voit au n° 1 n'a qu'une mèche, comme toutes celles que l'on mettoit dans les tombeaux: le manche est recourbé, et conserve une ouverture pour suspendre l'*emunctorium*, petite pièce qui étoit attachée à une chaîne, et qui tenoit lieu de nos mouchettes; un autre trou, que l'on remarque près de la figure du sphinx, servoit à introduire l'huile par le moyen du vase nommé *infundibulum* ou

*infusorium*. Cette lampe appartient à don Joseph Mariano Pons y de Ramis, amateur des arts, qui a bien voulu nous communiquer plusieurs renseignements sur Mataro, et la copie des inscriptions de cette ville que nous rapporterons à la fin de la description de la Catalogne.

N° 2 et 3. Qui croiroit que la petite ville d'Olesa, située, ainsi que Mataro, dans l'ancien pays des Laletains, renferme un des monuments d'antiquité les plus curieux. Cette ville, aujourd'hui de peu d'importance, étoit l'ancienne *Rubicata*, et devoit être considérable autrefois, puisqu'elle est la seule dont parle Ptolémée en décrivant l'intérieur des terres. Il y a plusieurs années que l'on découvrit des parties de la voie romaine qui conduisoit de cette ville à Barcelone, et en même temps la pierre figurée n° 2 et 3. Ce monument représente d'un côté la figure d'un taureau ou d'une vache, de l'autre une tête humaine avec quatre yeux, et des cornes en forme de croissant ou de petites ailes: c'est ce que l'on peut conjecturer moins par l'apparence du monument que par le dessin qui en a été pris lorsqu'on le découvrit, et que plusieurs particuliers du pays ont conservé. Les savants de la Catalogne, parmi lesquels nous placerons au premier rang don Jacques Caresmar et don Joachim Pasqual, pensoient que ce monument étoit dédié à Diane, adorée par les Phéniciens, ainsi que par les Égyptiens sous la forme des deux sexes, comme l'indiquent les deux côtés du bas-relief, et que la tête à quatre yeux du côté opposé vouloit également désigner le double sexe de la déesse. Notre opinion est la même que celle de ces savants; mais cependant, comme le sujet de ce monument ne se rencontre dans aucun autre dont nous ayons connoissance, il est intéressant de rechercher son origine dans un temps plus reculé que celui des Romains, et qui appartienne en quelque sorte à des peuples plus anciens qui ont pu transmettre ce culte aux habitants de l'Espagne.

Il est généralement reconnu que la haute idolâtrie, celle qui commença en orient dès les premiers âges du monde, avoit pour culte principal le soleil, la lune, et les astres, si connus dans l'Écriture sainte sous le nom de *milice du ciel*. Baal et Astarté des Phéniciens sont les mêmes qu'Osiris et Isis des Égyptiens, que Dionysius et Alilate des Arabes, qu'Apollon et Diane des Grecs; tous vouloient également représenter le soleil et la lune, en apparence les deux grands moteurs de l'univers. Or il n'y a pas de doute que ce Baal étoit le même que le Saturne des Phéniciens, qui dans la théogonie de Sanchoniathon, rapportée par Eusebe<sup>1</sup>, avoit épousé Astarté, le même qui fut depuis le Saturne des Carthagoins, auquel les peuples sacrifioient des victimes humaines, comme les Israélites le faisoient à Baal<sup>2</sup> dont le culte étoit le même: or il me semble que la tête représentée avec quatre yeux, et deux ailes en forme de croissant, est ce même Saturne si fameux en Phénicie et à Carthage. Voici comme Eusebe le distingue d'après Sanchoniathon: « Saturne pour signe de sa puissance, dit-il, portoit quatre yeux, deux sur le visage et deux sur le derrière de la tête; deux étoient sans cesse ouverts et deux fermés<sup>3</sup>: de plus il avoit à la tête deux petites ailes, l'une pour signifier la supériorité de l'esprit, l'autre de la raison. » Cette description semble être celle de notre monument, à l'exception que l'artiste ne pouvant mettre les deux yeux derrière la tête, à cause du demi-relief, les a placés assez haut sur le front.

Le n° 3, qui représente une tête de vache ou de taureau, nous semble indiquer la déesse Astarté ou la lune, l'Isis des Égyptiens, figurée chez ce peuple sous l'emblème d'une vache, ainsi que la nymphe Io chez les Grecs, et distinguée de la même manière chez les Phéniciens. Astarté, dit encore Eusebe, portoit une tête de taureau comme un signe de sa puissance. Ces deux divinités n'ont

(1) *Prepar. evangel.*, lib. I, c. 9.

(2) Ils ont brûlé leurs enfants au dieu Baal. *Jérém.*, c. 19, v. 5. Ils ont consacré leurs fils à Baal en les passant par le feu. *Rois*, liv. IV, c. 17, v. 16.

(3) Le nom d'Osiris, le même dieu que Saturne à Carthage, vouloit dire qui a beaucoup d'yeux. *Euseb.*, *Prep. evang.*, c. 19, p. 27.

jamais de sexe distinct dans l'écriture, et sont indifféremment considérées comme dieux ou déesses; de même qu'Apollon et Diane<sup>1</sup> chez les Grecs, imités peut-être de cette antique idolâtrie. On connoît à ce sujet l'ancienne formule *sive deus, sive dea es*; et un passage de Spartien dans Caracalla prouve que l'on attribuoit indifféremment à la lune un sexe ou l'autre. Cette circonstance est indiquée par les deux côtés de ce singulier monument; mais nous croyons trouver dans les signes distinctifs des sexes qu'ils représentent une autre indication non moins remarquable, c'est le genre de culte qu'on rendoit à ces divinités. En effet les sacrifices qu'on leur faisoit étoient d'une nature très déréglée: Jérémie parle des abominations des Sidoniens<sup>2</sup>; les jardins consacrés à Astarté, et qui environnoient toujours les autels de Baal, étoient des lieux de débauche<sup>3</sup>, à-peu-près comme ceux qui chez les Grecs servoient aux mystères d'Isis, et à ceux de Bacchus<sup>4</sup>. Saint Jérôme traduit le nom d'Asera ou Astarté par une dénomination de ce genre<sup>5</sup>. Les Thérâphims et les Miphlezoths de l'Écriture sainte étoient de semblables figures que l'on portoit dans les processions, et auxquelles l'idolâtrie attachoit des idées mystiques. Il est donc vraisemblable que les deux côtés de la pierre pouvoient aussi bien représenter le culte des grands dieux que l'indice de leur double sexe. Eusebe assure que les Grecs primitifs n'avoient point d'autres dieux que le soleil et la lune<sup>6</sup>, et en effet on retrouve dans les attributs de Diane et d'Apollon<sup>7</sup> des traces de cette antique croyance.

De ces observations on ne peut inférer que ce monument ne soit pas romain, puisque le travail de la pierre n'a rien qui prouve le contraire; mais au moins on peut croire qu'il provient d'une tradition ancienne des premiers peuples, tels que les Carthaginois et les Phéniciens, qui aborderent en Espagne.

#### PLANCHE XVI.

*Vue du pont de Martorel et de la montagne du Mont-Serrat.*

Il y a peu de personnes qui n'aient entendu parler de la montagne du Mont-Serrat, de la Vierge miraculeuse que l'on y révere, du monastere qui porte son nom, enfin des ermites qui peuplent cette admirable solitude. Deux fois j'ai fait ce voyage dans des saisons opposées, dans des situations d'esprit différentes, et toujours l'aspect de ce beau lieu me laissoit dans l'ame une impression plus profonde.

Les vues de cette montagne et la description du lieu ne donneront au lecteur qu'une foible idée de ces beautés; mais si le sort le conduit dans ce lieu divin, il partagera notre émotion, et regrettera comme nous de ne pouvoir la peindre.

La route du Mont-Serrat jusqu'à Martorel est la même que celle des royaumes de Valence et de l'Aragon. On sort de Barcelone par la porte de Saint-Antoine, on traverse les belles campagnes qui avoisinent cette ville: à gauche se voient les villages de Sans et de San Boy; à droite ceux de Sarria, de San Just, de Ginestra: on passe à l'Hospitalet et à San Feliu, et par une courte avenue de peupliers on parvient au pont de Molins de Rey, sur lequel on

traverse la rivière de Llobregat. Ce pont est bâti d'une espèce de pierre de grès rouge, fort belle; sa construction est solide, mais un peu massive: on en sort par une autre avenue pareille; on laisse à gauche le chemin qui conduit à Tarragone et à Valence, et en côtoyant les bords du fleuve on découvre bientôt la vue que représente la planche ci-dessus: à droite le pont antique de Martorel, l'arc de triomphe qui le précède, le vallon arrosé par le Llobregat, et dans le fond à gauche le Mont-Serrat qui domine majestueusement cette belle campagne.

Le village de Martorel, dont on voit les premières maisons, est l'ancienne Telobis (Τηλοβίς) de Ptolémée<sup>8</sup> et de Pomponius Mela<sup>9</sup>, située dans le pays des Laletains ou Jaccetains, chez lesquels Annibal passa pour se rendre en Italie, et où fut le théâtre de la guerre entre Sertorius et Pompée.

#### PLANCHE XVII ET XVIII.

*Vue du pont et de l'arc de triomphe de Martorel; leur coupe, et leur élévation.*

Ce pont est composé de deux arches, dont la plus grande est cintrée en voûte d'ogive. Les fondations sont de construction romaine; mais il a souffert autant par la manière dont on l'a réparé que par les injures du temps. En observant les piles de la grande arche, on remarque qu'à une certaine hauteur elles décrioient une courbe plus petite qui forme le bandeau de l'archivolte; et l'on peut conjecturer que ce pont étoit dans l'origine composé de trois arches à-peu-près égales. Il est également probable que le même arc de triomphe qui termine le pont étoit répété de l'autre côté, ainsi que l'on en voit un semblable à Saint-Chamas, sur le pont de la Touloubre entre Aix et Arles. Les arcs de triomphe, monuments d'invention romaine, étoient dans l'origine les simples portes des villes par où passaient les triomphateurs, et que l'on ornoit des dépouilles des vaincus: on leur donna par la suite une forme plus élégante, et on les consacra spécialement aux guerriers dont ils représentoient les victoires.

Les uns avoient trois arcades, une grande et deux moindres de chaque côté, tels que ceux de Septime-Sévère, de Constantin à Rome, de Marius à Orange; les autres n'avoient qu'une seule porte, et étoient d'un goût plus pur, tels que ceux de Titus à Rome, de Trajan à Ancône, remarquables par leur élégance. Celui de Martorel me semble être à-peu-près de la même époque, et avoir une analogie remarquable avec les monuments du midi de la France; il a beaucoup souffert, et à peine peut-on se figurer sa décoration primitive. Sur le côté du midi on voit des restes de pilastres cannelés qui font supposer qu'ils étoient d'ordre corinthien; l'entablement a été arraché, mais on en trouve la trace dans le massif de l'édifice, et l'on peut aisément distinguer l'architrave, la frise, et la corniche. Sur le milieu du pont on lit une inscription castillane qui apprend qu'il fut réparé pour la dernière fois, en 1763, par les ordres de S. M. le roi Charles III. En sortant de Martorel on passe la rivière Noya, et l'on aperçoit le Mont-Serrat, dont on n'est plus éloigné que de deux lieues.

(7) Les tauroboles et crioboles en usage dans les mystères de la grande déesse étoient également dans le culte de Diane. Malgré l'opinion de quelques savants, les inscriptions *Diana et virtus* le prouvent assez, et cette analogie me confirme dans l'opinion que plusieurs antiquaires ont eue que les *vires tauri*, dans les inscriptions tauroboliques, n'ont pas de rapport aux cornes, mais aux parties sexuelles du taureau. (Voyez Vandales, édit. d'Amst., c. 2, de *ritu tauroboli*, page 32.)

(8) Lib. II, c. 6.

(9) Lib. II, c. 6. Voyez aussi M. de Marca. *Lim.*, lib. II, c. 23; et Florez, t. XXIV, p. 20.

(1) Une statue du Museo Pio Clementino représente un jeune homme avec tous les attributs de Diane, et l'on voit sur les médailles des rois de Syrie Apollon en habit de femme. *Mus. Pio Clem.*, t. III, pl. 39, p. 50; Vaillant, *Hist. reg. Syrie*, p. 241, 243.

(2) C. 19, v. 5.

(3) IV<sup>e</sup> livre des Rois, c. 23, v. 13. Calmet, *Commentaires*.

(4) Herod., lib. II; Euterp., c. 47.

(5) *Eo quod fecisset in loco simulacrum Priapi*. Paralip., II, cap. 16; v. 16.

(6) Euseb., *Præparat. evang.*, lib. I, c. 9, p. 29.

DESCRIPTION DE LA MONTAGNE ET DU COUVENT  
DE MONT-SERRAT.

LE MONT-SERRAT, entièrement différent des autres montagnes, est un des lieux les plus extraordinaires que l'on puisse voir, et par cela même des plus difficiles à décrire. Qu'on se figure un assemblage de cônes cylindriques immenses, un faisceau de pains de sucre semblables à des pyramides de toute espèce, placés sur une assise de rochers isolés dans la campagne, et élevés à plus de trois mille pieds au-dessus d'elle. Cette structure singulière a fait donner à la montagne le nom de *Mont-Serrat* ou *Mont-Sciè*. Les rochers qui la composent sont formés de pierres calcaires arrondies, de différentes couleurs, de quartz blanc veiné de rouge, de pierres sablonneuses jointes les unes aux autres avec de la terre calcaire et un peu de sable, formant une agglomération connue des naturalistes sous le nom de *poudingue*. Le mastic qui unit ces pierres s'étant décomposé en plusieurs endroits, les eaux ont formé des ravins dont le plus considérable, nommé *Santa-Maria*, divise la montagne en deux parties; la première du côté du midi, dépend de l'évêché de Barcelone, et l'autre, au nord, de celui de Vique. Les restes épars de la terre végétale, échappés à l'entraînement des eaux, et doués d'une force particulière, ont couvert les intervalles des rochers, d'arbres et de plantes de la plus belle verdure. Ce qui rend cette végétation plus extraordinaire, c'est l'absence totale des sources: le peu de ruisseaux que l'on connoisse ont un cours intermittent, et ne sont autre chose, selon mon opinion, que des eaux de pluies renfermées dans les immenses crevasses de la montagne. Le plateau intermédiaire est composé de pierres poreuses, rougeâtres, disposées par couches horizontales du levant au couchant, et à travers lesquelles filtrent les eaux qui n'en sortent que quand elles sont trop abondantes. Les singularités de cette montagne s'étendent jusque dans son intérieur; elle est, pour ainsi dire, minée par de longs et vastes souterrains en différents sens, et renferme de fort belles grottes de stalactites.

Le Mont-Serrat est ordinairement entouré de nuages qui cachent son sommet ou s'abaissent à sa base. Isolé ainsi au milieu de la plaine, il semble être un temple naturellement consacré à la divinité; en effet il n'est habité que par des moines de l'ordre de saint Benoît, et des ermites qui font vœu de ne l'abandonner jamais: ici les idées religieuses sont dans une harmonie imposante avec la grandeur de la nature. A-peu-près au milieu de la montagne et au-dessus des rochers est placé le couvent, et sur les pyramides qui l'entourent, les ermitages qui en dépendent, et qui sont comme autant d'habitations de missionnaires répandues dans les lieux les plus escarpés de ces déserts.

Une image miraculeuse de la Vierge, trouvée dans les cavernes de la montagne, donne au culte particulier qu'on lui rend une origine mystérieuse. Ce fait, rapporté par les

écrivains de la Catalogne, est principalement fondé sur une inscription de l'année 1239, conservée dans le couvent, au-dessous d'un grand tableau du même temps. En voici l'extrait :

« Sous le gouvernement du comte de Barcelone, Geoffroi-le-Velu, l'an 880, fut trouvée l'image de Notre-Dame-Sainte-Marie, que l'on voit au maître-autel de l'église. Trois enfants qui gardoient des troupeaux sur la montagne virent un soir descendre du ciel une grande clarté, et entendirent une musique mélodieuse; ils en firent part à leurs parents, qui ayant eu une apparition semblable en intruisirent le bailli d'Olesa et l'évêque de Manresa. Toutes ces personnes se rendirent ensemble au lieu où elles avoient été témoins chacune séparément de ce miracle, et s'approchèrent de la lumière céleste: elles découvrirent alors une caverne située à mi-côte au-dessus de Llobregat, entre l'église de S. Michel et le monastere; elles y entrèrent, et trouverent l'image de la sainte Vierge qu'elles voulurent transporter à la ville de Manresa; mais étant arrivées au lieu où est situé le monastere, elles ne purent avancer plus loin: instruites par ce nouveau prodige, elles bâtirent une chapelle sur la place occupée aujourd'hui par le maître-autel de l'église. En 976 le comte Borell, jugeant que des femmes étoient en danger dans cette solitude, les transféra à Barcelone dans le monastere des religieuses de Saint-Pierre le Puellier, et institua à leur place des religieux de l'ordre de saint Benoît, du couvent de Ripoll, auquel il donna la montagne, le monastere et ses dépendances. »

De pareilles circonstances ont marqué la fondation de plusieurs monasteres. On lit dans les livres saints que des lumières célestes apparoissoient aux patriarches, aux apôtres, et aux Peres des déserts. Les harpes des chérubins consoloient le solitaire de la Thébaïde; les martyrs expirants sur leurs bûchers tournoient leurs regards vers la gloire céleste brillant au milieu des nuages: sujets poétiques que les peintres espagnols et italiens ont si bien rendus dans leurs tableaux.

La suite de la même inscription a rapport à la fondation du monastere qu'elle attribue au frere Jean Guarin, dont elle contient les aventures singulieres: son crime, son repentir, sa pénitence, et son pardon, y sont décrits en détail, et dans le style des anciennes chroniques.

D'après la première partie de cette inscription, il sembleroit qu'il y auroit eu jadis sur le Mont-Serrat un couvent de religieuses qui fut transféré à celui de Saint-Pierre le Puellier à Barcelone, circonstance qui n'est appuyée d'aucune preuve; non seulement il n'existe dans les archives de ce couvent à Barcelone aucune notion de ce fait, mais les monuments du IX<sup>e</sup> siècle lui sont entièrement contraires. Le comte Geoffroi-le-Velu, dont nous avons parlé, dota en 888 le monastere de Ripoll qu'il avoit fondé: dans la charte de donation, entre les différentes possessions qu'il donne à Daguin, son premier abbé, on remarque le Mont-Serrat avec toutes les églises qui sont dans le haut et dans le bas de la montagne. *Locum quem nominant Monte-Serrato et ecclesias quæ sunt in cacumine ipsius montis vel ad inferiora ejusdem.*



Ce que l'on peut regarder comme certain, c'est que le monastere du Mont-Serrat fut dans l'origine un prieuré dépendant de celui de Ripoll: on a la liste de ses prieurs depuis le commencement du XI<sup>e</sup> siecle. Il paroît qu'il subsista dans le même état jusqu'en 1410 que l'anti-pape Pierre de Luna, connu sous le nom de Benoît III, l'érigea en abbaye, et le rendit indépendant, ce qui fut confirmé en 1430 par Martin V. Alors le monastere étoit réduit à douze moines, douze ermites, douze chapelains, et douze freres convers; enfin le pape Alexandre VI le réunit à la congrégation de saint Benoît de Valladolid, dont il a toujours fait partie depuis ce temps.

Le monastere est un grand bâtiment situé sur un plateau très resserré, et adossé à la montagne: il est entouré de plusieurs corps-de-logis qui en dépendent, ce qui forme une masse aussi considérable que le lieu peut le comporter<sup>1</sup>. Il semble, dit M. Humboldt<sup>2</sup>, que la montagne se soit entre-ouverte en cet endroit pour recevoir des hommes dans son sein.

Les bâtiments du couvent ne sont pas d'une architecture très distinguée; mais leur ensemble est majestueux et parfaitement en harmonie avec le site. Ils consistent dans le corps-de-logis des moines, qui jouit d'une très belle vue à l'est et au sud; dans l'infirmerie, l'hospice des étrangers, et celui des pèlerins ou des pauvres: ces trois établissements sont également soignés. Les étrangers sont reçus dans l'intérieur du couvent, et avec toutes sortes d'égards. Les pauvres sont distribués en deux salles différentes, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes: à sept heures du matin une cloche se fait entendre depuis la porte de l'église jusqu'à celle de l'enceinte, pour rassembler ces malheureux au lieu où l'on distribue à chacun d'eux une ration de pain; à dix heures et demie on les appelle de la même maniere, et on leur donne alors la même ration de pain, une grande écuelle de soupe, et un pot de vin; à six heures moins un quart on fait la même distribution, et ils passent la nuit dans les salles de l'hospice: ils sont ainsi traités pendant trois jours, et autant de fois qu'ils repassent au monastere. On voit souvent des personnes pieuses venir par humilité recevoir le pain de l'aumône qu'elles gardent chez elles comme une relique. Une charité encore plus attentive a lieu pour les malades et les pèlerins infirmes; on leur ôte leur linge que l'on blanchit, on leur en donne d'autre; les médecins du couvent les visitent deux fois par jour: s'ils ont des femmes ou des enfants, le monastere en prend soin jusqu'à ce qu'ils soient rétablis; on leur rend alors leurs habits en bon état, et on les congédie. Le couvent ne suffiroit pas à cette énorme dépense sans les dons qu'il reçoit de tous les côtés, et qui font les trois quarts de son revenu.

Après avoir traversé la cour, on arrive à la porte principale du couvent devant laquelle sont placées deux statues, l'une de saint Benoît, dont les moines suivent la regle, l'autre de sa sœur sainte Scholastique. De là on entre dans le cloître vieux<sup>3</sup> qui communique à l'église.

(1) Voyez la vue générale de la montagne et du couvent de Mont-Serrat.

(2) Ephémérides de Gotha. 1803, tome II, p. 266.

(3) Voyez la vue de ce cloître.

En traversant ce passage, on lit deux inscriptions remarquables; la première en mémoire du fondateur de l'ordre de la Merci, saint Pierre Nolasque qui visita le Mont-Serrat; l'autre concernant saint Ignace de Loyola, qui fit dans un des ermitages sa confession générale, consacra son épée à la Vierge, et passa deux ans dans les grottes du Manresa à composer ses exercices spirituels: tout porte à croire que l'étude qu'il fit au Mont-Serrat des exercices spirituels du P. Cisneros, réformateur de l'ordre, ne lui furent pas inutiles pour la composition des siens. Ces deux grands fondateurs brillent chacun par des qualités qui leur sont propres: saint Pierre Nolasque, vivant dans le temps des croisades, institua un ordre destiné au rachat des captifs chrétiens; le vœu que prononçoient ses chevaliers alloit jusqu'à s'engager à se mettre à la place des malheureux captifs, à porter leurs chaînes s'ils ne pouvoient les en délivrer autrement; sacrifice que la piété chrétienne peut seule inspirer. Saint Ignace venu au monde après ces temps héroïques trouva des ennemis plus difficiles à combattre: Luther et Calvin publioient leur doctrine; il entreprit de créer par-tout de zélés apologistes de l'autorité du pape, et par ces nouvelles institutions de combattre les nouvelles erreurs: élevé dans les camps, il considéra l'église comme une grande armée qui doit se distribuer sur tous les points attaqués, et obéir aveuglément à ses chefs. Saint Pierre Nolasque prescrivit aux militaires les vertus chrétiennes; saint Ignace donna au clergé la discipline et l'activité militaire.

L'église du Mont-Serrat est composée d'une seule nef: elle fut rétablie en 1560, et terminée en 1599. La translation de l'image de la sainte Vierge de l'ancienne église dans la nouvelle se fit avec un grand appareil; le roi Philippe III y assista avec un grand nombre de seigneurs, ainsi que tous les moines et les ermites descendus pour cette cérémonie.

Les habitants de la montagne, divisés en quatre classes, composant les moines, les ermites, les enfants de chœur, et les frères convers, se succèdent dans leurs prières; de sorte que les exercices spirituels ne sont jamais interrompus. La disposition des lieux est telle que de plusieurs ermitages on entend les chants du monastère, et que les sons des cloches des différents ermites répétés par les échos se correspondent dans les détours de la montagne. Le voyageur, qui parcourt cette belle retraite, passe ainsi rapidement du chant des oiseaux à la musique céleste, de l'odeur des plantes aromatiques à celle de l'encens, et des merveilles du créateur à la solennité de son culte. Parmi les enfants de chœur, qui sont au nombre de vingt-quatre, on a vu des enfants des premières familles de l'Espagne que leurs parents consacroient dans leur jeunesse au culte de la Vierge.

Les ermites du Mont-Serrat sont au nombre de douze, sous la dépendance du père abbé, et sous la direction d'un père du couvent qui habite le premier ermitage, celui de saint Benoît. Ils font profession, comme les moines, mais ils ne sont point ordonnés prêtres; ils font de plus le vœu de ne jamais sortir de la montagne; ils ne descendent même au monastère que certains jours de l'année, pour de grandes fêtes, ou quand ils sont malades. La règle qu'ils suivent est très austère; ils font maigre toute l'année, et jeûnent presque tous les jours: leur

nourriture consiste en un peu de poisson, du pain, du vin que leur fournit le couvent, et des légumes qu'ils cultivent eux-mêmes. Leurs maisons sont d'un seul étage, et d'une architecture différente, suivant que le lieu l'a indiqué: elles renferment une petite chapelle, une cuisine, une citerne où ils conservent l'eau, un oratoire, une chambre où est la paillassé sur laquelle ils couchent, et près de là un jardin peu étendu, et quelquefois une petite galerie à jour où ils placent des pots de fleurs. Presque tout leur temps est employé en exercices de piété; leur seul délassement, dans l'intervalle des prières, est la culture de leur jardin, et le travail de petites croix qu'ils donnent aux voyageurs qui les visitent: leur société se compose des oiseaux tellement familiers avec eux, qu'au moindre signal ils accourent de tous côtés prendre leur nourriture de leurs mains. On peut diviser ces ermites en deux classes; ceux qui cherchent dans la solitude un asile contre leurs passions ou contre l'injustice des hommes, et ceux qui embrassent la vie religieuse par vocation: ces derniers commencent souvent par habiter le monastere, et le quittent bientôt pour une vie plus austere par le même desir de la perfection qui leur avoit fait quitter le monde.

Quel que soit le motif de leur résolution, il regne bientôt dans leurs idées et dans leur aspect la même uniformité que dans leurs coutumes et leur pénitence: on voit rarement en eux cette imagination sombre et hardie des solitaires du désert, ce zele religieux qu'excitoient alors l'incrédulité et la persécution. Les ermites du Mont-Serrat ont des vertus plus douces, et habitent des lieux moins sauvages: *ce sont des hommes simples et droits de cœur, qui craignent Dieu, et fuient le mal*; la paix regne sur leurs visages; ils semblent n'avoir jamais eu d'autre habitation que la montagne, et d'autres jouissances que la vie qu'ils y menent.

Pendant les troubles de la France, obligé, comme beaucoup d'autres, d'être loin de mon pays, je visitai le Mont-Serrat, et les charmes de ce lieu diminueoient mes regrets. « J'envie votre sort, dis-je à l'un des ermites; combien ce séjour doit vous paroître doux à habiter »! — « Ce lieu est beau, répondit le solitaire; mais il en est un plus beau encore ». Six ans après je revis le même homme; il ne me reconnut point. Les étrangers qui visitent la montagne sont pour ses habitants comme *la mémoire d'un hôte qui passe, et n'est qu'un jour dans le même lieu*. Moins triste qu'à mon premier voyage, je trouvai la vie des solitaires plus dure, et je ne pus m'empêcher de le témoigner. « Elle a ses privations, me dit le même ermite; mais elle n'est que passagere ». Cette tranquillité dans le bien et dans le mal donne une idée de leur caractere en général, et contribue avec leur sobriété à les conduire à une longue vieillesse: aussi est-il remarquable que les ermites se renouvellent tous à-peu-près dans le même âge, et ont l'air d'être toujours les mêmes.

L'ermitage de saint Jérôme, le plus élevé de tous, est toujours habité par un jeune homme, qui descend dans un autre plus bas à mesure qu'il meurt un de ses confreres: ils se rapprochent ainsi du couvent en vieillissant, à moins qu'ils ne préfèrent rester dans les ermitages qu'ils occupent. Il y a tant de prétendants à ces places austeres que l'abbé est embarrassé

dans le choix des remplaçants: celui qui est nommé vient prendre possession de sa nouvelle demeure; il pare la chapelle, range les livres, monte la pendule; et lorsque ces premiers soins sont remplis, ainsi que les longues prières qui les interrompent, il visite le jardin, lit dans les galeries les sentences qui y sont écrites à côté de l'eau bénite et de la tête de mort, arrose les pots de giroflée qui sont au-dessous, et vient finir les petites croix que la mort de son prédécesseur a laissées imparfaites.

Philosophes, hommes d'état, artistes, voyageurs enfin de toute espèce, venez faire un pèlerinage au Mont-Serrat, vous y trouverez chacun dans vos idées un tribut d'hommage à lui rendre: ceux qui parmi vous étudiant les passions des hommes ont appris à se plaindre, verront ici un asile assuré contre elles; ceux qui pensent que la morale est indépendante de la religion, aimeront ici dans la religion le plus bel œuvre de la morale: un hospice de pauvres et d'infirmes entretenu par des bienfaits inconnus, un couvent qui n'a de revenus que des aumônes, et qui ne dépense ses revenus qu'en aumônes; ceux qui, livrés aux affaires publiques ou à l'économie politique, n'estiment les peuples que par leur industrie et les pays que par leur culture, trouveront ici des jardins fleuris, des habitations ornées, des hommes heureux, là où les Romains n'avoient point pénétré, et où l'on est encore surpris de pouvoir atteindre. Vous sur-tout pour qui j'écris, amis des arts, admirateurs passionnés de la nature, venez contempler tous les genres de contrastes et d'harmonies pittoresques! chaque coin de la montagne vous offrira un nouveau tableau, chaque moment du jour un effet plus piquant. Mais si vous voulez juger de toute la majesté de ce lieu, de toute sa fraîcheur, attendez que le soleil couchant ait tracé dans la mer la grande ombre de la montagne, que les brises du soir fassent passer plus rapidement les nuages à travers les rochers; alors commencez votre course solitaire: ne craignez pas les précipices de la montagne! si les éléments ont par-tout creusé des abîmes, la religion a pratiqué par-tout des appuis; des chemins nommés *échelles*, et semblables à l'échelle mystique de Jacob, vous conduiront jusqu'au sommet de la montagne qui se perd dans les nues. Ne craignez point de rencontrer des brigands dans ces défilés: le crime n'entre ici qu'avec le repentir; on n'y voit pas même une bête venimeuse; les oiseaux l'habitent seuls, et vivent en communauté avec l'homme, parce que l'homme y est pur comme dans les premiers jours du monde, et que le lieu qu'il habite est beau comme le jardin d'Éden. Combien de fois n'avons-nous pas été surpris par la nuit, errant sans but dans la vapeur des nuages ou l'ombre des ravins: nous attendions alors que la lune éclairât les murs blancs de quelque ermitage, qui paroissoit argenté sur le bleu foncé du ciel et la teinte grisâtre des rochers. Si la nuit étoit trop sombre, les sons de la cloche lointaine nous servoient alors de guide; à deux heures elle se faisoit entendre, une lumière paroissoit en même temps, et l'ermite dont nous connoissions les devoirs sembloit aussi connoître notre situation. Arrivés près de sa demeure, nous approchions des murs de sa chapelle; là nous distinguions, par les fentes de la fenêtre, le vieillard à genoux, et nous nous éloignions en silence pour ne pas troubler sa prière. Il nous sembloit voir écrite

sur le haut de sa porte l'inscription du temple d'Épidaure: *L'entrée de ce lieu n'est permise qu'aux âmes pures.*

Nous avons indiqué en général ce que le Mont-Serrat présente de plus remarquable: le lecteur jugera mieux de chacune de ces beautés par la suite de notre voyage, comprise dans l'explication particulière des planches; il y trouvera des observations intéressantes qui nous ont été communiquées sur plusieurs parties de ce lieu et le caractère de ses habitants.

## EXPLICATION DES PLANCHES.

### PLANCHE XIX.

*Vue générale de la montagne et du couvent de Mont-Serrat.*

Au sortir de Martorel on aperçoit le Mont-Serrat, qui paroît dans l'éloignement comme surmonté d'un amas d'édifices informes et ruinés: il s'étend longuement dans la plaine, et se lie à droite et à gauche à des collines assez arides: les pointes de ses sommets forment des découpures qui n'ont rien de grand ni de beau; ses flancs ne présentent que des rochers dépouillés, d'un gris foncé, et rayés d'une végétation noirâtre qui regne dans toutes les fentes et interstices, des masses et qui de loin ressemble plus à de la poussière qu'à des plantes. On arrive à Colbato, où deux chemins se présentent pour monter au monastère: l'un sert aux voitures, il est bon et bien entretenu; l'autre est beaucoup plus court, mais il n'est praticable qu'à cheval: nous choisîmes ce dernier qui offre des sites plus variés et plus pittoresques. Il s'élève en tournant autour de la montagne au milieu des rochers encore privés de végétation; car c'est une chose particulière au Mont-Serrat, que, contre l'ordinaire des autres montagnes, il est plus riche et plus fertile à mesure qu'il s'élève: il semble qu'il y ait dans cette singularité quelque rapport avec cette religion à laquelle il est consacré, et qui paroît d'abord aride à ceux qui la contemplant dans l'éloignement, mais qui fait trouver, à ceux qui en gravissent les sentiers difficiles, des asiles agréables et une ombre protectrice. En s'élevant le long des flancs du mont, on voit s'étendre à ses pieds les plaines environnantes, la culture régulière des oliviers formant de grands quinconces et contrastant agréablement, par la teinte cendrée de leur feuillage, avec la verdure d'émeraude des pins qui balancent leurs longues tiges sur les collines; les sinuosités du Llobregat serpentant à travers la plaine découverte, et se perdant au loin dans la mer dont la ligne bleuâtre borde l'horizon: souvent on s'enfonce dans les plis de la montagne, et cette belle vue s'aperçoit entre deux avancemens des rochers, comme dans une bordure bronzée. A mesure que l'on s'élève, on est plus frappé des formes bizarres de ces masses de roches et de la beauté de la végétation qui les unit: des plantes odorantes bordent le chemin, et couvrent la terre; de tous côtés des berceaux de verdure se balancent sur la tête en laissant par intervalle apercevoir de profonds précipices et de hautes pyramides. Après avoir parcouru environ la moitié de la circonférence du mont, le chemin tourne; et, perdant de vue la plaine, on se trouve dans la direction du couvent, qu'on ne tarde pas à apercevoir dans le sein d'un des plus vastes enfoncements de la montagne. C'est la vue que représente cette planche: elle est prise de l'ermitage abandonné de Saint-Michel. Il est impossible de ne pas s'arrêter dans ce moment, frappé du beau tableau qui s'offre à la vue: le couvent adossé à la haute muraille de rocher, son architecture simple, son clocher gothique, le sentier escarpé qui y

conduit en serpentant au-dessus des précipices; le cirque resserré de la montagne qui s'élève à pic au-dessus du bâtiment, et semble soutenir à peine des masses prêtes à l'écraser; les riches sillons de verdure dont il est rempli; les cônes plus grands et plus multipliés qui le couronnent, et qui portent à une étonnante hauteur sur leurs tuyaux allongés les fragiles édifices de plusieurs ermitages; la magie de couleur de ces rochers gris de fer, de cette sombre verdure, de cet édifice rougeâtre, et de ce ciel d'azur; le son des cloches s'unissant aux accords des instruments de musique et des jeunes voix qui s'exercent à chanter les louanges de Dieu: tous ces objets, frappant à-la-fois, impriment dans l'âme l'étonnement, le respect, et l'admiration.

### PLANCHE XX.

*Entrée du couvent par la route des voitures.*

Cette vue est prise de l'endroit où le chemin fait un coude pour arriver au couvent. Sur le devant on a représenté une scène très commune dans la montagne; c'est une dame qui arrive nu-pieds, et ayant fait vœu d'aller sur les genoux depuis l'entrée du monastère jusqu'au maître-autel de l'église: les forces lui manquent au moment d'arriver, et les peres du couvent accourent pour la secourir. Il y en a toujours quatre qui sont préposés pour relever de ces sortes de vœux et les convertir en d'autres pénitences plus faciles, comme des oraisons, des prières. Plusieurs grands seigneurs d'Espagne ont fait des pèlerinages au Mont-Serrat en portant des cierges, des croix de bois, ou des morceaux de fer, qu'ils offroient à la Vierge. Cet usage précédoit jadis ou suivait toutes les grandes entreprises. Joinville raconte qu'avant de partir pour la Terre-Sainte il entreprit ainsi plusieurs pèlerinages, *tous à piés deschaux et en langes.*

### PLANCHE XXI.

*Situation respective des ermitages et du couvent de Mont-Serrat.*

Nous ne prétendons point avoir tracé ici la carte du Mont-Serrat: ce plan est une simple esquisse pour servir à l'intelligence du texte, et donner une idée de la situation du couvent et des ermitages qui en dépendent, ainsi que l'indiquent les numéros du plan.

- |       |                          |
|-------|--------------------------|
| N° 1. | Le couvent.              |
| 2.    | Ermitage de Sainte-Anne. |
| 3.    | de Saint-Jérôme.         |
| 4.    | de Saint-Antoine.        |
| 5.    | de Saint-Sauveur.        |
| 6.    | de la Trinité.           |
| 7.    | de la Sainte-Croix.      |

(1) Joinville, *Hist. de S. Loys.*, p. 23, éd. in folio.

- N<sup>o</sup> 8. Ermitage de Saint-Dimas.  
 9. de Saint-Benoit.  
 10. de Saint-Michel.  
 11. de Saint-Jacques.  
 12. de Sainte-Madeleine.  
 13. de Saint-Onufre.  
 14. de Saint-Jean.  
 15. de Sainte-Catherine.  
 16. Grotte de la Sainte-Vierge.

On distingue sur ce plan les circuits que décrit la route des vi-  
 tures, et les différents chemins qui conduisent aux ermitages.

#### PLANCHE XXII.

*Vue de l'entrée du monastere et de l'hospice de Mont-Serrat.*

A peine entré dans l'enceinte du monastere, on découvre la vue représentée par cette planche, et l'on reconnoît la distribution des bâtimens du couvent, que nous avons indiquée plus haut. A droite, le logement des moines, le cloître, l'église, etc.; à gauche, l'infirmierie, l'hospice des pauvres; et dans le fond un des chemins pour monter aux ermitages, nommé *escala*. Cette planche représente une des fêtes de l'année, où le nombre des pèlerins se monte quelquefois à quatre mille: ils arrivent de la Navarre, du Roussillon, de l'Aragon; ils sont alors obligés d'habiter en plein air, mais rien ne leur manque pour la nourriture.

#### PLANCHE XXIII.

*Cloître principal du monastere de Mont-Serrat.*

Le cloître vieux que représente cette planche forme un péristyle gothique autour duquel sont suspendus les *ex voto* ou tableaux représentant les événemens où l'intercession de la Vierge a été utile. On y conserve de petits navires, des peaux de crocodiles, des chaînes de fer, apportés par les pèlerins qui visitent la montagne. On y voit les banderoles prises à la bataille de Lépante sur les Turcs, et le fanal du vaisseau d'Ali-Pacha, offert par don Juan d'Autriche. Ce prince avoit une dévotion particulière à la Vierge de Mont-Serrat; il en avoit même visité les ermitages, et avoit témoigné le desir d'y finir ses jours, comme son pere Charles-Quint les termina dans le couvent de Saint-Just, dans l'Estremadoure.

#### PLANCHE XXIV.

*Vue de l'église de Mont-Serrat.*

Cette église est composée d'une seule nef, grande, et décorée de tous côtés d'arabesques dorés: la lumière n'y pénètre que foiblement, sur-tout dans la partie du chœur séparée de l'autre par une grille que nous avons cru devoir supprimer, afin de donner une idée plus juste de l'ensemble. Autour de cette grille, et des deux côtés du chœur, sont suspendues soixante-quatorze lampes d'argent qui brûlent sans cesse en l'honneur de l'image de la Vierge, placée au-dessus du maître-autel. Cette image est de bois noirci, comme celle du sanctuaire de Tolède et plusieurs madones en Italie: ses traits sont nobles, et ressemblent aux peintures que l'on voit sur les manuscrits grecs du bas empire. Il y a deux chapelles qui sont encore consacrées spécialement pour la confession et l'usage des pèlerins françois. L'église est très riche; le chœur et le sanctuaire sont couverts des matières les plus précieuses, qui le paroissent encore davantage sous la couche de rouille et de fumée dont le temps et l'encens les ont empreintes: les lampes, qui regnent en cordon autour du chœur, rassemblent ordinairement toute la clarté sur ce riche sanctuaire à la manière des effets de Rembrandt.

Il faudroit écrire un volume si l'on vouloit détailler tout ce qui se trouve dans le trésor de cette église, hommage de la piété des souverains et des seigneurs du monde chrétien: chandeliers, bustes, croix, encensoirs, reliquaires, calices, sont brillants d'or et de pierreries; mais rien n'égale l'éclat des couronnes et des autres ornemens de la Vierge. Au milieu de ces richesses un amateur des arts distingue un beau camée antique représentant une tête de Méduse.

La Vierge de Mont-Serrat a des églises sous son invocation à Vienne, à Madrid, et même à Rome. Des empereurs et des rois ont souvent fait des pèlerinages à son sanctuaire: Charles-Quint y monta neuf fois, et mourut tenant à la main un cierge qui avoit été béni à son autel.

#### PLANCHE XXV.

*Vue du jardin de Mont-Serrat.*

Ce que l'on appelle le jardin du monastere est un terrain étroit qui s'étend à l'est au-dessus du chemin par où l'on arrive: on y jouit d'une belle vue qui se prolonge, lorsque le ciel est pur, jusqu'aux isles Baléares. Les moines se promènent ici quelques instans avant ou après leurs offices; mais leur véritable jardin est la montagne même, et il n'en existe pas de plus beau parmi ceux que l'art ou la nature ont voulu embellir.

Cette vue donne une idée du plateau sur lequel est bâti le monastere, et de l'aspect des montagnes qui l'entourent.

#### PLANCHE XXVI.

*Vue de l'ermitage de Sainte-Anne.*

Trois chemins principaux menent aux ermitages: le premier conduit à celui de Sainte-Anne par une montée assez rude; le second, sur la route de Colbato jusqu'à l'ermitage de Saint-Michel, se détourne à droite, et passe par tous les ermitages, excepté ceux de Saint-Onufre et de Sainte-Madeleine, il est praticable à cheval: le troisième enfin est un escalier très escarpé, nommé échelle, *escala*, par lequel on grimpe perpendiculairement au-dessus du couvent jusqu'à l'ermitage de la Sainte-Croix. Tous ces chemins offrent des beautés différentes que nous allons essayer de décrire le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Nous partîmes le dimanche à quatre heures du matin pour aller assister à la messe des ermites qui se dit dans l'ermitage de Sainte-Anne. Un pere du couvent vint nous prendre, et nous éclairait de la faible lumière de sa lanterne. Nous montâmes par le premier des chemins dont nous venons de parler: quoiqu'il n'y eût point de lune, le ciel pur et étoilé permettoit de distinguer les masses énormes des cônes suspendus de tous côtés sur nos têtes, et que le vague de la nuit grandissoit encore; du côté de la plaine on n'apercevoit qu'une vaste étendue de brouillard bordé par les sommets des coteaux environnans, derrière lesquels un léger crépuscule s'annonçoit déjà par des nuances de pourpre et d'azur. Dans ces lieux extraordinaires les scènes les plus communes de la nature prennent un caractère sublime, comme les mots simples dans les situations fortes. Nous montâmes longtemps dans les cavités des rochers, dont l'aspect devenoit plus imposant au sein de cette mystérieuse obscurité: le religieux accoutumé à ces grands spectacles marchoit tranquillement appuyé sur son bâton, et sourioit de notre admiration. Arrivés à l'ermitage, nous entrâmes dans la chapelle éclairée seulement d'une lampe: elle est assez grande, d'une forme longue et cintrée, garnie de douze stales de bois noir. Plusieurs ermites étoient déjà en prières; un d'eux sonna la cloche, et nous les vîmes arriver au nombre de dix, les autres étoient absents ou malades: ils prièrent quelque temps, après quoi on alluma deux cierges. Le prêtre entra,

commença la messe, qui fut servie par un des ermites. C'étoit un beau spectacle de voir ces dix vieillards à longue barbe, vêtus de leur robe brune, et dont les figures vénérables et uniformes, rangées des deux côtés de l'édifice, sembloient deux rangs de bienheureux prosternés devant le trône de l'Éternel<sup>(1)</sup>. Le jour, qui commençoit à paroître à travers les vitraux colorés de la fenêtre, confondoit sa lumière pâle avec celle des cierges, et les oiseaux du dehors méloient leurs chants gais au grave murmure de la prière. En sortant de cette demeure, je dessinai la vue de cette planche qui représente l'ermitage de Sainte-Anne dominé dans le lointain par deux immenses pyramides : quelques pas au-dessous, on découvre le monastère entouré de nuages, tel qu'on le voit sur la planche suivante.

## PLANCHE XXVII.

*Vue du couvent de Mont-Serrat prise de la montagne.*

Cette vue offre l'aspect de la plaine dans le lointain. Toute la région moyenne est ordinairement, le matin, couverte de nuages, au-dessus desquels s'élève le couvent immobile sur son rocher, et présentant une image de la situation des hommes pieux qui l'habitent, au-dessus des illusions passagères du monde. A gauche on découvre l'ermitage de Saint-Dimas, placé perpendiculairement sur le couvent, et qui seroit, ainsi que lui, bouleversé, si une roche intermédiaire qui avance, et n'est soutenue que d'un côté, venoit à s'écrouler : cet événement a déjà eu lieu anciennement, et une partie de l'infirmerie du couvent fut alors écrasée. En quittant l'ermitage de Sainte-Anne, nous suivîmes la route du vallon qui conduit à l'ermitage le plus éloigné, celui de Saint-Jérôme, dont la chapelle est placée sur le point le plus haut de la montagne ; le sentier qui y mène circule à travers des bosquets de la plus riche verdure ; une innombrable variété de plantes odorantes se mêle en désordre à des arbres plus élevés, tels que les chênes verts, les amandiers, les micocouliers, etc., dont les branches ombragent un petit chemin naturellement sablé et peigné : de temps en temps le brouillard, qui voloit rapidement autour de nous, laissoit apercevoir, comme derrière un voile, d'immenses cônes, qui par l'effet du mouvement de la vapeur sembloient s'avancer eux-mêmes sur nos têtes. Après avoir monté environ une heure et demie, nous arrivâmes à l'ermitage de Saint-Jérôme. Il est difficile d'imaginer une situation plus terrible, et plus faite pour éprouver l'âme du solitaire qui l'habite : perché sur d'immenses masses de rochers, entourés d'abîmes, l'homme y semble abandonné par la nature comme par ses semblables ; le cœur se serre en voyant les larges fentes des rochers, leurs dos arrondis et glissants souvent couverts de verglas et de neige, leurs gouffres sans fond, et l'image d'un désert, où l'on ne pourroit trouver sa vie qu'en risquant vingt fois de la perdre. J'écrivis sur la porte : *Sed securus quies et nescia fallere vita.*

Pendant que nous montions à la chapelle de Saint-Jérôme, le temps s'éclaircit, et le soleil vint nous aider à contempler le plus beau spectacle que l'on puisse se figurer, et qu'il est également difficile de peindre ou de décrire. Le brouillard en se dissipant avoit ouvert à nos pieds la profonde étendue des plaines ; mais une mer de nuages les couvroit encore, et ne laissoit apercevoir que les montagnes dont elles étoient surmontées, et qui élevant leurs sommets au-dessus de ce singulier océan en paroisoient former les rivages ; de cette fumée blanchâtre sortoient peu-à-peu les clochers des villages, les sommets des collines submergées par ce brillant déluge, tandis que le ciel d'azur et sans nuages s'étendoit au-dessus, et sembloit avoir laissé tomber ses voiles sur la terre. Du côté de la montagne la scène n'étoit pas moins étonnante : le brouil-

lard formoit tout alentour un chaos, et ne laissoit à découvert que les longs cylindres des rochers qui s'élevoient au-dessus de lui, et présentoient l'aspect singulier de tours, d'obélisques, et de tuyaux d'orgues immenses. Il est impossible de trouver des termes de comparaison pour des choses uniques dans la nature : ce lieu est entièrement différent des autres montagnes ; on n'y voit pas ces sommets couverts d'une neige éternelle, ces torrents qui entraînent dans leur cours les arbres déracinés, et roulent avec fracas leurs eaux à travers les rochers ; on ne s'enfoncé point dans des forêts antiques comme le monde, et où la hache n'a jamais pénétré : les Alpes, les Pyrénées, les montagnes du Tyrol et du nord, n'apprennent point à connoître ce lieu tout-à-la-fois et plus doux et plus imposant. Nous quittâmes la chapelle de la Vierge pour visiter l'ermitage de Saint-Antoine, situé entre deux vallées bornées par une enceinte de cônes : la plaine ne s'y aperçoit point, la solitude y est profonde ; il convient mieux à la tristesse qu'à la contemplation ; rien n'y rappelle le monde que l'on fuit et les choses que l'on regrette. Un chemin conduit de l'ermitage de Saint-Antoine à celui de Saint-Sauveur, dont la situation est fort belle : des cônes immenses s'élevent de deux côtés, et le bâtiment paroît au milieu, comme un nid d'oiseau, entre deux colonnes. A peu de distance de ce lieu on trouve une croix de bois, et deux sentiers se présentent ; l'un descend au midi à l'ermitage de Saint-Benoît, et l'autre à celui de la Sainte-Trinité.

## PLANCHE XXVIII.

*Ermitage de la Sainte-Trinité.*

Cet ermitage est situé au bas d'un coteau, et dans un des sites les plus pittoresques : il est entouré d'une végétation riche, et rappelle les tableaux de Gaspard Poussin, ou de Salvator Rosa ; les bâtiments sont plus vastes et mieux distribués que ceux de ses voisins, et ressemblent à ces jolies maisons de campagne des environs de Florence. A peu de distance de l'ermitage de la Trinité, et en descendant vers le levant, on trouve celui de Sainte-Croix, bâti sur le sommet d'une roche, et perpendiculaire comme elle sur le couvent dont on entend les chants et les prières : un peu au-dessus en montant est situé l'ermitage de Saint-Dimas.

## PLANCHE XXIX.

*Ermitage de Saint-Dimos.*

Il suffit de jeter les yeux sur cette planche pour juger du singulier aspect que présente cet ermitage. Plusieurs circonstances ajoutent à l'intérêt qu'il inspire. C'est ici que se rendit saint Ignace, partagé entre la grâce qui commençoit à opérer en lui et le souvenir du monde qui le retenoit encore ; il rencontra l'ermite de ce lieu, nommé Chaconne, et François d'origine : touché par ses exhortations, il fit à ce prêtre sa confession générale dans la chapelle qui subsiste encore, et que nous visitâmes. L'ermite nous montra l'intérieur de son ermitage que présente la planche suivante, et d'après lequel on pourra se faire une idée de tous les autres.

## PLANCHE XXX.

*Intérieur de l'ermitage de Saint-Dimas.*

La vue de cette planche représente la salle dans laquelle l'ermite se tient ordinairement, où il dine, travaille, et reçoit les étrangers : on voit dans le fond son oratoire et ses livres. Nous fûmes témoins de la scène que représente cette planche : l'ermite, assis à table devant sa fenêtre, appela en sifflant les oiseaux, qui vinrent prendre dans ses mains des petits morceaux de pain et des amandes ; ils ne se dérangèrent pas pour nous, comme si la présence de l'ermite leur eût répondu de notre conduite à leur égard : c'est sur-tout au printemps qu'ils accourent en foule lorsqu'ils nourrissent leurs

(1) *Et viginti quatuor seniores ceciderunt coram agno, etc.*

Apocal., cap. 5, v. 8.

petits, à peine ceux-ci peuvent-ils voler qu'ils les emmenent avec eux pour leur apprendre où ils peuvent trouver leur nourriture, et leur laisser en héritage les bienfaits de leur hôte. Cette singularité n'est point une circonstance dépendante des soins d'un homme qui se seroit opiniâtre à les apprivoiser; elle existe sur cette montagne de temps immémorial: dans une vieille histoire du duc d'Épernon, on trouve que ce seigneur fit un pèlerinage au Mont-Serrat, et fut témoin de la scène que nous venons de décrire. Il est aisé d'expliquer cette particularité; les oiseaux n'ont aucun ennemi dans ce lieu tranquille; ils ne voient point d'enfants qui dénichent leurs petits, de chiens ou de chats qui les détruisent, de chasseurs qui les poursuivent ou les effraient; l'homme est pour eux un bienfaiteur naturel; ils suivent la robe d'un ermite comme ils grimpent aux arbres; et leur confiance à cet égard n'a été trompée qu'une fois. L'ermite de Saint-Dimas me raconta qu'un voyageur ayant essayé de leur donner aussi à manger, l'un d'eux vint en effet prendre dans sa main un noyau de pomme de pin; mais l'étranger referma la main pour le saisir: le bruit que fit alors l'oiseau en se débattant épouvanta tellement les autres qu'ils furent quinze jours sans se représenter chez l'ermite, et ce ne fut qu'en le voyant long-temps seul qu'ils revinrent. L'action de ce voyageur rappelle la cruauté du gouverneur de la Bastille, qui écrasa l'araignée que Péllisson avoit apprivoisée dans sa prison.

## PLANCHE XXXI.

*Ermite en méditation.*

Les seuls délassements des ermites, dans les intervalles de leurs exercices religieux, sont les promenades qu'ils font aux environs de leur demeure, encore sont-elles mêlées de méditations et de prières: souvent on voit ces solitaires escalader les rochers les plus élevés pour y planter une croix, image des conquêtes de la religion sur les pays sauvages; quelquefois assis devant la porte de leur maison, comme les vieillards d'Homère ou les patriarches, ils regardent en silence les vagues lointaines de la mer, la fumée des villes qui se mêle aux brouillards de la vallée, et voient sans envie ces *inania regna et vacuas domus*. En considérant leur vêtement antique, leur aspect vénérable, et les sites variés de la montagne, on les prendroit tantôt pour des philosophes pythagoriciens errants dans les bosquets de l'académie, tantôt pour des peres du désert gravissant les rochers de la Thébaidé.

## PLANCHE XXXII.

*Ermitage de Saint-Onufre.*

Pour se rendre à cet ermitage, situé de l'autre côté de la montagne, il faut prendre un sentier assez pénible qui passe par l'ermitage de Sainte-Anne, ou retourner au couvent, et suivre la seconde des routes dont nous avons parlé, celle qui est praticable à cheval; comme elle est plus facile et qu'elle a été mieux décrite, nous n'entrerons pas dans autant de détails que sur la première. Les ermitages que l'on rencontre en la suivant sont ceux de Saint-Jean et de Saint-Onufre, et un peu plus haut, dans un interstice étroit, celui de Sainte-Madeleine, enfoncé au milieu de deux murailles de rochers, et entièrement dominé par une pierre énorme. L'ermitage de Saint-Onufre, que représente cette planche, semble appliqué au rocher sans que rien ne le soutienne; mais cette demeure, en apparence si resserrée, est agréable et ornée dans son intérieur: plusieurs pièces basses, mais commodes, se succèdent entre le rocher et la muraille; un vestibule ouvert, une chambre, une chapelle, une cuisine, des fleurs, le soleil du midi, des arbres dont les branches montent jusque sous les fenêtres, la vue magnifique de la plaine: cette réunion compose une habitation capable de dissiper toutes les peines, aussi l'ermite est-il un homme très gai; il nous dit qu'il étoit là depuis seize ans, et n'avoit pas éprouvé

un seul moment d'ennui. Son humeur enjouée prouve que le goût de la solitude n'est pas uniquement réservé aux caracteres mélancoliques. L'ermitage de Saint-Onufre est attenant à celui de Saint-Jean, qui jadis lui étoit réuni; on en a détruit la communication; et quoique les deux habitants puissent se parler par leurs fenêtres, il leur faut une demi-heure pour se visiter. Rien ne paroît si étrange que ces longs et étroits bâtiments appliqués au rocher, comme des cages à un mur, et ressemblants à une large ceinture qui entoureroit par le milieu. Non loin de ces deux ermitages est celui de Saint-Catherine, placé sur le revers de la montagne.

## PLANCHE XXXIII.

*Vue de la grotte de la Vierge du Mont-Serrat.*

La chapelle de la sainte Vierge est située dans l'endroit même où a été trouvée son image. Cette habitation n'a rien de remarquable que l'agrément de la vue; on y plonge sur les plaines où serpente le Llobregat, et l'on a près de ses yeux les belles murailles de la montagne, dont les rochers sont couverts d'une toison de verdure et de fleurs. On descend pour y arriver un chemin qui suit l'enceinte des rochers et domine d'allreux précipices: l'écho des chants et des instruments de musique du couvent s'étend au loin dans le vallon, comme le bruit d'un concert, et transporte ainsi dans la solitude le souvenir des plaisirs du monde.

## PLANCHE XXXIV.

*Vue de l'ermitage de Saint-Benoît.*

Le dernier des treize ermitages est celui de Saint-Benoît, situé au milieu de tous les autres; il est la demeure du vicaire et directeur des ermites. Cet ermitage, qui domine le côté droit de la montagne, a la vue sur la partie opposée que nous venons de décrire: devant lui s'élève une enceinte composée de quatre grands cônes réunis à leur base; le premier et le plus considérable présente la forme d'un pain de sucre, dont le sommet est replié comme le haut d'un bonnet; à son flanc absolument nu est appliqué l'ermitage de Saint-Jacques, dont le petit bâtiment n'est qu'une muraille perpendiculaire collée à la muraille inclinée du rocher, ainsi que celle des ermitages de Saint-Onufre et de Saint-Jean. L'ermite voit de l'intérieur de son jardin cet aspect varier sans cesse, suivant la hauteur du soleil qui frappe quelques parties des rochers, et de larges ombres portées sur d'autres: les nuages qui circulent à travers les pointes de ces grandes masses leur servent aussi d'oppositions et de contrastes.

Nous avons indiqué les deux principaux chemins pour monter aux ermitages: le troisième et le plus difficile part de l'enceinte même du monastère; il s'appelle *escala*, échelle, et c'est en effet un escalier escarpé dont les marches irrégulières ont quelquefois trois pieds de haut: le grand Condé, pendant le séjour qu'il fit en Catalogne, y monta en bottes; ce fait est consigné dans une histoire du Mont-Serrat écrite en françois par un des moines, nommé Montagut. Si ce chemin est plus pénible que les autres, en revanche il étonne davantage: au bout de quelques minutes on se trouve transporté comme dans une région différente, où les aspects sont plus frappants, parcequ'ils se succèdent plus vite: au-dessous et à une immense profondeur, on voit le toit du monastère, et tout autour, entre les vides et les intervalles de la montagne, on distingue l'immensité des terres semblable à un plan topographique; les villes paroissent des points, les rivières des filets d'eau, les montagnes une chaîne de nuages, et la mer une ligne imperceptible dans le ciel. Les moments où l'on s'arrête en contemplant ce spectacle jettent l'âme dans des réflexions involontaires: on voit sous ses pieds tout un monde orageux, et autour de soi tout un monde tranquille, des habitations, des hommes d'une autre espèce, et comme une région intermédiaire entre le ciel et la terre. On ne peut alors



s'empêcher de rendre hommage à cette religion sans laquelle ces beautés ne seroient qu'un objet de pure curiosité, nul pour le cœur et vide pour la pensée; cette religion qui peuple ainsi les lieux de la terre trop élevés pour le commun des hommes, comme elle s'empare des âmes trop sublimes pour les petits intérêts du monde. On peut se convaincre, en causant avec les ermites du Mont-Serrat, que la cause la plus ordinaire de leur vocation est la ferveur religieuse; ce n'est en général ni le chagrin ni le malheur, la plupart me l'ont assuré, et d'ailleurs presque tous se font ermites dans la première jeunesse: ce n'est point la paresse, ils mènent une vie plus laborieuse que les ouvriers les plus forts; ce n'est point la folie, ils raisonnent tous très bien, et font ordinairement partie d'une classe où l'imagination est peu exaltée: mais ils croient, et la piété la plus sincère respire dans toute leur personne; elle ennoblit en eux les traits les plus communs, comme elle sanctifie leurs moindres actions. On ne peut se lasser d'examiner cette expression qui ne se trouve guère qu'en Espagne, et que les peintres espagnols ont admirablement bien rendue dans leurs ouvrages, parcequ'ils la puisoient à sa source. Il est vrai que la piété qui conduit les Espagnols dans la retraite est souvent secondée par des circonstances particulières; souvent un premier malheur les frappe, et produit en eux ce *desengaño*, pour lequel nous n'avons d'autre mot que celui de *désenchantement*, qui présente une idée aussi contraire que le caractère des deux peuples est opposé: il veut aussi bien dire pour les Espagnols la délivrance des erreurs du monde que la perte de ses illusions. Les passions accablent l'âme sensible et vive de ce peuple, tandis qu'elles ne font que tempérer la légèreté d'un Français: l'Espagnol ne sait pas, autant que nous, se prêter aux traverses de la vie, quoiqu'il supporte plus courageusement la fatigue et les privations; mais il est fier envers les choses comme envers les hommes: il rejette dédaigneusement sa destinée sociale lorsqu'elle le blesse par quelque côté sensible; il se retire alors du monde, comme le sage de la cour après la première disgrâce: il fuit les hommes sans les haïr, seulement pour être délivré du bruit qu'ils font. Des jeunes gens, des enfants même, montrent un penchant pour la solitude dans l'âge où ordinairement on aime tout ce qui fait sortir du repos et de soi-même: ce caractère mélancolique, amant du silence et du repos, est une sorte d'irritation des nerfs qui s'adoucit dans la solitude et s'aigrit dans le monde; il faut à celui qui l'éprouve une grande régularité, une sorte de monotonie dans tout ce qui l'environne, enfin toute la paix de la nature; il faut que le retour des saisons, du jour, de la nuit, aussi bien que de ses prières ou des autres occupations de sa vie, forme autour de lui une harmonie continuelle, une musique cadencée, au bruit de laquelle il puisse endormir son âme. Il est heureux que des hommes faits ainsi puissent donner le change à leur tristesse, en dirigeant leurs vœux vers un meilleur monde que celui qu'ils ne pourroient habiter sans souffrir. Cette irritabilité pourroit être funeste à la société; elle a plus de part qu'on ne croit aux troubles publics et aux désordres: on n'a vu dans les cloîtres que des asiles pour le repentir, peut-être servent-ils autant à prévenir le crime. Sans doute un des grands bienfaits de la religion est de donner au malheur les plus puissantes des consolations, de faire contre-poids à toutes les inégalités humaines; mais c'en est un aussi que de créer un monde pour ceux qui ne peuvent entrer dans les chances de celui-ci. Quand on a vu des ermites, qu'on a habité un pays où un grand nombre d'hommes se vouent à la solitude, on reconnoît qu'il existe des individus qui par leur organisation sont privés de jouir des biens de la société, et l'on s'explique alors avec indulgence une bizarrerie de l'esprit humain dont on lui feroit un crime. Il est vrai que l'on est bien étonné de trouver en Espagne ce penchant dans les classes communes; mais on apprend dans ce pays à connoître la noblesse de la nature, fort différente de celle de la société; je crois que chez aucun peuple elle n'est plus marquée. On a accusé les Espagnols d'orgueil, parceque l'on s'est plu à

nommer ainsi la fierté dans les rangs où l'on est accoutumé de trouver la bassesse: nous ne pouvons souffrir qu'un muletier nous réponde, qu'un paysan nous refuse ce que nous voulons lui acheter, parcequ'il le garde pour sa famille; nous sommes étonnés qu'imperturbablement attaché à ses habitudes, il ne fasse aucun cas de nos cris et de notre colère, qu'il se croie autant que nous, et nous le montre: mais si nous voyons dans cet homme, au lieu de bassesse, des manières pleines de fierté et de grandeur naturelle; au lieu de l'intempérance des autres peuples, une sobriété dont nous ne serions pas capables; au lieu du luxe et de la vanité que chez nous n'exclut pas la misère, l'indifférence aux aisances de la vie poussée jusqu'à l'austérité des républiques anciennes, et la vie des camps dans les villages; si nous observons en lui, au lieu de la mauvaise foi, de l'instinct du vol, de l'avidité, le désintéressement, la loyauté, la fidélité; au lieu de l'impudence, la réserve et le respect; enfin, au lieu de l'impiété, la foi fervente, nous ne serons plus surpris de voir des gens du peuple comprendre les plaisirs de la solitude, les choisir, les demander, au prix des épreuves les plus fatigantes, et se composer une existence tout à-la-fois simple et sublime du travail et de la prière, de la nature et du ciel.

## PLANCHE XXXV.

*Entrée des grottes de stalactites au Mont-Serrat.*

Nous avons indiqué plus haut que le Mont-Serrat renfermoit de fort belles grottes de stalactites: aucun voyageur n'avoit encore visité ces abîmes; M. de Zamora et quelques peres du couvent étoient les seuls que le désir de connoître tous les genres de beautés de la montagne avoit déjà portés à entreprendre ce voyage pénible et dangereux: je ne voulus pas que ce point pût manquer à notre description, et je partis accompagné de dix habitants du village de Colbato pour visiter l'intérieur de ces souterrains. Les accidents survenus à quelques curieux avoient depuis long-temps dégoûté les autres d'y pénétrer, et motivé l'ordre donné à l'alcade de Colbato de ne permettre à aucun voyageur d'y descendre sans l'escorte de gens qui en connoissent parfaitement les moyens. Quoique l'entrée de la grotte soit en apparence vis-à-vis du village, et à-peu-près à une portée de canon, on est cependant plus de deux heures à s'y rendre, tant le sentier est escarpé et nécessite de longs détours: il cesse même d'être frayé à trois quarts de lieue de la grotte au bout des vignobles; on est alors obligé de se glisser, avec une peine extrême et un danger imminent, sur la crête de la montagne, et de se retenir aux broussailles pour ne pas tomber dans les précipices que l'on a constamment à sa gauche. Les gens du pays accoutumés à cultiver leurs vignes dans ces lieux difficiles, et d'ailleurs ayant par le genre de leur chaussure plus de force et d'adresse dans les pieds, se soutiennent au milieu des pierres qui s'éboulent ou des racines sur lesquelles on glisse, aussi seroit-il presque impossible à un étranger d'avancer sans leur secours. L'entrée de la grotte, que représente cette planche, forme une petite salle d'où partent différents conduits, mais dont un seul pénètre dans l'intérieur: ces cavernes sont formées d'une pierre poreuse, semblable à celle qui constitue la couche des rochers intermédiaires de la montagne. Après avoir allumé plusieurs torches, on descend par un trou vis-à-vis de l'entrée de la grotte, et à-peu-près à cent pieds de profondeur: là se trouve une place ronde dont un bras contient des congélations en formes de grappes de raisins, et des rochers de pierres poreuses taillées en toute sorte de formes bizarres. A partir de cette seconde salle on ne peut plus descendre qu'en s'entortillant avec des cordes, et en se glissant avec peine à travers deux rochers très étroits, et en traversant un trou très large et très profond sur un vieil arbre à moitié pourri qui se trouvoit placé là depuis le voyage de M. de Zamora: au sortir de ce mauvais pas on arrive dans une troisième salle dont les murs sont d'une espèce de crystal jaunâtre; de là on passe dans une quatrième

qui, autant que l'on peut en juger, se trouve perpendiculairement au-dessous de la porte d'entrée; c'est celle que représente la planche suivante.

PLANCHE XXXVI.

*Vue intérieure des stalacites du Mont-Serrat.*

Cette salle, ainsi qu'une autre qui lui est attenante, paroît soutenue par d'immenses colonnes semblables à des dos d'animaux ou à des arêtes de poissons. La lumière lugubre des torches dans ces souterrains, le silence qui y règne, ces nombreuses colonnes d'une architecture sauvage, offrent un aspect imposant.

Il nous a paru, par le bruit que nous avons entendu dans une salle encore plus éloignée, qu'elle étoit habitée par de gros oiseaux; tout le paré étoit couvert de leurs excréments: une assez mauvaise odeur s'y faisoit sentir; mais malgré nos recherches nous n'en rencontrâmes aucun. Les pierres de ces cavernes n'ont rien de particulier, elles ressemblent aux stalacites que l'on voit en général dans les montagnes calcaires; l'intérieur est cristallisé, et le bord revêtu d'une écorce semblable à celle d'un citron confit.

PLANCHE XXXVII.

*Vue du pont de Monistrol et de la montagne de Mont-Serrat.*

Cette planche représente le village de Monistrol, situé au pied du Mont-Serrat, et sur les bords du Llobregat que l'on passe sur un très beau pont pour rejoindre la route de Barcelone; c'est là que son se sépare avec regret de cette belle retraite, et l'on se retourne souvent pour l'admirer encore avant de la perdre de vue. Nous nous sommes peut-être trop étendus sur sa description; mais il nous a paru qu'elle avoit été négligée par l'abbé Ponz dans son voyage imprimé en espagnol, et qu'elle méritoit une place plus étendue dans le nôtre: puisse-t-elle donner une idée des beautés que renferme ce lieu, et faire dire à quelques uns de nos lecteurs les paroles de l'Écriture: *Je verrai ce pays heureux et cette excellente montagne!*

PLANCHE XXXVIII.

*Vue du pont de Lladoner, à six lieues de Barcelone, près de Villa-Franca.*

En rejoignant la route qui conduit de Barcelone à Taragone, pour commencer le tour de la Catalogne, le premier monument imposant que l'on rencontre est un pont, appelé dans le pays pont du Lladoner, du nom d'une *Venta*, située dans les environs. Ce monument, digne des beaux temps de la république romaine, a été construit de nos jours pour établir une communication entre les deux parties d'une montagne escarpée que l'on ne pouvoit franchir sans danger. Arrivé auprès de cette gorge profonde, on étoit obligé de suivre un sentier à peine tracé dans le roc, et tournant autour d'un précipice que l'on ne pouvoit regarder sans crainte. Le pont, ou plutôt l'aqueduc, qui unit ce vaste espace, consiste en un double rang d'arcs d'une hauteur considérable, formant comme deux ponts l'un sur l'autre, élevés au niveau du chemin; le rang inférieur est de neuf arcs, le supérieur de treize. Ils sont construits en pierre de taille, et portés sur des massifs énormes de la même pierre; l'ensemble a plus de sept cents pieds de longueur. Ce monument, commencé sous le règne de Charles III, n'étoit pas terminé lorsque M. Ligier fit ce dessin: il vient d'être entièrement fini d'après les ordres de S. M. le roi Charles IV, auquel la Catalogne doit plusieurs belles routes et un port nouveau. Chaque province de l'Espagne est pareillement redevable à la sagesse de

(1) *Transibo igitur, et vilebo terram hanc optinam, et montem istum egregium. Deuteron, lib. II, cap. 3, v. 25.*

ce monarque, et au goût éclairé de S. A. S. le prince de la Paix, de plusieurs établissements utiles, dont le nombre seroit plus considérable sans les guerres continuelles que le pays a été obligé de soutenir depuis seize ans. L'édifice que représente cette planche sera d'une grande utilité: les voyageurs jusqu'à présent réduits à admirer cet ouvrage hardi, sans pouvoir en profiter, étoient obligés de descendre de leur voiture en haut de la côte, et de suivre à pied un sentier extrêmement pénible, qui les conduisoit au-dessus du corps inférieur de l'édifice; ils en parcouraient alors la longueur au moyen de petites portes pratiquées sur les jambages des arcs supérieurs, et parvenaient ainsi de l'autre côté de la montagne, tandis que leur voiture suivoit le sentier dangereux, d'où elle étoit sans cesse au moment de rouler dans les abîmes. Ce pont est à une lieue et demie de la *Venta nueva*, et à trois lieues de Villa-Franca de Panadès, où l'on arrive par un beau chemin et au milieu d'une campagne fertile.

PLANCHE XXXIX.

*Vue pittoresque de l'arc de Bara.*

Villa-Franca, chef-lieu du Panadès, est une jolie ville d'à-peu-près six mille habitants; elle est située dans une plaine, belle et riche, mais n'a rien de remarquable pour les arts. A deux lieues de cette ville on trouve Vendrell, gros bourg situé sur une éminence, et garni des restes de ses anciennes murailles. Au-delà de Vendrell, à une lieue et demie, on découvre le monument romain que représente cette planche; c'est un arc de triomphe de la plus grande beauté, et l'un des plus élégants que renferme l'Espagne: il est isolé au milieu de la campagne, et servoit à décorer l'ancienne route romaine qui passoit sous sa voûte. Le temps a fait disparaître les angles de son entablement; il est orné sur chacune de ses faces principales de quatre pilastres d'ordre corinthien: ceux qui sont du côté de la mer sont entièrement modernes; ils ont été refaits, il y a dix ans, par Vincent Roig, sculpteur de Taragone: les faces latérales, plus étroites que les deux autres, n'en ont que deux. Il seroit à désirer qu'on achevât de restaurer un aussi beau monument. Don Juan Antonio Rovira, architecte estimable, avoit commencé cette entreprise; mais faute de fonds il fut obligé de la laisser imparfaite. La société académique de Taragone s'occupe de cet objet impertant pour les arts; si elle l'exécute elle acquerra des droits à la reconnaissance des amateurs de la belle architecture.

PLANCHE XL.

*Détails géométriques sur l'arc de Bara.*

Cet arc est construit en pierres de taille, et les chapiteaux en sont d'un travail excellent. Son entablement ressemble à plusieurs de ceux que l'on voit à Rome, où l'on aperçoit aucune sculpture; ses moulures sont absolument unies, à l'exception de l'une d'elles qui est denticulée: il n'y a point de modillon. On avoit gravé sur la frise une inscription romaine que le temps a presque effacée; on n'en distingue plus aujourd'hui que les premiers mots, *ex testamento*, et quelques lettres des autres. Heureusement d'anciens auteurs qui l'avoient vue en meilleur état nous l'ont conservée dans son entier. La voici telle que la rapporte le P. Florez dans le vol. XXIV de son *Espana Sagrada*, p. 232.

EX TESTAMENTO. L. LICINI. L. F. SERG. SVBAE.  
CONSECRATVM.

Cette inscription nous apprend que l'arc de Bara a été élevé en vertu de l'ordre qu'en avoit donné par son testament Lucius Licinius Sura, de la tribu Sergia, et fils de Lucius.

Nous ignorons le motif de son érection: peut-être étoit-il exprimé dans quelque inscription placée à la base d'une statue de

ce Licinius qui a pu couronner l'ouvrage, mais il n'en reste plus aucun vestige. Il est possible que cet Espagnol, dont l'historien Dion vante les richesses, et qui avoit fait bâtir à ses frais un gymnase pour le peuple romain, ait voulu éterniser son nom en embellissant une des principales routes de sa patrie; peut-être même que ce chemin passoit sur une partie de ses domaines, et que le tombeau connu sous le nom *des Scipions*, qui n'en est pas très éloigné, et qui se trouvoit également sur la voie romaine, appartenoit à sa famille. On sait combien les Romains ont toujours été jaloux de laisser ainsi à la postérité des souvenirs de leur gloire et de leur magnificence: après avoir illustré leur vie par des emplois publics, ils signaloient leur mort par des monuments; les routes étoient couvertes de ces offrandes, et les lois les plus sévères sur les héritages faisoient remplir fidelement par les enfants ou les héritiers les volontés du testateur. L'époque de la construction de cet arc de triomphe est aisée à fixer; c'est sous le regne de Trajan que vécut Licinius Sura, qui fut trois fois consul, la première en l'an 102, la deuxième en 104, et la troisième en 107 après Jésus-Christ, d'après les fastes consulaires. Ce fait se trouve

confirmé par plusieurs inscriptions de Barcelone rapportées dans Gruter et Marca, qui parlent de ce Licinius et de ses consulats. Plusieurs monuments semblables élevés sous Trajan ont de l'analogie avec cet arc; de ce nombre est celui d'Ancone, et celui qui décore le pont d'Alcantara; ils sont tous les deux d'une seule arche, sans frise dans l'entablement, et sans portes latérales. M. de Marca a eu connoissance de cet arc de triomphe, mais au lieu d'en attribuer la construction à Licinius Sura, il croit que son auteur étoit Licinius affranchi du premier, dont les mêmes inscriptions font mention; mais ce sentiment est entièrement opposé à l'inscription que ce savant distingué ne connoissoit sûrement pas. On tomberoit dans une autre erreur si l'on prenoit les quatre lettres *Serg* pour un des surnoms de Licinius; elles expriment le nom de la tribu de celui qui devoit le monument, et devoient se trouver après le *prænomen* de son pere, et avant son propre *cognomen*. Quant à la raison qui fait appeler ce monument *arc de Bara*, elle est vraisemblablement la même qui a donné à une maison de campagne des environs le nom de *Torre den Bara*, qui se rapporte au temps des Goths ou des Maures, et dont il est peu intéressant de fixer l'époque.

#### NOTICE HISTORIQUE SUR L'ANCIENNE VILLE D'OLERDOLA.

A quatre lieues à-peu-près de l'*arc de Bara*, en remontant le long de la mer vers Villa-Nova, on découvre sur une hauteur les ruines considérables d'une forteresse antique jadis l'ancienne ville d'*Olerdola*: sa situation formidable, le circuit de ses murailles, les médailles qu'on a trouvées parmi ses ruines, tout prouve que c'étoit une ville considérable de l'antiquité, et vraisemblablement le *Carthago vetus* que l'on a voulu faussement placer où se trouve à présent Villa-Franca de Panadés. Les documents contenus dans les archives de Barcelone, et dans le XXIX<sup>e</sup> volume de Florez, prouvent que vers l'an 991 cette ville fut rétablie par un comte de Barcelone, qui fonda de concert avec l'évêque Théodorice l'église de Saint-Michel. La juridiction de cette paroisse s'étendoit alors à près de neuf lieues de circuit, et comprenoit le territoire de Villa-Franca, connu sous le nom de *Torre den dela*. Peu de temps après la ville d'*Olerdola* fut de nouveau ruinée par les Maures, et ne se rétablit plus. Ses ruines s'aperçoivent sur deux montagnes vis-à-vis de la mer, et s'étendent jusqu'à la rivière qui traverse le chemin de Villa-Nova à Villa-Franca de Panadés; mais toute cette partie, ainsi que celle du nord et du couchant, étant au milieu des rochers et des broussailles, il seroit bien difficile de faire le relevé exact de son enceinte, nous nous bornerons à examiner son château qui entoure le lieu où est situé l'ermitage de Saint-Michel; il consiste en un carré inégal dans ses côtés, tantôt fermé par le rocher même, tantôt par des murailles de pierres énormes: plusieurs tours défendent cette enceinte, et se communiquent par des courtines adjacentes, mais toutes fort ruinées. Ce qui excite principalement l'attention consiste, 1<sup>o</sup> en une citerne creusée dans les rochers, ainsi qu'un escalier pour y descendre; elle a 18 pieds de profondeur et 26 de large; elle servoit à recevoir toutes les eaux qui encore aujourd'hui s'y rendent des différentes parties du château. 2<sup>o</sup> En de grands trous creusés dans le rocher, les uns parallèles, les autres perpendiculaires aux murs de l'enceinte; les uns en forme de voûte, les autres taillés carrément. Ces trous, qui sont pour la

plupart comblés de pierres, servoient, dit-on, à renfermer les vivres de la garnison; mais il me semble qu'ils avoient une autre destination; c'étoient là, je crois, les communications voûtées dont les anciens faisoient usage pour se retirer d'une partie de leurs murailles à une autre, comme nous l'observerons avec plus de détail dans la description de la citadelle de Sagonte. Plusieurs villes de Grece et d'Italie ont conservé ces conduits tels qu'ils étoient autrefois, et c'est par eux que l'on peut se faire une idée du système d'attaque et de défense des places: on se retiroit ainsi d'une première à une seconde enceinte, lorsque celle-là avoit été forcée, ainsi que de nos jours on abandonne dans les sieges les ouvrages avancés. La troisième singularité de ce lieu est le genre de sépulture que l'on rencontre par-tout dans ses environs: ce sont des trous creusés profondément dans le roc, chacun assez grand pour contenir un cadavre, en conservant la forme du corps, la place de la tête, des épaules, et même un creux pour les talons; ces trous sont plus ou moins grands, et on en remarque de très petits pour les enfants nouveau nés. Aucune tradition n'indique à qui pouvoient appartenir ces tombeaux; ils sont creusés avec soin, et ont tout autour un rebord pour recevoir et appuyer la pierre qui leur servoit de couvercle. On ne peut parvenir à cette montagne que par des chemins affreux, et l'on est attristé en y arrivant de ne trouver parmi ses ruines aucune inscription qui retrace au moins l'ancien nom de la ville: il semble que la mort ait outre-passé ici sa puissance; elle a anéanti jusqu'à la mémoire de ce lieu; les cendres de ses habitants inconnus ont été arrachées du fond des rochers qu'ils avoient cru un abri plus sûr que de simples tombeaux. Il ne reste plus des murailles qu'une tour qui sert de chapelle à un pauvre curé; sa cloche se balance entre deux des créneaux, et sa prière interrompt seule le silence de cette solitude.

PLANCHE XLI.

*Anciennes sépultures de la ville d'Olerdola.*

Cette planche représente les tombeaux dont nous avons parlé ci-dessus: ils sont creusés dans des couches de rochers, horizontalement. On les a représentés sur un plan plus relevé afin de faire mieux connoître leur forme. On trouve ces tombeaux dans plusieurs parties de la montagne; et il ne paroît pas qu'il y ait eu un lieu plus particulièrement destiné qu'un autre à ces sépultures.

PLANCHE XLII.

*Ruines de l'ancienne ville d'Olerdola.*

La ruine que l'on voit sur le devant de cette planche faisoit partie d'une des anciennes tours et d'une citerne qui s'y trouvoit adjacente. On découvre dans le fond la maison du curé, les sommets pointus du Mont-Serrat, et la plaine du Panadés.

PLANCHE XLIII.

*Tombeau romain connu sous le nom de tombeau des Scipions.*

En quittant l'arc de Bara, on arrive à la *Venta de la Figareta*, et bientôt à la petite ville de *Torre den Bara*; un quart de lieue plus

loin, on découvre, au milieu d'un bois, le monument que représente cette planche. Son aspect est majestueux, et sa forme rappelle le tombeau de Théron dans l'ancienne Agrigente: il est composé de deux corps de bâtiment carrés, placés l'un sur l'autre dans des proportions élégantes. La face principale, qui regarde la grande route, est ornée de deux statues avec leurs piédestaux; ces figures sont taillées dans les pierres mêmes du monument, et leur relief est beaucoup plus saillant que celui des bas-reliefs ordinaires: entre les têtes des deux statues et l'entablement se trouvoit une inscription dont on ne peut plus lire que certaines lettres, et les derniers mots *SIBI PERPETVO REMANERE*, formule usitée dans les monuments funebres, et qui prouve que la personne qui a fait ériger ce monument desiroit qu'il servît à perpétuité à sa destination, soit pour lui, soit pour ses héritiers, ou pour ceux de la personne à laquelle il étoit le tombeau. D'après une tradition populaire, dont il est difficile de connoître l'origine, on a cru longtemps que ce monument étoit le tombeau des deux frères Cneus et Publius Cornelius Scipion, morts en Espagne dans les guerres contre Asdrubal: on alloit même jusqu'à supposer que les deux statues étoient celles de ces deux généraux, idée aussi absurde que celle qui court dans le pays que l'on voit errer la nuit des fantômes autour de ce lieu. J'avoue au moins que ce dernier conte est pardonnable, car aucun lieu ne semble mieux choisi pour une scène de revenant: ces deux grandes statues dans l'attitude de la douleur, le bois de pins qui entoure le monument, la lune qui

l'éclaire de sa pâle lumière, le bruit des flots de la mer qui frappent les rochers; tout inspire en ce lieu une sorte d'émotion qui a pu dégénérer en frayeur chez des personnes timides. Quant aux Scipions, ils n'ont aucun rapport avec les deux statues, qui ne portent ni la *toge* ni le *paludamentum*, mais une espèce de robe traînante en usage dans les cérémonies funèbres: ce sont vraisemblablement deux esclaves dont on a voulu peindre l'affliction à la mort de leur maître, pour exprimer le regret général. Les statues des héros sont ordinairement nues avec un bout du manteau sur l'épaule, et le *parazonium* au côté. Si quelque chose devoit indiquer ceux à qui le tombeau étoit élevé, ce seroit plutôt les deux têtes à moitié effacées que l'on voit au-dessus de la corniche; ces figures, placées sur les sarcophages dans un entourage circulaire, s'appeloient *clypeatæ imagines*, et furent principalement en usage sous les empereurs.

## PLANCHE XLIV et XLV.

*Vue du tombeau des Scipions et de la ville de Tarragone.*

Depuis que le dessin précédent a été fait, on a travaillé à la route de Barcelone à Tarragone, et on l'a fait passer près de ce monument. En retirant la terre du pied du tombeau, on découvrit des ruines de constructions antiques, parmi lesquelles on trouva un coffre de pierre qui contenoit une urne de verre renfermant les os d'un enfant, deux fioles lacrymales, et une médaille d'Auguste, battue à Tarragone. Cette urne, une des plus grandes que l'on ait conservées de l'antiquité, se brisa par l'imprudence de quelqu'un qui voulut la soulever par les anses: elle avoit plus d'un pied de hauteur.

On trouvera l'explication des numéros et des lettres de la planche XLV après celle du plan de Tarragone, qui suit immédiatement.

## NOTICE SUR LA VILLE DE TARRAGONE.

Tarragone, en espagnol *Tarragona*, et en latin *Tarraco*, nous offre un exemple mémorable de ces villes qui, après avoir étonné l'univers par leur splendeur, leur étendue, et leur puissance, disparaissent dans un instant, et ne conservent qu'un nom fameux et un souvenir stérile de leur gloire passée. Cette ville, une des plus considérables de l'empire romain, la première des Espagnes, le siège des préteurs, le centre de la puissance de la république de Rome, est réduite aujourd'hui à une enceinte de trois petits quarts de lieue de circonférence, à une population de neuf ou dix mille âmes, à des édifices très ordinaires, et à un état peu éloigné de celui de la pauvreté.

On n'est d'accord ni sur l'époque de sa fondation ni sur le nom de ses fondateurs: les uns la rapportent à Hercule, les autres à Tarraco, roi d'Égypte et d'Éthiopie, qu'ils supposent être venu en Espagne 730 ans avant J.-C. Plusieurs autres fables encore prouvent seulement que l'origine de Tarragone se perd dans la nuit des temps: Plin assure qu'elle fut l'ouvrage des Scipions; mais Tite-Live, Polybe, et d'autres historiens, lui supposent avec raison une existence antérieure à ces deux généraux. Elle étoit déjà la capitale des Cose-tains lorsque les Romains aborderent en Espagne; ils s'aperçurent bientôt de tous les avantages que sa situation pouvoit leur procurer, et ils la rendirent la ville la plus considérable de la péninsule. Les deux premiers Scipions, Cneus et Publius, y firent leur principal séjour pendant les guerres qu'ils soutinrent contre les Carthaginois; ils y établirent un *conventus juridicus*, ou tribunal souverain, pour la décision des procès, et elle devint le lieu de la résidence des proconsuls que la république envoyoit en Espagne. Scipion l'Africain, qui succéda aux deux autres Scipions, y résidoit toujours lorsqu'il n'étoit pas à la tête de son armée: ce fut dans cette ville qu'il convoqua les députés des villes alliées après la prise de Carthagène. Dans la suite Tarragone, qui suivit le parti de Pompée, ayant embrassé celui de César, reçut de lui les titres de *Julia* et de *Victrix*, et fut élevée au rang de colonie romaine.

Sa grandeur se soutint sous les empereurs. Auguste y prit possession de ses huitième et neuvième consulats; il y reçut les ambassadeurs de l'Inde et de la Scythie, et dirigea,

à-peu-près dans le même temps, l'expédition contre les Cantabres, que les Romains n'avoient encore pu dompter.

L'empereur Adrien honora cette ville de sa présence pendant l'hiver de l'année 131.

Les malheurs de la ville de Tarragone commencèrent sous l'empire de Gallien.

La première émigration des barbares du nord eut pour elle les suites les plus funestes; ils la ruinèrent entièrement pendant les douze ans qu'ils passèrent en Espagne. Elle fut loin de se rétablir pendant l'agitation qui accompagna la domination des trente tyrans. Enfin, Probus ayant réuni l'empire sur sa tête, Tarragone commença à respirer; et, quoiqu'elle eût bien perdu de son ancienne grandeur, le président de la province continua d'y faire sa résidence.

Cette ville resta sous la domination des Romains jusqu'à l'an 466, qu'elle tomba sous la puissance d'Euric, roi des Visigoths. Le reste de la province, la seule que les Romains eussent conservée en Espagne, eut le même sort. Tarragone obéit à ses nouveaux maîtres jusqu'au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle: à cette époque, si funeste pour l'Espagne, les Maures assiégèrent cette ville, qui leur résista pendant trois ans. Le vainqueur, irrité d'un si long siège, la détruisit de fond en comble: tous ceux de ses habitants qui purent échapper au fer destructeur des enfants de Mahomet l'abandonnerent; et cette ville, autrefois si florissante, ne consista plus qu'en quelques maisons habitées par des Maures. Quatre siècles s'écoulèrent pendant ce temps de désolation. Enfin les comtes de Barcelone, s'étant emparés de ce qu'on appelloit encore Tarragone, s'occupèrent sérieusement de la rétablir: celui qui y contribua le plus fut saint Oldegaire, son archevêque vers le commencement du XII<sup>e</sup> siècle; c'est donc à ce prélat qu'elle doit principalement sa nouvelle existence.

Cette ville, révoltée avec toute la Catalogne contre le roi Philippe IV, fut prise par les troupes de ce prince en 1640: elle fut assiégée par les Français en 1644, mais ils en leverent le siège. Ayant suivi le parti de l'archiduc Charles d'Autriche dans la guerre de la succession, elle ouvrit ses portes aux troupes anglaises en 1705: celles-ci en se retirant en 1713, après la paix d'Utrecht, mirent le feu à la ville; elles incendièrent la plupart des édifices et détruisirent en partie les fortifications: cette époque fut celle de l'entière décadence de Tarragone, qui n'a jamais pu se rétablir des pertes qu'elle éprouva alors. Il falloit le regne de Charles IV pour que Tarragone sortit encore une fois de ses ruines: les travaux que ce prince a ordonnés, pour y construire un port spacieux et bien défendu, doivent avoir une influence très grande sur le commerce et la population de cette ville, et la replaceront un jour au rang qu'elle possédoit jadis.

PLANCHE XLVI.

*Vue de la ville de Tarragone.*

Cette ville est située sur une éminence de rochers très élevés au-dessus du niveau de la mer: au bas de cette éminence coule la rivière de Francoli. Tarragone domine au nord et à l'ouest une plaine vaste, fertile, et riche; et à l'est la mer qui baigne le pied des rochers sur lesquels ses murs sont bâtis.

PLANCHE XLVII.

*Plan du port et de la ville de Tarragone.*

La ville de Tarragone n'occupe plus aujourd'hui que l'emplacement de son ancien château; elle s'étendoit jadis d'un côté jusqu'au port d'à présent, de l'autre jusqu'à la tour de Salou, qui étoit l'ancien port de la ville. On trouve dans toute cette enceinte des ruines de constructions antiques, plusieurs réservoirs d'eau, et des fragments

de statues. Nous rendrons compte des principaux édifices de Taragone, ainsi que le numéro du plan ci-dessous expliqués les indiquent.

*Explication du plan topographique de la ville et du port de Tarragone.*

- N° 1. La cathédrale.
  2. Le palais archiepiscopal.
  3. Couvent des Carmes déchaussés.
  4. Couvent de la Merci.
  5. Entrée de la cathédrale.
  6. Place aux Herbes.
  7. Place du Roi.
  8. Caserne de Pilate.
  9. Couvent des Trinitaires.
  10. Couvent de Saint-Dominique.
  11. Couvent de Saint-François.
  12. Collège de l'archevêque.
  13. Hôpital.
  14. Couvent de Saint-Augustin.
  15. Couvent de Sainte-Claire.
  16. Place de la Fontaine.
  17. Bastion de Saint-Paul.
  18. de Saint-Jean.
  19. de Jésus.
  20. de Cervantes.
  21. de Saint-Clément.
  22. de Saint-Joseph.
  23. Tour des Chartreux.
  24. Bastion de Sainte-Barbe.
  25. du Rosaire.
  26. de Sainte-Thecle.
  27. de Saint-Antoine.
  28. Fort et tour de Saint-Jérôme.
  29. Fort de Staremborg.
  30. de Saint-Pierre.
  31. du Roi.
  32. Nouvel aqueduc.
  33. Porte du Rosaire.
  34. neuve de Saint-François.
  35. de Saint-Jean.
  36. neuve de Sainte-Claire.
  37. de Saint-Siméon.
  38. de Saint-Antoine.
  39. Portail.
  40. Couvent du Miracle, bâti sur l'arc de l'ancien amphithéâtre, et avec ses débris; aujourd'hui caserne pour les galériens qui travaillent dans le port.
  41. Fort-Royal.
  42. Bastion des Chanoines.
  43. Bastion et porte de Saint-Charles.
  44. Bastion de la Muraille du port.
  45. Batterie des Capucins.
  46. Couvent des Capucins.
  47. Quai commencé depuis l'an 1790.
  48. Place au Poisson.
- Nota.* Le terrain compris par l'angle A. B. C. est la carrière d'où l'on tire la pierre pour la construction du nouveau port.

*Explication des lettres jointes aux détails géométriques du tombeau des Scipions.*

A. Façade principale du tombeau. On remarque un trou entre les deux statues: il paroît, suivant Pons de Ycart, que cette

ouverture étoit jadis occupée par une pierre sur laquelle on lisoit une inscription. Le même auteur prétend que le cardinal Ximenes, en passant par Taragone, enleva cette pierre, et qu'on n'a pas su depuis ce qu'elle étoit devenue. Morales nie ce fait, et assure que le cardinal Ximenes ne passa jamais par Tarragone.

- B. Profil du monument évalué en pieds castillans.
- C. État dans lequel se trouve l'inscription gravée au-dessous de la corniche.
- D. Coffre de pierre où étoit renfermée l'urne de verre qui contenoit les os d'un enfant.
- E. Fond du même coffre.
- F. Couverture du même coffre.
- G. Coupe du même.
- H. Urne de verre.
- I. Médaille commune d'Auguste frappée à Taragone, et qui porte au revers l'inscription: *Colonia. Victrix. Togata. Tarraco.*
- K. Fiole lacrimale.

PLANCHE XLVIII.

*Rocher lancé à la mer dans le port de Taragone, en présence de leurs majestés catholiques.*

On ne peut dépeindre la joie des habitants de Tarragone lorsque la famille royale s'arrêta dans leur ville. Les corporations se réunirent, et imaginèrent tout ce qui pouvoit amuser ou intéresser leurs majestés pendant leur séjour; ils exécutèrent à cette occasion plusieurs danses, parmi lesquelles on distinguoit celle du cheval, inventée à Montpellier sous le règne de Jacques II, lorsque les rois d'Aragon étoient seigneurs<sup>2</sup> de cette ville. Cette danse consiste dans les tours d'adresse qu'exécute un homme dont la moitié du corps est cachée dans un cheval de carton sur lequel il paroît monté: un autre homme lui présente de l'avoine, et évite avec adresse les coups qu'il lui porte. Pendant ce temps on exécute autour d'eux une danse en rond au son des hautbois et des tambours. C'est vraisemblablement d'après cette danse que Scarron imagina le tournoi comique qui terminoit sa comédie de *don Japhet*.

Le lendemain de leur arrivée, leurs majestés, accompagnées de M. le brigadier Smith, se rendirent au port pour examiner les travaux commencés depuis plusieurs années: elles passèrent sous un arc de triomphe que les habitants de Tarragone avoient fait élever à l'entrée du môle sur les dessins de M. Moulinier, qui se trouvoit alors dans la ville; de là elles se rendirent au pavillon préparé pour les recevoir, et d'où elles pouvoient être témoins d'une partie des travaux qui ont lieu pour la construction du môle: le roi voulut jouir de ce spectacle sur le port même, et environné des grands de sa cour. Les pierres que l'on emploie à la construction de la jetée sont tirées d'une carrière qui n'en est distante que d'environ cinq cents pas, et qui se trouve indiquée par les lettres A et B sur le plan de la ville et du port de Tarragone qui précède cette planche. Parmi les rochers que l'on en tire journellement, on en avoit choisi un énorme pour le lancer à la mer devant leurs majestés; il pesoit 2260 arbores ou 5650 quintaux; il étoit surmonté d'une figure colossale de dix pieds de proportion représentant le dieu des mers: d'une main Neptune tenoit son trident, de l'autre les rênes qui guidoient deux dauphins. Pour pouvoir mettre à sa place ce rocher, il avoit fallu en lancer deux autres moins considérables: bientôt trois cents hommes, par le moyen d'un cabestan, donnerent le mouvement à cette masse gigantesque: le Neptune ne s'en sépara point, et eut l'air de l'engloutir dans son empire.

(1) Les habitants de Montpellier, voulant témoigner d'une manière particulière la joie qu'ils ressentoient de ce que Jacques II étoit devenu pere, donnerent une fête brillante où cette danse fut inventée.

(2) Ils cédèrent cette seigneurie aux rois de France, par un échange qui eut lieu en 1258.

Le roi et la reine ayant changé de pavillon virent jouer la mine, et s'embarquèrent immédiatement après dans une chaloupe pour visiter les travaux extérieurs du port, au bruit des acclamations des habitants accourus sur la rive, et de l'artillerie des vaisseaux qui les saluoient à mesure qu'ils passaient près de leur bord. Le soir il y eut feu d'artifice sur la place, et vis-à-vis le palais que leurs majestés occupoient.

C'est depuis le 20 de juin 1790 que les travaux du port de Tarragone sont commencés : ils consistent principalement dans le môle qui doit fermer l'enceinte du port, et le mettre à couvert des vents du nord et du levant; les vaisseaux y mouillent avec un fond de 36 pieds d'eau : au bout de ce quai, on doit construire un fort pour mettre à l'abri d'un coup de main, et près de la jetée des magasins disposés pour contenir les marchandises provenant des navires. Tous ces travaux sont confiés à la direction de M. Smith, ingénieur en chef de la marine royale, et brigadier des armées de S. M. C. Nous ne pourrions assez faire l'éloge de cet officier distingué, qui met autant de zèle pour les intérêts que pour la gloire de son souverain. L'administration qu'il dirige est un modèle d'ordre, d'économie, et même de bienfaisance. Il pouvoit aisément, par le moyen d'une entreprise générale, avoir moins de peines et de responsabilité; mais sentant combien dans ces sortes de marchés il résulte de malheurs pour les employés subalternes et d'inutiles profits pour les autres, il a mieux aimé diriger toutes les parties, afin de pouvoir mieux surveiller chacune d'elles séparément. Il a donc sollicité du roi qu'on mit à sa disposition cinq à six cents forçats, dont l'existence ordinairement à charge à l'état se trouve ainsi tourner à son avantage : il a distribué ces malheureux en trois classes, qui exécutent tous les petits travaux qui seroient plus onéreux par entreprise.

La première est destinée à détacher de la montagne les blocs de rochers; la seconde à les charger, à les traîner jusqu'au bout de la jetée, et à les y décharger; la troisième classe, composée des jeunes gens les plus intelligents et ayant connoissance de quelque métier, est employée à la conduite des différents ateliers. M. Smith a calculé dans chacune de ces opérations ce que pouvoit faire dans un jour un homme travaillant assidument, mais sans une grande fatigue; il a fixé, d'après cette évaluation, un prix raisonnable pour les différents travaux : ce que chaque individu et chaque atelier fait de plus est payé en sus, et dans une plus forte proportion, de manière que ces malheureux reçoivent le prix de leur temps comme salaire, et celui de leurs efforts comme récompense, quoiqu'on soit en droit d'exiger ces deux sacrifices. M. Smith a obtenu en outre de sa majesté que la durée de leur supplice pourroit s'abrégier en raison de leur travail : il a été réglé que chaque jour qu'ils rempliroient juste leur tâche leur vaudroit un quart de jour d'exemption; ainsi quatre ans d'un travail modéré leur sauve un an de servitude. Le détail de leurs travaux individuels est tenu sur un registre, et on peut calculer qu'ils gagnent chacun l'un dans l'autre à-peu-près un réal. Une autre amélioration dans leur sort est l'abondance et la propreté de leur nourriture; l'une et l'autre sont encore dues à l'économie et à l'intelligence de M. Smith. Il a fait fabriquer des machines semblables à celles de M. de Rumford, pour les hospices et les autres administrations; par ce moyen il peut épargner beaucoup sur les sommes qui lui sont allouées, et il emploie ce bénéfice à acheter des denrées de meilleure qualité, et à donner aux forçats d'autres choses à leur usage. Tous ces avantages réunis établissent parmi ces gens une activité qui tient chez eux presque autant à la reconnaissance qu'à l'intérêt; ils exécutent leurs travaux en chantant, et ils y mettent tant de zèle qu'il ne s'y trouve pas le moindre faux emploi : le temps de charger une voiture est juste celui qu'il faut à une autre pour revenir du port, et le temps qu'elle met à y aller est suffisant pour qu'une troisième soit déchargée, et fasse place à la première : l'esprit de calcul et la grande habitude ont donné là-dessus une notion exacte. Il est aisé de juger de

l'ordre qui règne dans toute cette entreprise, en pensant qu'elle est presque terminée, et que l'état total des dépenses, qui procureront à Tarragone un des plus beaux ports de la Méditerranée, ne s'élève encore qu'à 8,568,378 réaux ardiens catalans. Le même ordre a lieu pour les individus qui sont employés volontairement à ces sortes de travaux, mais ceux-ci coûtent quatre fois plus que les autres. Cette manière de faire servir le rebut de la société à son avantage m'a paru toujours une chose admirable; c'est en employant ainsi leurs esclaves, leurs prisonniers, leurs soldats, que les anciens ont élevé ces édifices immenses qui causent notre étonnement autant au moins que notre admiration. Combien n'avons-nous pas encore de travaux à exécuter pour les approcher, et pour que la postérité trouve un jour à respecter quelque chose dans nos ruines!

#### PLANCHE LXIX. *XLIX*

*Restes des murs antiques de Tarragone.*

D'après ce que nous avons dit de Tarragone et de son ancienne puissance, on doit s'attendre à trouver dans cette ville de nombreux restes d'antiquités : en effet avant même de pénétrer dans son enceinte on est déjà frappé de la construction de ces murs; ce sont d'énormes blocs de rochers posés en désordre les uns sur les autres, et qui ont l'air d'être les ouvrages d'un peuple de géants; quelques uns des blocs ont treize pieds de longueur sur huit de large et autant de hauteur : au-dessus s'élève une construction romaine de pierres en bossage qui n'a aucun rapport avec son énorme base. Ce mélange de deux architectures fait ainsi le tour de la ville moderne, et s'étend même au-delà dans certaines parties : l'enceinte qu'il décrit étoit vraisemblablement celle de la ville ancienne dans le temps de sa fondation, et depuis composoit sa ligne de défense, comme est la citadelle de nos places fortes. Cet espace, quelque étendu qu'il soit, n'auroit jamais pu contenir la foule immense des habitants. Il s'agit à-présent de déterminer quel est le peuple qui a pu élever ces masses gigantesques : est-ce ici une de ces constructions attribuées par Strabon aux cyclopes, et qui marquent dans plusieurs contrées de l'Europe les premiers temps de l'architecture grecque? est-ce une fondation phénicienne ou seulement un ouvrage carthaginois? Cette dernière opinion est celle de M. Louis Petit-Radel, qui s'est appliqué à l'examen de ce genre d'architecture primitive, et dont les savantes recherches ont fini par établir, comme base fixe, un système qui auroit pu paroître d'abord hasardé : nous nous empressons de rapporter l'opinion qu'il nous a communiquée.

« Le monument des murs de Tarragone appartient certainement à l'époque où un très ancien peuple dominoit dans cette contrée : la construction gigantesque de ses murs est bien caractérisée,

« 1° Par leur épaisseur qui est de vingt pieds, et où l'on ne trouve cependant que trois rangs de pierres sur le plan;

« 2° Par la dimension de chaque bloc dont quelques uns ont treize pieds de longueur sur huit pieds de large et de haut;

« 3° Par l'architecture des portes terminées sans voûte, mais par une seule plate-bande;

« 4° Par une construction romaine à laquelle ces murs servent de fondation.

« Néanmoins quelque évident que soient les caractères qui doivent faire attribuer ce monument à un peuple très ancien, il n'offre pas le caractère essentiel et distinctif qui constitue proprement la construction cyclopéenne des villes primitives de la Grèce et de l'Italie.

« Les murs de ces villes ont une construction formée de blocs polygones irréguliers, et cette forme de matériaux exclut essentiellement le système d'une construction formée par assises horizontales et parallèles.

« La disposition par assises horizontales et parallèles des lits de



blocs, que l'on remarque dans les murs de Tarragone, exclut respectivement, par l'essence de son système, celui qui dans les constructions cyclopéennes n'offre à la vue aucune pierre qui ne soit enclavée tellement de tout côté qu'on peut en supprimer un grand nombre sans que le mur supérieur à la breche perde rien de son à-plomb.

«La conjecture la plus probable, à mon avis, qu'on puisse former sur l'origine de ce monument est de l'attribuer aux Carthaginois.

«D'après une vérification très récente que vient de faire M. Devoise, commissaire de nos relations extérieures à Tunis, qui a vu Tarragone, et qui avoit sous les yeux un dessin des murs de cette ville, que nous devons à M. Antonio de Marty, par l'entremise de M. le Chevalier, et de M. Viot, commissaire des relations extérieures à Barcelone, il est constaté que les massifs de constructions qu'on trouve à cinquante lieues à la ronde aux environs de Tunis sont tous d'une construction absolument semblable dans tous ces détails à celle des anciens murs de Tarragone. Si ces massifs existoient sur le sol même de Carthage, on pourroit penser qu'ils seroient probablement des restes d'édifices romains; mais leur distance affirme que ce sont des monuments du pays même, et le système de leur construction, conforme à celui qui regne dans les plus anciens monuments de l'Égypte et de l'Asie, concourt avec d'autres preuves à établir la différence constante qu'on voit régner entre les constructions asiatiques et les constructions européennes des plus anciennes époques.»

Nous nous bornerons à ajouter à cette opinion une observation que l'on fait rarement sur les monuments antiques, et qui n'est cependant pas sans intérêt. Les pierres en bossage, qui forment la seconde partie de ces murailles, sont dans plusieurs endroits marquées de lettres qui seroient à reconnoître les pierres, et à les placer suivant l'ordre que leur avoit assigné l'architecte : ces lettres sont grecques dans la plupart des colonies de l'Asie mineure, et ici elles sont semblables aux caractères inconnus que l'on retrouve sur les inscriptions et sur les médailles des premiers temps de l'Espagne; nouvelle preuve de l'authenticité du langage primitif des habitants, et de l'emploi qu'on en faisoit généralement.

• PLANCHE L.

*Vue du palais d'Auguste, nommé dans le pays Tour de Pilate.*

L'édifice le plus considérable de Tarragone, et qui seul suffiroit pour faire connoître l'importance et l'étendue de cette ancienne ville, est un palais que l'on appelle dans le pays palais d'Auguste, soit que cet empereur l'ait habité pendant son séjour à Tarragone, soit, comme nous le pensons, que ce fût la demeure du proconsul que l'empereur envoyoit pour gouverner la province. Les restes de cet édifice, qui subsistent encore, ont près de 1200 pieds de longueur; mais il est aisé de juger qu'il en avoit plus de 2000, en suivant les fondations de même nature qui ont l'air d'en faire partie. Les mesures de cet édifice, relevées exactement sur les lieux par M. Moulinier, prouvent évidemment qu'il s'étendoit jusqu'à l'église métropolitaine, et formoit un carré long qui occupoit presque tout le terrain de la ville actuelle. On n'est point étonné de cette magnificence quand on pense que sur les derniers temps de la république les habitations des particuliers rivalisoient déjà avec les temples des dieux. Le luxe de l'Asie avoit été transporté à Rome avec ses dépouilles; le Capitole, suivant Plutarque, n'étoit plus rien en comparaison du palais des Césars.

Déjà vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle de la fondation de Rome, L. Crassus employa le marbre pour décorer sa maison. Son gendre, Scaurus, bâtit la sienne avec une telle magnificence, qu'au rapport de Plin<sup>e</sup> elle égaloit le luxe des palais que construisirent long-temps après Néron et Caligula.

Ce genre de magnificence devint général sous l'empire d'Auguste,

1.

qui, disoit-on, avoit trouvé la ville bâtie de briques et l'avoit laissée bâtie en marbre.

Les palais destinés dans les provinces à loger les proconsuls ou les préfets, et qui seroient aux empereurs lorsqu'ils y faisoient des voyages, n'approchoient certainement pas de ceux des chefs de l'empire; mais cependant ils avoient une étendue et une magnificence proportionnées au rang des villes où ils se trouvoient: on peut en juger par celui-ci, qui en effet fut habité par plusieurs empereurs. Le séjour qu'y fit l'empereur Adrien pensa lui être fatal: un esclave attenta à sa vie dans un jardin où il se promenoit seul; l'empereur se défendit avec sang-froid jusqu'à l'arrivée de sa suite, et pardonna à cet esclave dont il sut que la raison étoit aliénée.

Une des façades de ce palais occupoit d'un côté toute la longueur du cirque, de manière qu'à Tarragone, comme à Rome, l'empereur, ou son représentant, pouvoit voir les jeux sans sortir de chez lui: ce côté du bâtiment est marqué par une grosse moulure à hauteur d'appui assez saillante. Dans les maisons qui sont aux environs, on trouve beaucoup de restes de cet immense édifice, tels que des arrachements de murs, et plusieurs pilastres assez bien conservés.

Nous avons dit que le palais d'Auguste s'étendoit jusqu'au terrain qu'occupe aujourd'hui l'église métropolitaine, et comprenoit l'espace que forme son enceinte; nous croyons également que la voûte de la chapelle, qui termine la croisée de l'église, du côté gauche, a fait partie de ce palais. Cette voûte en effet est antique, et si grande, qu'elle se prolonge derrière la chapelle, et forme une autre pièce qui seroit de réfectoire lorsque le chapitre étoit régulier; c'est aujourd'hui un magasin. La chapelle est celle du Saint-Sacrement, où est enterré don Antonio Augustin, et que ce savant archevêque avoit fait décorer de son vivant.

La vue de cette planche est prise du sommet des gradins de l'amphithéâtre, et vit-à-vis d'un chemin qui monte aux deux tours que l'on voit dans le fond. L'une de ces tours est connue dans le pays sous le nom de *la Tour de Pilate*; elle sert aujourd'hui de caserne à la garnison; elle est de forme carrée, et située dans l'emplacement du palais d'Auguste dont elle faisoit partie: on y voit encore de grandes voûtes très bien conservées dont on a fait des écuries.

PLANCHE LI.

*Seconde vue du palais d'Auguste.*

Cette planche représente la même tour de Pilate vue du côté de la ville, et donnant sur une petite place qui faisoit jadis partie d'une des cours du palais: une des portes qui communiquoient à cette place conserve encore son premier caractère. Sur l'autre face qui regarde l'intérieur de la ville, on distingue plusieurs pilastres d'ordre dorique, comme ceux dont nous avons parlé, et qui font juger que la décoration entière de ce palais appartenoit exclusivement à cet ordre.

PLANCHE LII.

*Détails géométriques.*

Les pilastres que l'on voit sur la planche précédente, et dont on a coté ici les mesures, sont d'un goût pur et d'un beau travail; ils sont sans base, et posent sur un stylobate assez élevé: l'entablement qui les couronne est noble et simple. Les fragments de sculpture qui sont aux deux côtés sont également d'un beau caractère, et paroissent du temps où les arts étoient dans leur plus grande perfection.

Le premier de ces fragments représente une tête de taureau en usage dans les sacrifices: elle est garnie de bandelettes et de nœuds, ainsi qu'on en voit plusieurs dans les frises antiques.

16

Sur le second on voit l'*apex* ou bonnet des flamines.

Dans le troisième on reconnoît l'*aspergillum*.

Ces trois fragments, autant qu'on peut le conjecturer, faisoient partie de la frise du temple consacré à Auguste. On sait que la ville de Tarragone donna à l'empire romain le déplorable exemple de défier ses maîtres : après avoir élevé à Auguste un autel pendant sa vie, elle lui consacra un temple après sa mort<sup>1</sup>, et joignit à cette bassesse celle de s'en glorifier en la proclamant dans ses médailles. Le temple fut cependant si mal construit que les empereurs Adrien et Septime-Sévère furent obligés d'y faire des réparations considérables pour empêcher sa ruine totale.

#### PLANCHE LIII.

*Vue des restes de l'amphithéâtre de Tarragone, prise du côté de la mer.*

Personne n'ignore la forme et l'usage des amphithéâtres : ces lieux attestent la cruauté des Romains depuis l'origine de leur empire jusqu'à sa destruction, depuis l'enlèvement des Sabines jusqu'aux persécutions des chrétiens. Dans ces arènes sanglantes on voyoit figurer tantôt des bêtes féroces, tantôt des hommes plus féroces encore, qui avoient appris à donner ou à recevoir la mort avec grâce : souvent de malheureux athlètes, ou de plus malheureux esclaves renversés par leurs adversaires, imploroient la pitié de quelque jeune femme qui d'un geste dispoit de sa vie.

Toutes les villes un peu considérables avoient de semblables spectacles et d'immenses édifices pour les représenter. Les mieux conservés sont, en Italie, le Colysée de Rome, celui de Vérone, de Capoue, de Pouzolles, et de Pola en Istrie; en France, les arènes de Nîmes, d'Arles, les amphithéâtres de Fréjus et de Bordeaux.

Celui de Tarragone, dont nous représentons ici les vestiges, ne le cède en rien à ceux-ci; sa situation étoit même plus belle, il étoit abrité des vents du nord et de l'ouest, et n'étoit ouvert que du côté du midi : les flots de la mer venoient se briser au bas de ses murs, et ses ruines présentent encore de ce côté trois voûtes qui servoient à soutenir les gradins, et à renfermer les bêtes féroces qui en sortoient par des portes intérieures pour entrer dans l'arène. C'est cette partie que représente cette planche : dans le fond on distingue le môle et les fortifications de la ville.

#### PLANCHE LIV.

*Vue de l'amphithéâtre du côté de la ville.*

L'amphithéâtre de Tarragone présente du côté de la ville les gradins qui faisoient face à l'intérieur de l'arène : on aperçoit sous ces gradins les voûtes qui les soutenoient, de même qu'une partie des galeries tournantes qui sont assez bien conservées : une autre partie de ces mêmes gradins, presque vis-à-vis de ceux-ci, est taillée dans le rocher même sur lequel la ville est assise. Le couvent du Miracle qui se trouve bâti presqu'au milieu de l'arène, et avec les matériaux de cet ancien édifice, empêche que l'on en découvre l'ovale entier. Cependant, moyennant plusieurs excavations que MM. Légier et Moulinier ont fait faire, ces artistes ont pu compter jusqu'à dix-neuf gradins, relever la plus grande partie de l'enceinte, et dessiner juste l'ellipse qu'elle forme : ils se sont convaincus, par cette excavation, que le sol de l'arène étoit plus bas de douze pieds que le sol actuel. Il est à craindre que le reste de ce monument n'ait à souffrir par les travaux que l'on fait pour le port; on a déjà même fait sauter une partie des gradins taillés dans le roc pour réparer le couvent du Miracle, qui sert à présent de demeure aux galériens employés à la construction du môle.

(1) *Templum ut in colonia Tarraconensi strueretur Augusto, petentibus Hispanis permixtum; datumque in omnes provincias exemplum.*

Tacit., Ann., lib. I. 78.

#### PLANCHE LV.

*Restes de l'aqueduc de Tarragone.*

Si l'on est attristé par le souvenir des scènes cruelles que rappellent les amphithéâtres romains, on éprouve une sorte de consolation à la vue des aqueducs qui attestent à la fois la grandeur, la magnificence, et les soins du gouvernement de Rome. Quoi de plus majestueux, de plus imposant que cette longue suite d'arcades doubles, et quelquefois triples, qui traversent un espace de trente et jusqu'à soixante milles, travaux immenses élevés seulement pour l'avantage de l'humanité! Rien n'arrêtoit les Romains dans ce noble but : une montagne se présentait-elle, elle étoit ou coupée ou percée; falloit-il traverser un vallon, on jetoit un pont d'une colline à l'autre, et le vallon disparaissoit. L'orgueil romain se plaisoit à vaincre ainsi la nature : des eaux salubres et abondantes répandoient la santé dans toute l'étendue de l'empire. Outre que les Romains pensoient que le bien être des habitants d'une ville, pendant la courte durée de leur vie, exigeoit ces dépenses énormes faites aux frais de l'état, ils travailloient de plus pour les siècles à venir, parcequ'ils s'en croyoient assurés; ils jugeoient de la durée de leur empire par sa force et son étendue, et ne croyoient pas que jamais leurs monuments, quelques solides qu'ils fussent, pussent survivre à leur puissance. La terre est cependant depuis douze siècles couverte de débris, qui seuls rappellent encore leurs illustres fondateurs : ces ruines, auxquelles s'attachent de tels souvenirs, parlent toujours fortement au cœur, et l'aqueduc que représente cette planche, ainsi isolé au milieu de la campagne, nous a frappés par son aspect à-la-fois élégant et majestueux. Il est triste de ne pouvoir rendre par la gravure ces teintes brillantes que produit le soleil du midi sur les monuments, et le ciel d'azur qui fait le fond de ce beau tableau et lui donne une grande partie de son éclat; on peut du moins se faire une idée des formes qui plaisent encore par leur ensemble et leur harmonie. Cet aqueduc consiste en un double rang d'arcades qui unit deux collines situées à une lieue de Tarragone. Il est connu dans le pays sous le nom de *pont de Ferreras*, et faisoit partie d'un conduit d'eau qui commençoit à un lieu nommé *pont d'Armentera*, à vingt-huit milles ou sept lieues de Tarragone : l'eau passoit sur le rang supérieur des arcades.

Ce monument est composé de vingt-cinq arches supérieures et de onze inférieures; les jambages des petites se dirigent en talus, c'est-à-dire qu'elles sont plus grosses par le bas qu'elles ne le sont à leurs impostes : il en est de même des grands arcs dont chaque assise est beaucoup plus saillante que celle des petits pied-droits. Cette grande saillie étoit nécessaire pour donner plus de force et de solidité à l'aqueduc, aussi les pied-droits de ces grands arcs s'étendent-ils beaucoup par le bas; mais malgré le retrécissement des arcs, si on se place à une distance convenable pour voir l'ensemble de l'édifice, ces irrégularités disparaissent, et on est étonné d'y trouver une proportion aussi élégante que solide. Il paroît qu'il fut construit du temps des premiers empereurs, quoi qu'il ait peu de régularité : la coupe du trait n'a pas été aussi soignée que dans plusieurs monuments semblables de la France et de l'Espagne : on remarque sur-tout beaucoup de négligence dans les archivoltes ou bandages des arcs; on y trouve un nombre incomplet de douelles à partir de la clef de l'archivolte; on en voit souvent d'un seul côté deux ou trois de plus qu'à l'autre, et quelquefois une seule pierre tient lieu de deux de ces mêmes douelles : il est même des arcs qui n'en ont que dix-huit, tandis

(1) Pujades s'est trompé dans l'ouvrage qu'il a publié sur la Catalogne, lorsqu'il dit, folio 74, que le pont de Ferreras est composé de trois arcades placées l'une sur l'autre; il n'y a jamais eu que les deux qui existent encore aujourd'hui. Pons de Ycart, plus ancien que Pujades, n'en compte pas davantage dans la description qu'il donne de Tarragone, et l'inspection du monument fait bien connoître qu'il n'y en a jamais eu un plus grand nombre.

qu'à d'autres on en compte dix-neuf, vingt, et vingt et une; mais ce peu de soin ne s'aperçoit pas en regardant l'ensemble. On remarque vers le milieu une coupure de dix à douze pieds dont les pierres se sont écroulées, ce qui a donné lieu à un événement assez singulier, que nous avons essayé de rappeler sur cette planche. Un officier des gardes wallones fit le pari de passer à cheval sur le haut de l'aqueduc, d'un côté à l'autre; arrivé à cette coupure, dont il n'avoit pu calculer d'en-bas la largeur, il se trouva arrêté: alors son cheval ayant mesuré l'espace et faisant des difficultés pour le franchir, il lui banda les yeux sans descendre, et parvint à le lui faire sauter, au grand étonnement des spectateurs. A cent pas de ce lieu on aperçoit l'endroit d'où on a tiré les matériaux pour être employés à la construction. La qualité de la pierre est poreuse et roussâtre; elle est assez tendre à travailler, mais elle durcit à l'air. Nous avons dit que le pont de Ferreras faisoit partie d'un aqueduc beaucoup plus considérable, et dont l'utilité étoit fort grande pour la ville de Tarragone: l'invasion des barbares et les différentes révolutions qu'éprouva cette ville détruisirent ce monument, et les habitants furent long-temps réduits à boire de l'eau bourbeuse et malsaine. C'est depuis quelques années seulement qu'un digne prélat, don Joachin de Santiyán y Valdivielso, archevêque de Tarragone, entreprit à ses frais de rétablir l'aqueduc, et de procurer ainsi à ses diocésains l'avantage précieux dont ils étoient privés: il fit en conséquence reconnoître les ruines de cet aqueduc, et s'assura que la partie souterraine n'avoit pas été endommagée. Ce grand ouvrage fut commencé en 1780, par l'architecte don Juan Ant. de Rovirra. La mort du vertueux archevêque ne lui permit pas de recueillir le fruit de son patriotisme; mais il avoit prévu jusqu'à cet obstacle, et il avoit laissé des fonds au moyen desquels on put continuer après lui ce qu'il avoit commencé. Ces fonds furent religieusement employés, et depuis environ douze ans les habitants de Tarragone jouissent de ses bienfaits, et bénissent sa mémoire.

## PLANCHE LVI.

Détail des monuments de Tarragone.

Lettres A, B, C, D, E, plan et coupe de l'aqueduc.

Nous avons dit que l'aqueduc de Tarragone n'étoit pas d'une construction très régulière; il est aisé de s'en convaincre par le plan et la coupe que représente cette planche: on remarque entre les trois arcades du milieu des distances inégales, et d'autres irrégularités. Quant à la construction de l'édifice, on a dû se conformer aux inégalités du terrain, que l'élévation A fait exactement connoître. Les arches d'en-bas sont au nombre de onze, et celles d'en-haut de vingt-cinq: les onze qui forment le milieu des arcades supérieures sont égales entre elles, parcequ'elles portent sur les onze inférieures; les autres vont en diminuant de chaque côté jusqu'au haut des deux collines. Les arches du milieu du rang inférieur, C, sont les plus élevées de toutes; D, E, indiquent les plus basses qui sont placées sur le terrain. La hauteur de tout l'édifice est de 92 pieds, dont 52 forment l'élévation de l'étage inférieur, et 40 celle de l'étage supérieur: il a 660 pieds de longueur.

Plan de l'Amphithéâtre.

- a. Couvent du Miracle, servant de caserne aux forçats qui travaillent au port.
- b. Arene de l'amphithéâtre.
- c. Gradins taillés dans le roc du côté de la ville.
- d. Partie de gradins faits en maçonnerie du côté de la mer.

(1) Il est bon d'observer que le pont de Ferreras n'a pas été jugé nécessaire dans le rétablissement du nouvel aqueduc qui se trouve beaucoup plus court que l'ancien.

1

e. Voûtes de l'amphithéâtre.

f. Vomitoire qui se conserve encore d'un côté.

g. h. Morceau de mur, vraisemblablement destiné au même usage.

G. Coupe de l'amphithéâtre qui répond à la partie du plan et à la vue pittoresque du côté de la terre.

kk. Excavations faites pour trouver le fond de l'arene.

l. Cuisine des forçats pratiquée dans une des voûtes de l'amphithéâtre.

On voit par le plan de cet amphithéâtre quelles étoient ses dimensions: il a dans sa plus grande longueur 260 pieds, et 170 dans sa plus petite.

Cirque de Tarragone.

Nous n'entrerons point dans un détail superflu sur les cirques des Romains, décrits depuis long-temps par Onuphrius Panvinius, Boulanger, Bianconi, ce dernier, sur-tout, ayant fondé son opinion sur les plans exactement relevés du cirque de Caracalla à Rome, répandit de nouvelles lumières sur ce sujet: cependant il ne put l'approfondir autant qu'il m'a été possible de le faire par la découverte, en 1799, de la mosaïque d'Italica, sur laquelle se trouve représenté un cirque dans le plus grand détail. Ce monument fut alors pour moi une occasion de donner de nouvelles lumières sur les différentes parties de ces sortes d'édifices, et principalement sur le côté circulaire où se trouvoient les *carceres*, et qui dans la mosaïque est placé obliquement, ainsi que dans le cirque de Caracalla. La même circonstance n'existe pas dans celui de Tarragone où les *carceres* sont bâties régulièrement de chaque côté; il paroît que l'usage de les construire ainsi dura jusqu'au siècle d'Auguste, et que les changements à cet égard n'eurent lieu que long-temps après. Quant aux autres parties de l'édifice, on pourra les comparer aux différents cirques connus, dont les mesures se trouvent dans l'ouvrage de la *Mosaïque d'Italica*, ainsi que des recherches assez étendues sur cette matière: nous y renvoyons le lecteur, et nous nous bornerons à indiquer ce que le cirque de Tarragone offre de plus remarquable. Le P. Florez en a publié une description dans laquelle il lui donne plus de 500 pieds de long sur 300 de large. Un Irlandois, lord Coningham, obtint, en 1754, la permission d'y faire des excavations: il trouva une allée taillée dans le roc même, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore plus grand que le P. Florez ne l'avoit cru. Le couvent de Saint-Dominique ayant été bâti sur le terrain qu'occupoit ce cirque, et placé à l'une de ses extrémités, il est impossible aujourd'hui d'établir au juste sa véritable longueur. MM. Legier et Moulinier, à l'exactitude desquels on peut se rapporter, en ont mesuré 929 pieds castillans jusqu'à la porte de l'église de ce couvent, où ils ont été forcés de s'arrêter: mais des roches vives plus élevées que le terrain, qu'ils ont trouvées dans une rue, à la distance d'environ 140 pieds de cette porte, leur ont prouvé que le cirque n'avoit pas tout-à-fait 1100 pieds de longueur.

Il est bien difficile, à moins d'une extrême attention, d'apercevoir les restes de ce cirque; il faut, pour y parvenir, entrer dans les maisons bâties sur le terrain qui fut autrefois son enceinte. Cependant la plupart des voûtes qui soutenoient les *subsellia* ou gradins subsistent encore, et se trouvent enclavées dans les maisons qui couvrent aujourd'hui ce terrain: elles servent d'écuries ou de boutiques, et les plus hautes forment le premier étage.

L'entrée principale du cirque est masquée par la muraille actuelle de la ville. Le mur intérieur, qui existe encore, est enclavé au-dessus du terrain de 10 pieds castillans: sa hauteur est bien déterminée par une moulure qu'on voit régner sur toute sa circonférence (*voyez le profil de la lettre L sur le plan*). Cette hauteur, la même qu'il a dû avoir dans le principe, nous prouve que le sol n'a pas été exhaussé dans cette partie. Ce mur est tantôt apparent et tantôt renfermé

17

dans les maisons : dans une des rues qui coupent un des côtés du cirque, on en découvre une portion sur laquelle on aperçoit encore les trois premiers gradins ; et on peut se convaincre que dans toute sa longueur il étoit surmonté d'un petit *dé* ou socle, qui laissoit derrière lui un intervalle d'un pied et demi, au-dessus duquel s'élevoient les gradins.

Les *carceres* du cirque de Tarragone étoient au nombre de douze, six de chaque côté de l'entrée principale : l'extrémité où elles se trouvoient placées étoit arrondie, comme nous l'avons déjà observé. Le mur extérieur du côté droit étoit aussi le mur principal d'un des côtés du palais des empereurs : ce bel-édifice, qui s'élevoit majestueusement au-dessus des gradins, décoroit le cirque, et présentoit aux spectateurs des courses un magnifique point de vue. Cette circonstance donne lieu de croire que le palais et le cirque furent bâtis en même temps, et que l'époque de leur construction est celle du règne d'Auguste, et peut-être même du séjour qu'il fit à Tarragone. On voit, du côté gauche, une colonne cannelée distante du mur intérieur d'environ vingt pieds : le temps ne l'a pas entièrement détruite ; il en existe encore le tiers, et sa base, qui est attique, est assez bien conservée. Il est difficile de pouvoir déterminer le motif qui peut avoir fait placer dans l'arène cette colonne, qui devoit embarrasser les courses de chars, et les exposer ou à se briser contre elle, ou à se précipiter dans l'Europe, qui n'en étoit pas distant de dix pieds. Cette circonstance, qui ne se remarque dans aucun édifice de ce genre, me fait penser que cette colonne a été placée là postérieurement, et dans les temps du Bas-Empire.

Il est question des jeux du cirque de Tarragone dans une belle inscription gravée en l'honneur d'un aurige ou conducteur de char, et que ses maîtres lui dédierent. La pierre qui contient cette inscription se voit dans le palais archiépiscopal de Tarragone : on y remarque la figure de ce cocher ; il tient une palme dans sa main gauche : la figure a un pied de hauteur, et toute la pierre trois pieds et demi de hauteur sur deux de large.

La loi que nous nous sommes faite, de ne donner que des inscriptions inédites, nous empêche de rapporter celle-ci, que l'on peut lire dans Florez, tome XXIV, p. 226, dans Grutter, p. 330, et dans Masdeu, tome VI, p. 266. Nous en transcrivons cependant les six derniers vers, qui ont beaucoup plus de grace et d'élégance qu'on n'en trouve ordinairement dans le style lapidaire.

*Nec mihi concessa est morituro gloria circi  
Donaret lacrimas ne pia turba mihi  
Ussere ardentis intus mea viscera morbi  
Vincere quos medicæ non potuere manus  
Spargere precor flores supra mea busta viator  
Favisti vivo forsitan ipse mihi.*

On trouve une preuve de la célébrité du cirque de Tarragone dans l'inscription de Barcelone, par laquelle Cœcilius Optatus ordonna que les combats de pugilat, qu'il fondoit dans cette dernière ville, fussent transférés à Tarragone si on contrevenoit à sa volonté. *Ad remp. tarrac. transferrî jubeo, sub eadem formâ spectaculorum quod supradictum est edendorum Tarraconæ.* (Voyez à la fin de la province l'inscription n° 1.)

*Explication des lettres de renvoi sur le cirque de Tarragone.*

- a. Fontaine moderne.
- b. Colonne cannelée que l'on croit avoir servi de *meta* ou borne, mais vraisemblablement rapportée postérieurement.
- d. Machine hydraulique de la fontaine.
- e. Marché aux poissons.
- f. Grande voûte qui servoit probablement d'écuries aux chevaux destinés à la course.
- g. Fontaine publique.

h. Stylobate du palais d'Auguste. On peut juger par cette coupe de toute l'étendue du palais élevé à plus de trente pieds au-dessus du cirque, et le dominant de tout côté.

j. Murailles de la ville.

k. Rue de la Rambla.

Le bout du bâtiment qui est opposé aux *carceres* est occupé par le couvent de Saint-Dominique, et la plupart des voûtes des deux côtés qui soutenoient les gradins sont, comme on peut le juger par le plan, enfouies dans l'intérieur des maisons : le sol de la ville s'éleve au-dessus d'une partie des *carceres*, et les murailles empêchent qu'elles ne soient éclairées. Plusieurs de ces *carceres* sont encombrées par les éboulements de terre, ce qui empêche d'en faire le relevé : une partie des autres voûtes, dans toute la longueur des deux côtés, a été détruite pour la construction des maisons, et celles qui ont été conservées forment des boutiques et des magasins militaires. Ces voûtes anciennement soutenoient les gradins, et servoient, je pense, dans l'intervalle des jeux, aux marchands, et à d'autres gens qui remplissoient le cirque ; c'est ce que Horace exprime par les *astrologues du cirque* : Il paroît que ce lieu étoit à-la-fois une promenade, un marché public, et une place de discussion pour les affaires.

#### PLANCHE LVII.

*Vue des restes de chambres sépulcrales près de Tarragone.*

Cet édifice, dont il nous a paru difficile de déterminer l'usage, nous a semblé appartenir à des chambres sépulcrales, par la forme des niches qu'il contient. Il est certainement de construction romaine, mais du temps du Bas-Empire, et ne paroît pas avoir servi long-temps à sa destination : il fut transformé en église dans le moyen âge ; il est à peu de distance du chemin de Tarragone, à gauche en sortant de cette ville.

#### PLANCHE LVIII.

*Divers fragments d'antiquités à Tarragone.*

Les n° 1, 2, 3, 4, 5, sont des morceaux de terre cuite trouvés à Tarragone, et fabriqués dans cette ville. Le chanoine don Carlos de Posada, habile antiquaire, et digne successeur de Antonio Augustin, de Finestres, de Foguet, etc., a rassemblé plus de douze cents fragments de ces vases, pareils à ceux de Sagonte, si estimés des Romains ; ils sont tous marqués des lettres initiales des différents fabricants, souvent même de leur nom en entier. Je ne connois pas en Italie de collection plus considérable, fabriquée sur-tout dans une seule ville. Il seroit utile, pour l'intelligence des inscriptions, que ce savant publiât une espèce de dictionnaire de ces noms dans le genre des tables de Grutter et de Muratori. Les fragments de cette planche sont remarquables par la différence que l'on observe dans leur dessin : nous les avons classés ainsi pour montrer combien dans les plus petites choses la marche des arts est uniforme. Les trois premiers numéros sont progressivement d'un dessin plus pur ; le quatrième est aussi bien qu'on puisse faire ; le cinquième commence à décliner ; le sixième enfin appartient au temps de la décadence des arts, et a une analogie singulière avec les médailles des rois goths : du reste la matière est la même ; les derniers fragments sont même d'une plus belle pâte. Le n° 7 est une petite idole de bois trouvée dans un coffre de marbre sous le seuil d'une porte ; c'est le dieu *Limen*, ou la déesse *Limentina* des anciens, qui préservoit la maison, et que dans la construction l'on plaçoit au-dessous de l'entrée principale. On a trouvé dans une maison de Pompéïa, au milieu d'un pavé en mosaïque, cette inscription : *Salve, hospes ; je vous salue, mon*

(1) *Quis Limentinum (dit Arnobe), quis Lînam custodiam liminum gerere et janitorum officia sustinere credit.* Lib. IV, p. 132.

hôte; expression à-la-fois noble et simple, qui retraçoit une des plus belles qualités des anciens, leur respect pour les pauvres et les étrangers, qu'ils regardoient comme envoyés par Jupiter'. Cette petite divinité est la première que j'ai vue : on en trouve très rarement, soit qu'étant de bois elles n'aient point fixé l'attention dans les excavations que l'on a faites, soit qu'on les ait cru trop peu importantes pour en faire mention.

## PLANCHE LIX.

*Fragments de sculpture antique à Tarragone.*

Nous avons réuni sur cette planche quelques uns des principaux fragments de sculpture antique que l'on voit à Tarragone: il en existe d'autres d'un meilleur travail, mais trop mutilés pour être représentés; de ce nombre est la moitié d'une tête de Lucius Verus, d'un dessin excellent, que l'on voit dans la maison d'un chanoine, au-dessus de la porte d'une chambre; une tête de Bacchus, placée dans le mur d'une maison près de la cathédrale; un bas-relief représentant un combat, dans le jardin de M. de Montolieu; et divers fragments chez le chanoine don Domingo Salas.

Sur le premier bas-relief on distingue deux sacrificateurs; l'un tient d'une main la victime, et de l'autre, la hache des sacrifices. Le second sacrificateur est un jeune homme qui porte le vase dans lequel on recueillait le sang.

*Supponunt alii cultros tepidumque cruorem  
Suscipiunt pateris...*

VIRG.

Au-dessous sont des figures de femmes faisant partie d'un autre bas-relief, dont il est difficile de déterminer le sujet. Plus bas est une tête de femme en marbre, d'un beau caractère, et d'une conservation parfaite. Des deux côtés on voit deux bas-reliefs fort curieux: le premier, à gauche, est une statue de Minerve d'un travail précieux; elle est l'offrande d'un charpentier, *tabularius*, de l'empereur Claude: son nom ne s'y trouve pas mentionné, peut-être étoit-il dans la partie qui a été détruite. On connoît peu d'inscriptions de charpentiers: la plupart sont dédiées à Sylvain; celle-ci étoit à Minerve, et son auteur étoit vraisemblablement attaché à la personne de l'empereur, comme certains ouvriers le sont de nos jours à des personnages puissants.

Après de ce bas-relief est une figure de faune dans une attitude connue. De l'autre côté se voit une statue dont le costume singulier est difficile à reconnoître: la chaussure diffère de tout ce que j'ai vu dans les monuments anciens; elle paroît être du genre de celle nommée *baxeæ* dans Plaute<sup>2</sup> et dans Apulée; alors le personnage seroit un philosophe du pays, vêtu du *pallium*, et portant la barbe, comme sembleroit l'indiquer le passage suivant qui réunit ces trois circonstances: *Nec quid pallio, baculoque, et baxeis, et hircino barbatio philosophum fingeret*<sup>3</sup>.

Le travail de cette figure est du plus mauvais goût, et d'un temps peu antérieur à l'invasion des Goths. On voit sur la gauche la figure en bronze d'un satyre barbu, assez semblable aux figures bizarres des dieux gaulois que l'on rencontre dans quelques cabinets. Ce satyre est auprès d'un sarcophage représentant l'enlèvement de Proserpine, sujet sur lequel nous avons donné des détails en parlant d'un monument semblable trouvé à Barcelone; celui-ci est postérieur, et d'un travail détestable: la disposition des figures est d'ailleurs à-peu-près la même, à l'exception du char qui est attelé de deux dragons au lieu de chevaux, ainsi qu'on le remarque dans plusieurs bas-reliefs.

(1)  $\text{Ἡρῆς γὰρ δῖος εἶεν ἀνεσῆκε}$   
 $\text{Ζεῦσι τε, Πηνελόπει τε.}$

HOM., Od. 2, v. 207.

(2) Plaute, *Mén.*, 2, 3, 40.

## PLANCHE LX.

*Vue intérieure de la cathédrale de Tarragone.*

On croit assez généralement que Bérenger, évêque de Vique, nommé par le pape Urbain II à l'archevêché de Tarragone pendant que cette ville étoit sous la domination musulmane, fut celui qui commença la construction de son église métropolitaine: si ce fait est exact, on doit en fixer l'époque à la fin du XI<sup>e</sup> siècle.

Nous ne pouvons cependant nous dissimuler que ce système souffre beaucoup de difficultés, ainsi que l'observe le P. Florez (*Esp. sacr.*, t. XXV). En supposant que les comtes de Catalogne se soient emparés de Tarragone du temps de Bérenger, ils ne peuvent s'être maintenus long-temps dans sa possession. La chronique de Clarius, imprimée dans le *Spicilege* de don Luc d'Acheri, et la pièce trois cent quarante de la *Marca Hispanica*, nous apprennent que les Maures firent une irruption en Catalogne l'an 1108, et qu'ils parvinrent jusqu'au Panadez; d'où il faut conclure que s'ils avoient perdu Tarragone, ils la reprirent à cette époque, et détruisirent vraisemblablement l'église que Bérenger avoit commencée.

Le témoignage du moine Orderic Vital, auteur contemporain, donne du poids à cette conjecture. Il assure qu'en l'année 1116, lorsque saint Oldegaire, François de nation et évêque de Barcelone, fut nommé par le pape à l'archevêché de Tarragone, l'enceinte de l'église métropolitaine<sup>4</sup> étoit remplie de grands arbres que la négligence y avoit laissé croître.

Un des premiers soins de saint Oldegaire fut le rétablissement de cette église: tous les souverains, toutes les personnes riches de la province, et toutes les cathédrales qui dépendoient de cette métropole y contribuèrent. Ceci résulte d'une bulle que donna le pape Innocent II, en 1133, qui prouve qu'alors l'édifice n'étoit pas achevé.

Quoi qu'il en soit de l'époque de sa fondation, elle est aujourd'hui la première de la principauté de Catalogne pour la grandeur et la solidité. Sa longueur, depuis la balustrade du maître-autel jusqu'à l'entrée principale, est de 389 palmes catalanes (12 palmes castillanes composent 13 palmes catalanes); celle du maître-autel ou presbytère est de 78 palmes jusqu'au mur qui ferme l'église à l'orient; d'où il résulte que sa longueur totale est de 467 palmes. La largeur d'un mur à l'autre est de 251 palmes, non comprises les chapelles de chaque côté qu'on ne peut faire entrer dans ce calcul, par la raison que leur profondeur n'est pas égale.

Ce vaste édifice est construit dans le style qu'on appelle gothique: il est à trois nefs; la largeur de celle du milieu est de 61 palmes: le chœur en occupe une grande partie, et lui fait perdre de sa beauté. Les piliers, qui soutiennent les voûtes, sont des groupes de cylindres avec leurs bases et chapiteaux, mais dont la hauteur et la grosseur sont proportionnées à la grandeur de tout l'édifice. Sa croisée est grande, et s'ouvre en haut pour former une espèce de dôme octogone. Son élévation prise depuis le sol jusqu'à l'intérieur de la lanterne est, suivant don Antonio Ponz<sup>5</sup>, de 137 palmes.

Le retable du maître-autel, construit d'une espèce d'albâtre, a été fait avant le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, et par conséquent est antérieur au rétablissement des beaux-arts. Il est l'ouvrage de Pierre Juan, né à Tarragone, et de Guillaume de Mota. Ils y ont sculpté la vie et la passion de Jésus-Christ, et le martyre de sainte Thérèse. Le maître-autel est orné de plusieurs statues, et son tabernacle est d'un marbre qui imite celui de Carrare: les figures y sont peut-être trop multipliées, mais leur détail est intéressant.

Le sanctuaire n'a de remarquable que le mausolée de Jean, fils de Jacques II, roi d'Aragon, archevêque de Tolède, patriarche

(3) Apul., de *Asin. aur.* II, p. 260.(4) Order. Vital, *Hist. eccl.*, lib. XIII, p. 892.(5) *Voyage de Espana*, t. XIII, p. 166.

d'Alexandrie, et administrateur de l'archevêché de Tarragone, mort en 1334. La statue de ce prélat est de marbre blanc, et l'artiste a donné à la tête une belle expression.

Les fonts baptismaux offrent une pièce précieuse; c'est une cuve portée sur quatre lions, de forme carrée, de huit pieds de long sur cinq de large; sa profondeur a un pied dix pouces. Cette cuve est d'un seul morceau de marbre blanc très pur: une tradition ridicule la fait regarder comme ayant servi de baignoire à Cléopâtre.

On compte dix-huit chapelles dans cette église; nous indiquons celles qui, sous le rapport des arts, méritent d'être remarquées.

La chapelle des onze mille Vierges et celle de Saint-Michel, entre lesquelles on voit le tombeau d'un archevêque de Tarragone, Gaspard Cervantes, qui assista au concile de Trente. Ce monument consiste en une belle urne de marbre, des figures allégoriques représentant des vertus, et d'autres ornements bien exécutés.

La chapelle de Sainte-Trinite forme un carré, dont les quatre coins s'avancent en saillie dans l'intérieur pour supporter un dôme qui est surmonté d'une lanterne: on a pratiqué dans les angles des niches où l'on a placé les quatre vertus cardinales en marbre blanc. Les murs de cette chapelle sont incrustés de très beaux marbres de diverses couleurs, divisés en panneaux par des encadrements de marbre jaune: ces panneaux sont ornés de médaillons aussi en marbre. Cette chapelle est décorée par des pilastres variés et surmontés de chapiteaux d'ordre ionique en marbre blanc: aux deux côtés et sur l'autel, on voit de grands bas-reliefs en marbre blanc représentant des miracles de cette sainte.

La chapelle du Saint-Sacrement renferme le mausolée en marbre du savant Antonio Augustin, archevêque de Tarragone, et légat du saint-siège en Espagne. Dire que cette chapelle est son ouvrage, c'est en faire l'éloge: personne n'ignore que ce prélat réunissoit au bon goût de vastes connaissances, et qu'il eut la gloire de créer, en quelque sorte, la science numismatique. La voûte de la chapelle où il est enterré est de construction romaine, ainsi que nous l'avons déjà observé en parlant du palais d'Auguste.

Vis-à-vis, et entre la quatrième et la cinquième chapelle à droite en entrant, est construit le tombeau le plus remarquable de l'église; c'est celui de don Juan Terès, qui réunissoit la dignité d'archevêque de Tarragone à celle de vice-roi de Catalogne. L'inscription qu'on lit sur la face principale indique qu'il étoit âgé de soixante-quatre ans lorsqu'il mourut, le 2 juillet 1603.

La forme de ce tombeau est celle d'un temple carré, dont chacune des deux faces principales est décorée de quatre colonnes d'ordre corinthien surmontées d'un attique, et d'une coupole qui lui sert de couronnement. Sur son entablement on a placé huit statues allégoriques de vertus, précisément au-dessus des huit colonnes. La coupole est terminée par un obélisque. Sous cette coupole et au milieu du petit temple est placée l'urne funéraire; elle est soutenue par quatre lions: sur la face du tombeau qui regarde la chapelle du Saint-Sacrement sont les armes du prélat, soutenues par deux enfants. Ce mausolée est tout entier en marbre.

#### PLANCHE LXI.

*Fenêtre arabe dans le cloître de la cathédrale de Tarragone.*

Ce monument en marbre est travaillé avec la plus grande élégance; il est vraisemblable qu'il servoit de fenêtre à la demeure de quelque particulier riche. On voit par les dessins rapportés d'Égypte, par les membres de l'institut du Caire, que les fenêtres des édifices arabes sont en très petit nombre dans les maisons, mais qu'elles sont exécutées avec soin: la plupart sont entourées de contre-vents en bois fort saillants, et sculptés avec une magnificence extrême. Je serois néanmoins porté à croire que celle-ci appartenoit à quelque mosquée, ou qu'elle servoit à renfermer,

chez quelque riche particulier, le livre du Coran, dont il auroit voulu décorer ainsi la place comme une espèce de sanctuaire. L'inscription porte: «Au nom de Dieu; la bénédiction de Dieu à Abdala Abderahman, prince des fideles; que Dieu prolonge le reste de ses jours. Lequel Abdala a fait faire, par la main de son serviteur Giafar, cet ouvrage commencé et conclu dans l'année 349.»

L'année de l'égire 349 correspond à 960 de l'ère chrétienne.

Cette fenêtre appartenoit peut-être à la petite chapelle que les mahométans plaçoient dans leurs mosquées, pour y faire la prière en présence du peuple. On a conservé cet emplacement dans la cathédrale de Cordoue, autrefois mosquée des Arabes.

#### PLANCHE LXII.

*Vue du cloître de la cathédrale de Tarragone, prise sous une des galeries.*

On entre dans le cloître de l'église métropolitaine de Tarragone par une porte placée à la croisée gauche de l'église, entre la chapelle du Saint-Sacrement et celle de Sainte-Barbe. La forme de ce cloître est carrée; on a fait un très joli jardin du préau qui est dans le milieu. Sa décoration extérieure, plus remarquable par sa singularité que celle de l'église, donne sur ce jardin: elle consiste en six grands arcs à chaque face, dont chacun est divisé en trois arcs plus petits; ceux-ci sont soutenus par des piliers en marbre blanc pour lesquels on ne s'est assujéti à aucun ordre d'architecture: tous les chapiteaux diffèrent entre eux; les uns sont formés de feuilles légères, d'autres contiennent des branches, des oiseaux, des figures d'hommes, d'enfants, et d'animaux, sculptés avec précision et élégance: c'est un mélange singulier, mais curieux des genres gothique et arabe. Quelques uns sont de fort bon goût: on y remarque, comme dans tous les monuments arabes, un souvenir de l'architecture égyptienne que ces peuples imitoient naturellement, et qu'ils adapterent à leurs mœurs en la rendant plus légère. Les arcs qui posent sur les colonnes sont en forme de voûtes d'ogives.

Il y a dans le milieu de ce cloître un bassin circulaire, où l'on a placé une grande cuve de marbre blanc: cette pièce, qu'on vient d'y poser récemment, est antique, ainsi que le tombeau représentant l'enlèvement de Proserpine que nous avons donné dans une des planches précédentes.

#### PLANCHE LXIII.

*Vue extérieure de la cathédrale de Tarragone.*

Cette église antique est la plus belle peut-être et la plus importante de la Catalogne. Elle s'élève majestueusement au milieu de la ville: on y arrive par un escalier magnifique; des deux côtés sont des fontaines alimentées par les eaux de l'aqueduc nouvellement construit. La façade de l'église est gothique et d'un beau travail. Sa situation ajoute à sa beauté.

#### PLANCHE LXIV.

*Chapiteaux du cloître de Tarragone.*

Ces chapiteaux, comme nous l'avons dit plus haut, ont une élégance naturelle que l'on ne trouve point dans des compositions plus recherchées: ils tiennent du goût égyptien et de cette architecture orientale qui fut introduite en Europe par les Arabes, ou que l'on alla prendre chez eux dans le temps des croisades. Un de ces chapiteaux représente un sujet bizarre, c'est l'enterrement d'un chat par une troupe de rats. Ces sortes de fantaisies se remarquent souvent dans les ouvrages de cette époque: elles étoient peut-être des allusions à quelques aventures de ce temps-là, ou seulement un caprice des artistes, qui dans le nombre de leurs productions variées y introduisoient de semblables scènes sans conséquence.

## PLANCHE LXV.

*Vue du col de Balaguer<sup>(1)</sup>.*

En sortant de Tarragone pour se rendre à Tortose, on passe sur un pont de pierre la rivière de *Francoli*, qui arrose la belle plaine de Tarragone, connue dans le pays sous le nom de *Campo de Tarragona*. Cette campagne égale en richesse tout ce que l'on peut voir de plus beau en Italie : les arbres, les vignes, et les moissons s'y confondent, et présentent à-la-fois l'assemblage de trois différentes récoltes. Au bout de deux heures on arrive à Villa-Seca; et deux lieues plus loin à Cambrils, village assez bien bâti. A 500 toises de ce lieu est située une ferme, près de laquelle on a découvert, il y a quelques années, deux colonnes milliaires qui servoient de tombeaux; elles avoient été creusées ainsi vraisemblablement du temps des Goths : les ossements étoient bien conservés, et l'on pouvoit aisément distinguer que les uns étoient d'un homme, et les autres d'une femme. L'une de ces colonnes portoit encore son inscription, que l'on peut voir à la fin de la description de cette province. Le maître de cette ferme a pris ses arrangements pour être enterré dans une de ces colonnes, et sa femme dans l'autre; ainsi ces deux colonnes milliaires étoient destinées de tout temps à servir de tombeaux.

Au sortir de Cambrils, on entre dans une campagne dont la culture et la végétation commencent à devenir moins brillantes. On laisse à gauche, sur les bords de la mer, un vieux château, qui paroît avoir été construit dans les commencements de la féodalité : ses tours sont assez bien conservées, moins bien cependant qu'un autre à-peu-près semblable où l'on arrive quelque temps après; c'est celui de l'*Hospitalet*, situé également à peu de distance de la mer. Il est grand, vaste, entouré de hautes murailles, et flanqué de tours. Un prince de la maison royale d'Aragon y fonda un hôpital destiné à recevoir les passants, et à leur donner des secours : les revenus qu'il consacra à cette fondation subsistent, mais la destination a changé; une partie de l'édifice sert d'auberge, une autre est occupée par une manufacture de verres, et le reste par un prêtre qui en touche les revenus.

En sortant de l'*Hospitalet*, on arrive au château et au col de Balaguer. Ce lieu, jadis fameux par des dangers de tout genre, est devenu un passage facile et sûr depuis que l'on a construit le chemin qui le traverse, et que l'on y exerce une surveillance sévère contre les brigands qui l'infestoient jadis. C'est la vue que représente cette planche. L'on peut juger, par les sinuosités de la route, des difficultés que l'on éprouvoit avant qu'elle ne fût réparée comme elle l'est aujourd'hui : cette vue pourra donner une idée des grandes routes de l'Espagne en général. Ce pays possède les plus beaux ouvrages en ce genre; malheureusement ils ne sont pas assez multipliés, mais ceux qui existent sont des modèles de solidité, de grandeur, et d'élégance : ce sont des monuments en maçonneries comme l'étoient les anciennes voies romaines.

## PLANCHE LXVI.

*Vue d'Amposta sur les bords de l'Ebre.*

En quittant le col de Balaguer, on arrive par des montées et des descentes continuelles à une auberge isolée, nommée *el Plateo*, et de là au village de *Perello*, situé au milieu de hautes montagnes. Depuis ce village jusqu'à Amposta, qui en est éloigné de

quatre lieues, on traverse un pays inculte, sans arbres, hérissé de montagnes pierreuses, revêtues seulement de quelques arbustes, et de plantes aromatiques; c'est l'aspect d'un désert qui contraste bien tristement avec les belles plaines de Tarragone qu'on vient de quitter. Cependant à quelque distance des bords de l'Ebre les campagnes reprennent leur fertilité; on passe cette rivière dans un bac, et l'on découvre sur ses bords la vue représentée par cette planche : ce sont d'anciennes murailles romaines qui servoient vraisemblablement à défendre ce passage important, et à l'assurer en tout temps à ceux qui en étoient les maîtres.

Cette fortification est entourée d'un fossé taillé dans le roc, que remplissoient les eaux du fleuve; ce qui augmentoit encore les moyens de défense. La tour est de construction romaine, mais du temps du Bas-Empire : elle est carrée, et bâtie de pierres de taille en bossage. Il seroit possible que cette tour eût été élevée du temps des empereurs sur les restes d'anciennes fortifications carthaginoises. On sait que l'Ebre divisoit l'Espagne romaine de la partie soumise aux Carthaginois; mais cette division cessa d'avoir lieu lorsque les Romains eurent envahi toute l'Espagne, et alors les défenses du côté de l'Ebre devinrent inutiles. Il se présente deux époques où cette fortification a pu être d'une grande utilité; d'abord celle de l'irruption des Germains en Espagne sous l'empereur Gallien, l'an 260 de notre ère. Ces peuples, suivant Orozco, y séjournèrent douze années, au bout desquelles on parvint à les expulser. La défense de l'Ebre fut alors importante, et l'on ne devoit rien négliger pour se l'assurer. La seconde époque est celle de l'irruption des Sueves, des Goths, et des Vandales, en 463. La chronologie de l'évêque Idace, auteur contemporain, dit que les Vandales et les Sueves occupèrent la Galice, les Asturies, la Lusitanie, et la province carthaginoise, et enfin la Bétique. Les provinces tarraconaises continuèrent d'appartenir aux Romains jusqu'en 456, qu'elles passèrent au pouvoir des Sueves. Les Romains y communiquoient principalement par mer; et peut-être avoient-ils intérêt de défendre l'embouchure de l'Ebre et une partie de son cours. Très près de la tour romaine, on voit quelques autres ruines de construction postérieure auxquelles un trait historique paroît très bien convenir. En 1097, Raymond III, comte de Barcelone, ayant le dessein d'enlever aux Maures la ville de Tortose, fit part de ce projet à D. Artal, comte de Pallas, et le pria de bâtir à Amposta un château assez fort pour tenir en respect la garnison de cette ville, et lorsque ce château fut bâti Raymond en confia la garde au comte Pallas.

Amposta est une petite ville d'environ quinze cents habitants : elle est fort pauvre, mais elle pourroit devenir importante si l'on rendoit l'Ebre navigable, en profitant d'un petit canal que l'on a pratiqué pour conduire à la nouvelle ville de S.-Carlos tous les matériaux nécessaires à sa construction. En augmentant ces travaux et en faisant passer un bras de l'Ebre dans ce canal, on formeroit aisément un port à son embouchure à S.-Carlos, on éviteroit par-là l'entrée de l'Ebre obstruée sans cesse par des bancs de sable mobiles, et qui augmentent par les tempêtes et les crues d'eau. Ce canal offrirait encore un grand avantage, celui de féconder les terres arides et incultes qui avoisinent S.-Carlos dans une étendue d'une demi-lieue. Il seroit facile d'en tirer l'eau au moyen d'une pompe à feu, et de la conduire jusqu'aux parties les plus élevées par un aqueduc, d'où on la distribueroit dans les terres. Amposta est le chef-lieu d'un très fort bailliage de l'ordre de Malte, dont les revenus ont été réunis à la couronne. Il est éloigné de deux lieues de Tortose, où l'on arrive en suivant le cours de l'Ebre.

(1) Col veut dire port ou passage.

## NOTICE SUR LA VILLE DE TORTOSE.

L'histoire de chaque ville particulière de la Catalogne a de tels rapports avec celle de toute la province, que nous serions obligés de nous répéter sans cesse si nous voulions entrer dans des détails chronologiques à leurs sujets. C'est toujours le passage des Romains aux Goths, aux Maures, et enfin la conquête du pays par quelques comtes de la Catalogne, et sa réunion à la couronne d'Aragon : viennent après les guerres de Philippe V; enfin une heureuse tranquillité sous leurs successeurs. Il en fut ainsi de Tortose, ville considérable sous les Romains, ayant le titre de colonie, et tenant le premier rang après Tarragone. Elle fut assiégée et prise sur les Maures par Louis-le-Débonnaire, en 811; mais elle ne resta pas long-temps au pouvoir des chrétiens. Un de ses gouverneurs, nommé Aizon, et dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler, s'étant révolté, appela les Maures pour s'en faire un appui; mais il fut bientôt lui-même la victime de ses alliés, qui gardèrent Tortose jusqu'en 1148, qu'elle fut prise et réunie par Raymond de Bérenger à la couronne d'Aragon. Cette ville eut le sort de la Catalogne dans les guerres de la succession : mais en parlant des événements militaires communs au reste de la province, il est juste d'en citer un qui lui appartient, et dont elle seule a eu tout l'honneur. En 1149, les Maures ayant perdu cette ville voulurent la reprendre quelque temps après, et l'attaquèrent si vivement que la plupart des chrétiens périrent en la défendant : elle étoit sur le point de rentrer sous la domination des barbares, lorsque les femmes prirent les armes, et combattirent si vigoureusement que les musulmans furent forcés de se retirer. Le comte de Barcelone, ayant été informé de cette action généreuse, institua en leur honneur un ordre de chevalerie sous le nom des *Dames de la hache*, à cause d'une hache rouge qu'elles portoient sur leurs habits : elles précédoient les hommes dans les cérémonies publiques.

## PLANCHE LXVII.

*Vue de la ville de Tortose, du côté de la terre.*

Tortose est située dans un pays fertile, sur l'Ebre même qui la traverse, et ressemble en cet endroit au Tibre près de Ripa-Grande, à Rome. Cette rivière cesse d'être navigable pour de grosses barques, à cause d'une chute de quinze pieds de haut qui se trouve à trois lieues au-delà de Tortose, près d'un lieu nommé *Cherta*. Là, les petites barques remontent au moyen de machines; mais elles n'en ont pas besoin pour descendre, et les trains de bois, ainsi que des bateaux plus considérables, se laissent glisser du haut de la cascade comme le font les sauvages en Amérique, et les bateliers de la Tamise au London-Bridge.

Cette planche représente la ville prise du chemin qui conduit aux montagnes. On voit à droite et à gauche les fortifications qui tombent en ruines; les montagnes environnantes sont plantées d'oliviers, de grenadiers, et de chênes verts. C'est environ à une lieue de la ville que se trouvent les carrières du marbre nommé *jaspe de Tortose*, qui fait l'ornement de tous les cabinets d'histoire naturelle.

## PLANCHE LXVIII.

*Coffres, coupe, et inscriptions arabes*

Tortose a une cathédrale fort belle, mais déparée par un portail de mauvais goût. C'est une peine que l'on éprouve presque partout en Europe, et sur-tout en Espagne, de voir que l'on ait réparé constamment les anciennes basiliques avec des portails modernes composés de plusieurs ordres d'architecture, et sur-tout de colonnes, ne soutenant que des frontons coupés et appliqués contre le mur, sans raison. N'auroit-il pas mieux valu réparer ces anciens édifices dans le même style qui avoit servi à leur construction, tâcher d'accorder les nouveaux travaux aux anciens, et conserver cet aspect vénérable que présentent les formes gothiques, leurs portes ceintrées et riches, leurs grandes fenêtres rondes au milieu de la façade, et leurs fleches légères qui accompagnent si bien le massif de l'édifice?

Ce style d'architecture avoit des regles simples et fixes, dont il étoit impossible de s'écarter : il étoit uniforme pour les églises, tandis que les ordres grecs se prêtent à tous les caprices des artistes médiocres, parceque les types qu'ils offrent étant tout-à-fait



étrangers à notre culte, il semble qu'il soit permis de les varier indéfiniment, et de les faire plier à nos usages.

Parmi beaucoup de richesses que renferme l'église cathédrale, et qui sont détaillées dans le voyage de l'abbé Ponz, nous avons distingué deux coffres arabes en bois de marqueterie incrustés en ivoire : ils sont représentés sur cette planche, par les n<sup>os</sup> 1 et 2, dans une grandeur du quart à-peu-près de l'original. On y voit plusieurs espèces d'animaux, et quelques figures d'hommes, les uns à pied, les autres à cheval, et tenant des faucons sur le poing. Il est rare de trouver des figures parmi les ouvrages des Maures, ce qui feroit croire que ces coffres ont été faits par des artistes arabes après la conquête du pays. Il en est ainsi des peintures que l'on voit à Grenade dans les plafonds de l'Alhambra. Les inscriptions incrustées sur ces coffres, et expliquées par M. Langlès de la bibliothèque impériale, sont en partie gâtées : on ne peut lire que le dernier mot de la première, n<sup>o</sup> 5, qui veut dire : *Forme curieuse*. Le second, n<sup>o</sup> 6, signifie ces paroles : *L'ouverture est extraordinaire, impossible, et la patience inutile*. Le n<sup>o</sup> 7 : *Ceci renferme des richesses, de l'argent*. Le n<sup>o</sup> 8 : *Sûreté, prospérité*.

Le n<sup>o</sup> 9 est une grande et belle inscription arabe se trouvant également à Tortose derrière la sacristie de la cathédrale, et devant la maison du sacristain : elle a été expliquée par don Miguel Casiri, bibliothécaire du roi d'Espagne, et revue par M. Langlès. A l'exception de quelques lettres cufiques inintelligibles, elle veut dire ce qui suit :

« Au nom de Dieu miséricordieux, ordonna de faire cette tour pour les heures des prières le roi Abdelrahman. Elle fut finie

« et perfectionnée l'an 333 de l'hégire et du regne d'Abdelrahman « 33, que Dieu lui accorde aide et lui soit propice. L'architecte « de celle-ci est Abdalha-Ben-Klaib. »

M. Langlès a lu : *Écrit par l'écrivain Abdel-Rahman*.

La tour que les Arabes appellent Almudena, vulgairement Almudena, sert encore dans l'Orient pour annoncer au peuple les heures des cinq prières ordonnées par la loi mahométane le jour et la nuit. Ce roi Abdelrahman, le troisième de sa dynastie, commença à régner l'an de l'hégire 300 (914 de l'ère vulgaire), jusqu'à l'an 350 de la même hégire<sup>1</sup>.

Cette inscription arabico-cufique est utile pour la chronologie de l'histoire d'Espagne, ainsi que pour la série des rois arabes qui y ont gouverné.

N<sup>os</sup> 3 et 4. Pour compléter cette planche de monuments arabes, nous y avons joint une coupe en bronze appartenant à un avocat de Lérida, nommé Pinos, homme instruit et amateur des arts. Cette coupe est d'un bon travail, et un peu plus grande que le dessin; elle est revêtue de caractères arabes, qui n'ont pu être interprétés ni à Paris ni en Espagne. J'ai tout lieu de croire cependant qu'ils ne sont point très différents des inscriptions qui se rencontrent au milieu des ornements mauresques de Grenade et de Cordoue : peut-être sont-ils écrits dans quelques dialectes particuliers des peuples d'Afrique qui habiterent long-temps l'Espagne. Nous reviendrons sur ce sujet dans le second volume de cet ouvrage, particulièrement consacré à tout ce qui aura rapport à ce genre de monuments.

(1) Bibliot. arabic. Hisp. Escorial. Tome II, p. 201.

## NOTICE SUR LA VILLE DE LÉRIDA.

Lérida, en latin *Ilerda*, est une des plus anciennes villes de l'Espagne, sans que l'on puisse déterminer à quel peuple elle doit son origine. Étienne de Byzance l'attribue aux Troyens, et semble être autorisé dans cette opinion par Strabon, qui assure que ces peuples vinrent en Espagne; c'est aussi le sentiment de Silius Italicus, et celui de plusieurs auteurs modernes distingués. D'autres, se fondant sur un passage de Rufus Avienus, aussi incertain que celui d'Étienne est obscur, et adoptant l'idée invraisemblable que les Iberes d'Asie sont venus s'établir en Espagne, regardoient la ville de Lérida comme la capitale de leur pays.

Toutes ces opinions sont également impossibles à prouver, et leur examen nous jetteroit dans des discussions inutiles et peu intéressantes. Le nom seul d'*Ilerda* prouve assez son extrême antiquité. La syllabe *il*, au commencement des noms, appartient évidemment à l'ancienne langue primitive d'Espagne, que nous aurons lieu d'examiner en traitant de la Biscaye : elle désigne les lieux les plus anciens de ce pays, tels que *Illiberis*, *Illuro*, *Illesco*, et Lérida étoit déjà la capitale des Ilergetes long-temps avant que les Romains entrassent en Espagne.

Le judicieux M. de Marca pense que Lérida étoit également connue sous le nom d'Athanageria, et fut la même ville dont Scipion s'empara après avoir battu Hannon, général carthaginois, près de la ville de *Stisso*, voisine du champ de bataille. Il est certain que Tite-Live nomme Athanageria la première ville des Ilergetes. Loin que ces peuples aient reçu des colonies étrangères, il est probable qu'ils en envoyèrent dans plusieurs autres parties de l'Europe.

Les Sicanien, qui aborderent les premiers en Sicile, étoient Espagnols, et vraisemblablement nommés ainsi du fleuve Sicoris (la Segre), qui coule sous les murs de Lérida : c'est ainsi que le racontent Denys d'Halicarnasse, Thucydide, Strabon, et Diodore de Sicile.

Lorsque Lérida eut passé sous la domination des Romains, elle attira l'attention de ses nouveaux maîtres par la beauté de sa situation et la fertilité de son sol; ils y établirent une de leurs colonies, et lui donnerent le titre de municipe. Cette ville fut dévastée par les Germains qui pénétrèrent en Espagne sous l'empire de Gallien. Elle étoit à moitié ruinée du temps du poète Ausone, qui en parle ainsi dans une lettre à Paulin :

*Aut quæ dejectis juga per scruposa ruinis,  
Arida torrentem Sicorim despectat Ilerda.*

Cette aride Ilerda conservoit cependant le goût des lettres; elle n'étoit point tout-à-fait abandonnée, puisque le même Ausone nous apprend que le rhéteur Dinamius, chassé de Bordeaux, sa patrie, se réfugia à Ilerda, où il donna des leçons publiques. Un passage d'Horace prouve qu'elle avoit des écoles plus célèbres par leur érudition que par la pureté de leur goût.

*Aut fugies Uticam, aut unctus mitteris Ilerdam.*

Lérida, passée sous l'empire des Goths, fut le siège d'un concile célèbre, en 528. Elle reçut le joug des Maures au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle : on croit qu'ils s'en emparèrent en 716. Louis-le-Débonnaire la reprit et la ruina en 799. Les rois de France la conserverent jusqu'en 826, qu'elle retomba sous la domination musulmane par la révolte d'un de ses gouverneurs. Cet homme, qui avoit espéré de se rendre indépendant, fut bientôt forcé d'implorer le secours du roi de Cordoue : celui-ci vint en effet, mais il s'empara du pays qu'il ne devoit que défendre. Conquise enfin sur les Maures, en 1149, par Raymond Bérenger, qui venoit de monter sur le trône d'Aragon, Lérida fit partie de la Catalogne, et reconnut la domination de ce prince et de ses successeurs.

Les habitants ne dégénérèrent point sous leurs nouveaux maîtres des vertus de leurs ancêtres : conduits par Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon, ils contribuèrent beaucoup à la conquête de la ville de Valence, en 1238. Ils ne se distinguèrent pas moins dans les derniers temps : commandés par le Brave don George Brice, leur gouverneur, ils opposèrent deux fois une vigoureuse résistance aux armées françaises : ils firent lever le siège de leur ville, en 1646, au comte d'Harcourt, et, en 1647, au prince de Condé. Mais révoltés avec le reste de la Catalogne contre Philippe V, leur souverain, ils furent assiégés par le duc d'Orléans; leur ville fut emportée d'assaut le 12 octobre 1707, saccagée, et livrée au pillage : les habitants, obstinés dans leur révolte, se réfugièrent dans le château; mais, après un mois d'une défense inutile, ils furent forcés de se rendre le 11 novembre suivant.

Si Lérida fut ainsi célèbre par son antiquité et par la valeur de ses habitants, elle ne l'est

pas moins par les événements qui se sont passés dans ses murs. C'est là que Mandonius et Indibilis, les chefs guerriers des anciens Espagnols, résisterent alternativement aux Carthaginois et aux Romains, et ne furent vaincus entièrement par ces derniers que vers le milieu du VI siècle de la fondation de Rome; c'est là également que César exécuta ses brillantes manœuvres contre les lieutenants de Pompée, Pétreius et Afranius; campagne célèbre, que nous tâcherons de développer en y joignant un plan exact levé sur les lieux, et qui en facilitera l'intelligence.

## PLANCHE LXIX.

*Vue de Lérida, prise du fort Garden.*

La ville de Lérida est placée sur un coteau assez élevé, et s'étend jusque sur les bords de la Segre qui baigne une partie de ses murailles: une citadelle la domine, et du milieu de ses remparts s'élève l'édifice de l'ancienne cathédrale. Les bords de la Segre sont plantés de hauts peupliers. Lorsque les eaux sont basses, on découvre encore les piles de l'ancien pont romain sur lequel le nouveau a été bâti. A gauche on aperçoit la maison de campagne de l'évêque de Zamora, située sur la colline décrite dans les Commentaires de César. Lérida présente de tous les côtés un aspect imposant, que les belles campagnes des environs embellissent encore. Sa situation est parfaitement décrite par Lucain, et n'a point changé depuis ce temps reculé. « Sur un terrain fertile, dit ce poète, s'élève une colline de modique hauteur, et dont la pente est facile et douce. Sur cette colline est située l'antique Ilerda, au pied de laquelle le fleuve Sycoris promène ses tranquilles eaux. Un pont de pierre embrasse le fleuve de son arc immense, et résiste aux torrents de l'hiver'. »

## PLANCHE LXX.

*Plan de la ville de Lérida.*

Le plan de Lérida nous sera sur-tout utile dans l'exposé que nous donnerons plus loin de la campagne de Jules-César contre les lieutenants de Pompée: nous nous bornerons ici à l'examen des édifices les plus remarquables de la ville.

N<sup>o</sup> 1. L'ancienne cathédrale. Ce bâtiment est dans le style gothique: il fut bâti par le roi Jacques, et se trouve près de l'ancien palais des rois d'Aragon. Il a été abandonné depuis, lors de la construction de la nouvelle cathédrale dans le bas de la ville; il renferme encore quelques mausolées de peu d'importance. Près de cet édifice on voit les ruines d'une église des templiers.

La nouvelle cathédrale, bâtie auprès de la montagne, ne se découvre pas au milieu des autres édifices; elle est composée de trois nefs, décorées dans le style grec-romain moderne, et ne contient point d'ouvrages des arts qui méritent d'être cités particulièrement.

2. Rempart du Roi.
3. Rempart de l'Assomption.
4. Rempart de la Reine.
6. Cathédrale moderne dont nous avons parlé.
7. Porte des Corroyeurs.

(1) *Colle tumet modico, lenique excrevit in altum  
Pingue solum tumulo; super hunc fundata vetusta  
Surgit Ilerda manu: placidus praelabitur undis  
Hesperios inter Sicoris non ultimus amnes,  
Saxeus injuncti quem pons amplectitur arcu,  
Hybernas passurus aquas.*

LUCAN., lib. IV, v. 111.

I

8. Langue de serpent.
9. Porte du Saint-Esprit.
10. Porte de la Madeleine. C'est de ce côté que l'armée de Philippe V entra par la breche: les murailles n'en ont point été rétablies.

11. Porte de los Botes.
12. Porte Saint-Antoine.
13. Place et église Saint-François.
14. Place Saint-Jean.
15. Quartier Saint-Martin-le-Grand.
16. Église Saint-Jean.
17. Quartier de Grammatica.
18. Couvent Saint-Antoine.
19. Maison de campagne de l'évêque de Zamora, située sur la colline que les troupes de César voulurent occuper.
20. Église.
21. Couvent des Trinitaires.
22. Fort Garden.
23. Bastion.
24. Moulin.
25. Chemin de Barcelone.
26. Pont qui communique de la ville à la route de Barcelone; il a été bâti en 1727, sur les ruines de celui des Romains dont nous avons déjà parlé.
27. Chemin de Saragosse.
28. Los Mercadels.
29. Bains antiques. Les ruines de cet édifice servent à présent à la fabrique d'un corroyeur; ils paroissent être les restes de substructions de quelques grands bâtiments du V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle, et avoir servi à des thermes, si l'on peut en juger par les deux sources abondantes qui coulent au milieu, et par les fragments d'architecture antique qu'on y a découverts: ces sources viennent de la montagne qui domine la ville, et vont se jeter dans la Segre.
30. Lavoir public.
31. Piles de l'ancien pont.

## PLANCHE LXXI.

*Vue de la porte de los Botes.*

La ville de Lérida est entourée de fortes murailles de tous côtés: deux ou trois de ses portes sont encore existantes; l'une d'elles se nomme *Porte de los Botes*; elle est la mieux conservée. Deux tours la décorent, et servoient à sa défense; au-dessus se voient des ouvertures cintrées par lesquelles on pouvoit communiquer d'un rempart à l'autre. Ces murs sont dominés par un terrassement dans la maniere arabe, mais qui a dû exister déjà sous les Romains. La porte Saint-Antoine est également de construction romaine, ainsi que celle de la Madeleine; elles ne sont ni l'une ni l'autre aussi bien conservées que celle de los Botes.

21

## PLANCHE LXXII.

Plan géométral et carte.

Ce plan se rapporte à la porte de *Los Botes*, représentée sur la planche précédente: il sert à donner une idée de ce genre de fortification et d'architecture; il a une certaine analogie avec les premiers arcs de triomphe, qui n'étoient que les portes de ville décorées.

## CAMPAGNE DE JULES-CÉSAR.

Parmi les hommes célèbres dans l'histoire, il en est plusieurs qui semblent s'être élevés au-dessus des autres par une force magique, et dont les talents ont toujours décidé la fortune; mais il est rare que la nature ne balance les grandes qualités qu'elle leur accorde par quelque vice qui les dégrade. Celui qu'elle aura doué du génie qui fait gagner les batailles manquera peut-être de la valeur personnelle qui caractérise les héros; celui qu'elle appelle à soumettre les peuples, à leur donner des lois, n'aura pas toujours en partage la bonté qui fait aimer la puissance, ou du moins supporter l'esclavage, *La bonté sans laquelle*, dit Sénèque, *il n'est point de vraie grandeur*; enfin celui qui réunit à la connoissance des hommes la science de les gouverner, doit posséder encore l'art de les séduire. S'il lui manque dans son langage ou dans ses écrits l'expression douce qui charme, l'énergie noble qui entraîne, ou la sagesse qui éclaire, il n'aura qu'une renommée imparfaite que la postérité jugera sévèrement. Parmi le peu d'exemples que l'on connoisse de la réunion de ces grandes qualités sans les défauts qui les déparent, l'histoire ancienne en offre un bien frappant dans la personne de Jules-César, dont le caractère est assez connu pour que nous n'ayons pas la prétention d'en tracer un nouveau portrait. Ce grand homme fut tout à la fois capitaine habile, soldat intrépide, politique profond, homme sensible, et écrivain distingué: en lisant ses ouvrages, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de ses talents, de son caractère ou de son esprit. Sa campagne contre les lieutenants de Pompée nous a paru un des événements les plus brillants de sa vie. Je l'ai suivi sur le terrain, ses Commentaires à la main, et je suis heureux de pouvoir faire connoître au lecteur les lieux qu'il a si bien décrits.

Le grand Condé, pendant le siège de Lérida, parcourut ce théâtre de la guerre de Jules-César, et écrivit des observations sur ses manœuvres: malheureusement ce travail précieux ne nous est point parvenu; il eût été d'un grand intérêt. Plusieurs militaires ont essayé après lui de développer cette campagne: le maréchal de Puysegur, afin de lui comparer la guerre de Turénne contre le duc de Lorraine en 1672; M. de Turpin, pour accompagner sa traduction des Commentaires; et, mieux que tous les autres, M. Guischard, dans ses Mémoires militaires. Quelque parti qu'on puisse tirer des observations modernes, cette campagne est tellement claire et si bien développée dans ces Commentaires, qu'il suffiroit de les traduire littéralement pour la faire connoître; c'est ce que nous allons faire en ajoutant à notre traduction quelques observations relatives au terrain et aux plans que nous en donnons.

CÉSAR, maître de l'Italie et des Gaules, avoit un grand intérêt à s'emparer de l'Espagne, province qui fournissoit alors le plus de soldats et de richesses. Il avoit à combattre six légions: trois sous le commandement d'Afranius, dans la Taraconnoise; deux sous celui de Petreus, en Lusitanie, et la dernière aux ordres de Varron, dans la Bétique, sans compter toutes les levées que pouvoit fournir le pays. Si ces trois généraux eussent agi d'intelligence, César auroit eu beaucoup plus d'obstacles à vaincre; mais la lenteur ou plutôt la défection de Varron réduisit les deux autres à leurs propres forces: ils ne purent alors se hasarder à défendre le passage des Pyrénées, de peur d'être pris à dos par César,

(1) *Bontas sine qua nulla majestas est.* SENECA, ep. 95.

qui se trouvoit maître de la mer, et furent obligés d'établir leur camp près de Lérida. La position qu'ils choisirent alors étoit très belle (voyez le camp n° 8 sur la carte), et a servi depuis, dans les guerres modernes, pour couvrir l'entrée de l'Aragon et du reste de l'Espagne: elle les rendoit maîtres des deux rives de la Segre; l'une par leur camp, et l'autre par le pont de pierre de Lérida, dont ils dispoient. César ne pouvoit opposer à ces troupes que trois légions, dispersées dans les Gaules sous le commandement de Fabius; et c'est avec cette poignée de monde qu'il parvint en quarante jours à se rendre maître de ce pays important, et à anéantir le parti de Pompée. Instruit de la position qu'occupaient les généraux ennemis, il donna l'ordre à Fabius de partir avec les troupes qu'il avoit laissées en quartier d'hiver à Narbonne et aux environs, et de s'emparer promptement des défilés des Pyrénées, qui étoient alors occupés par des postes d'Afranius.

Il ordonna aux autres légions dont les quartiers d'hiver étoient plus éloignés, de rejoindre celles-ci. Fabius, suivant ses ordres, eut bientôt chassé les gardes qui occupaient les montagnes, et s'avança à grandes marches vers l'armée d'Afranius. Arrivé sur les bords de la Segre, il y construisit deux ponts, distants l'un de l'autre de 4000 pas, et nécessaires pour se procurer des fourrages et des vivres. Le lieu où Fabius passa la Segre devoit se trouver vraisemblablement entre Lérida et la rivière de la *Noguera Ribagorçana*. Son camp étoit à une lieue et demie de celui d'Afranius, et appuyé à la *Noguera*, qui le garantissoit d'un côté. L'un des ponts joignoit son camp, et l'autre étoit à une distance plus éloignée, et par conséquent au-dessus de Balaguier, l'ancienne Erga. Le besoin que les deux armées avoient de se procurer des vivres dans le même pays occasionnoit souvent entre elles des escarmouches de cavalerie. Les choses étoient en cet état lorsque deux légions de Fabius passèrent le fleuve, suivant leur coutume, pour escorter les fourrageurs, et furent suivis par la cavalerie et les chariots. Tout-à-coup la force du vent et la hauteur des eaux rompirent le pont, et une partie de la cavalerie se trouva séparée. Ce fait étant parvenu à la connoissance des généraux de Pompée par les débris qui flottoient sur le fleuve, Afranius fit aussitôt passer le pont de Lérida à quatre de ses légions et à toute sa cavalerie, et s'avança contre les deux légions de Fabius. L. Plancus, qui les commandoit, attaqué ainsi à l'improviste, se retira sur une éminence, fit front de deux côtés, afin de ne pas être entouré par la cavalerie, et, quoique en nombre inférieur, soutint avec courage le choc des légions et de leur cavalerie.

Il est aisé de voir que ce combat a dû se passer entre la Cervera et la Segre, sur une colline indiquée au n° 3.

« A peine l'action étoit-elle engagée, que Fabius, informé de cet événement, ou seulement en ayant l'inquiétude, fit passer par l'autre pont les deux autres légions, pour venir au secours des premières: à peine les deux partis virent-ils de loin l'étendard des légions, que le combat cessa, et chacun ramena ses troupes dans son camp. »

M. Guischard dit que L. Plancus vouloit prendre un poste fixe de l'autre côté de la Segre, ce qui ne se trouve point dans le texte; son but étoit uniquement d'escorter les fourrageurs. Le comte de Marsin, pendant le siège de Lérida par le grand Condé, se trouva à-peu-près dans une circonstance semblable, et fit une défense non moins opiniâtre.

« Deux jours après cet événement, César arriva au camp avec neuf cents cavaliers qu'il avoit gardés pour son escorte. Le pont n'étant point encore rétabli, il le fit terminer dans la nuit même. Le lendemain, ayant pris connoissance du terrain, il laissa six cohortes à la garde du pont et des bagages, et s'avança avec toutes ses troupes, sur trois colonnes, vers la ville de Lérida, et, faisant halte sous les armes dans un lieu également avantageux aux deux partis, il offrit ainsi le combat. Afranius sortit alors ses troupes, et les rangea en bataille sur le milieu de la colline, à portée de son camp. Mais César, voyant bientôt qu'il ne quitteroit pas cette position dans laquelle on ne pouvoit engager le combat, résolut d'établir son camp sur le lieu même, et à 400 pas environ du bas de la montagne. Il parvint à se fortifier ainsi en présence de l'ennemi avec autant d'adresse que d'intrépidité, et le troisième jour son camp étoit inattaquable. »

Ce lieu où César se plaça ainsi est aisé à remarquer à présent, et la forme du terrain n'a aucunement varié; il présente une élévation éloignée à-peu-près de quelques cents pas du fort de Gardén, où campoient les lieutenants de Pompée: on peut le voir au n° 7 de la carte.

César, par cette démarche hardie, gagna un terrain précieux pour ses approvisionnements, qu'il étendit alors entre la *Cinca* et la *Noguera*, se trouvant ainsi maître d'une partie de la rive gauche de la Segre, et de la droite également par sa communication avec ses deux ponts. Mais la considération la plus forte m'a paru l'effet moral que cause toujours l'apparence de la fermeté et de la hardiesse dans le commencement d'une campagne. Établi et fortifié dans son camp, il ne pensa plus qu'à tirer parti de sa nouvelle position; et dès le lendemain il débuta par une entreprise non moins hardie que la première, et qui eût été décisive, si elle eût tourné à son avantage.

Il y avoit entre la ville de Lérida et la colline où étoit le camp de Petreus et d'Afranius une plaine d'environ 300 pas, et à-peu-près au milieu de cet espace

« une butte assez élevée. Si César eût pu s'emparer de ce poste, et le fortifier, il auroit intercepté la communication des ennemis avec Lérida. leur pont, et tous les magasins qu'ils avoient dans la ville. Espérant y parvenir, il fit sortir du camp trois légions, et les ayant rangées en bataille, il ordonna aux *ante signani*<sup>(1)</sup> d'une légion de s'avancer en courant, et de tâcher de s'emparer de cette élévation; mais sitôt que les cohortes d'Afranius qui étoient à la garde du camp virent ce mouvement, elles s'avancèrent par une route plus courte pour l'occuper avant eux: alors s'engagea un combat où ceux de César furent repoussés, les gens d'Afranius étant parvenus plus tôt sur le sommet de la butte; bientôt à l'aide d'un renfort, les ennemis les forcèrent à tourner le dos et à rejoindre les étendards de leurs légions. César, voyant à son grand étonnement presque toute son armée effrayée par ce mouvement, exhorta les siens, et envoya au secours la neuvième légion; il arrêta l'ennemi dans sa poursuite, et l'obligea à son tour à fuir, et à se retirer vers la ville, sous la protection des remparts. Mais les soldats de la neuvième légion, emportés par leur ardeur, et voulant venger l'outrage qu'ils avoient reçu, poursuivirent témérairement les fuyards; ils s'avancèrent dans un lieu désavantageux, et arrivèrent près de la montagne où est assise la ville de Lérida. Là, voulant se retirer, ils furent assaillis de nouveau par les ennemis, qui avoient sur eux l'avantage du terrain: c'étoit un lieu élevé et escarpé des deux côtés, et n'ayant de largeur que ce qu'il en falloit pour permettre à trois légions de combattre de front sans qu'on pût les secourir par le flanc, ni les faire soutenir par la cavalerie. (*Voyez n° 7 et 2 sur le plan.*) Cette ouverture étroite s'étendoit ainsi jusqu'à la ville, par une montée douce d'environ 400 pas de longueur: c'est par-là que les soldats de César devoient se retirer après s'être avancés inconsidérément; c'est là qu'ils combattoient, et ce lieu ne leur étoit pas moins désavantageux par son peu d'espace que par sa situation au pied de la montagne, qui les mettoit entièrement à découvert. Cependant ils rivalisoient de patience et de courage, et soutenoient toutes les blessures, quoique les ennemis s'augmentassent sans cesse, et que des troupes fraîches leur fussent envoyées pour relever celles qui étoient fatiguées. De son côté César faisoit tous ses efforts pour les secourir et les remplacer par de nouvelles cohortes. Après avoir ainsi combattu pendant cinq heures, les soldats de César, au moment d'être accablés sous le nombre, ayant consommé tous leurs traits, tirèrent leurs épées, et, s'élançant avec violence contre les cohortes postées sur la montagne, renversèrent les premières, et forcèrent les autres à se retirer. Ce choc rendit plus facile leur retraite, qui le devint encore davantage par l'arrivée de la cavalerie; elle étoit enfin parvenue au sommet de la montagne à travers les précipices, et, se trouvant ainsi placée entre les deux armées, pouvoit protéger la retraite. »

On reconnoît parfaitement, sur le plan général de la ville de Lérida et sur la petite carte, le lieu où s'est passée cette affaire. Les soldats de César, chassés de la butte qu'ils avoient voulu occuper, n° 19, se retirèrent vers leur camp; mais ceux de la neuvième légion que l'on envoya à leur secours, emportés par leur ardeur, poursuivirent l'ennemi jusque sous les remparts de Lérida, qui ne s'étoient alors qu'à l'enceinte de la citadelle actuelle: ils s'avancèrent par la montée que l'on remarque près du n° 7 et du n° 2, vers le rempart du Roi; et c'est de là qu'ils eurent tant de peine à effectuer leur retraite.

« Chacun crut avoir remporté l'honneur de ce combat: Afranius, parceque, au jugement de tout le monde ayant été inférieur en nombre, il n'en avoit pas moins résisté long-temps, et gardé le champ de bataille et l'élévation qui avoit été l'occasion du combat; ceux de César, pour avoir soutenu un combat de cinq heures commencé en nombre inférieur et dans un lieu désavantageux, pour avoir pris d'assaut la montagne, l'épée à la main, et avoir obligé les ennemis à fuir, quoique placés sur un lieu plus élevé, et qui devoit les rendre invincibles. »

Il n'est point douteux cependant que César n'ait été battu dans cette occasion; Dion le dit expressément, et assure même que les troupes d'Afranius avoient ordre de l'attirer dans ce terrain désavantageux: d'ailleurs le récit même de César et l'inquiétude qu'il y fait paroître le prouvent assez. Le désavantage est toujours à la guerre pour celui qui perd plus de monde que son ennemi, lorsqu'il ne réussit point à s'emparer du poste pour lequel il a engagé le combat. On est étonné de la précipitation que César mit dans cette affaire: cette attaque et la hardiesse qu'il eut la veille de creuser son camp en face des généraux de Pompée prouvent qu'il méprisoit son ennemi, et ne s'attendoit pas à lui voir faire une semblable résistance. On remarque en effet qu'il mit plus de précaution dans le reste de la campagne. Il est vraisemblable que s'il eût attendu la nuit pour s'emparer du poste qu'il attaqua, il y fût parvenu aisément, et auroit eu le temps de s'y loger, ou du moins de s'y défendre le jour suivant avec le même avantage que les ennemis ont eu pour l'en repousser. La butte où se passa cette affaire est parfaitement conservée; la distance dont parle César entre elle et le fort de Garden est exacte. (*Voyez le n° 19 sur le plan général, et le n° 6 de la carte.*) Cette élévation est actuellement occupée par une maison de campagne de l'évêque de Zamora, que l'on voit sur la gauche de la vue pittoresque de Lérida.

(1) Ceux qui marchaient en avant des étendards, et étoient à-peu-près ce que sont aujourd'hui nos grenadiers.

« Deux jours après cet événement, un désastre subit eut lieu par un orage si violent, que les eaux s'élevèrent plus haut qu'on ne les avoit jamais vues dans ces contrées. Les neiges descendirent avec force de toutes les montagnes, firent déborder le fleuve, et emportèrent en un seul jour les deux ponts que Fabius avoit construits: cet événement mit César dans un grand embarras; son camp, comme nous l'avons dit plus haut, se trouvant renfermé entre les deux rivières, la Segre et la Cinca, dans un espace de 30 milles. Il se trouva séparé à-la-fois des villes qui lui fournissoient du blé, des troupes qu'il avoit envoyées au fourrage, et du grand convoi qu'il attendoit de l'Italie et des Gaules. C'étoit précisément le temps de l'année le plus désavantageux, celui où l'on ne trouve plus de grains dans les greniers, et où la moisson est encore éloignée. Afranius avoit fait entrer dans Lérida tout le blé des villes voisines avant l'ouverture de la campagne, et César avoit consommé le peu qu'il en restoit; les bestiaux, qui auroient pu suppléer à ce besoin, avoient été relégués au loin par les habitants pour les mettre à couvert. Les soldats qu'il envoyoit pour rassembler des fourrages ou du blé étoient sans cesse enveloppés par les Lusitaniens, armés à la légère: ces peuples de l'Espagne citérieure, qui connoissent le pays et passioient les fleuves à la nage, étoient accoutumés à ne jamais aller à l'armée sans des outres qui leur servoient à cet usage. Telle étoit sa position critique, tandis que l'abondance régnoit dans le camp d'Afranius, maître du pont de Lérida et de tout le pays dans lequel César ne pouvoit pénétrer. Cet état se prolongea plusieurs jours; en vain César fit-il des efforts pour réparer les ponts; la hauteur de l'eau, et les cohortes ennemies, disposées sur la rive opposée, y mettoient constamment obstacle.

« Cependant Afranius reçut la nouvelle qu'un grand convoi, qui se rendoit au camp de César, s'étoit arrêté près du fleuve; il étoit composé de six mille personnes de toute espèce, escorté seulement par des archers et des cavaliers gaulois, accompagné de beaucoup de chariots et de bagages, et, suivant la coutume gauloise, n'observant aucun ordre, aucune discipline, et marchant sans précaution. Afranius part de nuit avec trois légions et toute sa cavalerie, attaque le convoi, et toute cette troupe imprudente seroit infailliblement tombée entre ses mains sans la résistance opiniâtre et inattendue des cavaliers gaulois, qui balancerent les efforts de l'ennemi assez long-temps pour donner au reste du convoi le temps de gagner les défilés des montagnes et des postes élevés, où il étoit difficile de l'attaquer. »

Il est vraisemblable que le lieu où se passa cette affaire, et où le convoi s'étoit arrêté, fut près de Balaguer, non loin de la place où se trouvoit le premier pont de Fabius, par où le convoi devoit passer.

« Cependant la cherté des vivres augmentoit dans le camp de César; le bois seau de blé se vendoit cinquante deniers, et la force des soldats commençoit à diminuer par la disette, sans que César y pût remédier d'aucune manière.

« Afranius et Petrejus mandoient à Rome ces heureux événements; le bruit circuloit déjà que la guerre étoit près d'être terminée: un grand concours de monde se rendit même à la maison d'Afranius à Rome pour féliciter sa famille, et beaucoup de gens partoient pour aller rejoindre Pompée en Italie.

« Dans cette situation embarrassante, César ordonna aux soldats de construire des bateaux semblables à ceux dont ils avoient observé l'usage en Bretagne les années précédentes. On composoit d'abord la quille et les varangues d'une matière légère, le reste du corps du bâtiment étoit d'osier, que l'on recouvroit de cuir. Un certain nombre de ces navires étant terminés, il les fit transporter de nuit à 22,000 pas de son camp, et faisant passer ainsi le fleuve à plusieurs soldats il occupa à l'improviste une colline près de la rive, qu'il eut le temps de fortifier avant que les ennemis l'eussent apprise; il fit ainsi passer une légion entière, et, parvenu dans l'espace de deux jours à rétablir le pont des deux côtés, il mit alors en sûreté ses convois, fit rejoindre ceux qui avoient été fourragés, et commença à expédier du blé à son camp. Le même jour il fit encore passer le fleuve à une grande partie de sa cavalerie, qui, tombant à l'improviste sur les fourrages ennemis épars dans la campagne, fit beaucoup de butin et de prisonniers. »

Pendant que cela se passoit, des succès obtenus par les troupes de César au siège de Marseille, dont nous n'avons pas besoin de rendre compte, lui donneroient encore plus de considération parmi les peuples des environs, qui commencent à embrasser son parti.

« Ceux d'Osca et de Calahora envoyèrent des députés, et lui promirent d'exécuter ses ordres. Leur exemple fut bientôt suivi par les Tarraconois, les Ausetains, les Lacetains, et quelques jours après les Illercœniens, qui habitent les bords de l'Ebre. Il leur demanda à tous de l'approvisionner de blé; ils le promirent, et en effet ils en portèrent au camp sur toutes les bêtes de somme qu'ils purent rassembler; une cohorte même tout entière d'Illercœniens ayant appris l'opinion de ses compatriotes passa dans le parti de César avec ses étendards.

« Ce changement dans la fortune de César, après le rétablissement du pont, fut bientôt connu à Lérida, et les ennemis, épouvantés par le courage des cavaliers, n'osèrent plus se disperser aussi audacieusement: ils ne s'écartèrent du camp qu'à une distance assez petite pour pouvoir se retirer promptement; ils ne fourrageoient qu'avec inquiétude, ou bien contre la coutume générale ils alloient

« foutrager la nuit. Ayant ainsi porté l'effroi dans l'esprit des ennemis, César chercha le moyen d'éviter à sa cavalerie le détour qu'elle étoit obligée de faire en passant le pont, et ayant trouvé un lieu favorable il ordonna de creuser plusieurs fossés de trente pieds de large, afin de détourner une partie de la Segre, et pratiquer un gué au milieu de son lit.

« Cette entreprise presque achevée, Afranius et Petreius eurent l'inquiétude de se voir bientôt intercepter toute communication avec les pâturages et les approvisionnements de blé, ce que César pouvoit effectuer par la supériorité de sa cavalerie; ils résolurent donc de se retirer de cette position et de porter la guerre dans la Celtibérie. Ce dessein étoit fortifié en eux par deux raisons opposées; ils pensoient que les villes qui avoient suivi dans les autres guerres le parti de Sertorius et avoient été vaincues par Pompée trembloient encore au seul nom du vainqueur absent, et quant à celles qui lui étoient restées fidèles, elles en avoient été comblées de tant de bienfaits, qu'elles le chérissent, et connoissent d'ailleurs très peu le nom de César.

« Ils en attendoient donc assez de secours et de renforts de cavalerie pour pouvoir prolonger dans ce pays la guerre en hiver avec avantage.

« Cette résolution prise, ils ordonnèrent de rassembler des bateaux sur tout le cours de l'Ebre, et de les conduire à Octogesa, ville située sur cette rivière, et de cloigner de 20,000 pas derrière leur camp. Ils firent construire un pont dans ce lieu avec tous ces bateaux joints ensemble, et firent en même temps passer la Segre à deux légions, qui se fortifièrent dans un nouveau camp avec un rempart de douze pieds.

« De son côté César, instruit par ses espions de leurs préparatifs, fit travailler jour et nuit ses soldats pour détourner le fleuve, et parvint au point que les cavaliers, quoiqu'avec difficulté, pouvoient le passer, mais non l'infanterie, qui avoit de l'eau jusqu'aux épaules et à la poitrine, et trouvoit autant d'obstacle dans la hauteur que dans la rapidité du fleuve.»

« Cette opération de César est dans toute cette campagne la plus difficile à comprendre; en effet, comment imaginer qu'en creusant des fossés on peut détourner un fleuve, de la force et de la rapidité de la Segre, dans le temps de ses débordements? Quelque étendu que pouvoit être le vallon ou le lac dans lequel César détournait ses eaux, une fois rempli, le cours de la rivière devoit se trouver le même; rien n'indique d'ailleurs sur les lieux que le niveau du terrain ait permis une semblable opération, ce qui a fait croire au maréchal Puysegur que les travaux de César auroient été superflus et ridicules si les eaux du fleuve n'avoient pas laissé naturellement, comme cela a en effet lieu ordinairement au bout de quinze jours par l'écoulement des eaux. Cependant comment supposer que César, dont toutes les opérations étoient si sages, et qui d'ailleurs en plusieurs occasions avoit déjà fait de semblables travaux, eût exténué ses soldats pour un projet chimérique? Il faut donc chercher le moyen qu'il prit, plutôt que d'en nier l'effet, et en cela je suis entièrement de l'avis de Guischart, qui me semble avoir trouvé la véritable explication. Il imagine que les fossés que César fit creuser et le lac qui en résulta communiquèrent à une espèce de petite rivière, ou seulement un ruisseau, *arroyo*, qui se décharge dans la Segre au-dessous de Lérida; de cette manière les eaux se partageant naturellement devoient diminuer considérablement leur volume. (*Voyez n° 4 sur la carte.*)

« On ne conçoit pas comment les lieutenants de Pompée, voyant toutes les manœuvres de César, et sachant combien il étoit important pour eux de sortir de la position défavorable où ils se trouvoient, n'ont pas pris plus tôt leur parti, et gagné en un moment le pont d'Octogesa, aujourd'hui Mequinença, dont ils n'étoient éloignés que de sept lieues de France; ils auroient alors transporté le théâtre de la guerre dans un pays très coupé, très difficile, et dont les habitants leur étoient dévoués; les troupes de Varron se seroient jointes à eux, la supériorité de la cavalerie de César lui devenoit inutile, et cette guerre d'Espagne, que ce grand capitaine termina si promptement, pouvoit durer éternellement et donner à Pompée tout le temps qui lui étoit nécessaire pour acquérir une puissance formidable. Il est sûr que l'indécision et la lenteur des généraux de Pompée ont fait le succès de César; mais le bonheur semble toujours accompagner le génie, et être un de ses attributs naturels. Jamais César ne l'éprouva autant que dans cette circonstance.

« Cependant on apprit à-peu-près en même temps la nouvelle que le pont sur l'Ebre étoit fini, et que le gué étoit praticable dans la Segre: ce fut un nouveau motif pour les lieutenants de Pompée de hâter leur départ; ils laissèrent donc deux cohortes espagnoles à la garde de Lérida, font passer la Segre à toutes les troupes, et vont joindre les deux légions auxquelles ils avoient déjà fait passer cette rivière. Tout ce que César pouvoit faire en cette occasion, c'étoit d'envoyer sa cavalerie après eux pour les harceler, retarder leur marche, et la troubler. Il lui falloit faire un trop grand détour pour gagner son pont avec l'infanterie; au lieu que les ennemis n'avoient que peu de chemin à faire pour arriver à l'Ebre. Sa cavalerie ayant donc passé la rivière se montre tout d'un coup à la vue de l'arrière-garde d'Afranius et de Petreius qui avoient déjà campé vers minuit, l'enveloppe de toutes parts, et commence à l'arrêter et à l'empêcher d'avancer.

« A la pointe du jour, des hauteurs voisines du camp de César ses soldats voyoient leur cavalerie aux prises avec cette arrière-garde, la presser vivement, quelquefois l'obliger à s'arrêter et à se détacher du gros de l'armée; d'autres fois les ennemis tenoient tête contre elle, la chargeoient avec toute leur infanterie, la repousoient, et ensuite se remettoient en marche, toujours poursuivis par ces troupes. A cette vue, des murmures se firent entendre par tout le camp; les soldats se plaignoient qu'on laissât échapper l'ennemi, qu'on alloit traîner sans nécessité la guerre en longueur. Ils chargeoient leurs centurions et leurs tribuns d'assurer César qu'il ne devoit épargner ni leurs peines ni leur vie, qu'ils étoient prêts à tout entreprendre, et qu'ils ne manquoient pas de courage pour oser traverser la rivière au même endroit où la cavalerie l'avoit passée. Quoique César craignit d'exposer tant de braves gens à la rapidité d'un si grand fleuve, cependant, touché de leur zèle et de leurs plaintes, il crut devoir essayer ce passage. Dans cette vue il sépara de toutes les centurions les soldats qui ne lui parurent ni assez robustes ni assez déterminés, et les laissa à la garde du camp avec une légion, ensuite il décampa avec le reste de ses troupes sans bagage, fit placer grand nombre de chevaux de charge au-dessus et au-dessous du courant d'eau, et passa ainsi la rivière avec toute son armée; quelques soldats emportés par le courant furent repris et sauvés par la cavalerie, et il n'en périt aucun. Après avoir ainsi fait passer ses troupes, il les rangea en bataille dans trois lieues, et marcha à l'ennemi; et quoiqu'il eût été obligé de prendre un détour de trois lieues, quoiqu'il eût perdu beaucoup de temps au passage de la rivière, l'ardeur de ses soldats fut telle, qu'avant la neuvième heure du jour ils atteignirent l'ennemi, qui étoit parti dès minuit.

« Afranius et Petreius, qui les aperçurent de loin, furent dans un tel étonnement de cette diligence extraordinaire, qu'ils s'arrêterent sur les hauteurs, et s'y rangèrent en bataille. César fit rafraîchir son armée dans la plaine, pour ne pas l'exposer à combattre fatiguée comme elle l'étoit; et quand les ennemis virent se remettre en marche, il les suivit et les arrêta. Ils furent obligés de camper plus tôt qu'ils n'avoient résolu, car il savoit des montagnes à passer, et à environ deux lieues de là se trouvoient des chemins étroits et difficiles. Ce fut dans ces défilés qu'ils se retirèrent pour se mettre à couvert de la cavalerie de César, et ils envoyèrent des gardes avancées dans ces chemins étroits pour tâcher de l'arrêter, afin de pouvoir pendant ce temps traverser l'Ebre sans crainte et sans danger. C'étoit alors tout ce qu'ils avoient de mieux à faire; mais fatigués du combat du jour et de la marche qu'ils avoient faite, ils remirent cette affaire au lendemain. César de son côté alla camper sur une colline voisine.»

« La montagne sur laquelle les deux légions s'étoient campées, en sortant de Lérida, se trouvoit vis-à-vis de cette ville (*voyez n° 5 de la carte*), et terminoit la chaîne de montagnes qui bornoit la plaine de ce côté. Plus loin on rencontre un terrain uni, mais entre ce terrain et la Segre jusqu'au confluent de cette rivière et de l'Ebre, il regne une suite de collines qui se perdent dans la grande chaîne qui borde l'Ebre. Entre ces montagnes se trouvent cependant quelques plaines, et principalement une d'environ quatre lieues d'étendue. La première position qu'occupèrent les lieutenants de Pompée, et près de laquelle César campa, devoit se trouver vraisemblablement près du village de Carasumada (*voyez la carte, n° 11 et 12*), où se joignent deux chaînes de hauteurs dont l'une traverse le pays jusqu'au coude que fait l'Ebre près de Flix, et dont l'autre borde la Segre jusqu'à son confluent avec l'Ebre. Il étoit, dit Guischart, de leur intérêt de traverser cette petite plaine et d'occuper la montagne avant que César en connût l'importance. A cet effet ils se remirent en route de leur camp devant Lérida lorsque César fit marcher sa cavalerie contre eux, et s'ils n'avoient pas atteint les hauteurs César leur eût enlevé entièrement la retraite, et finissoit peut-être plus tôt encore la guerre. Les mêmes attaques eurent lieu dans presque toute leur marche. (*Le n° 10 marque la marche des lieutenants de Pompée; le n° 9 celle des troupes de César.*)

« Le lendemain Petreius part secrètement avec quelque cavalerie pour reconnoître le pays. César de son côté détache L. Décimus Saxa, dans le même dessein. Tous deux rapporterent à leurs chefs qu'après avoir traversé une plaine de 5,000 pas on trouvoit des lieux rudes et montagneux, et que le premier qui s'en empareroit n'auroit pas de peine à empêcher les ennemis d'en approcher.»

« Ce terrain est encore tel qu'il étoit alors depuis le pied de la montagne et le village de Carasumada jusqu'au village de la Granja, où le chemin passe dans la plaine le long de la Segre; de là on aperçoit les montagnes si difficiles à traverser.

« Sur ce rapport, Afranius et Petreius tiennent conseil pour délibérer sur le temps de leur départ. La plupart étoient d'avis de partir la nuit, afin de gagner ces défilés avant que César fût instruit de leur marche. Les autres, se rappelant que César avoit annoncé son départ la nuit précédente, concluoient qu'il ne leur étoit pas possible de partir secrètement; que la cavalerie ennemie battoit la campagne pendant la nuit, et ne laissoit aucun passage libre; qu'il falloit éviter d'en venir aux mains pendant ce temps, principalement dans une guerre civile, où le soldat fait bien plus d'attention aux dangers qu'il court qu'à son devoir. Cet avis l'emporta, et il fut décidé qu'on se mettroit en marche le lendemain à la pointe du jour. César, qui avoit aussi fait reconnoître le pays, décampa

« dès que le jour parut, et prit un grand détour sans tenir de route certaine, parce que l'ennemi étoit campé sur les chemins qui menaient à l'Ebre et à Méquinença. Il fut obligé dans sa route de traverser de très grands vallons; des rochers escarpés qu'il rencontroit souvent barroient son chemin, de sorte que pour y monter les soldats étoient obligés de se donner leurs armes de main en main, et de se soulever les uns les autres; mais aucun ne se refusoit à ce rude exercice, dans l'espérance qu'il seroit le dernier de tous leurs travaux s'ils pouvoient venir à bout de couper les vivres aux ennemis et de les empêcher de passer l'Ebre. Cependant les soldats d'Afranius voyant la route que César prenoit, sortirent gaiement de leur camp et les insultèrent, dans la pensée que le défaut de vivres les obligeroit de fuir et de retourner à Lérida. Il prit en effet un chemin tout opposé à celui qu'il paroisoit devoir suivre, et les chefs ennemis commençoient à s'applaudir du parti qu'ils avoient pris de ne pas se mettre en marche. Ce qui seroit encore à les entretenir dans cette idée, c'est que les troupes de César n'étoient suivies ni de bêtes de charge ni de bagages; d'où ils concluoient qu'elles ne pourroient pas soutenir long-temps la disette. Mais lorsqu'ils virent son armée tourner peu-à-peu sur la droite, et que la tête de ses troupes avoit déjà gagné le devant de leur camp, ils décidèrent d'une voix unanime qu'il falloit au plutôt sortir du camp, et marcher droit à leur rencontre. On cria donc aux armes; et toutes les troupes ennemies, excepté quelques cohortes qu'on laisse à la garde du bagage, sortent et prennent le droit chemin de l'Ebre.

« De part et d'autre le succès consistoit à gagner les premiers les défilés et les montagnes. La difficulté des montagnes retardoit César, mais sa cavalerie arrêtoit la marche des troupes d'Afranius. Cependant telle étoit la situation des soldats d'Afranius, que s'ils arrivoient les premiers aux montagnes où ils tendoient, ils étoient hors de danger; mais, en ce cas, ils ne pouvoient sauver ni le bagage de l'armée, ni les cohortes qu'ils avoient laissées dans leur camp, l'armée de César les tenant alors enfermées, sans qu'il fût possible de les secourir. César arriva le premier, et ayant trouvé une plaine au sortir de ces rochers, il s'y rangea en bataille, faisant face à l'ennemi. Afranius, dont l'arrière-garde étoit pressée par la cavalerie de César, et qui voyoit l'ennemi devant lui, s'arrêta sur une colline voisine: de là il détacha quatre cohortes d'infanterie espagnole pour gagner une haute montagne qui étoit à la vue des deux armées, et leur ordonna d'y courir de toute leur force et de s'y loger, parceque son dessein étoit de s'y rendre ensuite avec toutes ses troupes, et, changeant de route, de gagner Octogesa par les hauteurs. Mais comme ces cohortes prenoient un chemin de biais pour arriver à ces montagnes, la cavalerie de César les aperçut, tomba sur elles sans qu'elles pussent seulement résister un instant, les enveloppa, et les tailla en pièces à la vue des deux armées. »

Il est inconcevable que les lieutenants de Pompée n'aient pas prévu que la promptitude de César pouvoit rompre toutes leurs combinaisons, et n'aient pas tenté une marche déterminée jusqu'aux montagnes, en sacrifiant, s'il le falloit, une partie de leur armée pour sauver l'autre. Au surplus, la marche de César, décrite par ce grand homme, montre les difficultés terribles qu'il eut à surmonter, et rappelle beaucoup l'expédition de l'armée de réserve avant la bataille de Marengo. On voit que la marche de l'ennemi étoit presque toujours entre les montagnes et la Segre, et celle de César dans la plaine de ce côté des montagnes. Il eut l'air de se retirer vers le village de Juniers; mais bientôt il se retourna à droite près du village de Lassuesas, changea son front, et vint barrer à l'ennemi toute marche ultérieure vers l'Ebre, appuyant sa gauche sur la Segre, à l'endroit où elle se réunit à la Cinca, et sa droite aux montagnes. (Voyez le n° 14, position de César; n° 13, celle des lieutenants de Pompée.) L'aspect de l'armée de César ainsi placée et le massacre des cohortes jetèrent la consternation dans l'armée ennemie; et si la bataille se fût donnée alors, il n'y a point de doute qu'elle eût été à l'avantage de César.

« L'occasion étoit bien favorable, et César lui-même ne doutoit point qu'après

« avoir reçu sous ses yeux un si grand échec, l'armée ennemie effrayée ne fût hors d'état de résister, sur-tout étant enveloppée de toutes parts par sa cavalerie, et forcée de combattre dans un pays plat et découvert de tous côtés. On le sollicitoit d'attaquer: les centurions, les tribuns militaires et les lieutenants lui représentoient qu'il ne devoit pas balancer à livrer bataille; que tous ses soldats étoient dans les meilleures dispositions; qu'au contraire ceux d'Afranius avoient donné plusieurs marques de crainte, n'ayant osé secourir leurs gens, ni descendre de leurs montagnes, ni soutenir la vue de notre cavalerie, et se bornant à se tenir serrés autour de leurs drapeaux qu'ils avoient déposés dans un seul endroit, sans se mettre en peine de les défendre ni de garder leurs rangs; que s'il ne jugeoit pas à propos de les attaquer sur leur hauteur, l'occasion s'en présenteroit assez dans leur marche, parcequ'ils seroient nécessairement obligés d'en sortir faute d'eau.

« César se flattoit que, sans combat et sans exposer ses troupes, il viendrait à bout des ennemis, auxquels il avoit coupé les vivres. En effet pourquoi auroit-il acheté la victoire au prix du sang de quelques uns de ses soldats? Pourquoi auroit-il exposé à recevoir des blessures une foule de braves gens qui l'avoient servi et le servoient encore avec tant de zèle et d'affection? Pourquoi enfin devoit-il tenter la fortune, lorsque le devoir d'un général consiste autant dans la prudence que dans la valeur? D'ailleurs, il étoit touché du malheur de ses concitoyens, dont il voyoit la perte inévitable; et il vouloit réussir dans son entreprise sans qu'il en coûtât la vie à personne. Ce ménagement déplaçoit à la plupart de ses soldats; ils disoient hautement que, puisqu'il perdoit une si belle occasion de vaincre, ils ne combattoient plus quand il le voudroit. Ces menaces le firent si peu changer de résolution, qu'il recula quelques pas pour rassurer les ennemis. Afranius et Petreius profitèrent de ce mouvement, et rentrèrent dans leur camp. César se rendit maître de toutes les hauteurs, ferma tous les chemins qui conduisoient à l'Ebre, et vint camper le plus près qu'il put des ennemis. Le lendemain leurs généraux, inquiets d'avoir perdu tout espoir d'arriver au fleuve et de tirer des vivres du pays, tinrent conseil pour délibérer sur ce qu'il leur restoit à faire. Il s'agissoit de savoir s'ils retourneroient à Lérida, ou s'ils marcheroient à Tarragone. Ils balançoient dans leur résolution lorsqu'on vint leur dire que ceux qu'ils avoient envoyés chercher de l'eau étoient chargés par notre cavalerie. Sur cet avis, ils posent plusieurs piquets de cavalerie et d'infanterie, les entremêlent de cohortes légionnaires, et font commencer un traînement depuis leur camp jusqu'à la rivière, afin de pouvoir y aller à couvert en tout temps sans escorte. Afranius et Petreius partent entre eux l'ouvrage, et chacun part de son côté pour y faire travailler. »

Depuis ce moment, cette campagne n'est plus qu'une guerre de manœuvres sur un très petit espace de terrain: d'un côté, entre un ennemi fatigué, irrésolu, n'osant pas forcer le passage, et ne pouvant trouver une position favorable pour rester sur la défensive; et de l'autre, entre une armée pleine de confiance, d'activité, de résolution, commandée par un chef dont le coup-d'œil étoit aussi sûr que la détermination prompte. Quatre ou cinq fois César eut occasion de profiter de l'avantage de ses positions, de la supériorité de sa cavalerie, et du découragement de ses ennemis; mais ce grand homme, aussi généreux que brave, ne cessant jamais d'être Romain en faisant la guerre à des Romains, aima mieux traîner la guerre en longueur, que de la terminer par une action sanglante. Ses paroles à cet égard, les entrevues qu'il facilita aux ennemis avec ses soldats, la générosité avec laquelle il répondit aux cruautés de Petreius envers ses prisonniers, en lui renvoyant les siens sains et saufs, sont des monuments éternels du plus beau caractère que l'histoire puisse s'attacher à peindre. Lassés enfin par son courage, par son génie, par sa générosité, ne pouvant échapper ni à ses manœuvres ni à ses bienfaits, les lieutenants de Pompée se rendirent le 12 juin; et César, maître de l'Espagne par ses intelligences avec Varron, n'eut plus d'ennemis à combattre dans l'Occident.

## NOTICE SUR LE MONASTERE DE POBLET.

L'intérêt que produit l'aspect d'un édifice me semble dépendre beaucoup du rapport qui existe entre sa situation et l'usage auquel il est destiné; cette sorte de convenance est une beauté relative qui n'est pas moins importante que la beauté de son architecture et le choix de ses ornements. Ainsi, par exemple, lorsque nous nous figurons un bâtiment destiné à renfermer les tombeaux des souverains d'un grand empire, nous lui assignons dans notre imagination une position particulière, un aspect qui lui soit propre; il me semble qu'un tel monument doit être également loin du tumulte des villes où il seroit

profané, et d'une solitude sauvage qui paroîtroit une sorte d'abandon. Les rois doivent encore après leur mort conserver une apparence de majesté et de pouvoir, et leurs cendres, comme leur souvenir, ont des droits à la vénération des hommes. Je voudrois donc que le lieu de leur sépulture, ce dernier palais où la mort les fixe pour toujours, fût bâti à l'entrée d'une plaine riche et fertile, mais adossé à des montagnes élevées et solitaires, qui eussent l'air de l'entourer et de le défendre. *Les montagnes l'entourent*, dit l'Écriture, *et Dieu est autour de lui*<sup>(1)</sup>; telle est la situation de l'abbaye de Poblet, où reposent les corps des rois d'Aragon. Tout ce qui peut inspirer le recueillement et le respect semble réuni dans cet édifice: il est bâti au milieu d'une double enceinte de hautes murailles armées de créneaux, dont les lignes prolongées paroissent de loin comme les remparts d'une ville. Dans la première enceinte, on trouve un bois antique au milieu duquel on aperçoit des statues de plusieurs saints qui ont souffert le martyre dans les environs de ce lieu, et dont l'histoire est gravée sur des autels de pierre. Arrivé à la seconde enceinte, on demande au voyageur ses armes en lui apprenant que les plus grands princes se sont conformés à cet usage: on arrive alors devant un grand monastère dont on découvre l'église gothique, les longues galeries de dortoirs, et la porte d'entrée ornée de croix et de statues. Après avoir passé la voûte sombre de cette porte, on entre dans un cloître planté d'arbres, au milieu duquel s'éleve une fontaine couverte d'un dôme gothique. Le profond silence qui regne dans ce lieu n'est interrompu que par le son des cloches et le bruit des chants de l'église. Quelques moines vêtus de grandes robes blanches, la tête couverte d'un capuchon, sont les seules personnes que l'on rencontre sous ces galeries.

Après avoir traversé le cloître on entre dans l'intérieur de l'église, où l'on trouve encore une séparation fermée entre le chœur et le reste de la nef; c'est dans cette dernière enceinte et des deux côtés du sanctuaire que sont rangés les tombeaux des rois. Là, brûlent nuit et jour des lampes funebres; des cierges sont allumés sur l'autel, et les prières s'y succèdent presque sans interruption. C'est à des prêtres qu'est confiée la garde de ces tombeaux, et leur piété et leurs soins sont les seules armes pour les défendre. Les soldats s'endormirent près du tombeau de J.-C., mais ses disciples veillèrent autour de lui. Au sortir de cette église le voyageur visite les salles de l'abbaye: là on lui montre les actes de donation de différents princes du royaume, et celles de plusieurs rois maures qui furent effrayés des miracles opérés dans ce lieu même; les bulles des papes en faveur du couvent, les présents de différents souverains, la liste des princes qui l'ont visité, et dont plusieurs ont porté l'habit de l'ordre et sont morts dans le couvent.

Cette abbaye étoit pour les rois d'Aragon ce que l'Escorial est pour ceux de Castille. Elle fut fondée par Raymond Bérenger, comte de Barcelone, en 1149, et augmentée par Alphonse II et par ses successeurs: elle fut bâtie en partie des ruines d'un autre monastère situé à un quart de lieue de là, dans un endroit appelé aujourd'hui *Granja mitjana*. Nous

(1) *Montes in circuitu ejus, et Deus in circuitu*. Ps. 35.



allons rapporter son origine d'après tous les auteurs qui en ont parlé, et principalement don Jacques Finestres qui en a écrit l'histoire.

Un saint homme nommé Poblet, né à *Ulles*, dans le diocèse de Tarragone, voulant se retirer du monde, bâtit un petit ermitage dans un lieu nommé par les Maures *Lardeta*; il y menoit une vie pénitente. Le prince de toute cette contrée étoit Almir Almominis, roi ou prince de Ciurana: un jour qu'il étoit en course contre les chrétiens dans le territoire de *Lardeta*, il rencontra l'ermite Poblet, le fit prendre, garrotter, et conduire à Ciurana, où on le mit au cachot; mais il fut bientôt après transporté miraculeusement dans son ermitage; les Maures furent l'y reprendre, le ramenerent dans son cachot, d'où il fut encore retiré par un second miracle: ceci arriva jusqu'à trois fois. Le roi maure étonné de ce prodige donna au saint ermite tout le territoire de *Lardeta* par un acte en langue arabe, qui existe encore dans les archives du Poblet, et où il est fait mention du miracle. Il paroît que quelques années après, ce privilege fut confirmé par le roi maure de Lérida: l'original de la confirmation est perdu; mais il en reste une traduction en langue castillane, rapportée dans les manuscrits de l'abbaye. Il en résulte que Poblet s'étoit associé des compagnons dans son ermitage, et que pour se défendre des injures de l'air ils bâtirent à *Lardeta* une espece de *Laure* qu'ils appellerent *Huerto de Poblet*, avec une chapelle dédiée à saint Sauveur.

Suivant une ancienne tradition, conservée dans les manuscrits de Poblet, et rapportée par les chroniques des ordres de saint Benoît et de Citeaux, les ermites de *Lardeta* virent, pendant plusieurs samedis consécutifs, une grande quantité de lumières qui restoient suspendues dans la moyenne région de l'air, et qui éclairaient un bosquet de peupliers placé à un quart d'heure du chemin de *Lardeta*, et précisément au même lieu où est aujourd'hui le monastere. Le bruit de ce phénomène se répandit, et parvint jusqu'au comte de Barcelone, qui résolut de fonder dans ce lieu un monastere de l'ordre de Citeaux; ainsi lorsqu'il eut fait la conquête du territoire de *Lardeta*, ce qui arriva dans l'année 1148, il donna tout le terrain appelé *Huerto de Poblet*, à Sanche, abbé de Fontfroide, pour y fonder un monastere de son ordre; la donation fut signée le 15 des Calendes de février (18 janvier) 1149. Les religieux avoient d'abord habité l'ermitage jusqu'à ce que le nouveau monastere et son église fussent disposés pour les recevoir: ils s'y transporterent avec beaucoup de solennité, le 7 septembre 1153. Cependant ces bâtimens étoient loin de leur perfection, puisque le comte Raymond, qui ne mourut qu'en 1162, fut enterré à Ripoll par cette raison. C'est apparemment au temps de cette translation qu'il faut rapporter le changement de vocable de l'église, dédiée auparavant à saint Sauveur, et aujourd'hui à la Vierge: quant au nom de Poblet que porte ce lieu, Finestres pense qu'il doit provenir de son premier habitant l'ermite Poblet.

Les abbés de ce monastere, depuis leur origine jusqu'à l'an 1628, furent élus à vie; mais par de nouveaux réglemens, faits à cette époque, on ne les nomme plus que pour quatre ans, et cet usage subsiste encore.

Le monastere est situé au milieu de la vallée fertile appelée *Conca de Barbera*, et est

adossé à de hautes montagnes; ses environs sont plantés d'arbres distribués en allées et en quinconces : plusieurs sources arrosent les vergers qui l'entourent. Au milieu du bois, et près de l'enceinte, on voit une grande croix gothique d'un marbre gris sculptée; plus loin est un obélisque et un autel, sur lequel sont placées trois statues de saints martyrisés par les Maures; savoir, saint Bernard, moine de cette abbaye, et ses deux sœurs, Marie et Gratia: elles sont sous un pavillon soutenu par quatre colonnes, et entouré d'arbres. Le monastere de Poblet jouit de biens très considérables: il possède sept baronnies en toute juridiction, dont six en Catalogne, et la septieme dans le royaume de Valence; il nomme à quantité de cures et d'autres bénéfices; il a fondé trois couvents de religieux de son ordre, savoir, Sainte-Marie-de-Piedra, au royaume d'Aragon, Sainte-Marie-de-Benifaza, au royaume de Valence, et Sainte-Marie-la-Réal, dans l'île de Maiorque.

PLANCHE LXXIII.

*Vue* Entrée du monastere de Poblet.

Les murs de l'enceinte extérieure du monastere de Poblet sont bâtis à chaux et à sable, et ont 2154 varas de circonférence, et 6 de hauteur; ils sont ornés de créneaux. L'enceinte intérieure est composée d'une autre muraille formant un carré qui a 780 varas de tour, 2 varas et demi d'épaisseur, et 14 d'élévation: il regne au haut de cette muraille un parapet avec des embrasures pour placer du canon; elle est en outre flanquée de douze grandes tours placées à différentes distances, et qui dépassent le mur en-dehors de 6 varas environ. Les bâtiments du monastere n'ont rien de bien particulier; mais leur extérieur porte le caractère sérieux et noble qui convient à leur destination.

PLANCHE LXXIV.

Porte d'entrée du monastere de Poblet.

La porte d'entrée du monastere ressemble à celles des villes de guerre dans les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Les deux tours qui la défendent sont semblables à celles qui regnent autour de l'enceinte. L'architecture des bâtiments intérieurs est simple et grande.

PLANCHE LXXV.

Salle capitulaire du monastere de Poblet.

La porte du monastere conduit au cloître, bâti en pierres de taille et décoré dans le genre gothique. Attenant à une des galeries est un réservoir d'eau formant un pavillon gothique terminé en dôme, et d'une élégance remarquable. Dans la partie du levant se trouve la façade de la salle capitulaire, composée de huit colonnes toutes assises sur des piédestaux, et terminées par des chapiteaux bien travaillés: elle a 19 varas d'étendue dans tous les sens, et trois nefs égales entre elles, formées par quatre colonnes octogones, chacune d'une seule pierre. Le pavé est en partie composé de pierres tombales des religieux du couvent, et les tableaux de quelques archevêques d'Aragon décorent les murailles. L'architecture de cette salle est hardie et noble.

PLANCHE LXXVI.

Tombeaux des rois d'Aragon

L'église fut commencée, comme nous l'avons dit, par Raymond, comte de Barcelone et prince d'Aragon; agrandie et embellie par le roi Alphonse II, son fils. Elle est à trois nefs, et en forme de

croix; elle a 102 varas et demi de longueur, et 27 de largeur, excepté la croisée, qui en a 44. La grande nef a 92 varas de hauteur, et les collatérales 27. Le chœur est au milieu de l'église; les stalles sont d'une bonne sculpture. Le presbytere est pavé de marbre alternativement blanc et noir, dont les carreaux ont une palme en tout sens.

Les tombeaux des rois d'Aragon sont ce qu'il y a de plus remarquable dans cette église; ils sont placés à droite et à gauche dans la partie qui joint le presbytere, au nombre de six, trois de chaque côté, et élevés au-dessus d'un riche soubassement de marbre blanc, érigé par les comtes de Cardona, et qui renferme les tombeaux des membres de cette famille. Ces six tombeaux sont de marbre blanc, ornés de sculptures qui représentent les victoires des rois qui y sont enterrés, et leur pompe funebre. Au-dessus sont placées les effigies en marbre blanc des monarques qu'ils renferment, et sur quelques uns celles de leurs femmes couchées à côté d'eux. Ils sont surmontés d'un plancher en bois orné de sculptures, de peintures, et de dorures, et qui sert comme de dais aux statues des souverains. Il forme trois arcs de chaque côté de l'église, dont les ouvertures laissent voir les tombeaux. Le ciel de ces especes de dais est peint en bleu, et orné d'étoiles d'or.

Le tombeau le plus près du sanctuaire, du côté gauche, est celui du roi Alphonse II.

Le second, du même côté, renferme les restes de Jean I<sup>er</sup>, ainsi que ceux de ses deux femmes, Mathea d'Armagnac et Violante. Jeanne d'Aragon, comtesse de Foix, sa fille, y est également enterrée.

Le troisieme, toujours du même côté, appartient à Jean II, et contient les corps de la reine Jeanne, sa seconde femme, et de Marine d'Aragon, leur fille.

Du côté droit, le tombeau le plus près du maître-autel renferme le corps du roi Jacques I, dit le Conquérant.

Dans le second tombeau, du même côté, a été déposé le corps de Pierre IV, ainsi que ceux de ses trois femmes, Marie de Navarre, Éléonor de Portugal, et Éléonor de Sicile.

Enfin le troisieme, du même côté, contient les restes de Ferdinand I<sup>er</sup>, et celui de douze enfants, fils de différents rois d'Aragon, qui avoient été déposés dans des tombeaux de bois, et que Ferdinand II fit placer dans celui de son grand-pere. Il est à remarquer que, quoique la statue de la reine Léonor, femme de Ferdinand I<sup>er</sup>, soit placée sur ce tombeau, son corps n'y repose cependant pas: elle fut enterrée à Medina del Campo, dans un monastere de religieuses dominicaines qu'elle avoit fondé, et où elle avoit fait profession.

Sous les voûtes qui soutiennent les tombeaux des rois dont on

vient de parler, il y en avoit d'autres en bois, où étoient enterrés les ducs de Ségorbe et de Cardona. Ceux-ci étoient exposés à être dégradés par le public qui fréquentoit l'église de Poblet: pour les mettre à l'abri de ses atteintes, don Louis-Raymond Folch de Cardona, duc de Ségorbe et de Cardona, résolut de les renfermer dans des murs qui servissent en même temps de piédestal et d'ornement aux tombeaux des souverains. Il fit donc construire ces murs, de marbre blanc, et en forme de piédestaux, tant du côté de l'épître que de celui de l'évangile, avec une magnificence royale. Il les décora de statues de marbre blanc et de portes de bronze où l'on a gravé des sujets tirés de l'écriture-sainte. Ce superbe monument fut commencé en 1660 et achevé en 1662; il est l'ouvrage de Jean et François Grau, sculpteurs de la ville de Manresa, et il coûta dans ce temps-là 5,500,000 sous, monnaie de Barcelone. (Le sou de Barcelone vaut 2 sous 8 deniers tournois.) Ce fut aussi ce duc qui fit paver le sanctuaire en marbre blanc et noir, comme nous l'avons dit: ce dernier ouvrage lui coûta 3,000,000 de sous barcelonois.

Outre ces tombeaux, il en est deux autres dont nous devons faire mention: ils sont de marbre blanc, adossés aux pilastres qui soutiennent les tombeaux des rois, et placés vis-à-vis l'un de l'autre, des deux côtés de l'église. Celui qui est du côté de l'évangile renferme les restes du roi Alphonse V d'Aragon et I<sup>er</sup> de Naples, qui mourut dans cette dernière ville le 28 juin 1458. Il y fut d'abord enterré dans l'église de Saint-Pierre martyr, et transféré à Poblet en 1671. Sa statue est à genoux sur un coussin, avec le sceptre et la couronne royale, sous un dais cramoisi et or. L'épithaphe dit que sa femme, la reine Marie, y est aussi enterrée; mais c'est une erreur. Le corps de cette princesse repose dans le couvent des religieuses de Saint-François de Valence, appelé de la Trinité.

Le tombeau qui est vis-à-vis, en tout semblable à celui qu'on vient de décrire, contient les cendres de l'enfant don Henri d'Aragon, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, comte d'Ampurias et premier duc de Ségorbe, fils du roi Ferdinand I<sup>er</sup> et de la reine Eléonor, qui mourut le 15 juillet 1445. Son corps, qui étoit placé au-dessous des tombeaux des rois, fut mis dans celui-ci en 1673 avec ceux de ses deux femmes, Catherine, infante de Castille, fille du roi Henri III, et dona Béatrix Pimentel, fille du comte de Benavente.

Les deux tombeaux dont on vient de parler furent élevés aux frais de don Pedro-Antonio d'Aragon, frere du duc de Ségorbe et de Cardona dont il a été fait mention plus haut. Dans les tombeaux des ducs de Cardona sont encore enterrés plusieurs rois, reines, et infants d'Aragon; entre autres, le fameux Charles, prince de Viane.

Enfin on remarque dans cette église un autre tombeau construit en marbre blanc, égal aux autres en magnificence: il est adossé au grand escalier par où l'on monte de l'église aux dortoirs. Il renferme le corps de Raymond Folch, dixième du nom, vicomte de Cardona, mort en 1320. Son corps fut placé dans ce tombeau en 1669 par ordre du duc de Ségorbe, qui l'avoit fait construire. On le trouva aussi frais et aussi entier que le jour de sa mort. Sa statue, de hauteur gigantesque, est placée sur le monument; elle le représente armé de pied en cap. La vue de cette planche est le côté de l'évangile. Dans le fond on découvre une chapelle éclairée par le haut. Toute cette église est sombre, et la lumière mystérieuse produite par les vitraux de couleur convient parfaitement à la majesté du lieu.

## PLANCHE LXXVII.

*Bibliothèque du monastere de Poblet.*

Le monastere renferme quelques appartements qu'on appelle royaux parceque plusieurs rois d'Aragon y ont logé. Une des plus

belles salles du bâtiment contient une bibliothèque donnée au monastere par don Pedro-Antonio d'Aragon, duc de Ségorbe et de Cardona, et par sa femme dona Anna-Catharina de la Cerda. Les livres sont renfermés dans trente grandes armoires d'ébène, dont les portes sont de verre de Venise. Il y a peu d'ouvrages rares ou de manuscrits curieux.

## PLANCHE LXXVIII.

*Intérieur d'une des cours de Poblet.*

Les bâtiments de Poblet ont dans l'intérieur des cours une certaine irrégularité pittoresque qui contraste avec la beauté sévère du cloître et de l'église. La vue de cette planche est prise de la voûte qui conduit à l'infirmerie. Souvent on rencontre des moines traversant cette cour pour porter le viatique aux malades, et la cloche que l'on voit dans le fond sonne alors pour apprendre aux tristes habitants de ce lieu qu'un de leurs confreres expire.

## PLANCHE LXXIX.

*Tombeau du duc de Cardona à Belpuch.*

Belpuch est éloignée de six lieues de Poblet, sur la route de Barcelone à Saragosse. C'est une ville d'environ onze cents habitants, mal bâtie, mal percée, mais située au milieu de campagnes fertiles, et sur-tout remarquable par un très beau monument de la renaissance des arts dans le XVI<sup>e</sup> siècle. On le voit dans l'église du couvent des franciscains, situé à un demi-quart de lieue de la ville. Ce couvent n'a guere que cela de remarquable, quoique son cloître gothique soit curieux par les ornements de ses chapiteaux et par son architecture: mais ces sortes d'ouvrages sont si multipliés en Espagne, que l'on finit par s'y habituer, et l'on ne s'arrête plus à considérer un genre de beautés qui exciteroit l'admiration ailleurs. Il n'en est pas de même du monument que nous représentons; il est d'un travail supérieur à tout ce que renferme la province.

Ce mausolée, exécuté en beau marbre blanc, présente un grand corps d'architecture de trente pieds de haut, au milieu duquel on découvre le tombeau de Raymond de Cardona, soutenu par des sphynx, et placé dans une niche demi-circulaire: il supporte la statue du héros, couché et armé à l'antique. La niche est ornée de cariatides dans l'attitude de la douleur, et de deux pilastres ioniques de chaque côté, au milieu desquels paroissent deux statues de femme; l'une tient une branche de laurier, l'autre une palme. Le haut de la niche est rempli par un bas-relief représentant Jésus-Christ mort et entouré de femmes affligées. L'imposte est couverte de deux grands médaillons avec des figures dans l'action d'offrir au défunt une couronne et une palme. Au-dessus regne une frise représentant des marches de troupes et autres évolutions militaires: le tout surmonté d'une corniche très saillante et très riche. Le sommet est décoré d'une statue de la sainte Vierge assise, tenant dans ses bras l'enfant Jésus: elle est soutenue par deux anges, dont les ailes sont déployées. Enfin des deux côtés de la corniche sont deux autres statues aussi assises, et deux vases placés symétriquement. On lit au-dessous de la statue de la Vierge et au-dessus de l'écusson des armes l'inscription suivante:

*Raimundo Cardonæ qui regnum Neapolitanum  
prerogativa pene regia tenens  
gloriam sibi ex mansuetudine comparavit  
Isabella uxor infelix marito optimo fecit.*

*Vixit ann. XXXXXIII mens. VIII dieb. VI. ann. MDXXII.*

La base est couverte de tableaux en bas-reliefs où l'on a représenté des batailles, et dans le milieu une marine avec des navires, et sur-tout une galere bien exécutée. On lit sur le socle: *Joannes Nolanus faciebat*; c'est le nom de l'artiste qui exécuta ce mau-

solée à Naples, d'où il fut transporté pièce par pièce numérotée à Belpuch. Les inscriptions des deux côtés sont, la première : *Servasti thalamum genio dulcissime conjux. Servandus nunc est pro thalamo tumulus*; l'autre : *Ornasti et manes lacrymis miserabilis uxor. Haud optare alias fas erat inferias*. Entre les chapelles du côté droit on voit d'autres inscriptions ainsi conçues, qui ont rapport à la famille de Cardona :

<i>D. O. M.</i>	<i>molius quiescant</i>
<i>Memoria Maiorum</i>	<i>Antonius Folchius</i>
<i>et ossibus Folchis</i>	<i>Cardonius Anglasolius</i>
<i>Cardoniis Anglasolius</i>	<i>Requesenius Cordubus</i>
<i>Requesenius</i>	<i>dux Somensis</i>
<i>ut una cum iis</i>	<i>translatis ex arce</i>
<i>quos progenuerunt</i>	<i>locum dedit.</i>
<i>amplissimis honoribus</i>	<i>Vixere annos ob</i>
<i>et titulis</i>	<i>nimiam vetustatem</i>
<i>decoratos</i>	<i>Posteris suis incertos.</i>

<i>D. O. M.</i>	<i>dum Carolo V imp.</i>
<i>Ferdinando Folchio</i>	<i>maximis rebus gerendis</i>
<i>Cardonio Anglasolio</i>	<i>comes adest assiduus</i>
<i>Neapolitano admirando</i>	<i>et publice consulit</i>
<i>duci Somensi</i>	<i>utilitati.</i>
<i>comiti Olivitii et</i>	<i>Vixit annos XLIX</i>
<i>Palamosii baroni</i>	<i>menses IX dies XXIV.</i>
<i>Belpuchii lignolæ et</i>	<i>Obiit anno sal. MDLXXI</i>
<i>valis Almonasiriæ</i>	<i>idib. septemb.</i>
<i>Ramondi Cardoni</i>	<i>Antonius filius</i>
<i>Neapolis pro rege</i>	<i>idemque hæres</i>
<i>Italiæ prefecti</i>	<i>patri piissimo pos.</i>
<i>exercitus pontificii</i>	<i>Ramondo Cardonio</i>
<i>et veneti qui icto</i>	<i>Ferdinandi priori filio</i>
<i>federe coierant</i>	<i>cui novem tantum</i>
<i>ducis electi filio</i>	<i>diebus vitalis lucis</i>
<i>Antoni Cardoni nepoti</i>	<i>usura perfrui</i>
<i>cujus omnis vita</i>	<i>concessum fuit</i>
<i>gloriosi laboribus</i>	<i>Antonius frater p.</i>
<i>consumpta est</i>	

Ces deux premières inscriptions sont unies; la suivante fait face au tombeau qui se trouve placé près des marches du sanctuaire.

<i>D. O. M.</i>	<i>matri dulcissima</i>
<i>Beatrici Figueroar</i>	<i>posuit</i>
<i>Ludovici Corduci</i>	<i>Hieronimo Cardonio</i>
<i>Suessani ducis filia</i>	<i>Anglasolio</i>
<i>magni illius</i>	<i>Ferdinandi et</i>
<i>Gonsalvi ferrantis</i>	<i>Beatrici</i>
<i>nepti</i>	<i>filio</i>
<i>Ferdinandi Cardoni</i>	<i>qui ex hac luce</i>
<i>magni Neapolitani</i>	<i>quito ætatis anno</i>
<i>Almiranti</i>	<i>excedens</i>
<i>uxori</i>	<i>parenti ex difficili</i>
<i>Vixit annos XXX</i>	<i>partu acerbam mortem</i>
<i>obiit anno MDLIII</i>	<i>sibi fatalem horam</i>
<i>nonis augusti</i>	<i>nimum properavit</i>
<i>Antonius Folchius</i>	<i>Antonius omnibus aliis</i>
<i>Cordubus Anglasolius</i>	<i>rebus destituto</i>
<i>dux Somensis</i>	<i>in gremio et sinu</i>
	<i>matris locum dedit.</i>

Tout ce monument est du plus beau marbre et du plus beau travail possible : on y reconnoît cette belle distribution de masses et cette richesse de détails qui caractérisent les ouvrages du XVI<sup>e</sup> siècle. Si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est la multiplicité des ornements et l'attitude de quelques figures qui ne sont pas toutes parfaitement de bon goût. Quoi qu'il en soit, ce monument est un des plus remarquables que l'on puisse voir; il est digne de la famille illustre à qui il appartient, et dont le chef, le duc d'Altamira, est encore un zélé protecteur des arts.

Nous partîmes de Belpuch pour nous rendre à la ville de Cardona, afin de faire le tour de la Catalogne méthodiquement. L'évêché de Solsona, où se trouve cette ville, est un pays de montagnes, dont le commerce est peu considérable, et dont les communications sont très difficiles. Presque nulle part on ne trouve de routes praticables en voiture. Cependant le pays est cultivé, et le peuple vit dans l'aisance. Les transports s'y font à dos de mulet. On compte deux journées de Belpuch à Cardona. On laisse sur la droite Cervera, Tarrega, et plusieurs lieux considérables dont nous aurons occasion de parler à la fin de la description de la province. Les bornes de notre ouvrage nous ont forcés de renoncer à faire graver les vues de plusieurs villes qui mériteroient d'être connues. Nous tâcherons d'y suppléer en en donnant une description à la fin de la province.

#### NOTICE SUR LA VILLE ET LA MONTAGNE DE CARDONA.

Cardona est vraisemblablement l'Udura de Ptolémée, et non point, comme plusieurs l'ont cru, la ville de Cardo, dont parle Tite-Live à l'occasion de deux petits souverains du pays qui prirent les armes contre M. Helvius. Quoique la situation de cette ancienne ville soit inconnue, il est certain cependant qu'elle étoit dans l'Espagne ultérieure, et qu'ainsi Cardo ne peut être l'actuelle Cardona, située aux extrémités de l'Espagne citérieure. Cette ville fut détruite par les Maures, et rétablie par Louis-le-Débonnaire. Elle avoit anciennement le titre de vicomté, qui fut érigé en duché par Ferdinand-le-Catholique en faveur de don Jean Raymond Folch Cardona; depuis ce temps il a passé dans la maison du duc de Médina Cœli. Le château dépendoit autrefois des évêques d'Urgel. Foulques, évêque de cette ville, le donna en fief, en 1091, à Guillaume Raymond, comte de Cerdagne : la charte

de donation existe dans les archives de Barcelone<sup>1</sup>. Ce château fut attaqué en 1711, pendant la guerre de la succession, par les Espagnols et les Français réunis, commandés par le comte de Mauret, lieutenant-général : il fit une si vigoureuse résistance qu'on fut obligé d'en lever le siège, après avoir perdu beaucoup de monde. Philippe V ne le recouvra que lorsque le duc de Berwick prit la ville de Barcelone à discrétion ; il offrit alors la vie à ses habitants, à condition qu'ils lui rendroient les châteaux de Mont-Joui et de Cardona, ce qui fut exécuté.

Ce que la ville de Cardona possède de plus remarquable est la montagne de sel au-dessus de laquelle elle est située, et qui se trouve coupée presque à pic du côté de la rivière Cardoner, qui coule dans le vallon. Cette montagne est une masse de sel de quatre à cinquante pieds d'élévation au-dessus du niveau de la rivière, et, s'étendant fort loin de l'orient au couchant, elle se divise en plusieurs rameaux : le lieu de l'exploitation est à un quart de lieue de la ville, dans une petite vallée faisant face d'un côté à la partie de la montagne dominée par le château, et de l'autre surmontée d'un espace circulaire de cette même montagne, nommé *Bosch del Sal*, ou bois du sel, parcequ'en effet jadis cette partie étoit couverte d'un bois de sapin ; elle est à présent plantée de vignes qui ont réussi fort bien, sur un pied à-peu-près de terre végétale qui couvre le sel. Cette particularité dément l'assertion de Plin<sup>e</sup>, qui assure que les lieux où se trouve le sel de roche sont stériles. Le sel de Cardona est de diverses couleurs, mais il devient d'un très beau blanc lorsqu'on le broie, ainsi que Strabon<sup>3</sup> l'a observé dans une mine semblable qui existoit de son temps en Lusitanie.

Rien ne peut se comparer au spectacle de la montagne de Cardona au lever du soleil ; outre les beaux contours qu'elle présente, elle paroît s'élever au-dessus de la rivière comme une montagne de pierres précieuses, ou comme une réunion des couleurs brillantes que produit la réfraction des rayons du soleil à travers un prisme. C'est ainsi que les Arabes imaginoient peut-être leurs palais de diamants, construits par les fées et les génies au milieu des solitudes de l'Asie. Nous avons souvent regretté de ne pouvoir rendre, par la gravure, les teintes brillantes que le temps a imprimées sur les ruines antiques ; que seroit-ce s'il falloit peindre le jeu des rayons du soleil sur les facettes de cette chaîne de cristal, dont l'œil même a de la peine à supporter l'éclat ? Je me suis rappelé, en visitant ce lieu, ce que j'éprouvai en descendant dans les salines souterraines de Wieliska en Pologne ; je sortois du collège, et tout plein encore de la lecture de Virgile et d'Homère, je me crus transporté dans la demeure de Téthys et dans le palais de verre des Néréides ; là je traversois de longues salles soutenues par des colonnes de cristal, des cabinets de topazes et d'émeraudes : le bruit qui se faisoit au-dessus de ma tête paroissoit être celui des vagues de la mer.

(1) Elle est rapportée aux preuves, col. 1186, de la *Marca Hispanica*.

(2) Lib. XXXI, c. 7

(3) Lib. III, p. 155.

... *Domum mirans genitricis et humida regna,  
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes.*

VIRG., *Georg.*, lib. IV.

Pendant les nombreuses chapelles qu'il falloit traverser, la triste lumiere des lampes qui éclairaient les statues de saint Népomucene et de saint Florian, les plaintes des pauvres paysans polonais qui travailloient dans ces souterrains, le bruit des marteaux et des brouettes, me faisoient bien voir que je n'étois pas chez la fille du Ciel ou chez la mere d'Aristée; tandis qu'aux environs de Cardona, où l'on peut contempler de loin le beau spectacle de la montagne qui se développe sur le firmament d'azur de l'Espagne, on croit voir un arc-en-ciel tombé sur la terre, ou le mont Olympe lorsque Jupiter et tous les dieux descendent y tenir leur cour. Le fleuve Cardoner, qui coule au milieu des oliviers et des lauriers roses, donne l'idée du Pénée paré des arbres de Minerve et d'Apollon. Cette montagne est unique en Europe, et fait sur-tout l'admiration des naturalistes, qui ne conçoivent pas trop sa formation: nous ne pouvons pas leur donner de grands éclaircissements à cet égard, mais nous leur offrirons le plus de renseignements qu'il nous a été possible de nous procurer.

PLANCHE LXXX.

*Vue du château et de la montagne de sel de Cardona.*

Cette vue est prise du chemin qui conduit à Manresa. On découvre toute la partie de la montagne de sel sur laquelle est située la ville, le fleuve Cardoner, qui coule au pied, et à droite au bout du pont, les bâtiments où sont placés les moulins qui servent à réduire le sel en poudre. On pourra mieux juger des détails de ce lieu par les plans de la planche suivante.

PLANCHE LXXXI.

N° 1.

*Plan des salines de Cardona.*

La montagne de sel de Cardona comprend le terrain où la ville est située, et les environs à plus d'une lieue de tour: elle est presque par-tout couverte de cinq ou six pouces de terre végétale qui la rendent productive. Le lieu de l'exploitation est une vallée formant un ovale d'à-peu-près une demi-lieue de long sur un quart de lieue de large, de l'est à l'ouest, depuis le fleuve Cardoner et le château de Cardona (lettre A) jusqu'au promontoire de sel rouge, situé vis-à-vis (lettre M). Cette dernière montagne, la plus considérable de toute la saline, et dont on n'a pas encore commencé l'exploitation, a 380 palmes de haut, et 1668 de large dans sa base. Cette vallée est traversée par une autre petite chaîne de collines, marquée lettre F, au pied de laquelle sont bâties les deux maisons du bureau des expéditions (lettre H). L'une, construite en pierre, appartient au roi: il y a un administrateur, un commis, et un caissier. L'autre est bâtie en bois, et appartient au duc de Cardona: il y a un contrôleur teneur de livres, peseur, un homme d'affaires pour veiller sur les ouvriers qui y sont employés. Devant ces maisons se trouve l'exploitation principale de sel blanc (lettre L et pl. III), que distribue l'administration, et qui est consommé par le tiers à-peu-près de la province de la Catalogne, et par le comté de Foix en France. La consommation totale par an n'est jamais au-dessous de 70,000 fanegues, pesant chacune 5 arrobes, de 26 livres catalanes chacune. Le prix que l'on vend

chaque fanegue est de 11 picettes et demie à-peu-près, et le revenu total que le roi en retire de plus de 3,000,000 de réaux, toutes dépenses payées, en y comprenant 52,234 réaux que l'on paie au duc comme dédommagement de ses anciens droits à cette propriété. Outre les différentes collines dont nous avons parlé, il en existe plusieurs autres au pied de la forteresse et sur le penchant de la montagne, qui s'étendent jusqu'à la fontaine appelée *Cancunills*. La montagne de Sel-Rouge est ainsi nommée, parce qu'en effet la couleur rouge y domine, quoique les couleurs varient suivant la hauteur du soleil et le plus ou moins d'abondance des pluies. Du pied de cette montagne sort une fontaine d'eau qui s'échappe d'un grand trou que l'on remarque dans son sommet, et qui coule du côté de l'orient à travers la vallée, mais dans des conduits souterrains, et particulièrement sous la place même de l'exploitation: elle se montre un peu plus loin à la superficie, et coule l'espace de trois cents pas sur un terrain uni, nommé le *Pla de la Coromina*, et vient enfin se décharger dans le Cardoner. Ce ruisseau augmente beaucoup dans la saison des pluies; l'eau de la rivière acquiert alors un goût salé qui fait périr les poissons: mais à trois lieues au-dessous le minéral se décompose, et l'eau ne conserve plus aucun goût. Toutes ces montagnes sont pleines de crevasses, de trous, et même de grottes spacieuses où l'on trouve des stalactites en sel semblables à des grappes de raisin de différentes couleurs, à des glaçons suspendus, et d'autres singularités de la nature. On se sert des morceaux de ce sel pour guérir des rhumatismes: on en fait toute sorte d'ouvrages, à-peu-près comme dans les salines de la Pologne, c'est-à-dire des croix, des chandeliers, des salieres, des chapelles, qui font gagner quelque argent aux femmes de Cardona. Il est mort dernièrement dans cette ville un sculpteur qui en avoit fait des statues de saints assez bien travaillées.

Ces salines sont exploitées depuis fort long-temps; il en est fait mention dans une charte de Bernard Amat, vicomte de Cardona, l'an 43 du regne de Philippe I, roi de France, qui répond à l'année 1103. Ce vicomte donne, à cette époque, 12 *somadras* de ce sel annuellement à l'église de Barcelone. cet acte existe dans le cartulaire de cette église.

## N° 2.

Cette planche pourra donner une idée de la manière différente dont le sel se cristallise extérieurement, ou plutôt l'effet des eaux de pluie, qui l'arrosant continuellement, lui donnent ainsi différentes formes et l'apparence de plusieurs couches variées.

## N° 3.

Cette planche représente la carrière de sel telle qu'on l'a mise à découvert (voyez sur le plan n° 1 la lettre L), et la manière dont on l'exploite : elle peut avoir 150 pieds de longueur sur 60 de largeur. Elle paroît, au premier coup-d'œil, comme les carrières de plâtre des environs de Paris. On la taille de même avec des pioches; quelquefois on se sert de la poudre à canon. Cent hommes y travaillent journellement, et cent mulets s'en retournent chargés. Il y a plus de vingt ans qu'on creuse au même endroit, et qu'on est loin de l'avoir épuisé; si même on parvenoit jamais à enlever toute la superficie de cette couche immense de sel au-dessus du niveau de la rivière, on en trouveroit encore autant dans la profondeur de la terre, et on peut conjecturer que cette mine est inépuisable.

## N° 4.

*Vue de la ville de Solsona.*

On ne peut aller de Cardona à Solsona que par des monts affreux et nullement praticables aux voitures : ces deux villes sont éloignées l'une de l'autre de quatre lieues; la route ressemble en plusieurs endroits à un escalier irrégulier dont les marches ont quelquefois deux pieds de haut; enfin on arrive au plateau sur lequel est située la ville de Solsona que l'on découvre au sortir d'un grand bois de chênes. Cette ville, capitale de l'évêché de ce nom, se trouve au centre de la principauté de Catalogne, et au milieu de montagnes qui se joignent à la chaîne des Pyrénées : elle est bâtie sur les bords de la rivière noire, *rio Negre*, que l'on traverse sur un pont de pierre construit en 1770. La cathédrale est du XI<sup>e</sup> siècle, et d'architecture gothique. Les environs de cette ville sont bien cultivés, arrosés avec art, et rapportent toutes les productions dont un climat froid est susceptible. Cette ville étoit l'ancienne *Setelsis* dont parle Ptolémée, et qu'il place dans le pays des Jaccetains ou Laletains dont elle étoit la capitale; on la nomma ensuite *Setelsona*, comme le justifient les anciens titres du moyen âge; et enfin par contraction elle a reçu le nom de Solsona. Son histoire ne diffère en rien des autres villes principales de la Catalogne.

## PLANCHE LXXXII.

*Tombeau antique près de Manresa.*

De Solsona pour se rendre à Manresa, il faut repasser par Cardona en reprenant le cours du fleuve Cardoner qui se jette dans

le Llobregat à une lieue au-dessous de Manresa. Le chemin, depuis Cardona jusqu'à cette ville, suit presque toujours le fleuve Cardoner, et passe encor par des échelons de pierre aussi difficiles que dangereux à franchir, mais cependant moins fatigants que de Solsona à Cardona. Une lieue au-dessous de Manresa, au confluent des deux rivières et au milieu d'un bois de pins, on trouve le tombeau que représente cette planche, connu dans le pays sous le nom de *torre de Breny*; les Catalans prononcent *Bring*, et appellent *torré* toute espèce de maison de campagne. Ce tombeau est bâti en pierres de taille fort grandes; leurs proportions sont de trois, quatre, et cinq pieds : il ressemble assez, quant à la forme et à la situation, à celui de Scipion près de Tarragone, mais il est d'un travail inférieur, et me paroît d'un temps plus moderne. Les ornements de la frise sont mieux faits que les figures, ce qui caractérise la décadence dans presque tous les monuments anciens; néanmoins il est d'un beau caractère. Le socle qui lui sert de base est très élevé : son dé est couronné par une frise sculptée en divers ornements. Sur une de ces faces et dans la frise on voit une femme qui donne à manger à deux lions; de la queue de ces animaux part l'enroulement qui fait le tour du monument, et se trouve surmontée d'une corniche assez saillante. Il paroît par les arrachements des murs que l'on voit dans l'intérieur que ce bâtiment étoit voûté; on a remplacé la voûte par un plancher : l'étage inférieur sert de cave et le dessus de cuisine à une petite maison attenante, qui appartient à un avocat de la ville de Manresa. Sur la face principale et au-dessous de l'entablement est une ouverture où se trouvoit une inscription qui a été enlevée, dit-on, par un Anglais pendant la guerre de la succession. Ce tombeau n'a point de porte, mais seulement une ouverture de cinq pieds sur le second socle. Le P. Roig et Étienne de Corbera font mention de ce monument, mais ne donnent aucune notion sur son ancienne destination : Antonio Pons ne l'a point visité; et quant à la tradition du pays elle n'apprend rien de particulier. Elle rapporte seulement que jadis il y avoit, dans l'ouverture à droite, un miroir qui réfléchissoit les rayons du soleil, et que ceux qui passaient sur les rives du fleuve en étoient éblouis. La dame à qui appartenait cette tour ordonna qu'on portât ce miroir à Manresa, où il perdit sa propriété, qu'il ne recouvra même plus lorsqu'il fut rétabli à son ancienne place. Il auroit bien mieux valu trouver une inscription que ce miroir, si toutefois il a jamais existé, ce qui n'est pas présumable.

## PLANCHE LXXXIII.

*Détails géométriques du tombeau de Manresa.*

Les mesures contenues dans cette planche donneront une idée plus juste de la ressemblance de ce tombeau avec celui des *Scipions* près de Tarragone. Celui-ci est d'une pierre de grès très dure, qui, malgré sa couleur grise naturelle, a reçu cependant des teintes de couleur feuille morte qui l'embellissent singulièrement.

## NOTICE HISTORIQUE SUR LA VILLE DE MANRESA.

Il seroit inutile de vouloir employer une nouvelle critique sur l'ancienne géographie de la Catalogne après les recherches immenses de M. de Marca et du P. Caresmar : si toutes les provinces de l'Espagne avoient été examinées avec autant d'exactitude que la Catalogne l'a été par ces deux savants, il suffiroit de les reproduire sans y rien ajouter. Nous avons dit qu'ils avoient détruit l'opinion que l'ancienne *Athanagie* fût la même que *Manresa* d'à

présent, mais plutôt la ville de Lérida, capitale des Illergetes. Nous ajouterons qu'il est également absurde de croire que le nom de Manresa vient de celui de *Manu-rasa* : l'étymologie de ce nom, ou de celui de Minorisa qu'elle portoit dans le moyen âge, est presque impossible à déterminer; il l'est également de savoir si elle étoit, comme le pense M. de Marca, l'ancienne Bacasis de Ptolémée. Tout ce que l'on sait, c'est que Manresa est située dans l'ancien pays des Lacetains, et dans la partie qu'occupoit une de leurs nations particulières, nommée Bergitains, de la ville de Bergium, aujourd'hui Berga, bourg assez considérable au pied des montagnes. Caton les subjuga trois fois, et prit leur ville et sept châteaux qui en dépendoient : il est à présumer, par la situation de Manresa, que c'étoit un de ces sept châteaux; et les peuples de ces environs s'appeloient encore Bergitains du temps de Louis-le-Débonnaire. Geoffroy, comte de Barcelone, fit de cette ville le chef-lieu d'un comté particulier, et non point une ville épiscopale, comme plusieurs auteurs l'ont cru sans qu'ils en aient trouvé aucune preuve ni dans les conciles ni dans les anciens historiens. Toutes les églises de cette ville furent détruites par les Maures en 993; mais leur patrimoine leur fut rendu, en 1022, par Ermesinde comtesse de Barcelone, et tutrice du comte Bérenger son fils. Ce qui rendit Manresa célèbre fut d'avoir servi de retraite à saint Ignace de Loyola pour écrire ses exercices fameux : on voit encore la caverne où il passa tout le temps qu'il employa à les composer; mais le manuscrit de ces exercices n'existe pas comme on le croyoit. Les jésuites ont bâti une superbe église au-dessus de cette grotte; c'est celle que l'on voit à droite de la planche suivante. De la fenêtre de cette caverne le saint tournoit ses regards vers le Mont-Serrat où la Vierge, dit-on, lui apparoissoit. Cette église est à présent abandonnée, et la grotte n'est plus desservie que par un pauvre curé qui la fait voir aux voyageurs.

## PLANCHE LXXXIV.

*Vue générale de la ville de Manresa.*

Cette vue offre la ville de Manresa telle qu'elle paroît au-dessus de la rivière qui souvent est un torrent terrible. A droite est le grand

bâtiment des jésuites qui forme une assez belle masse : dans le lointain la cathédrale, dont l'architecture intérieure est d'un beau style gothique. Le voisinage des deux rivières rend Manresa florissant, tant par les moulins et les manufactures que l'on a pu établir, que par l'arrosage des terres, qui sont très fertiles et très bien cultivées.

## NOTICE SUR LA VILLE DE GIRONE.

Nous avons parlé dans le discours préliminaire des traditions fabuleuses, des fausses chroniques qui obscurcissent les premiers temps de l'histoire d'Espagne; si l'on veut juger de la manière dont ces traditions étoient mises en œuvre il y a trois cents ans, il suffit de lire l'histoire des antiquités de Girone par le P. Roig, quoique cet ouvrage ait été composé dans l'année 1673, et par conséquent dans le temps où la meilleure critique régnoit en Espagne; dans le temps où le marquis de Mondejar, don Nicolas Antoine, et don Joseph Pellicer, dépouilloient l'histoire ecclésiastique et civile de toutes les fables dont les auteurs l'avoient inondée depuis plusieurs siècles. A l'exemple d'Annius de Viterbe, le P. Roig commença par fabriquer la fausse chronique de *Liberat* de Girone, afin de pouvoir s'en



servir dans les ouvrages qu'il devoit donner au public, et où il ne cesse de la citer. Suivant lui la ville de Girone auroit été fondée par Géryon, roi de Mauritanie, qui vint en Espagne tout exprès, et débarqua à Collioure, quoique certainement ce ne fût pas le port le plus voisin de la Mauritanie. De là il passa au lieu où est maintenant Girone, qu'il bâtit au bas d'une montagne, et qu'il auroit beaucoup augmentée s'il n'avoit pas péri peu de temps après de la main d'Osiris, qui vint en Espagne pour purger la terre de ce brigand; mais la justice de ce prince (continue le P. Roig) ne permit pas que les trois enfants de Géryon fussent punis des crimes de leur pere; il leur laissa donc le royaume d'Espagne et la ville de Girone, qui se nommoit alors Geriona, du nom de son fondateur, et que les Romains appellerent depuis Gerunda. Le P. Roig n'est pas plus heureux ou mieux instruit dans ce qui regarde les temps historiques; il prétend que Girone servit de retraite à Sextus Pompée après la bataille de Munda, fait contraire à toutes les histoires, qui fixent sa retraite dans la Celtibérie. Il assure également que ce fut Charlemagne en personne qui vint assiéger et prendre cette ville, tandis qu'à cette époque, c'est-à-dire l'année 785, ce prince étoit en Saxe, et l'année d'après en Italie. Mais c'est sur-tout sur l'expédition de Philippe-le-Hardi en Catalogne qu'il est curieux à entendre: à l'en croire les Français auroient commis tant d'excès et de profanations dans ce pays qu'il seroit sorti du corps de saint Narcisse un essaim de mouches<sup>1</sup> d'une telle grosseur et d'une piqûre si dangereuse que presque toute l'armée en auroit été détruite. Il rapporte à cet égard le sentiment de tous les historiens qui l'ont précédé, dont les uns disent que ces mouches étoient blanches, d'autres qu'il y en avoit de bleues, de vertes, et de rouges; le P. Roig pense qu'elles devoient être moitié vertes et moitié bleues avec une raie rouge sur le dos<sup>2</sup>.

Le reste de son histoire n'est guere écrit avec plus de raison: nous nous bornerons à dire sur Girone quelques faits particuliers à cette ville, et qui ne font point partie de l'histoire générale de la province; afin de ne pas sans cesse nous répéter. Girone n'étoit pas considérable du temps des Romains, quoiqu'elle eût, au rapport de Pline, ce que l'on appelloit le *jus Latii*; elle étoit située sur la colline qui la domine à présent, et où l'on a trouvé quelques restes d'antiquités, et plusieurs inscriptions rapportées dans Pujades et Marca. Deux vers de Prudence prouvent qu'elle étoit petite et riche; elle faisoit partie du pays des Ausétains suivant Ptolémée.

*Parva felicitis decus exhibebit  
Artubus sacris locuples Gerunda.*

Il n'est guere question de Girone dans les temps modernes avant la révolte de Paul contre

(1) L'opinion du P. Roig est cependant presque toujours appuyée sur quelques autorités, telles que celle de Turpin, et un autre livre de la même classe, nommé *Philomela*, dont les contes ont passé pour des vérités au jugement des anciens historiens de la Catalogne.

(2) Ce qu'il y a de plus singulier dans cette tradition, c'est

qu'en effet presque tous les anciens historiens en parlent, et que plusieurs, tels que Mariana, le P. Daniel, et M. de Marca, gens du plus haut mérite, ont l'air d'y ajouter foi; il est vrai qu'ils se fondent uniquement sur les autorités espagnoles, et qu'ils ont été induits en erreur comme a pu l'être le P. Roig.

le roi Wamba, sur laquelle nous avons donné des détails dans le discours préliminaire. Wamba s'empara de cette ville sans coup férir par un événement singulier : Paul l'avoit laissée en garde à Amator son évêque; il lui écrivit de rendre la ville aux premières troupes qui se présenteroient pour l'occuper, se croyant certain que les siennes arriveroient long-temps avant celles du roi : mais il en fut tout autrement, et l'évêque la rendit à Wamba la veille même de l'arrivée de son ennemi. Les Maures occupèrent Girone, mais n'y restèrent que soixante-dix ans, et les Francs la reprirent sur eux en 785. Le roi Charles y mit alors un comte ou gouverneur dont l'emploi fut quelque temps amovible. Cette dignité ne devint héréditaire que sous Charles-le-Chauve, lorsque Geoffroi-le-Velu réunit la souveraineté de Girone à celle de Barcelone : depuis cette époque le comté de Girone a été l'apanage de plusieurs enfants des comtes souverains de Barcelone; mais il est toujours revenu au chef de cette maison, et depuis le commencement du XII<sup>e</sup> siècle il n'en a pas été démembré. Sous les rois d'Aragon le prince héréditaire porta le titre de duc et ensuite de prince de Girone, comme en Castille il portoit le titre de prince des Asturies, et en France celui de Dauphin.

L'histoire de Girone n'offre rien d'intéressant depuis que la France l'eut retirée du joug des musulmans jusqu'à l'époque où Philippe-le-Hardi s'en rendit maître : ce prince vint s'y venger des vèpres siciliennes en attaquant Pierre III d'Aragon, à qui les Siciliens avoient offert la couronne qu'il avoit acceptée. Philippe s'avança dans la Catalogne et s'empara de Girone; mais une épidémie se manifesta dans son armée, et l'obligea à se retirer à Perpignan, où il mourut. C'est à cette occasion que fut inventé le conte des mouches, que le P. Roig voulut encore une fois renouveler à une autre époque de l'histoire, en 1653, lorsque le maréchal d'Hocquincourt voulut reprendre la ville sur don Juan d'Autriche, qui l'avoit reconquise l'année précédente. Cette ville joua aussi un rôle principal dans la guerre du malheureux prince de Viane avec Jean II, roi d'Aragon. Elle servit d'asile à la reine Jeanne et au jeune prince Ferdinand son fils. Le duc de Saint-Germain la prit en 1656, et le maréchal de Noailles en 1694. Mais le siège le plus mémorable qu'elle soutint fut pendant la guerre de la succession, en 1711 et 1712, contre le duc de Noailles, qui l'assiégea avec dix-neuf mille hommes : elle étoit défendue par deux mille hommes de garnison aux ordres du comte de Tatenbach son gouverneur. Girone forte par elle-même l'étoit devenue encore davantage au moyen de quelques fortifications que les Anglais y avoient ajoutées : mais le plus grand obstacle qu'avoient à surmonter les assiégeants étoit la rigueur de la saison; les soldats passèrent vingt jours dans les tranchées ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; enfin, après avoir fait jouer la mine, ils en vinrent à l'assaut et furent repoussés deux fois : le 25 janvier 1712, ils se préparoient à y monter une troisième fois lorsque la place demanda à capituler, et se rendit en effet au duc de Noailles le 1<sup>er</sup> février. Louis XIV dit à ce sujet à madame de Maintenon que depuis long-temps il n'avoit reçu une nouvelle qui lui eût fait autant de plaisir. Ces mots marquent l'importance qu'il attachoit à la prise de cette place, et à quoi étoient alors réduits les succès de ce monarque.

L'établissement du siege épiscopal de Girone remonte aux derniers temps de la domination romaine; il en est parlé dans les actes du concile provincial de Tarragone, de l'an 516, et de celui de Girone de l'année suivante. Parmi le nombre de ses évêques il y en a deux qui méritent particulièrement d'être distingués; l'un est S. Jean de Valclare, bénédictin, ainsi nommé parcequ'il fonda en Catalogne, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, le monastere de Valclare, dont il fut abbé; on le força peu de temps après d'accepter le siege épiscopal de Girone: ce prélat est l'auteur d'une chronique estimée dont nous avons rendu compte. Le second est Jean de Marguerit, vivant dans le XI<sup>e</sup> siècle, auteur d'un livre intitulé: *Paralipomenon de España*, ouvrage peu estimé des savants.

La ville de Girone a dû en grande partie les richesses de son clergé et de son église aux dons de Charlemagne, pour lequel elle conserva toujours beaucoup de vénération et de reconnoissance. On sait que ce grand homme fut canonisé par l'anti-pape Paschal III en 1165 ou 1166, et qu'on célébroit sa fête dans plusieurs endroits malgré que sa canonisation n'ait jamais été confirmée par le pape légitime. Les faveurs que Girone en avoit reçues méritoient bien qu'elle ne fit pas moins pour sa mémoire que tant d'autres villes qui lui étoient moins redevables: en conséquence Armand de Montredon, son évêque, ordonna par une constitution de l'an 1345, l'usage d'un office particulier en l'honneur de Charlemagne, et Girone l'a récité jusqu'à ce que le concile de Trente eût défendu la célébration de ces offices particuliers: encore même cette église s'est-elle maintenue dans l'usage de faire mention de cet empereur le jour de sa fête dans une oraison de la messe.

## PLANCHE LXXXV.

*Vue de la ville de Girone en venant de Figueras.*

Girone est situé sur le flanc et au pied d'une montagne escarpée; le Ter, qui la traverse, est tantôt un torrent large et rapide, tantôt un ruisseau médiocre. La ville est environnée de murailles, et protégée par deux forts qui sont construits sur la montagne et qui la dominent. En venant de Figueras, le chemin passe sous l'arcade d'une chapelle dans l'intérieur de laquelle on remarque deux colonnes d'ordre dorique antique; elles sont d'un marbre gris mélangé de jaune clair, qui se trouve dans les environs de Girone.

L'édifice le plus considérable de Girone est la cathédrale, bâtie sur la croupe de la montagne, et sur un sol très élevé; elle développe avec grace une façade majestueuse, élevée sur trois palliers successifs en forme de grandes terrasses qui sont ornées de balustrades de granit: on y monte par un superbe escalier de quarante-vingt-six marches d'une largeur égale à celle de l'édifice. Cette façade a trois corps d'architecture; le premier dorique, le second corinthien, le troisième composite: mais ce n'est point cette partie de l'édifice qui plaît davantage; nous avons dit notre opinion sur l'abus que l'on fait de l'architecture grecque pour des ornements extérieurs, en parlant de la cathédrale de Tortose, et celle-ci ne mérite pas moins de blâme; il est vrai que l'intérieur rachete bien ce défaut, et il est impossible de voir un plus beau vaisseau. Cette église n'a qu'une seule nef dans le genre gothique; on est étonné de la hardiesse de sa construction: elle a 71 pieds de largeur, 160 de longueur jusqu'au sanctuaire, et 189 jusqu'au maître-autel, qui se trouve absolument isolé. Il consiste en un pa-

villon soutenu par quatre colonnes de marbre mélangé, de la même espece que celui dont nous avons parlé plus haut: le pavillon, le tabernacle, et les gradins, sont d'argent; ils sont ornés de beaucoup de pierres précieuses, et de figures faites au marbre, et représentant divers sujets de l'ancien et du nouveau Testament. La table de cet autel a quatre faces; celles des deux côtés et du derriere sont d'argent doré, et ornées de figures pareilles aux précédentes: on assure que celle du devant est d'or.

Nous devons donner une vue de cette église; mais le nombre de semblables édifices étant très considérable en Espagne, nous avons préféré la retrancher, afin de ne pas grossir inutilement cet ouvrage; la troisième partie sera d'ailleurs si supérieure à cet égard qu'elle ne laissera rien à désirer. Les monuments romains importants sont ceux qui ont un caractère particulier, et dont on ne peut pas trouver de modèles ailleurs; de ce nombre est la charmante salle que représente la planche suivante, et qui est, sans aucun doute, de construction arabe.

## PLANCHE LXXXVI.

*Vue des bains arabes de Girone.*

Ce monument, d'une grande élégance, se trouve dans le couvent des religieuses capucines de Girone; son plan est un carré parfait, au milieu duquel s'éleve un petit édifice servant de réservoir pour contenir l'eau destinée au bain. Cette élégante construction est composée d'un stylobate octogone à hauteur d'appui, au-dessus duquel s'élevant huit colonnes ornées de chapiteaux d'un beau travail, et soutenant un attique également octogone: huit autres colonnes très courtes reposent sur cet attique, et sont

couronnées par une coupole svelte et d'une légèreté admirable. Le jour se communique par les intervalles de cette seconde construction. Les pierres de cette coupole sont d'une nature spongieuse et très légères, et ne chargent pas trop l'édifice. La voûte de la salle prend naissance sur les chapiteaux des grandes colonnes, et décrit une courbe prolongée et hardie; dans les quatre angles elle forme un pan coupé par le moyen d'un arc surbaissé qui est attenant aux murs collatéraux; le tout est exécuté avec de la très belle pierre qui reçoit un poli égal à celui du marbre. Les quatre faces sont percées par quatre portes; l'une d'elles est décorée par plusieurs petites colonnes adossées contre les murs, au-dessus desquels partent les cintres ou arcades qui vont se rejoindre à la voûte. Les petites colonnes posent sur des banquettes, au-dessous desquelles sont des ouvertures qui servoient peut-être à mettre à couvert les pantoufles de ceux qui entroient dans les bains, de même que les niches, que l'on observe sur la face latérale à droite, servoient à contenir leurs habits. On ne peut douter que cet édifice ne servît à des bains: dans tous les contrats de vente, donations ou testaments, cette maison est toujours mentionnée sous le nom de *Casa de los Baños*; la date du plus ancien de ces actes est du VIII<sup>e</sup> siècle, et le plus récent est du XVI<sup>e</sup>; elle fut alors donnée aux religieuses qui l'occupent depuis ce temps.

PLANCHE LXXXVII.

*Détails et coupe des bains arabes de Gironne.*

Ce joli monument méritoit un développement particulier, et d'être étudié dans tous ses détails: la coupe A et le plan F le font connoître en entier; on distingue ses quatre faces, et la disposition régulière de l'édifice du milieu. Les petites colonnes qui sont contre la muraille ont de diamètre 11 pouces; les colonnes de la partie octogone ont, les unes, 1 pied 2 pouces, 1 pied 3 pouces, et 1 pied 4 pouces; elles sont fort inégales. La cuvette K a de diamètre 1 pied 8 pouces; le plafond de l'entre-sol, B, est élevé au-dessus du sol de 10 à 11 pieds; ce qui est ponctué sur les élévations n'est point apparent à cause des restaurations. Les principaux renvois sont: A, le four à pain; B, l'entre-sol ou cellules; D, niches; C, boulangerie; E, porte du jardin; F, cuisine; G, jardin du parloir; H, lieux communs; I, escalier. On observe entre ce monument et les bains que l'on voit encore dans l'orient une analogie singulière; c'est la même distribution, la même lumière venant du toit, et la forme octogone pour le bassin du milieu. M. Casas a rapporté de ses voyages le plan de plusieurs édifices semblables, sur-tout de la ville de Bursa, dans l'Asie mineure, et du Caire; il paroît seulement que les détails de l'architecture n'en sont point aussi soignés, et sur-tout d'un goût aussi pur.

PLANCHE LXXXVIII.

*Inscriptions inédites de la Catalogne.*

La Catalogne est la province de l'Espagne qui, sans aucun doute, renferme le plus d'inscriptions anciennes: tous les jours on en découvre; et quand on pense à celles qui ont été détruites par différents événements, on doit regretter qu'il n'en ait pas été formé un recueil complet plus exact et plus véridique que celui de Finestres. Il faut cependant avouer à la gloire des savants catalans qu'ils eurent de tous temps une affection particulière pour ce genre précieux d'antiquités, et qu'ils cherchèrent le plus qu'ils purent à le conserver à leur pays. Déjà vers l'année 1514 un chanoine de Tarragone, don Juan Cesse, chargé par le chapitre de faire construire un bastion à oreillons, profita de cette occasion pour faire placer sur les deux faces la collection d'inscriptions antiques qu'il avoit rassemblée, de manière à ce qu'on pût les lire commodément d'une certaine distance, et qu'elles fussent à l'abri

de toute espèce de dégradations<sup>(1)</sup>. Avant cette époque il existoit bien quelques inscriptions sur les murs de Tarragone, mais on ne pensoit ni à leur conservation, ni aux avantages qui pouvoient en résulter pour les sciences: de ce nombre sont celles que l'on voit sur la tour de la cathédrale dite du *Patriarche*, qui fut construite en 1334; elles sont placées transversalement, et ne furent publiées que dernièrement par le chanoine Posada. On en voit une autre sur une tour du château dit de *Pilate*, vis-à-vis l'église de Nazaret, mais placée à une telle élévation que pour pouvoir la lire il faut monter sur le toit de cette église.

Le docteur Louis Pons de Icart, disciple de Juan Cesse, suivit ses traces, et s'occupa de l'histoire de la Catalogne et de la conservation de ses antiquités: c'est à lui que l'on doit la possession d'une pierre où la ville de Tarragone est nommée *Colonie Jule*, et que l'on conserve encore. Le P. Florez attribue cette découverte à don Antonio Augustin; mais Pons de Icart la publia long-temps avant l'arrivée de cet archevêque à Tarragone. Ces deux écrivains avoient composé un recueil des inscriptions de Tarragone et des lieux environnans: celui de Pons de Icart fut dédié à don Antonio, et s'augmenta prodigieusement par les travaux de cet homme illustre, et le palais archiépiscopal fut alors la cour et le temple des antiquaires: il est vraisemblable que c'est principalement d'après les recueils de ces deux savants que le célèbre André Schot composa la collection qu'il publia dans le premier volume de *l'Espagne illustrée*. Don Antonio Augustin, à la fin de son *Dialogue des Médailles*, fait mention de la collection de Icart comme d'un ouvrage inédit, et dont il souhaitoit la publication. Les soins de don Antonio eurent cependant un mauvais résultat; ce savant, voulant composer un musée de toutes les inscriptions de Tarragone et des environs, obtint du chapitre, le 20 novembre 1584, une autorisation de faire enlever toutes les pierres antiques et de les faire transporter dans les jardins de l'archevêché. Ce projet n'ayant pu se réaliser, une partie de ces monuments précieux périt; il en fut de même dans les autres villes de la Catalogne.

La guerre de la succession fut également fatale à ces monuments; les Anglois s'emparèrent alors de Tarragone, où ils séjournèrent plusieurs années, et qu'ils fortifièrent ainsi qu'elle l'est à présent: du milieu de tous les fossés et retranchemens qu'ils firent, ils enlevèrent un grand nombre d'inscriptions dont (suivant le doyen d'Alicante), ils chargèrent deux vaisseaux, et les conduisirent à Minorque. Le P. Florez, rapportant une inscription de Tarragone tirée du tome XXVIII, année 1713, des *Transactions philosophiques*, croit qu'elle faisoit partie de celles qui furent enlevées à Tarragone en 1708. Il ne fut donc possible de composer un recueil complet de ces monuments qu'en recherchant dans tous les ouvrages publiés sur les inscriptions celles qui avoient été copiées en Catalogne, et envoyées à différents savants étrangers. C'est ainsi que Finestres, aidé de plus par les écrits de Pujades, par les soins de don Ramon Foguet, et de plusieurs autres, composa à Cervera le *Sylloge inscriptionum romanorum Catalauniæ*, ouvrage important quoique plein d'erreurs.

Le P. Antonio Florez, qui vint après, mettant à profit Gruter, Muratori, et Finestres lui-même, donna dans son *Espagne sacrée*, en 1769, une collection des inscriptions de la Catalogne; et comme il réfutoit souvent Finestres; un des disciples de ce savant, don Ramon Lazaro, publia son apologie en 1772, sous le titre de *Finestresius vindicatus*, et ajouta vingt-sept inscriptions à la collection de Finestres avec différentes explications curieuses.

Don Antonio Pons, dans le tome XIII de son *Voyage en Espagne*, plaça toutes les inscriptions qu'il put recueillir en route, et forma ainsi un supplément aux collections connues; le P. Masdeu, dans les tomes V et VI de son *Histoire critique d'Espagne*, suivit

(1) Si ce fait est vrai, comme on n'en peut douter d'après les documents conservés dans le chapitre, il paroîtroit que M. de Vauban ne fut pas l'inventeur de ces sortes de bastions, parcequ'il ne vint au monde que dans l'année 1633.

son exemple, et augmenta ce recueil : c'est à nous, qui venons après eux, de tâcher de le compléter, et autant que le permettra l'étendue de cet ouvrage de publier les inscriptions qui ont pu être découvertes depuis les travaux de ces savants, ou qui leur auront échappé; tel a été mon but en publiant la planche ci-jointe.

## N° 1, à Barcelone.

Cette inscription, d'un beau caractère et assez bien conservée, se trouve à Barcelone, près de l'église Saint-Just; elle renferme un édit de L. Cælius, qui ordonne que les spectacles du pugilat, qu'il fondoit à Barcelone, fussent un jour transférés à Tarragone si l'on ne remplissoit pas les conditions qu'il avoit imposées. Elle peut se lire ainsi qu'il suit : « Lucius Cælius optatus, Lucii filius tribus papiriæ, centurio legionis septimæ geminæ felicis et legionis quindecimæ apollinaris, missus honesta missione ab imperatoribus Marco Aurelio Antonino et Aurelio vero augusto atlectus (pour adlectus sic) a Barcinonensibus inter immunes, consecutus (in) honores ædificios, dum vir ter flamen Romæ divorum et augustorum qui reipublicæ barcinonensi ita legit; Do, lego darique volo septem millia et quinque centum denarii ex quorum usuris semmissibus edi volo quod annis (pour quotannis) pugilum die quarto iduum juni usque..... et eadem die ducentum oleum in thermis publicis populo præberi et tecta præstari ea conditione volo ut liberti mei item libertorum meorum libertarumque liberti quos honores seviratus contigerit ab omnibus muneribus Seviratus excusati sint quos si quis eorum ad munera vocitus fuerit tum ex VII D denarii ad rempublicam tarraconensem transferre jubeo sub eadem forma spectaculorum quod sicut supra est edendorum Tarracone. » Cette pierre est intéressante en ce qu'elle fixe l'intérêt de l'argent à six pour cent à cette époque. Le savant Antonio Augustin, et après lui le P. Masdeu, remarquent fort bien que les 450 deniers annuels fixés par le fondateur pour le pugilat, à la distribution d'huile, sont juste les intérêts à six pour cent des 7500 du capital : ils observent par-là que l'intérêt se calculoit mois par mois, et non point comme chez nous par année.

## N° 2, à Barcelone.

« Lucio Licinio secundo accenso patrono suo Lucio Licinio Suræ primo secundo tertio consulatu ejus sevir augustali Colonia Julia victrix togata tarraconensis et colonia faventia Julia Augusta pia barcinonensis Caius Granius felix amico. » Le mot *accenso* veut dire ici client, protégé, etc. Ce Licinius Sura, dont nous avons parlé souvent dans la description de la province, obtint en effet trois consulats à Rome dans les années 102, 104, et 107. Cette inscription est intéressante, parcequ'elle donne tous les titres des deux colonies de Tarragone et de Barcelone.

## N° 3, à Saint-Michel del Fay.

Cette inscription est moderne, et sembleroit même apocryphe si on n'y distinguoit pas le caractère de plusieurs inscriptions du moyen âge.

## N° 4 et 5, à Mataro.

Ces deux inscriptions n'ont rien de particulier; ce sont des dédicaces à Sylvain et à Junon par des sevrins de la province.

## N° 6, à Tarragone.

Cette petite inscription, en grands et beaux caractères, avoit paru au chanoine don Carlos Posada, de Tarragone, vouloir dire : *Victo Mithridati*; ce qui lui donnoit un grand degré d'intérêt; mais il est plus vraisemblable qu'il y avoit *Invicto Mithra*.

## N° 7 et 8, à Tarragone.

Les inscriptions arabes et hébraïques trouvées en Espagne ont

1.

eu jadis une grande réputation; mais la plupart s'étant trouvées apocryphes, il en est résulté une extrême méfiance pour ce genre de monument. On sait le procès des fameuses plaques de plomb de Grenade, et les incertitudes qui ont eu lieu au sujet des épitaphes hébraïques de Murviedro. Il existe pourtant un certain nombre de ces inscriptions dont on ne peut récuser l'authenticité et l'importance : de ce nombre sont les deux pierres sépulcrales représentées sous ce numéro; leur antiquité est assez prouvée par la date de l'inscription, qui est de l'année 395 des Juifs, ainsi que l'indiquent les points placés sur les derniers mots : ק ישיענו, *Jehovah nous sauvera*. Les Juifs ont coutume de prendre une parole ou mot quelconque analogue à ce qu'ils veulent dire, et de noter, avec toutes ou quelques unes des lettres, le nombre des années qu'ils veulent signifier; ils l'indiquent avec un point, et quelquefois plusieurs, sur les lettres qui doivent servir à marquer les années : voilà pourquoi, dans la première inscription, ils se servent des paroles *Jehovah texujanu*, dont les cinq premières lettres, עשיק, font la somme de 395. Cette manière de compter s'appelle, entre les Juifs, פירוקנה, *calcul abrégé*; parceque, pour plus de brièveté, ils omettent alors les mille, comme il arrive chez nous quand nous disons en 89, 90, au lieu de 1789. Ainsi dans les deux inscriptions il faut ajouter la somme de 4000 ans; d'après cela, suivant le grand compte des Hébreux, la date de la première est de 4395 du monde. On sait que notre ère de la création du monde est différente de 240 ans de celle des Juifs; ainsi en ajoutant 240 à 395, nous trouverons l'année de la première inscription sépulcrale de 4635 ans du monde, et 635 de J.-C.

On peut, avec pareille certitude, assurer que la date de la seconde inscription est de 724 de J.-C., ou 4724 du monde; car quoiqu'il y ait quelques lettres peu claires dans la dernière ligne, les points qui servent pour dénoter les années se trouvent, par hasard, très bien conservés. Cette date de 1724 est prouvée par les lettres טעשיכלה qui font 484 ans, auxquelles ajoutant les 240 que l'ère judaïque a de moins, donnent 724.

Nombres de la première.	ה	5.
	י	10.
	ש	300.
	י	10.
	ע	70.
		395.

Nombres de la seconde.	ה	5.
	ל	60.
	כ	20.
	י	10.
	ש	300.
	י	10.
	ע	70.
	ט	9.
		484.

Les épitaphes de ces deux rabbins ont été découvertes à Tarragone dans une vigne de D. Ventura Canal, située entre l'ancien couvent des PP. trinitaires, appelé le Milagro, et le fort de la Reine, en mars 1796. La première dit : *Ce sépulcre est celui du rabin Jagam, fils d'Isaac*. La seconde : *Ce sépulcre est celui du rabin Janama, fils de Siméon Astabi Niphhtar*.

## N° 9, à Tarragone.

« Jovi optimo maximo. »

## N° 10, à Tarragone.

« Caio Valerio Avito duumviro valeria firmiana filia translato ab divo pio ex municipio augustano in colonia tarraconensi. »

30

## N° 11, à Tarragone.

« Ælio Quinto Julio duumviro flamini divi claudi præfecto oræ maritimæ flamini divorum et augustorum provinciæ Hispaniæ citerioris ordo tarraconensis honores decrevit. »

## N° 12, à Tarragone.

Inscription celtibérienne inintelligible.

## N° 13, à Tarragone, près du Tombeau des Scipions.

« Caio Æmilio Caii filio tribus galeriæ fraterno præfecto fabrorum et tribunus militum legionis quintæ alanda flamini provinciæ Hispaniæ citerioris. Hic census egit in provincia Gallia aquitania, provincia Hispaniæ citerioris. » Cette inscription est curieuse, parcequ'elle parle de la légion cinquième *alanda*. Cette légion étoit composée des peuples de la Gaule; on la nommoit ainsi à cause d'un plumet ou crête que portoient les soldats sur leur casque. Cicéron<sup>(1)</sup> en parle dans une de ses lettres. Le nombre deux, après *fabrorum*, est pris ici pour la conjonction *et*.

## N° 14, au prieuré de Bon-Repos.

« Lucio Æmilio Lucii filio tribus galeriæ paterno primipili præfecto fabrorum, centurioni septimæ geminæ, centurioni legionis primæ Minervæ, centurioni legionis septimæ Claudiæ, centurioni legionis decimæ tertie, centurioni cohortis quartæ pratorie, tercentarum in legione secunda Augusta et primi pilari ter donis donato ab imperatori Trajano torquibus armillis phaleris corona vallari bis in Dacia Atilia Lucii filia vera bene de se merito. » Cette inscription, aujourd'hui au prieuré de Bon-Repos, fut trouvée dans un lieu désert à peu de distance de la chapelle de *Perolet*; elle faisoit partie sans doute du piédestal d'une statue élevée sous le regne de Trajan, et même du vivant de ce prince, puisque l'omission du mot *divo* prouve qu'il existoit encore. Il est vraisemblable qu'elle fut transportée dans ce lieu du forum de la ville d'*Isona*, qui n'en est pas éloignée; elle seroit de soutien à l'autel de la chapelle de *Perolet*, comme une inscription de *Lucius* sert encore à la chapelle de la *fuente d'Isona*: celle-ci est remarquable sous plusieurs rapports, 1° elle indique par les deux *p* de la troisième ligne que les anciens énonçoient d'abord les emplois inférieurs; 2° elle prouve que non seulement il y avoit une cohorte prétorienne dans les légions romaines, ce dont *Fabretii* avoit douté, mais qu'il y en avoit même quatre dans la légion désignée; 3° elle prouve, contre tous les auteurs de *Re militari*, que l'on conservoit encore, sous Trajan, le nombre de trois cents chevaux dans chaque légion, comme au temps de la république.

## N° 15 et 16, à Tarragone.

Ces inscriptions n'ont rien de particulier que d'appartenir à la province, et d'être inédites.

(1) *Ad Atticum*, Lib. XVI, ep. 8.

## N° 17, à Mataro.

Cette inscription paroîtroit apocryphe s'il étoit possible que l'on se fût amusé à la composer; elle est singulière, mais elle paroît peu ancienne, et ne donne aucun renseignement nouveau.

## N° 18, à Tarragone.

On voit sur cette inscription deux fonctions sur lesquelles on n'est pas d'accord; celle de *cornicularius consulis, proconsulis, etc.*, qui tantôt paroît être le secrétaire, tantôt l'aide-de-camp, le fourrier du consul ou des tribuns. Quant au *speculator*, il est vraisemblablement le même que l'*explorator*, et faisoit l'office de nos tirailleurs dans les reconnaissances; ce n'est point ici un espion comme beaucoup l'ont cru, et encore moins le bourreau de l'armée en le confondant avec le *speculator*, qui en effet remplissoit quelquefois cette fonction.

## N° 19, à Tarragone.

Ce *Licinius*, dont nous avons souvent parlé, commandoit toute la côte de la Catalogne, depuis *Blanes* jusqu'à *Llobregat*, ainsi que l'indique cette inscription, et mieux encore celle qui est rapportée dans *Finestres*, page 93, et dans *Florez*, 19, où l'on voit qu'il avoit sous ses ordres toutes les cohortes des côtes.

## N° 20, à Tarragone.

Base d'une statue de peu d'importance.

N° 21, à *Cambrits*, quatre lieues de Tarragone.

Tronçon de colonne milliaire faisant partie vraisemblablement de la voie aurélienne. Ce tronçon, et un autre semblable, avoient été creusés, et furent trouvés renfermant les os d'un homme et d'une femme. Le paysan qui les découvrit les garde pour leur donner la même destination pour sa femme et pour lui. Il faut avouer que ces colonnes étoient bien destinées à servir de tombeaux.

## N° 22, 23, 24, 25, 26, et 28.

Ces inscriptions offrent peu d'intérêt, à l'exception de quelques villes espagnoles dont elles font mention: la formule du n° 28 signifie, comme dans beaucoup d'inscriptions, *Hoc monumentum heredes non sequuntur*. Elles ont été trouvées à Tarragone et à Tortose.

## N° 25 et 30, à Tarragone.

Ces deux inscriptions bilingues devroient donner quelques facilités pour la connoissance de la langue celtibérienne; mais il ne paroît pas que les caractères inconnus aient rapport au texte romain. Nous les avons fidèlement copiées pour faciliter les recherches sur cette ancienne langue.

## N° 27, à Tortose.

Cette inscription, qui paroît du même temps et de la même forme que celles de Tarragone, est difficile à lire, parcequ'elle a été plus endommagée: on distingue seulement qu'elle seroit d'épitaphe au rabin *Salomon*, qui mourut dans le mois d'avril.

## NOTICE

SUR PLUSIEURS ANCIENNES VILLES DE LA CATALOGNE  
DONT ON NE DONNE PAS LES VUES.

QUELQUE étendu que soit le plan de cet ouvrage, il est loin de pouvoir renfermer les dessins et les descriptions détaillées de tous les lieux remarquables, soit par leur aspect pittoresque, soit par leurs souvenirs historiques : une réunion aussi considérable seroit un ouvrage plus onéreux qu'agréable, et la surabondance des sujets nuiroit peut-être à l'intérêt de chacun d'eux. J'ai senti cet inconvénient en rassemblant dans le pays le double de matériaux dont j'avois besoin; mais il falloit tout voir pour tout juger, et pour être sûr que le choix porteroit en effet sur les objets les plus intéressants. Pour suppléer alors à ceux que le défaut d'espace oblige de retrancher, je joindrai à la fin de chaque province une notice sur les antiquités des lieux dont les dessins ne font point partie de cet ouvrage; la Catalogne en renferme plusieurs que nous allons indiquer, en suivant la division ancienne expliquée page 2, dans la notice historique sur cette province. Nous avons fait connoître, dans le pays des Lalétains, les villes les plus considérables, telles que Barcelone, Mataro, Olesa; dans celui des Cosétains, Tarragone et Carthage l'ancienne; chez les Illercaons, Tortose, Amposta; chez les Lacétains, Martorel ou Telobis, Solsona ou Setelsis, Agramunt ou Athanagie, Manresa, etc. Les peuples du nord sont ceux dont nous avons le moins parlé, parcequ'en effet ils renferment peu de monuments conservés. La ville de Vique, anciennement Aussa, capitale des Ausétains, n'a pas de monuments antiques; il en est de même de Puycerda, l'ancienne Livia, chez les Cérétiens : mais il existe quelques villes plus importantes chez les autres peuples, particulièrement les Illergetes et les Indigetes. Les premiers occupoient tout le pays qui environne les bords de la Segre, et une partie de l'Aragon : ils avoient pour capitale Lérida, que nous avons décrite, et de plus Urgel, anciennement Orgia, Guisona, l'ancienne Gesona, Ager ou Erga, Agramunt, plus vraisemblablement Athanagie : mais aucune de ces villes ne conserve de ruines qui méritent d'être examinées. La seule qui, sous ce rapport, présente un aspect remarquable est Balaguer, située sur la rive droite de la Segre et dans une situation forte, au milieu d'une belle campagne. L'ancien emplacement de cette ville comprend une assez grande étendue de terrain, nommé dans le pays champs d'Almata, et situé derrière l'église de Santo-Christo et un couvent de religieuses de sainte Claire qui lui est attenant : il est entouré d'un mur de construction romaine; et la ville moderne est bâtie plus bas sur les bords de la Segre qui arrose les terres des environs, les rend très fertiles par le même principe que celles de Lérida. La ville de Balaguer s'appeloit autrefois *Balagarium*, ce qui n'a été connu que depuis peu par une inscription trouvée dans ses murs, et consacrée à Caligula par les duumvirs de Balagarium. M. de Marca, qui n'avoit point connoissance de cette ins-

cription, suppose que ce nom lui venoit de la ville d'*Ager* avec l'addition de la syllabe *bal*, qui veut dire en arabe *domination*; mais il est certain qu'elle portoit ce nom dans le moyen âge, et non celui d'*Almata*, puisqu'elle est ainsi appelée dans une charte d'Armengol, comte d'Urgel, de l'an 1091, dont il est fait mention dans le IV<sup>e</sup> livre qu'Étienne Baluze a ajouté à la *Marca hispanica* (col. 469). Pierre IV, dit *le Cérémonieux*, roi d'Aragon, étoit né dans cette ville. Les événements qui eurent lieu depuis le XII<sup>e</sup> siècle ressemblent à tous ceux qui troublèrent la Catalogne, et se mêlent à l'histoire de cette province. Cette ville est moderne, et bâtie avec les ruines de l'ancienne qui étoit située où est aujourd'hui l'église de Santo-Christo, couvent de religieuses de l'ordre de Sainte-Claire.

Les ruines antiques forment un carré long; le côté opposé à la rivière contient la plus grande partie de ses murailles, qui sont de construction romaine, plus ou moins élevées: de distance en distance il est flanqué de tours carrées d'environ 8 pieds de haut, dont quelques unes ont été réparées par les Maures. La plus grande longueur de cet emplacement est de 1000 à 1200 pieds, sa largeur moyenne de 5 à 600; il se trouve élevé au-dessus du niveau de la mer de plus de 200 pieds. Ces ruines présentent un aspect plus intéressant que pittoresque; il semble qu'elles aient fertilisé le terrain où elles se trouvent; le blé croît en abondance entre les pans de murs renversés, la vigne qui s'étend au-dessus des voûtes produit un vin très estimé dans le pays, les oliviers même y donnent une huile meilleure. Cet ensemble de destructions et de richesses offre un tableau singulier; tous les jours la charrue fait sortir des sillons des médailles et des restes de poterie antique; elle ouvre quelquefois de nouvelles voûtes souterraines. Vis-à-vis de cet emplacement, et sur une montagne assez élevée, est un autre édifice romain vraisemblablement du même temps; il fait face au pont construit en pierres de taille, et composé de plusieurs arches: c'est un carré long d'environ 500 pieds sur 200 de large, entouré d'un mur construit en pierres de taille de 15 pieds de haut et du double dans quelques endroits; trois des faces sont escarpées, excepté celle qui fait face au monastere de Santo-Christo, où étoit la porte d'entrée qui est à présent murée. On trouve dans ces souterrains de mauvaises peintures du temps vraisemblablement des comtes d'Urgel.

Le monastere de Notre-Dame-de-Belpuig ou de *las Avellanas*, situé à une lieue de Balaguer, est de l'ordre des prémontrés; c'étoit anciennement une maison de campagne des comtes d'Urgel: don Armengol, un des comtes, et dona Aldouza, sa femme, donnerent ce château, en 1280, à cet ordre religieux déjà établi dans un petit monastere à une lieue de là, depuis l'an 1166. Ce fut dans cette maison, dont il devint abbé dans la suite, que don Jacques Caresmar prit l'habit de chanoine régulier: ce savant étoit né à Igualada en Catalogne, le 10 octobre 1717: nous aurons lieu de parler de lui plus loin, ainsi que de don Jacques Pasqual également du même couvent.

Dans le pays des Indigetes, on trouve Rosas, Ampurias, et Figueras.

Rosas est l'ancienne Rhoda de Tite-Live, et Rhodope de Strabon, où Caton aborda avec



sa flotte. Cette ville fut, ainsi qu'Ampurias, fondée par les Grecs de la ville de Phocée : elle renfermoit un temple dédié à Diane, et la statue de cette déesse avoit été apportée d'Éphèse; il ne reste aucun vestige de l'un ni de l'autre : il n'en existe pas plus du temple de Vénus sur le promontoire Aphrodisium, aujourd'hui le cap de Creus, qui commence à Rosas et finit à Cervaria ou Collioure; des ruines de cet ancien édifice on a construit l'église Saint-Pierre, que les marins saluent encore au passage, et que les dévots viennent visiter en pèlerinage.

Dans les siècles qui précéderent le XVIII<sup>e</sup>, Rosas tomba plusieurs fois au pouvoir des François, notamment en 1283, 1645, et 1693; mais il semble que depuis le commencement du siècle dernier cette place soit devenue imprenable. Dans la guerre de la succession, tous les efforts des généraux de l'archiduc ne purent la réduire : ce prince se vit maître de toute la Catalogne; Rosas, la seule Rosas, environnée d'ennemis, resta constamment fidèle à Philippe V, et résista également aux intrigues et à la force ouverte. Les généraux de l'archiduc épuisèrent les promesses et les menaces vis-à-vis de son gouverneur; sa fidélité pour son roi fut à l'épreuve de tout : on voulut tenter de faire un soulèvement intérieur, mais la vigilance de ce gouverneur le déconcerta. Peterboroug, maître de la Catalogne, tenta de prendre Rosas à force ouverte; la garnison fit une sortie dans laquelle elle lui tua quatre cents hommes, mit le reste en fuite, et fit lever le siège. On essaya la voie d'une seconde conjuration, mais elle fut découverte; le duc de Noailles y accourut et tout s'évanouit. Enfin dans la dernière guerre cette place, quoique médiocrement fortifiée, fut défendue avec un courage héroïque par don Domingo Izquierdo, son gouverneur, contre tous les efforts de la valeur française : ne pouvant plus résister, sa brave garnison s'échappa la nuit, après avoir encloué ses canons, et passa tout entière sur les vaisseaux de l'amiral Gravina, qui avoit contribué à sa défense. J'aime à payer ici un hommage à ce brave officier que les Espagnols et les François ont su apprécier et regretter également.

#### EMPORIAS.

Il n'est peut-être pas de ville ancienne à laquelle on puisse mieux, qu'à la célèbre Emporias, appliquer le *jam seges est, ubi Troja fuit*; à peine trouve-t-on aujourd'hui des traces de son existence. Elle fut cependant le rendez-vous des vaisseaux de l'Europe et de l'Asie, le centre d'un grand commerce : c'est de là qu'elle prit le nom d'*Emporium* ou *Comptoir*, qui lui fut donné par ses fondateurs, et que les Romains changèrent depuis en *Emporiæ*.

Étienne de Bysance rapporte que les Indigetes, dans le pays desquels elle étoit située, tiroient leur nom d'Indica leur capitale; et M. de Marca suppose, avec assez de fondement, qu'avant l'arrivée des Grecs, qui lui donnerent le nom d'*Emporium*, cette ville étoit cette ancienne Indica.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'arrivée des Phocéens, qui fondèrent Emporias, il y avoit dans ce lieu une ville peuplée de naturels du pays. Ces Phocéens, suivant Strabon,

étoient ceux de Marseille, et tiroient leur origine de Phocée, colonie grecque de l'Asie mineure : il dit que ces Massiliens ou Marseillois se placèrent d'abord dans une île située vis-à-vis, et qu'ils appelerent *Palæopolis*, ou ville ancienne, apparemment après qu'ils l'eurent abandonnée pour passer sur le continent. M. de Marca croit avec l'évêque de Gironne Jean Marguerit, Nonnius, et Tarifa, que cette Palæopolis est une petite île située vis-à-vis le rivage d'Emporias, et à trois milles de la côte, qu'on appelle aujourd'hui *las Metas*, non à raison de l'arrivée de Médée dans ce lieu, comme l'ont pensé certains auteurs plutôt fabulistes qu'historiens, mais parceque les rochers de cette île ont la forme pyramidale, ainsi que les bornes que les Romains appeloient *metas*<sup>1</sup>.

Bientôt ces nouveaux venus se concilierent l'amitié des habitants de la ville du continent qui leur étoient opposés; ils en obtinrent l'avantage de se réunir à eux sans se confondre, de manière que les Grecs habitoient le côté de la ville tourné vers la mer, et les naturels le côté opposé. Chacun de ces deux peuples conserva ses lois, ses coutumes, sa religion : ils étoient séparés par un mur qui en faisoit en quelque sorte deux villes différentes; de là vient qu'on donna à ce lieu le surnom de *Dipolis*, qui signifie ville double. Cette précaution et celle de ne communiquer que pour des objets de commerce fut sans doute, selon Tite-Live, la cause qu'il n'intervint jamais la moindre dispute entre deux peuples de religion et de coutumes si différentes. La ville espagnole, selon le même auteur, avoit trois mille pas de circuit, et la ville grecque seulement quatre cents.

Jusqu'ici nous avons attribué la fondation d'Emporias aux Marseillois, colonie des Phocéens, suivant le sentiment de Strabon : nous ne devons pas cependant dissimuler qu'il est contredit par d'autres auteurs, qui en font honneur aux Phocéens eux-mêmes<sup>2</sup>. On pourroit peut-être les concilier en disant qu'ils ont appelé les Marseillois du nom général de Phocéens; mais cette ressource nous manque vis-à-vis de Tite-Live, qui dit expressément que les Marseillois et les Emporitains étoient des colonies de Phocéens, et par conséquent avoient une origine commune<sup>3</sup>. Pour concilier Tite-Live avec Strabon, M. de Marca suppose que des jeunes gens de la Phocide, partis de Marseille, une de leurs colonies, s'établirent dans ce lieu avec le secours des Marseillois<sup>4</sup>. Mais cette explication n'est pas entièrement satisfaisante: on peut lui répondre que si ce qu'il conjecture fût réellement arrivé, il en auroit été fait mention dans quelqu'un des anciens auteurs en très grand nombre qui ont parlé d'Emporias.

Cette ville subsista dans le même état jusqu'au temps de Jules-César, où elle reçut des citoyens romains. Bientôt ces trois nations n'en firent plus qu'une, dont tous les individus eurent les mêmes lois, les mêmes privilèges, la même religion<sup>5</sup>. Ce rapport de Tite-Live est confirmé par Pline, qui dit que les habitants d'Emporias étoient citoyens romains, quoique les médailles ne leur donnent que le titre de municipes.

(1) *Marca hispanica*, lib. III, col. 171 et seq.

(2) Plin., lib. III, cap. 3; Silius Italicus, lib. III.

(3) *Jam nunc Emporiae duo oppida erant muro divisa : unum Græci habebant, a Phocæa, unde et Massilienses oriundi, al-*

*terum Hispani.* Tit. Liv., lib. XXXIV.

(4) *Marca hispanica*, loco citato.

(5) Tit. Liv., lib. XXXIV.

Les médailles d'Emporias sont en grand nombre; elles nous offrent toutes des signes qui confirment son origine : on y voit le cheval Pégase, Minerve, et Diane dont le temple le plus fameux, celui d'Éphese, étoit situé chez les Phocéens de l'Asie mineure. On sait que ceux-ci étoient eux-mêmes une colonie de ceux de la Grece; ainsi ils avoient dû conserver, soit dans leurs temples, soit dans leurs monnoies, la figure de Pégase. Personne n'ignore que ce cheval, auquel la fable a donné des ailes, habitoit le mont Parnasse, dans la Phocide d'Europe<sup>1</sup>. On trouve des médailles d'Emporias avec des lettres grecques; d'autres avec des lettres romaines; d'autres enfin avec les anciens caracteres celtibériens, que Scaliger soutient être phéniciens, et dont l'explication a été jusqu'à présent l'écueil des savants.

Quelques auteurs ont pensé qu'après la destruction de cette ville par les Maures, ses habitants avoient fondé la ville de Castellon d'Ampurias, qui est peu éloignée du lieu où se trouvoit celle dont nous venons d'esquisser l'histoire; mais cette opinion est une erreur : Castellon d'Ampurias existoit du temps des Romains, sous le nom de *Castulo*, comme nous le prouve une inscription qu'on voit dans le couvent de Saint-François de cette ville, rapportée par Pujades<sup>2</sup>. Au reste il ne faut pas confondre le Castulo dont nous parlons avec un autre beaucoup plus célèbre, situé dans la province carthaginoise, sur les rives du Guadalimar, et qu'on appelle aujourd'hui Cazlona.

La moderne Ampurias est bâtie sur un rocher qui jadis étoit dominé par la forteresse antique; le port se trouvoit au-dessous, et étoit protégé par une muraille très haute qui s'avançoit dans la mer et qui formoit son enceinte : cette muraille existe encore, les vagues viennent se briser contre elle, et il paroîtroit que la mer s'est retirée de ce côté, ou bien que les sables ont pénétré dans l'ancien port, car il est entièrement comblé. La ville ancienne faisoit le tour de ce port; elle commençoit au lieu où est aujourd'hui la nouvelle Ampurias, et se terminoit en forme circulaire au couvent des Servites, situé sur une élévation du côté opposé. Il est aisé de suivre l'ancienne enceinte de la ville : on découvre au milieu des champs et des vignes, les restes des murs qui faisoient la séparation des Phocéens d'avec les naturels du pays avant la venue des Romains : il existe encore une galerie intérieure pratiquée dans l'épaisseur des murailles; leur construction est un mélange de chaux, de sable de mer, et de petites pierres noyées dans cette espece de ciment qui forme aujourd'hui un bloc très dur. La vigne occupe tout le sol de l'ancienne ville; les figuiers étendent leurs branches sur les pavés en mosaïque que l'on découvre en plusieurs endroits, ainsi que des médailles, des urnes, des vases de poterie, et autres fragments antiques.

#### FIGUERAS.

Figueras n'a d'autre intérêt que d'être la première ville en arrivant de la France, et d'être célèbre par la plus belle forteresse peut-être qui existe dans le monde, du moins, après

(1) Voyez sur ces médailles l'ouvrage du P. Florez.

(2) *Marca hispanica*, lib. III, cap. 57.

avoir examiné tous les ouvrages de ce genre en Allemagne et en France, je n'ai rien vu d'aussi parfait ni par l'art ni par la nature. On peut se le figurer en concevant un pentagone irrégulier taillé dans un bloc immense de rocher, de manière à ce que d'aucun côté il n'est possible d'ouvrir la tranchée dans la terre; si jamais on vouloit tenter de se porter avec des gabions au-dessous de terre, on ne pourroit espérer de faire une breche au corps de la place, qui est le rocher lui-même. Pendant ce temps on doit se défendre contre une garnison de vingt-six mille hommes à couvert dans des casemates, ayant des provisions pour deux ans, de l'eau en abondance; pas une seule maison de bourgeois, si inutiles et si nuisibles dans un siege, enfin toutes les munitions et ustensiles d'artillerie nécessaires. Des circonstances particulieres, et que nous ne devons point pénétrer, ont fait rendre cette place dans la dernière guerre; la valeur espagnole n'a pas eu à en rougir.

Mais ce qui rend sur-tout la ville de Figueras célèbre dans les fastes de l'histoire, c'est la célébration du mariage de Philippe V avec Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, qui se fit dans son église paroissiale le 3 novembre 1701. Le roi fut au-devant de cette princesse jusqu'à une maison de campagne appartenant au comte de Perasada, située entre Figuera et la Jonquiere. Philippe V étoit à cheval; et il joignit le carrosse de la reine, feignant qu'il étoit envoyé par le roi pour savoir comment elle avoit fait son voyage: sous ce prétexte, il fit la conversation avec elle jusqu'à environ un quart de lieue avant d'arriver à Figueras; alors il pressa son cheval, eut le temps d'arriver avant la reine, de changer d'habits, et d'aller la recevoir à la porte de son logement. Cette princesse avoit tout au plus quatorze ans.

## OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA CATALOGNE.

### POPULATION.

La Catalogne est non seulement une des provinces les plus riches et les plus grandes de l'Espagne, mais elle a toujours été une des plus peuplées et des plus industrieuses. L'an 1010 le comte Raymond Bórrrel, avec une armée composée de seuls Catalans, traversa toute l'Espagne jusqu'à Cordoue, où il donna une bataille aux Maures, et remporta sur eux une victoire complete. Peu d'années après, en 1040, le comte Raymond Bérenger, premier du nom, étoit parvenu à un tel degré de puissance, qu'il avoit douze rois maures qui lui payoient tribut. Les rois, successeurs de ces comtes, aidés par d'aussi vaillants sujets, soutinrent avec gloire des guerres contre les nations les plus puissantes de l'Europe: ce fut à eux principalement qu'on dut les conquêtes que les rois d'Aragon firent en Italie. On y comptoit, d'après le dénombrement de 1788, 814,412 habitants, et ce nombre s'est beaucoup accru depuis; la ville de Barcelone seule, qui à cette époque avoit 111,400 habitants, en compte à présent plus de 130,000. Le P. Caresmar a écrit un mémoire fort savant d'après lequel il paroît prouvé que l'ancienne population de la Catalogne étoit plus considérable

encore qu'elle ne l'est à présent; ce qui le feroit croire aisément, c'est la tradition des nombreuses armées que cette province fournissoit dans presque toutes les époques de l'histoire, les flottes considérables qu'elle équipoit, et la richesse de son commerce. La population de cette province s'est principalement augmentée depuis le commencement du siècle dernier.

#### AGRICULTURE, COMMERCE.

Une grande population est presque toujours la source ou l'effet d'une agriculture soignée et d'un commerce actif: ces deux objets d'industrie ont été de tout temps florissants en Catalogne, si on en excepte toutefois le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle où ils languirent quelque temps. Ils ont augmenté dans une progression remarquable depuis l'avènement au trône du petit-fils de Louis XIV, et ne se sont point ralentis par la dernière guerre; au contraire les capitaux qui ont été versés dans cette province ont servi à des spéculations importantes au moment de la paix, dont la durée a été malheureusement trop courte. Il sembleroit que le terrain morcelé et coupé de cette province dût être stérile, mais il en est autrement, et d'ailleurs le génie et l'activité des Catalans sait vaincre tous les obstacles: dans les lieux les plus escarpés, ils ont porté la culture; au milieu des rochers, on aperçoit des champs, des vignes, des vergers, et des villages; les plaines et le bas des collines, fertiles d'eux-mêmes, le sont devenus encore davantage par une science d'arrosage très perfectionnée: on ne peut rien voir à cet égard de plus beau et de mieux gouverné que les environs de Lérida, de Balaguer, et ceux d'Urgel, qui s'améliorent encore davantage par le canal que l'on creuse à présent.

Ses principales productions sont les vins, les huiles, les laines, le blé, la soie, le chanvre, le liège, le lin, etc. mais elle n'exporte guère au-dehors que les quatre derniers de ces différents produits. Son plus grand commerce est le débouché de ses manufactures, qui sont plus considérables que celles d'aucune province de l'Espagne, et consistent principalement en toiles et étoffes de coton, papier, souliers, mouchoirs de soie, eau-de-vie, etc., et cela en si grande quantité que son commerce actif surpasse de beaucoup ce qu'elle doit recevoir des autres provinces voisines et de l'étranger.

Le commerce de la Catalogne est d'autant plus avantageux pour elle qu'elle le fait par ses propres navires: ses côtes sont couvertes de ses vaisseaux, qui font le cabotage des côtes, et vont jusqu'en Amérique et aux Indes orientales porter le produit de leur province. On peut voir combien de tout temps les Catalans ont eu d'activité et d'industrie, dans l'excellent ouvrage de M. Capmani, intitulé: *Histoire du commerce de Barcelone*.

#### HISTOIRE NATURELLE.

La Catalogne renferme des productions naturelles d'un grand intérêt; elle a des mines de fer, de plomb, de sel, et de charbon de pierres, des bois de construction, des marbres

de différentes especes, entre autres les pierres de Tortose qu'on voit dans tous les cabinets des naturalistes : dans les environs seulement du village de Sallent, on compte soixante carrieres de marbre mélangé, dont on a présenté au roi dernièrement trente-sept échantillons. La Catalogne contient plusieurs eaux minérales qui sont très fréquentées, mais dont on n'a pas encore fait d'analyse bien exacte. Nous avons parlé en détail des deux montagnes les plus curieuses de la province, celles du Mont-Serrat et de Cardona ; ces deux compositions singulieres mériteroient seules que l'on vint de très loin pour les examiner.

#### ADMINISTRATION.

La Catalogne s'est long-temps gouvernée pour ainsi dire elle-même. Dès le milieu du XI<sup>e</sup> siecle elle eut ses lois particulieres, ses coutumes locales, que le comte Raymond Bérenger, dit le Vieux, substitua, en 1068, aux lois gothiques tombées en désuétude. Elle avoit ses états particuliers composés des trois ordres, du clergé, de la noblesse, et des communes, qui partageoient la puissance législative avec le souverain : aucune loi ne pouvoit avoir son exécution sans le concours simultané de ces deux puissances, et le roi, à son avènement au trône, étoit obligé de jurer qu'il maintiendrait ces usages. Outre cette forme indépendante, les Catalans avoient des privileges particuliers très étendus, parmi lesquels on distinguoit principalement ceux-ci : 1<sup>o</sup> que les dons volontaires qu'ils font aux souverains ne puissent jamais être regardés comme des impôts; 2<sup>o</sup> de n'être jugés dans leurs causes civiles et criminelles que par les lois de la Catalogne; 3<sup>o</sup> que les juges ne soient pris que parmi leurs compatriotes; 4<sup>o</sup> enfin, qu'il ne puisse y avoir confiscation de biens pour aucun crime, excepté pour celui de leze-majesté divine et humaine au premier chef. La plupart de ces privileges, accordés par Louis-le-Débonnaire, sont mentionnés dans la charte de 814, sous Charles-le-Chauve, et furent confirmés dans les différents cortès de Catalogne des années 1291, sous le roi Jacques II; 1283, sous le roi Pierre III; de 1422, sous la reine Marie; et par Ferdinand-le-Catholique, en 1481. La juridiction de la province avoit aussi une forme particuliere; elle étoit entre les mains de magistrats, nommés viguiers ou bailes, dont le département se nommoit viguerie: ils jugeoient les procès en premiere instance, et la justice en dernier ressort étoit rendue par un conseil royal établi en Catalogne même, et dont l'autorité étoit si grande qu'on ne pouvoit pas recourir au roi contre ses décisions lorsque ce prince étoit absent du royaume.

Tous ces privileges n'existent plus aujourd'hui; ils ont été abolis par Philippe V, lorsqu'il eut achevé de conquérir la Catalogne en 1714. Le conseil royal fut supprimé, et remplacé par une audience; les vigueries et les bailes firent place aux corrégidors et aux alcades; les impositions forcées furent substituées aux dons gratuits, et en un mot la Catalogne assimilée en tout à la Castille.

## NOBLESSE ET ORDRES MILITAIRES.

La Catalogne possède une noblesse fort ancienne, qui s'est distinguée de tout temps par des actions d'éclat. Elle n'étoit pas fort riche, quoique possédant beaucoup de biens; mais le même accroissement qui a eu lieu pour le commerce et l'agriculture a fait doubler depuis cinquante ans le produit des terres, et a rétabli ainsi la balance de la propriété avec celle des autres provinces de l'Espagne.

La Catalogne a eu trois ordres militaires : le premier, celui de Mont-Joie, *Monte-Gaudio*, a été réuni, en 1221, à celui de Calatrava; le second, sous le nom de Saint-George-d'Alfama, établi en 1201, fut réuni dans la suite à celui de Montesa qui avoit été fondé après l'extinction des Templiers; le troisième, l'ordre de la Hache, fondé en 1150 par Raymond Bérenger, dernier comte de Barcelone, pour récompenser le courage des femmes de Tortose : il en a été parlé à l'article de cette ville.

## CARACTERE DES CATALANS.

On reproche aux Catalans de l'âpreté dans le caractère, de la rudesse dans l'expression: ce reproche peut être fondé, mais si on en recherche l'origine, et que l'on considère en même temps leurs excellentes qualités, on n'osera plus les blâmer. Les Catalans, accoutumés sous les rois d'Aragon à partager le pouvoir législatif avec le souverain, à ne reconnoître leur prince qu'en la qualité de comte de Barcelone, à ne payer d'impôts que ceux auxquels ils vouloient bien consentir, à ne fournir des troupes que celles qu'ils vouloient bien accorder, se regardoient tous comme partageant l'autorité souveraine, et avoient dès-lors une idée d'indépendance qui s'est perpétuée pendant long-temps; de là dérivent une fierté propre à cette province, et un ton autrefois impératif dont on retrouve encore quelques traces. Ces légers défauts, au surplus, ont peut-être contribué à encourager leurs grandes entreprises : il faut souvent l'orgueil de ne pouvoir être vaincu pour entreprendre de vaincre; et lorsque l'on est doué, ainsi que les Catalans, d'une activité infatigable, d'une patience à toute épreuve, on devoit réussir, comme ils l'ont fait, dans les aventures les plus hardies. Le commerce semble attirer principalement leur attention; il fait la base de leurs richesses, et son influence s'étend sur leurs arts et le genre de leurs études.

## SCIENCES ET ARTS EN CATALOGNE.

Les arts les plus cultivés en Catalogne sont ceux qui sont relatifs aux manufactures et au commerce maritime. Les Catalans n'ont point été jusqu'ici inventeurs, mais ils sont des

imitateurs actifs, intelligents, de ce qui se fait dans les autres pays : l'étendue et la variété de leur commerce sont une preuve de leur activité et de leur industrie.

Les arts mécaniques sont cultivés en Catalogne avec un grand succès; le génie actif, laborieux, et intelligent des Catalans s'y livre entièrement, et en est bien récompensé par les richesses qu'il procure et les honneurs que l'on y rend aux artisans distingués. Nous avons parlé du peintre qui honora Barcelone, D. Antonio Viladomat, qui, sans être sorti du lieu de sa naissance, a égalé et surpassé les meilleurs artistes de son temps.

Le génie des Catalans est également porté vers les sciences; et la Catalogne a eu autrefois plusieurs universités : elles étoient à Barcelone, à Lérida, à Gironne, à Tarragone, à Vicq; elles furent supprimées au commencement du dernier siècle, en punition de la révolte des Catalans contre leur souverain. Philippe V établit, en 1718, celle de Cervera du débris des autres, et elle est aujourd'hui la seule en Catalogne. Nous avons rendu compte des quatre académies établies à Barcelone. Parmi les gens distingués que la Catalogne a produits, on ne peut s'empêcher de citer Jérôme Pujades, Pons de Icart, Raphaël Cervera, Étienne Corbera, Joseph Finestres, le P. Masdeu, Antonio Capmani, Monpalau, le P. Jacques Pasqual, sur-tout le P. Caresmar, chanoine régulier du couvent des Avellanas. Ce savant marcha sur les traces des religieux de la congrégation de Saint-Maur, et se rendit digne d'être comparé aux Marca, aux Mabillon : il eut bientôt gagné l'estime des successeurs du dernier de ces grands hommes; il fit plusieurs voyages en France pour conférer avec eux, et son mérite y fut reconnu.

#### LANGUE CATALANE.

Les Catalans ont une langue qui leur est particulière, c'est l'ancien langage des provinces méridionales de la France, et, comme celui-ci, une corruption de la langue vulgaire des Romains, et non, comme l'avance le P. Terreros y Pando, dans sa *Paléographie*, p. 206, le mélange des langues des Goths, des Alains, et des Suesves avec le latin.

En effet du temps de l'ancienne Rome, et bien avant l'invasion des peuples du nord, il existoit, dans toute l'étendue de la république, un idiome populaire différent du latin que Cicéron et depuis Quintilien<sup>1</sup> avoient déjà critiqué. Dans les meilleurs auteurs, après le siècle d'Auguste, on voit paroître certains mots que l'on ne connoissoit pas avant : on trouve dans Horace *caballus* pour *equus*, dans Pline *grossus* pour *crassus*, dans Ausonne *testa* pour *caput*. On introduisit, à l'exemple des Grecs, les articles à la place du simple génitif : Pline disoit, *geneva de ulmo*; Plaute, *de nocte abire*<sup>2</sup>. Et la langue latine dégénéra ainsi en langue romance, comme le grec ancien en grec vulgaire, et répandit sa corruption dans toutes les provinces, comme elle avoit répandu ses beautés. Les écrits qui nous sont conservés du temps de Constantin, de Justinien, et sur-tout dans les capitulaires de

(1) Lib. I, cap. 6.

(2) Salmatius de hellen. Maffei, *Hist. di Verona*, lib. II.



Charlemagne, donnent l'idée de ce que devoit être alors la langue romaine ou romance, que tout homme qui parle aujourd'hui le catalan ou le provençal trouve semblable à son idiôme. On voit combien elle différoit du tudesque par le serment de Charles-le-Chauve écrit dans ces deux langues : nous avons cru devoir l'insérer ici pour prouver qu'aucune des deux n'a été la source de l'autre.

## FŒDUS REGUM.

## ROMANCE.

Kar pro deus amor, et pro christian poble, et nostro commun salvament dist di en avant, in quant deus savir et poter me du nal, si salvare jo cist me on fradre Karlo et in adjudha, et in cadhuna cosa; si com hom per dreil son fradre salvar dist, mo quid il un altre si fare; et ab lud per nul plaïd nunquam prin-drai, qui meon vol cist meon fradre Karle in danno sit.

## TUDESQUE.

Lud. in godes minna, ind durh tes xhristianes solhies indunter bedhero gehaltuilli soulhesemo dage frammodes, sofransomir gol gewizei indi mahd furgibil so hald ch tesan minan brudther so soman mil nehtu sinan brudther scal, inthe ut hazer migroso maduo, indi mil luthe rem inno theinni thing ne geganyo, zhe minan willon imo ce scadhen werhen.

Nous avons du même temps à-peu-près une autre pièce en langue romance, beaucoup plus ressemblante encore à l'idiôme en usage aujourd'hui dans la Catalogne, et qui ne se ressent point du tout du tudesque que les peuples du nord de la France méloient à leur langue; c'est l'épithaphe de Bernard, comte de Barcelone, que nous ont conservée les auteurs de l'Histoire générale de Languedoc; elle est de l'an 844; la voici :

## TRADUCTION.

Assi say lo conte Bernard  
fidel credeire al sang sacrat  
que sempre prud'hom et estat  
preguen la divina bontat  
qu'aquella fi que lo tuat  
poscua su alma aber salvat.

Ci-gît le comte Bernard,  
fidele croyant au précieux sang,  
et qui fut toujours un vrai prud'homme;  
priez la divine miséricorde  
que le genre de mort qui l'a enlevé  
puisse servir au salut de son ame.

Ce ne fut cependant que vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle que la langue romance commença à se perfectionner et à devenir la langue des gens de lettres. Raymond Bérenger, comte de Barcelone et de Provence, la rendit, depuis l'an 1080 jusqu'en 1110, une des plus belles et des plus estimées des savants de son temps, par le soin qu'il prit de l'embellir et de l'orner. Elle étoit connue sous le nom d'idiôme provençal, quoique dans la réalité on eût dû l'appeler catalan, puisque c'étoit par les soins des comtes de Catalogne qu'il s'étoit répandu dans les autres provinces. Enfin, pour se convaincre que la langue provençale n'étoit en effet autre que la catalane, on n'a qu'à lire les anciens actes écrits dans les XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, et XIV<sup>e</sup> siècles, où l'on ne trouvera presque aucune différence avec le catalan d'aujourd'hui. On en jugera encore mieux dans le Recueil de poésies provençales et catalanes des poètes catalans du XIII<sup>e</sup> siècle. Ramond Vidal de Bezalu et Godefroy de Foxa, bénédictin, donnerent chacun un art poétique en langue provençale; celui de Vidal fut le premier qui parut en Espagne: elle a cependant beaucoup perdu de l'agrément et de la grace qu'elle avoit alors, parce qu'elle a été moins cultivée. Cependant les Catalans ont encore eu quelques poètes depuis les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles; dernièrement même ils en ont perdu un dont les ouvrages ont une grace piquante et une originalité antique; ce sont

ceux du curé de Valfongona, dont une partie a été imprimée, et qui mériteroient d'être plus connus.

#### COSTUMES DE LA CATALOGNE.

Les paysans qui habitent le Lampourdan, c'est-à-dire la partie située sur le bord de la mer depuis la Selva, Leansa, Caduquès, Rosas, Lescala, etc., jusqu'à Barcelone, portent tous bonnet rouge, veste bleue courte, culottes longues et larges, les jours ouvriers; et les jours de fêtes, une redingotte longue, un chapeau à trois cornes horizontales, bas blancs ou bleus, et souliers ronds découverts. Nous avons rassemblé ces costumes dans l'estampe qui représente la promenade de Barcelone.

Les femmes portent ordinairement un mouchoir à trois pointes sur la tête, qu'elles attachent par-dessous le menton, et qui ne laisse voir sur le cou qu'une seule de ces trois pointes: ces mouchoirs sont presque tous blancs, quelques uns brodés; il y en a qui en portent de soie noire: elles ont par-dessous ce mouchoir un filet qui enveloppe leurs cheveux. Elles font usage en même temps d'un corset, monté sur des baleines, qu'on appelle *cotille*; il est attaché par-devant avec un cordon de soie qui descend en pointe triangulaire sur le ventre: le jupon est court, et ne descend ordinairement que jusqu'au mollet de la jambe. Elles portent indifféremment des bas blancs, verts, rouges, et bleus; les plus pauvres vont les jambes nues: leurs souliers sont, les uns des espèces de sandales qu'on appelle *chinelas*, et les autres des souliers à talon élevé. Lorsqu'elles vont à l'église elles se couvrent d'un voile ou mantille blanche ou noire.

Les costumes depuis Barcelone jusqu'au royaume de Valence sont à-peu-près les mêmes; il n'y a d'autre changement sinon que dans cette partie les bonnets sont bariolés, au lieu d'être rouges.

Telle est en Catalogne la manière de se vêtir du peuple; les gens au-dessus du commun s'habillent à la française, comme dans le reste de l'Espagne.

FIN DE LA DESCRIPTION DE LA CATALOGNE.

# TABLE DES MATIERES

## CONTENUES DANS LA PREMIERE PARTIE DU TOME PREMIER DU VOYAGE PITTORIQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE.

	Page
EXPLICATION DU FRONTISPICE.	
Introduction.	ij
Notice historique sur les premiers temps de l'Espagne.	ijj
Monuments qui nous restent de ces temps reculés.	xj
Établissement des Phéniciens.	xv
Colonies grecques.	xviiij
Monuments des Phéniciens et des Grecs.	xx
Conquêtes des Carthaginois et des Romains.	xxj
État de l'Espagne sous les Romains.	xxiiij
Invasion des peuples du Nord.	xxx
État de l'Espagne sous les Goths.	xxxvj
	xlij
DESCRIPTION DE LA PRINCIPAUTÉ DE CATALOGNE.	
<i>Notice historique sur la province de Catalogne.</i>	1
BARCELONE. Vue générale de la ville et du port de Barcelone.	4
Plan de la ville et du port de Barcelone.	ibid.
Vue de Barcelone prise à Sarria dans le jardin des Capucins.	6
Vue d'une partie du port de Barcelone prise de Barcelonette.	ibid.
Vue de la Maison de commerce, du Palais du capitaine général, de la Douane, et de la Porte de mer à Barcelone.	ibid.
Plan, coupe, et élévation de la Bourse de Barcelone.	7
Intérieur de la cathédrale de Barcelone.	ibid.
Vue de la nouvelle promenade de Barcelone sur l'esplanade.	ibid.
Monuments d'antiquités à Barcelone.	8
Vue de la Place-Neuve, et d'une des portes antiques de Barcelone.	ibid.
Détails du temple d'Hercule, et vue intérieure des bains arabes avec leur plan et coupe, à Barcelone.	ibid.
Bas-reliefs antiques à Barcelone.	9
S.-MICHEL DEL FAY. Vue générale des cascades de Saint-Michel del Fay.	10
Vue de la grande cascade de Saint-Michel del Fay.	ibid.
Intérieur de l'ermitage de Saint-Michel del Fay.	11
Antiquités de Mataro et Olesa.	ibid.
MARTOREL. Vue du pont de Martorel et de la montagne de Mont-Serrat.	12
Vue pittoresque du pont et de l'arc de triomphe de Martorel.	ibid.
Détails et coupes du pont et de l'arc de triomphe de Martorel.	ibid.
<i>Description de la montagne et du couvent de Mont-Serrat.</i>	13
MONT-SERRAT. Vue générale de Mont-Serrat, prise de l'ermitage de Saint-Michel del Fay.	19
Entrée du monastere de Mont-Serrat par le chemin des voitures.	ibid.
Situation respective du couvent et des ermitages de Mont-Serrat.	ibid.
Vue de l'entrée du monastere et de l'hospice de Mont-Serrat.	20
Cloître principal du monastere de Mont-Serrat	ibid.
Vue intérieure de l'église de Mont-Serrat.	ibid.
Vue intérieure du jardin du monastere de Mont-Serrat.	ibid.
Vue de l'ermitage de Sainte-Anne.	ibid.
Vue du couvent de Mont-Serrat, prise de la montagne.	21
Ermitage de la Sainte-Trinité.	ibid.
Ermitage de Saint-Dimas.	ibid.
Intérieur de l'ermitage de Saint-Dimas.	ibid.
Ermite en méditation.	22
Ermitage de Saint-Onufre.	ibid.
Vue de la grotte de la Vierge de Mont-Serrat.	ibid.
Vue de l'ermitage de Saint-Benoît.	ibid.
Entrée des grottes de stalactites au Mont-Serrat.	23
Vue intérieure des stalactites de Mont-Serrat.	24
Vue du pont de Monistrol et de la montagne de Mont-Serrat.	ibid.
Vue du pont de Lladoner, à six lieues de Barcelone, près de Villa-Franca.	ibid.
Vue pittoresque de l'arc de Barra.	ibid.
Détails et coupes de l'arc de Barra.	ibid.

## TABLE DES MATIERES.

		Page
OLERDOLA.	<i>Notice historique sur l'ancienne ville de Olerdola.</i>	25
	Restes d'anciennes sépultures dans la ville de Olerdola.	26
	Ruines de l'ancienne ville de Olerdola.	<i>ibid.</i>
	Tombeau antique appelé dans le pays Tombeau des Scipions.	<i>ibid.</i>
TARRAGONE.	Vue pittoresque du tombeau des Scipions, et de la ville de Tarragone.	27
	Détails et coupes du tombeau des Scipions.	<i>ibid.</i>
	<i>Notice sur la ville de Tarragone.</i>	<i>ibid.</i>
	Vue de Tarragone, prise de la route de Barcelone.	28
	Plan de la ville et du nouveau port de Tarragone.	<i>ibid.</i>
	Rocher lancé du port de Tarragone dans la mer, en présence de leurs Majestés Catholiques.	29
	Reste de l'ancienne muraille de Tarragone.	30
	Vue d'une partie du palais d'Auguste, appelé aujourd'hui Tour de Pilate, à Tarragone.	31
	Seconde vue du palais d'Auguste.	<i>ibid.</i>
	Détails et coupes du palais d'Auguste, et fragments antiques de Tarragone.	<i>ibid.</i>
	Vue des restes de l'amphithéâtre de Tarragone, prise du côté de la mer.	32
	Vue des restes de l'amphithéâtre de Tarragone, prise du côté de la ville.	<i>ibid.</i>
	Vue pittoresque des aqueducs de Tarragone.	33
	Détails et coupes de divers monuments antiques à Tarragone.	<i>ibid.</i>
	Plan de l'amphithéâtre et du cirque de Tarragone.	<i>ibid.</i>
	Ruines d'un monument sépulcral près de Tarragone.	34
	Divers fragments antiques à Tarragone.	<i>ibid.</i>
	Fragments de sculpture antique à Tarragone.	35
	Vue intérieure de la cathédrale de Tarragone.	<i>ibid.</i>
	Fenêtre arabe dans le cloître de la cathédrale de Tarragone.	36
Vue extérieure de la cathédrale et du cloître de Tarragone, prise de l'intérieur du jardin.	<i>ibid.</i>	
Vue extérieure de la cathédrale de Tarragone.	<i>ibid.</i>	
Chapiteaux des colonnes du cloître de la cathédrale de Tarragone.	<i>ibid.</i>	
Vue du col de Balaguer.	37	
Vue d'Amposta, sur les bords de l'Ebre.	<i>ibid.</i>	
TORTOSE.	<i>Notice sur la ville de Tortose.</i>	38
	Vue de la ville de Tortose du côté de la terre.	<i>ibid.</i>
	Coffres, coupes, et inscriptions arabes.	<i>ibid.</i>
LÉRIDA.	<i>Notice sur la ville de Lérida.</i>	39
	Vue de Lérida, prise du fort de Gardon.	41
	Plan de la ville de Lérida.	<i>ibid.</i>
	Vue de la porte de los Botes.	<i>ibid.</i>
	Plan géométral et carte de los Botes.	42
POBLET.	Campagne de Jules-César.	<i>ibid.</i>
	<i>Notice sur le monastere de Poblet.</i>	45
	Vue générale du monastere de Poblet.	48
	Entrée du monastere de Poblet.	<i>ibid.</i>
	Salle capitulaire du monastere de Poblet.	<i>ibid.</i>
	Tombeaux des rois d'Aragon.	<i>ibid.</i>
BELPUCH.	Intérieur de la bibliothèque de Poblet.	49
	Intérieur d'une des cours de Poblet.	<i>ibid.</i>
	Tombeau du duc de Cardona à Belpuch.	<i>ibid.</i>
CARDONA.	<i>Notice sur la ville et la montagne de Cardona.</i>	50
	Vue du château et de la montagne de sel de Cardona.	52
	Plan des salines de Cardona.	<i>ibid.</i>
MANRESA.	Vue de la ville de Solsona.	53
	Tombeau antique près de Manresa.	<i>ibid.</i>
	Détails et coupes du tombeau aux environs de Manresa.	<i>ibid.</i>
GIRONE.	<i>Notice historique sur la ville de Manresa.</i>	<i>ibid.</i>
	Vue générale de la ville de Manresa.	54
	<i>Notice sur la ville de Girone.</i>	<i>ibid.</i>
	Vue de la ville de Girone en venant de Figueras.	57
	Vue des bains arabes de Girone.	<i>ibid.</i>
Détails et coupes des bains arabes de Girone.	58	
Inscriptions inédites de la Catalogne.	<i>ibid.</i>	
Notice sur plusieurs anciennes villes de la Catalogne, et sur les arts, les sciences, les coutumes de cette province.	61	



Vista general de la ciudad y del puerto de BARCELONA tomada del pie de Montjoy.

Vue générale de la VILLE et du PORT de BARCELONE.

View of the TOWNS and HARBOUR of BARCELONA.



Plano de la Ciudad y del Puerto de BARCELONA.  
Plan de la Ville et du Port de BARCELONE.  
Plan of the City and Port of BARCELONA.



1857

Revisé par P. Langens de Middelburg

M. de la Harpe del.

Escala de 1000 Varas Castellanas







*Dessiné par Legier*

*Gravé à l'eau-forte par Escrieu*

*Terminé par Lottin*

Vista de BARCELONA tomada en Sarría en el jardín de los Capuchinos

Vue de BARCELONE prise à Sarría dans le jardin des Capucins.

View of BARCELONA taken at Serría in the garden of the Capuchins.

3



*Dessiné par Meunier*

*Gravé à l'eau-forte par Daugrean*

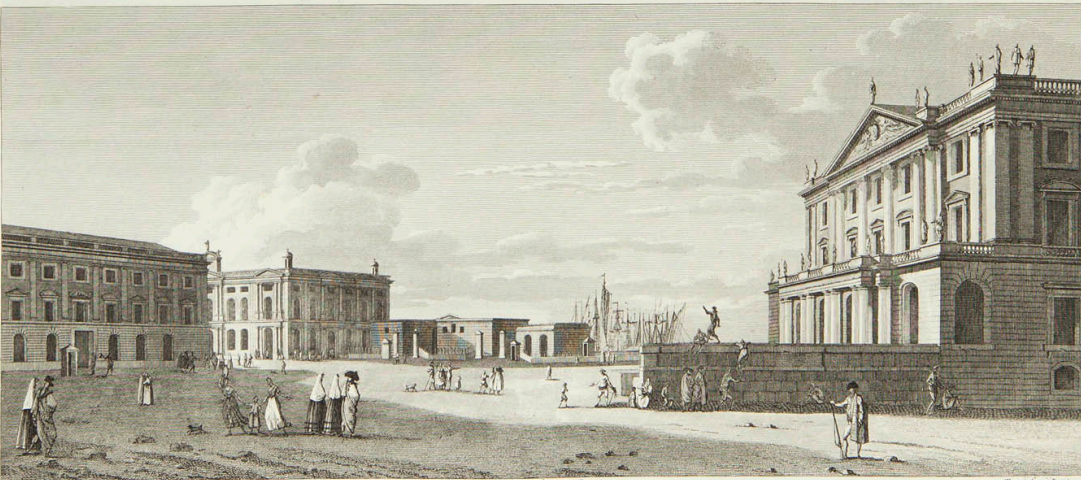
*Terminé par Lottin*

Vista de una parte del puerto de BARCELONA tomada de Barceloneta.

Vue d'une partie du Port de BARCELONE prise de Barcelonete

View of part of the port of BARCELONA taken from the point of Barcelonete

4



*Dessiné par Meunier*

*Gravé à l'eau-forte par Benoit*

*Terminé par Lottin*

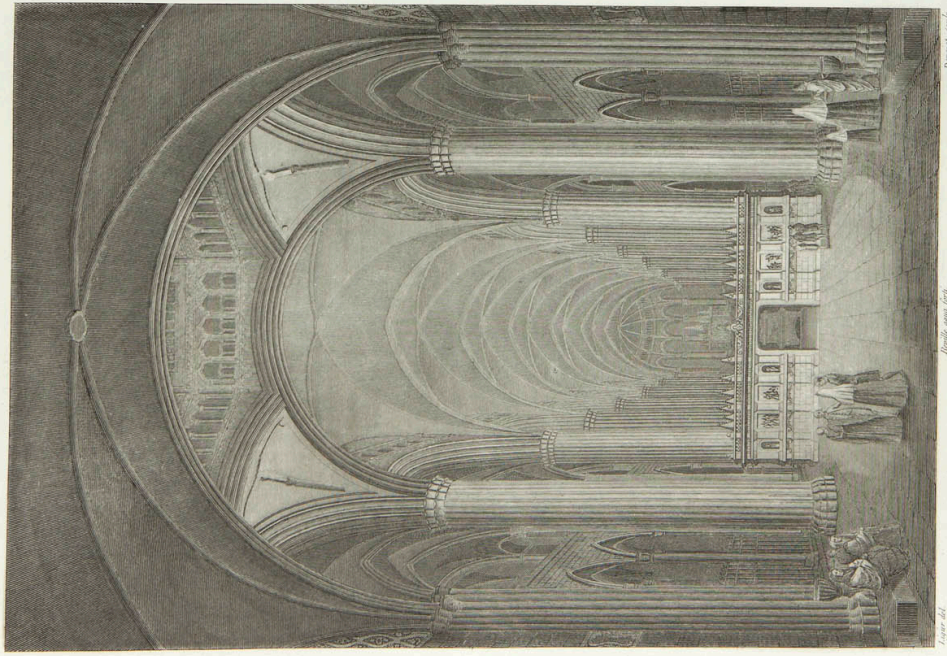
Vista de la Lonja, del Palacio del Cap<sup>n</sup> Gen<sup>l</sup> de la Aduana y de la puerta de mar de BARCELONA.

Vue de la Maison de Commerce, du Palais du Cap<sup>n</sup> Gen<sup>l</sup> de la Douane et de la porte de mer à BARCELONE.

View of the Exchange, of the Cap<sup>n</sup> General's Palace, of the Custom house, and Port of BARCELONA.

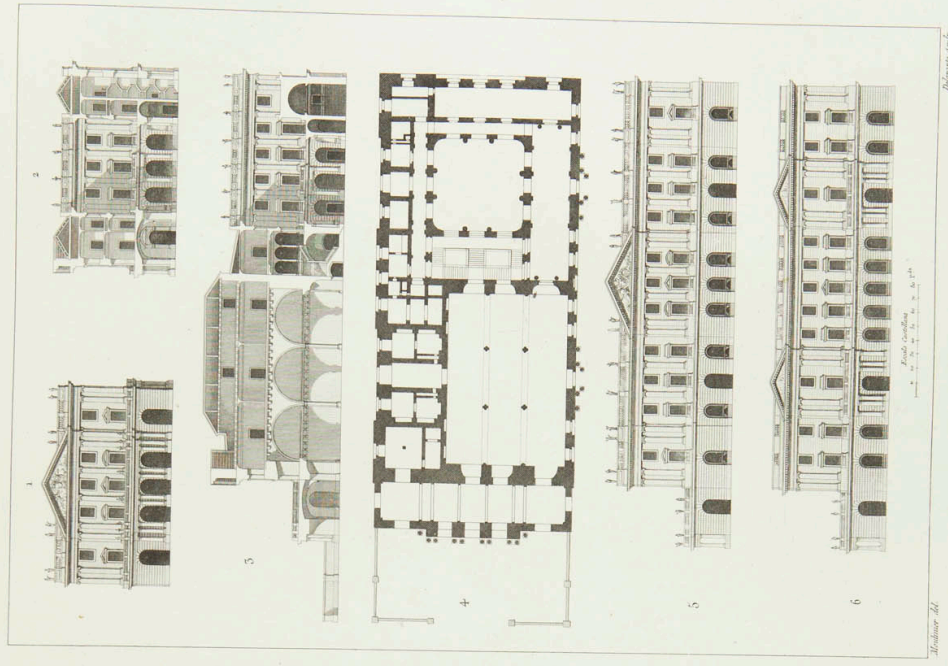
5





*Interior coupé*

Intérieur de la CATHÉDRALE de BARCELONA. — Intérieur of the CATHEDRAL of BARCELONA.



*Extérieur coupé*

Plano, corte y elevación de la LONJA de BARCELONA. — Plan, coupe et elevation de la BOURSE de BARCELONE. — Plan, elevation and section of the EXCHANGE at BARCELONA.





Vista del PASEO NUEVO de BARCELONA  
 Vue de la PROMENADE NOUVELLE à BARCELONE. || View of the NEW MALL at BARCELONA.

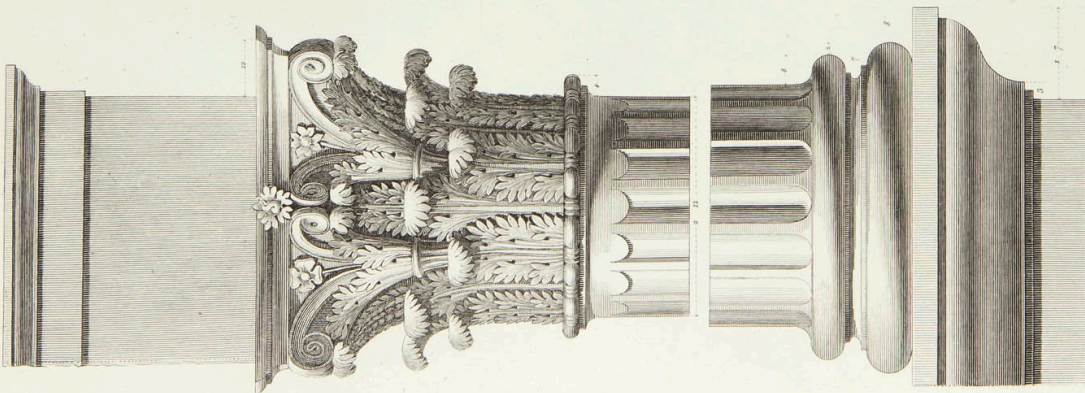


Vista de la PLAZA nueva y de una de las PUERTAS antiguas de BARCELONA.  
 Vue de la PLACE neuve et d'une des PORTES anciennes de BARCELONE. || View of the new SQUARE, and one of the antique GATES of BARCELONA.

928

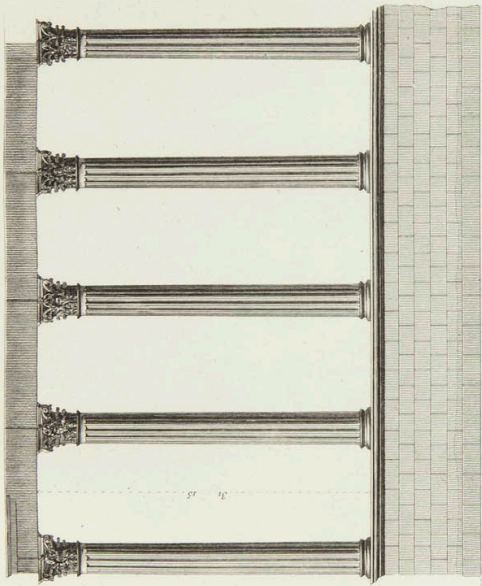


Nº 1.



*Mathieu del.*

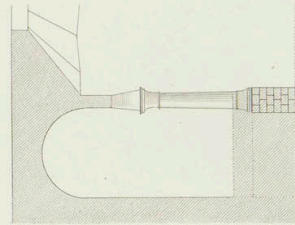
Nº 2.



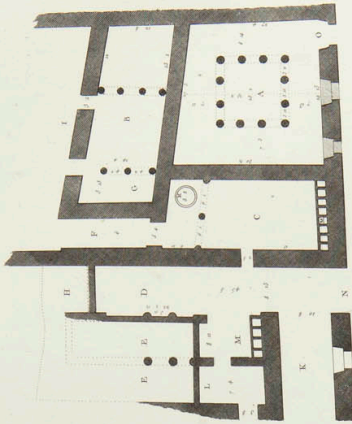
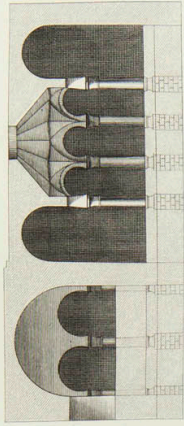
Nº 3.



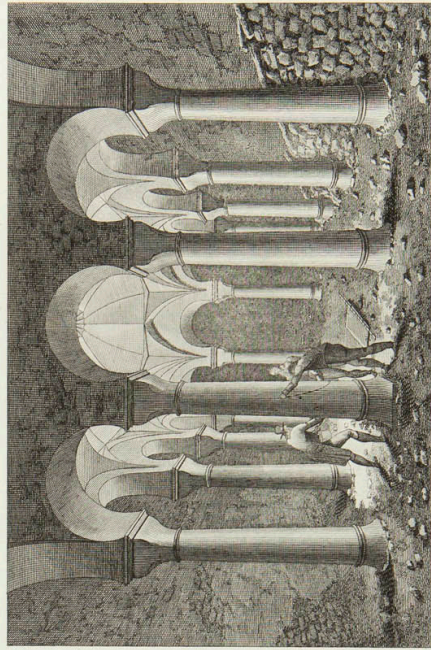
Nº 7.



*Enzola, Castellum.*



Nº 4.



*Ballard, Coup.*

Detalles del TEMPLO de HERCULES y Vista interior de los BAÑOS Arabes con su plan y corte en BARCELONA

Détails du TEMPLE D'HERCULE, et Vue intérieure des BAINS Arabes avec leur plan et coupe à BARCELONE. Detached parts of the TEMPLE of HERCULES and interior View of the Arabian BATHS at BARCELONA, with their plans and Sections.





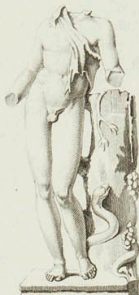
N° 1



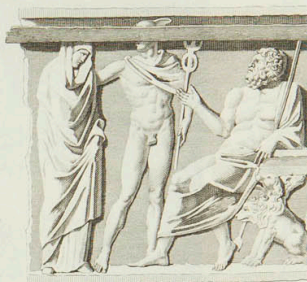
N° 1



N° 2



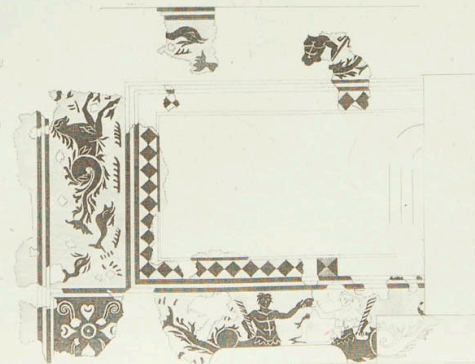
N° 1



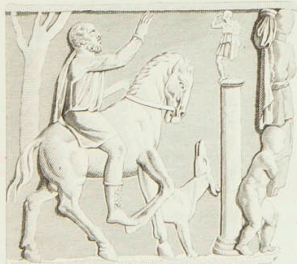
N° 3



N° 4



N° 5



*Duval del.*

N° 3



*Dupont del.*

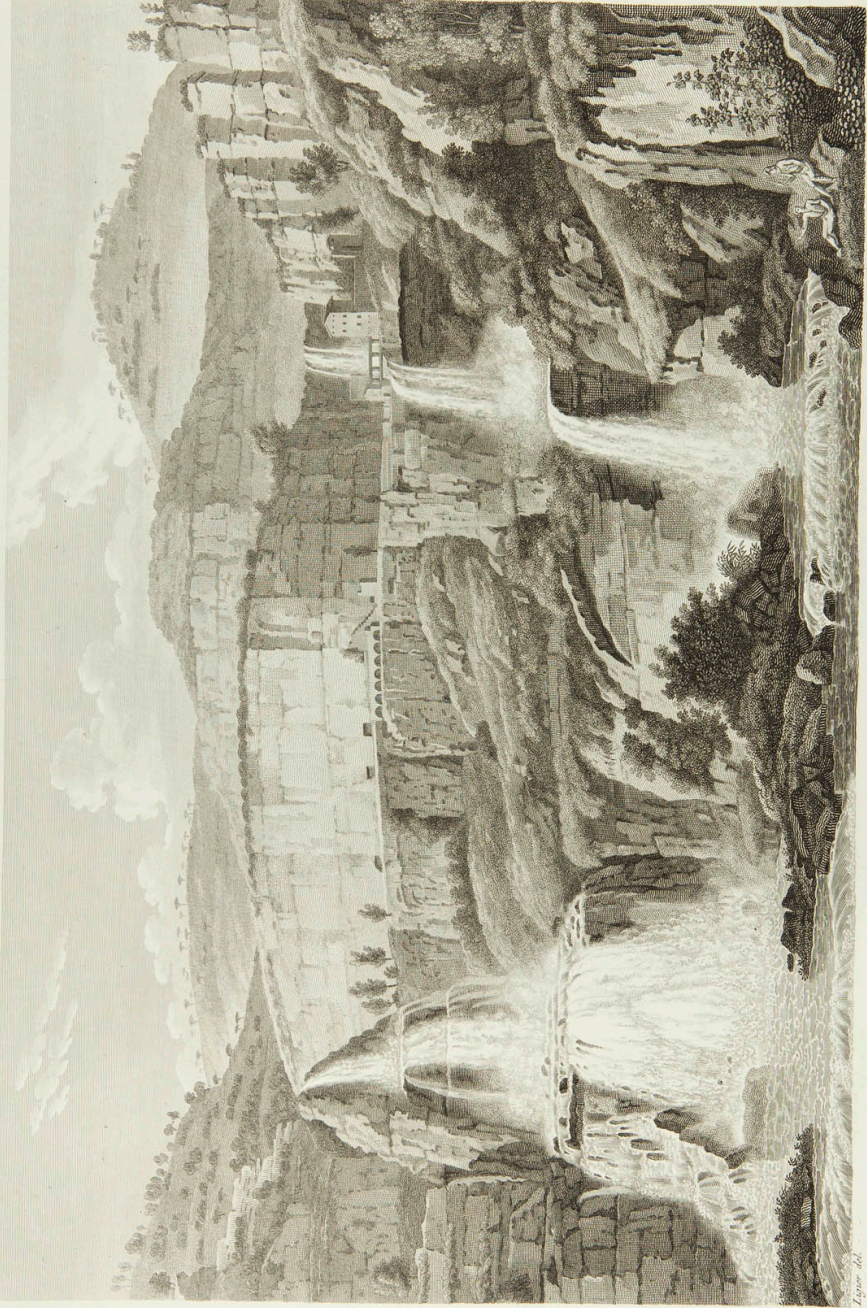
BAXOS RELIEVES antiguos en BARCELONA

BAS-RELIEFS antiques à BARCELONE

Antique BAS-RELIEF at BARCELONA.

1





Vista General de las CASCADAS de S<sup>a</sup> MIGUEL DELFAY.

Vue Generale des CASCADDES de S<sup>t</sup> MICHEL DELFAY

General view of the CASCADES of S<sup>t</sup> MICHAEL DELFAY





Vista de la gran CASCADA de S<sup>t</sup> MIGUEL DELFAY.

View of the great WATER-FALL of S<sup>t</sup> MICHAEL DELFAY.





*Dutaille del.*

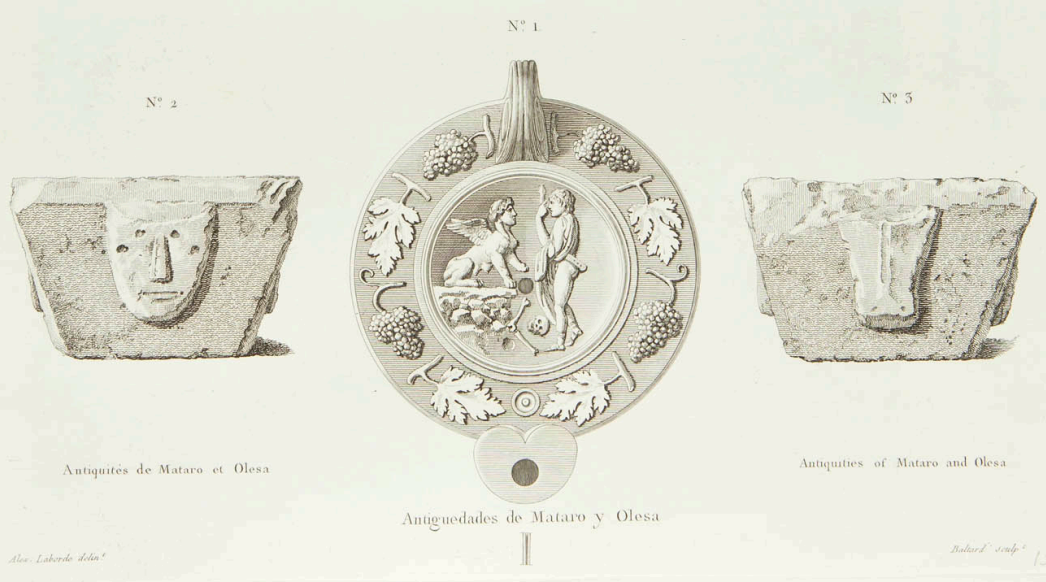
*Denon sculp.*

Intérieur de la ERMITA de S<sup>o</sup> MIGUEL.

Intérieur de l' HERMITAGE de S<sup>t</sup> MICHEL.

Interior of the HERMITAGE of S<sup>t</sup> MICHAEL.

14



N° 2

N° 1

N° 3

Antiquités de Mataro et Olesa

Antiquities of Mataro and Olesa

Antigüedades de Mataro y Olesa

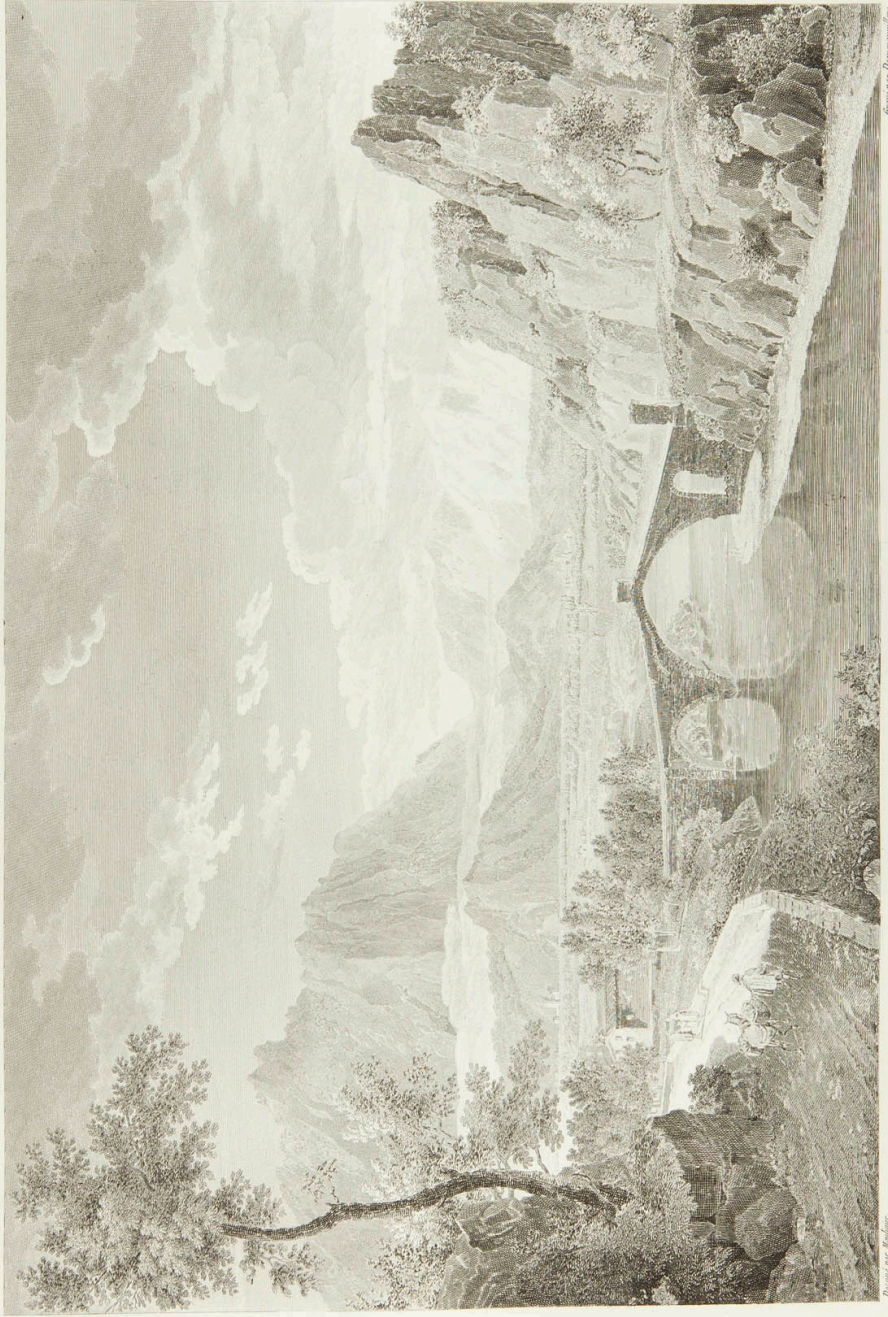
*Alon. Laborde delin.*

*Dutail' sculp.*

15







*Engraved by D. Goussier.*

*Engraved by B. Bache.*

Vista del Puente de MARTORELLE, y de la Montaña de MONT-SERRAT.

Vue du Pont de MARTORELLE, et de la Montagne du MONT-SERRAT.





*Diseño por Mediano*

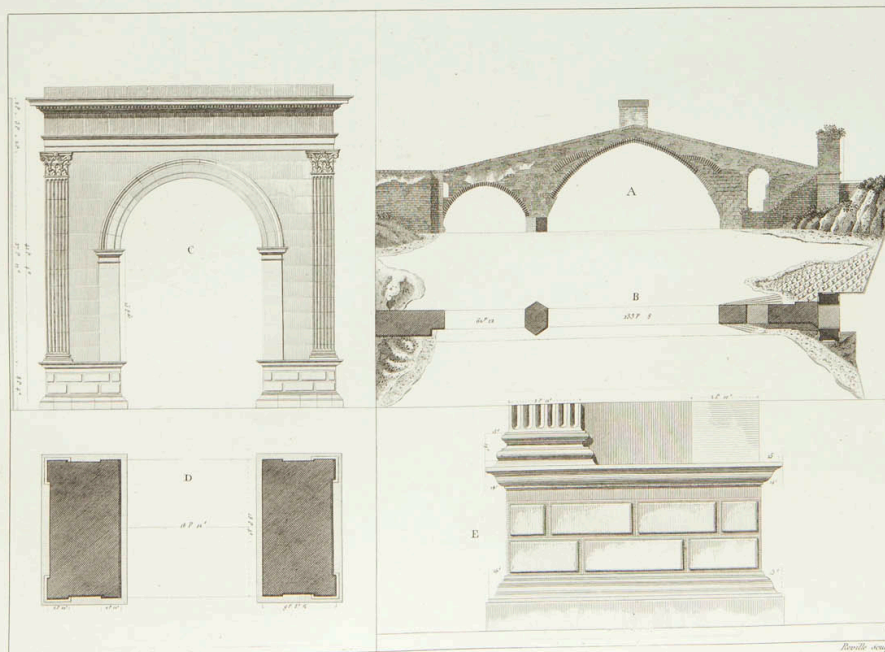
*Gravado y del. por Mediano*

*Gravado por el representante*

Vista Pintoresca del PUENTE y del ARCO Triunfal de MARTORELL.

Vue Pittoresque du PONT et de l'ARC de Triomphe de MARTORELL.

Picturesque View of the BRIDGE and Triumphal ARCH of MARTORELL.



Detalles y cortes del PUENTE y del ARCO triunfal de MARTORELL.

Détails et coupes du PONT et de l'ARC de triomphe de MARTORELL.

Detached parts and sections of the BRIDGE and triumphal ARCH of MARTORELL.





*Engraving, sculp.*

Vista general de MONT-SERRAT, tomada de la Ermita de S<sup>o</sup> Miguel.

View of MONT-SERRAT, taken from the Hermitage of St. Michel.

Vue générale du MONT-SERRAT prise de l'Hermitage de St. Michel.

*Delmeire del.*





*Mabius del.*

*L. Garreau sculp.*

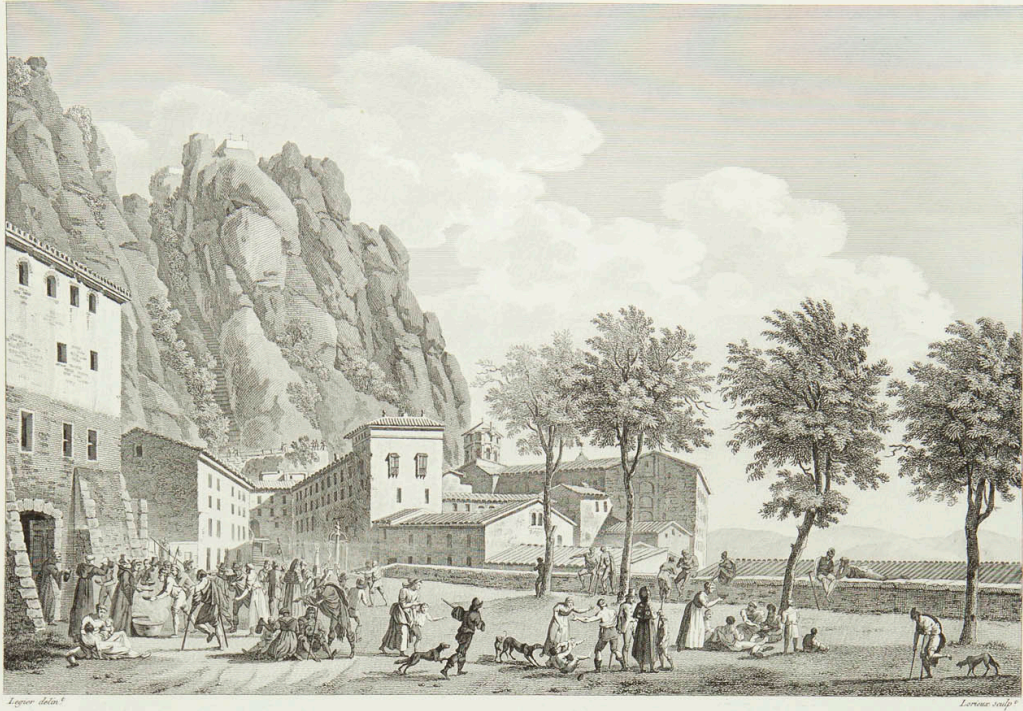
Entrada del MONASTERIO de MONT-SERRAT, por el camino de coches.

Entrée du MONASTÈRE du MONT-SERRAT, par le chemin des voitures

Entrance to the CONVENT of MOUNT-SERRAT, by the coach road.







Vista de la entrada del Monasterio y del Hospicio de MONT-SERRAT .

Vue de l'entrée du Monastere et de l'Hospice du MONT-SERRAT .

View of the entrance to the Convent and Hospital of MOUNT-SERRAT .

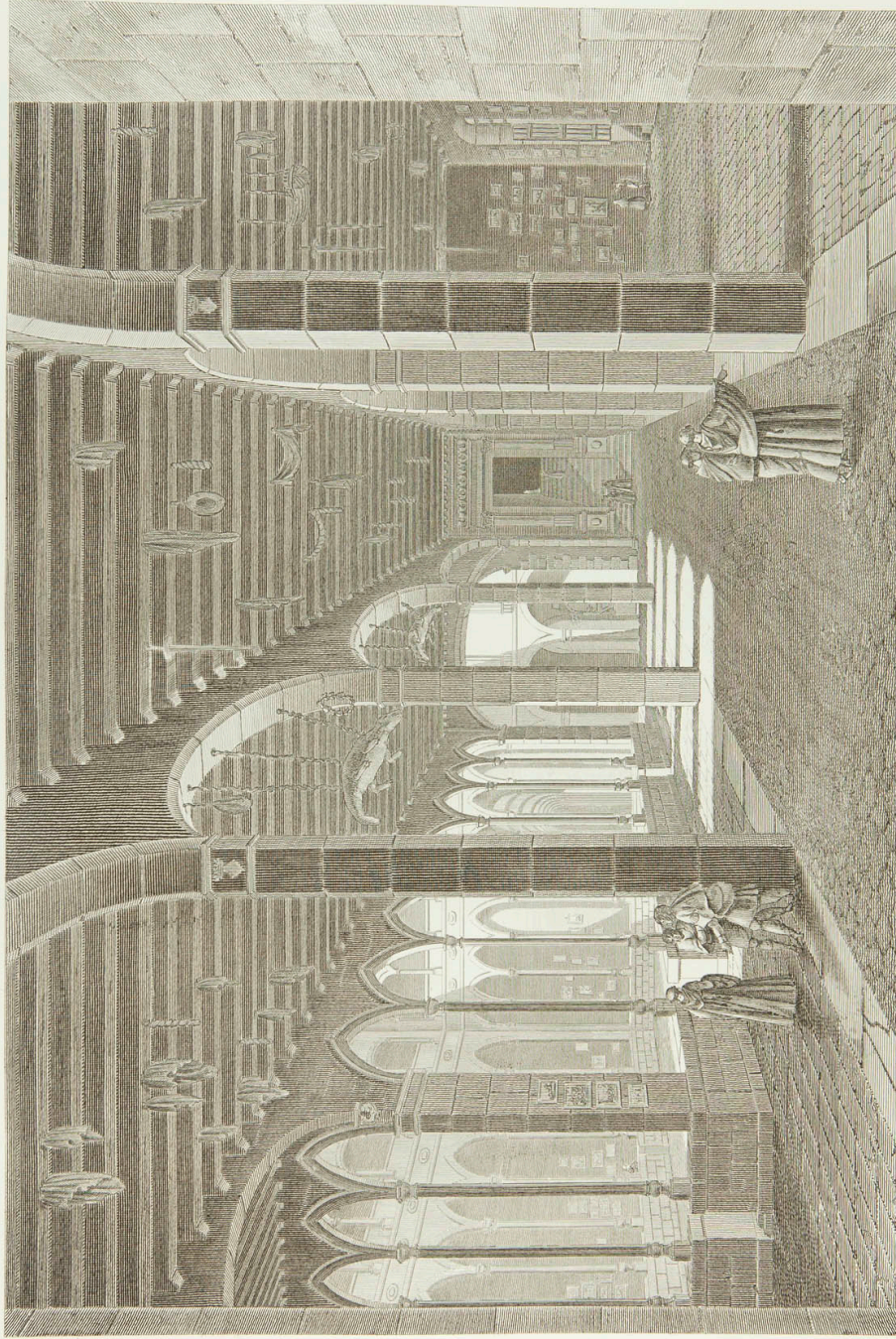


Situacion respectiva del Convento y de las hermitas de MONT-SERRAT .

Situation respective du Convent et des Hermitages du MONT-SERRAT .

Situation of the Convent and Hermitages of MOUNT-SERRAT .





*Termino por E. J. Bonaventura*

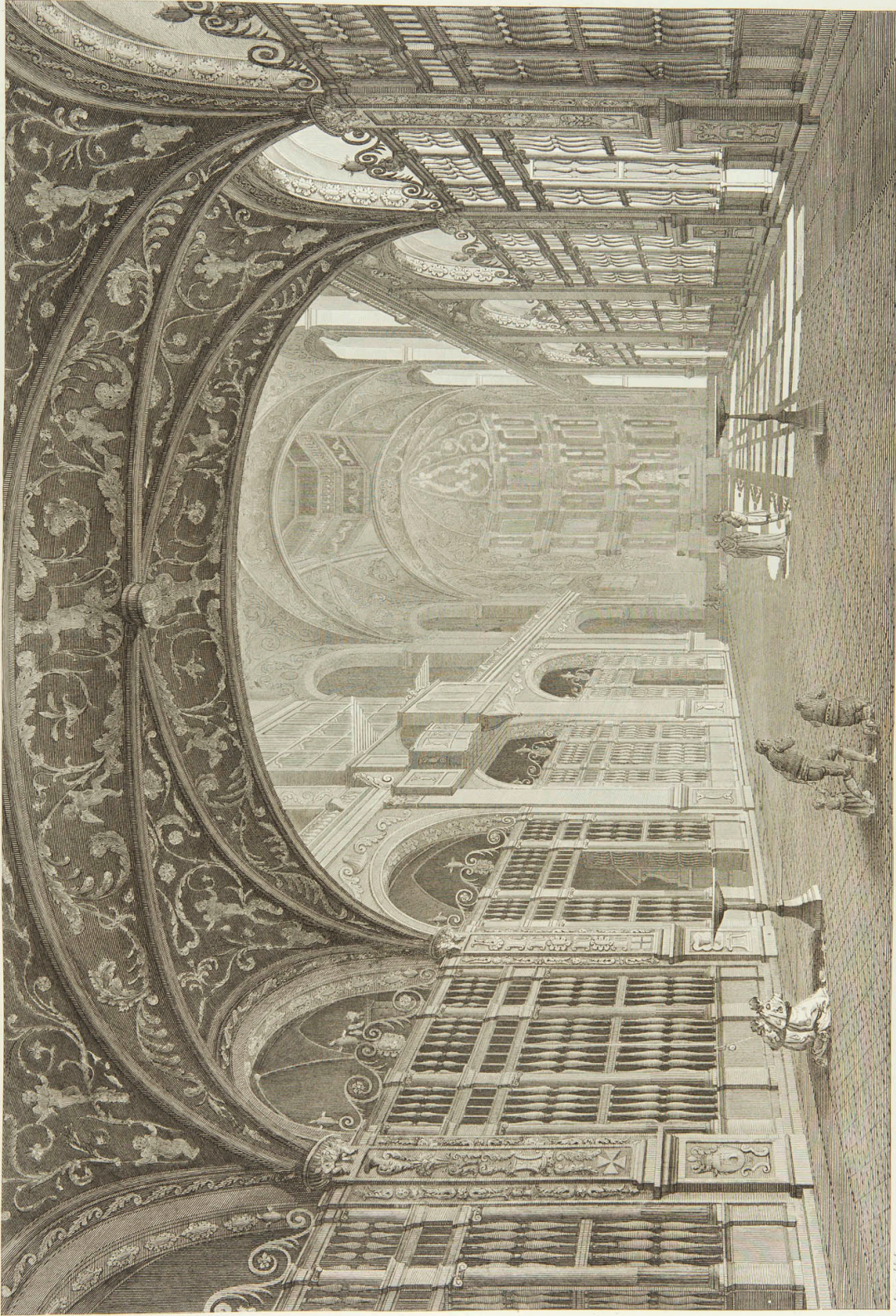
*Comenzó el Sr. Don Juan de Dios*

*Dibujado por E. J.*

Claustro principal del MONASTERIO de MONT-SERRAT.

Cloître principal du MONASTÈRE de MONT-SERRAT.





Vista interior de la IGLESIA de MONT-SERRAT.

Vue intérieure de l'ÉGLISE du MONT-SERRAT.

Engraving par Anonyme

designé par le nom de Mont-Serrat

Esquisse de l'abbé



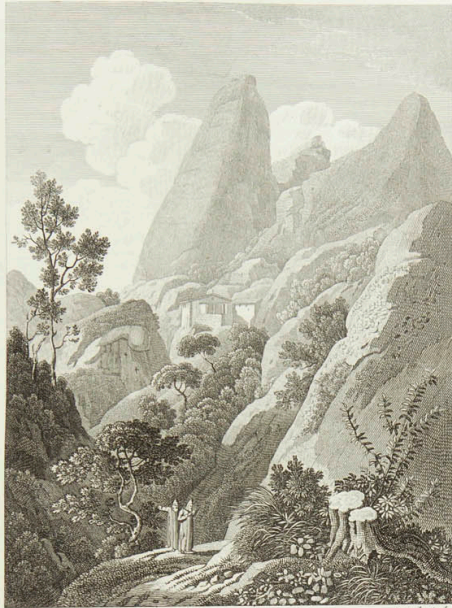


Vista interior del Jardín del MONESTARIO de MONT-SERRAT.

Vue intérieure du Jardin du MONASTÈRE de MONT-SERRAT.



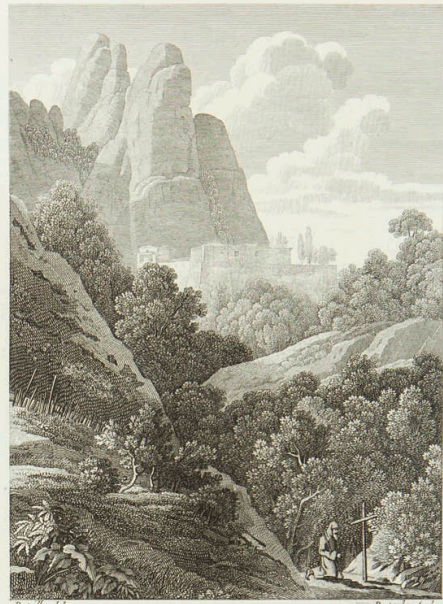




*A. Delaborde del. De Sautle sculp.*

ERMITA de S<sup>ta</sup> ANA.

HERMITAGE de S<sup>te</sup> ANNE. || HERMITAGE of S<sup>t</sup> ANNA.



*Dutailly del. De Sautle sculp.*

ERMITA de la SS. TRINIDAD.

HERMITAGE de la S<sup>te</sup> TRINITE. || HERMITAGE of the holy TRINITY.

26

28



*Morand de Courtois del. Gaultier sculp.*

ERMITA de S. DIMAS.

HERMITAGE de S. DIMAS. || HERMITAGE of S. DIMAS.



*A. Delaborde del. Perrone sculp.*

Vista del convento de MONT-SERRAT tomada de la montaña.

Vue du convent du MONT-SERRAT prise de la montagne. || View of the convent of MONT-SERRAT taken on the mountain.

29

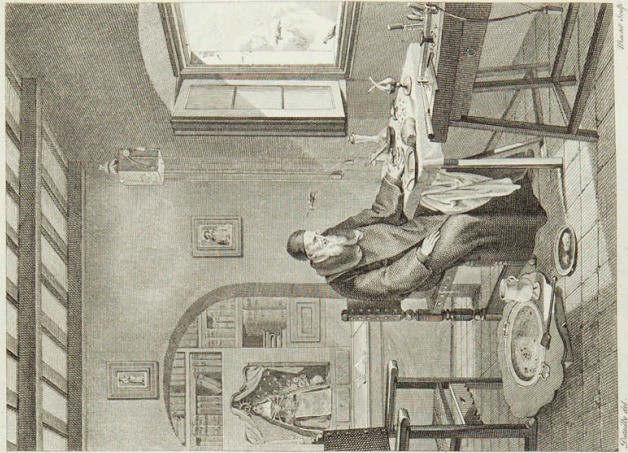
31





ERMITAÑO en meditacion

HERMITE en meditation



Interior de la Ermita de S. DIMAS.

Interieur of the Hermitage of S. DIMAS.





*Hermitage of St. Onufre*

HERMITA de S. OSOFRÉ  
HERMITAGE de S' ONUFRE

32



*Cueva de la Virgen de Monserrate*

VISTA de la CUEVA de la Virgen de MONSERRATE.  
VUE de la GROTTTE de la Vierge du MONT-SERRAT

33





*A. De Laborde del.*

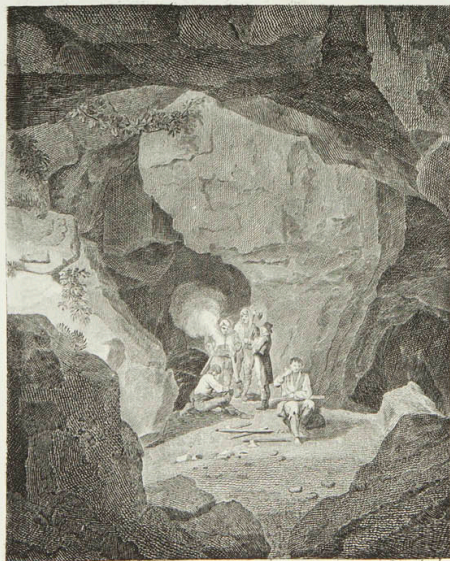
*Legend sculp.*

Vista de la ERMITA de S<sup>o</sup> BENITO

Vue de L' HERMITAGE de S<sup>t</sup> BENOIT

View of the HERMITAGE of S<sup>t</sup> BENEDICT.

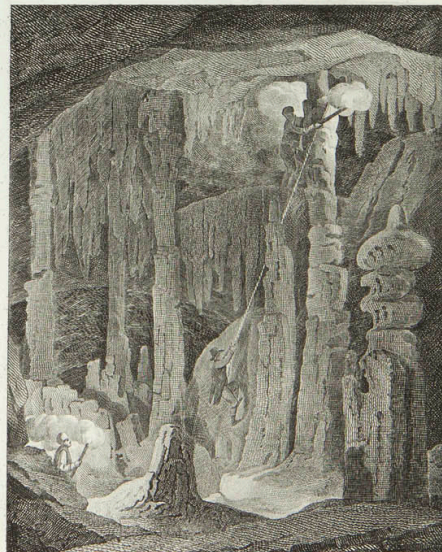
34



*A. De Laborde del.*

*Legend sculp.*

Entrada de las grutas de Estalactitas en MONT-SERRATE  
Entrée des grottes de Stalactites.  
at MONT SERRAT.



*A. De Laborde del.*

*Legend sculp.*

Vista interior de las Estalactitas de MONT-SERRATE  
Vue intérieure des Stalactites.  
du MONT-SERRAT.

35

36







Vista del PUENTE de MONISTROL, y de la Montaña de MONT-SERRAT.

Vue de PONT de MONISTROL, et de la Montagne de MONT-SERRAT.



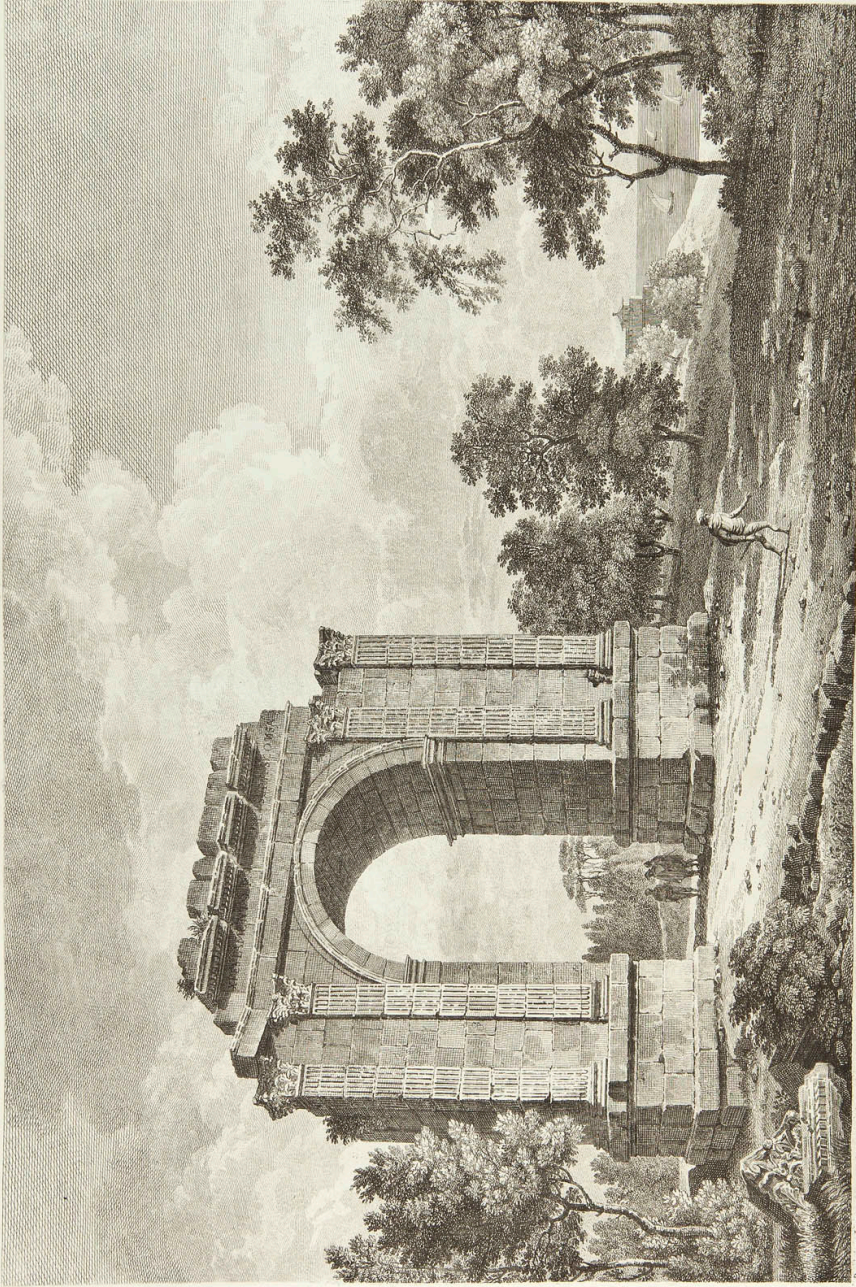


Vista del PUENTE de LLADONE, a seis leguas de Barcedaa cerca de Villa Franca.

Vue du PONT de LLADENET, a six lieues de Barcelone près Villa Franca.

38



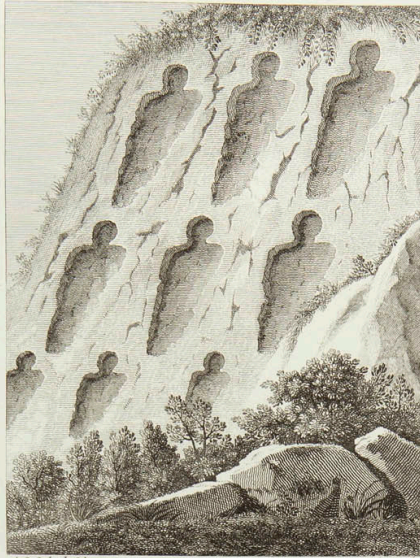


Vista Pittoresca de l'ARCO de BARA.

View of the ARCH of BARA.

59





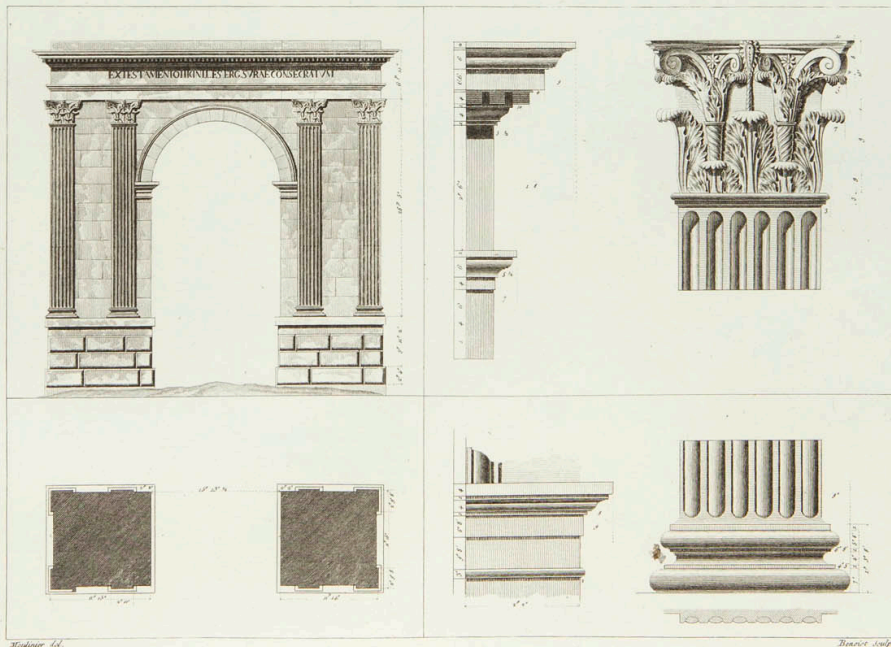
*A. De Laborde del. Revilla sculp.*

Restos de antiguas sepulturas en la ciudad de OLERDOLA.  
 Restes d'anciennes sepultures dans la ville de OLERDOLA || Ancient sepulchral remains in the town of OLERDOLA.



*Bouguer del. Revilla sculp.*

Ruinās de la antigua ciudad de OLERDOLA.  
 Ruines de l'ancienne ville de OLERDOLA || Ruins of the ancient town of OLERDOLA.



*Mansueti del.*

*Bouguer sculp.*

Detalle y cortes del ARCO de BARA.

Details et coupes de L'ARC de BARA. || Detached parts and sections of the ARCH of BARA.







SEPULCRO antiguo, llamado en el pais, SEPULCRO de los ESCIPIONES.

TOMBEAU antique, appellé dans le pays TOMBEAU des SCIPIONS.

Ancient SEPULCHRAL vault, commonly called TOMB of the SCIPIOS.

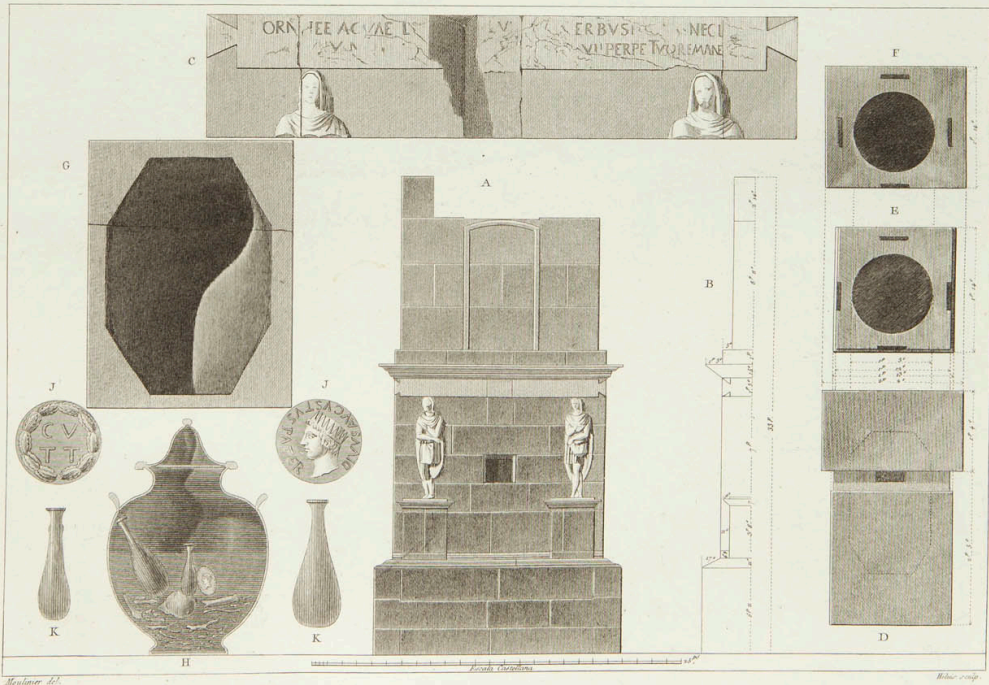




Vista pintoresca del SEPULCRO de los ESCIPIONES y de la CIUDAD de TARRAGONA.

Vue pittoresque du TOMBEAU des SCIPION, et de la VILLE de TARRAGONE.

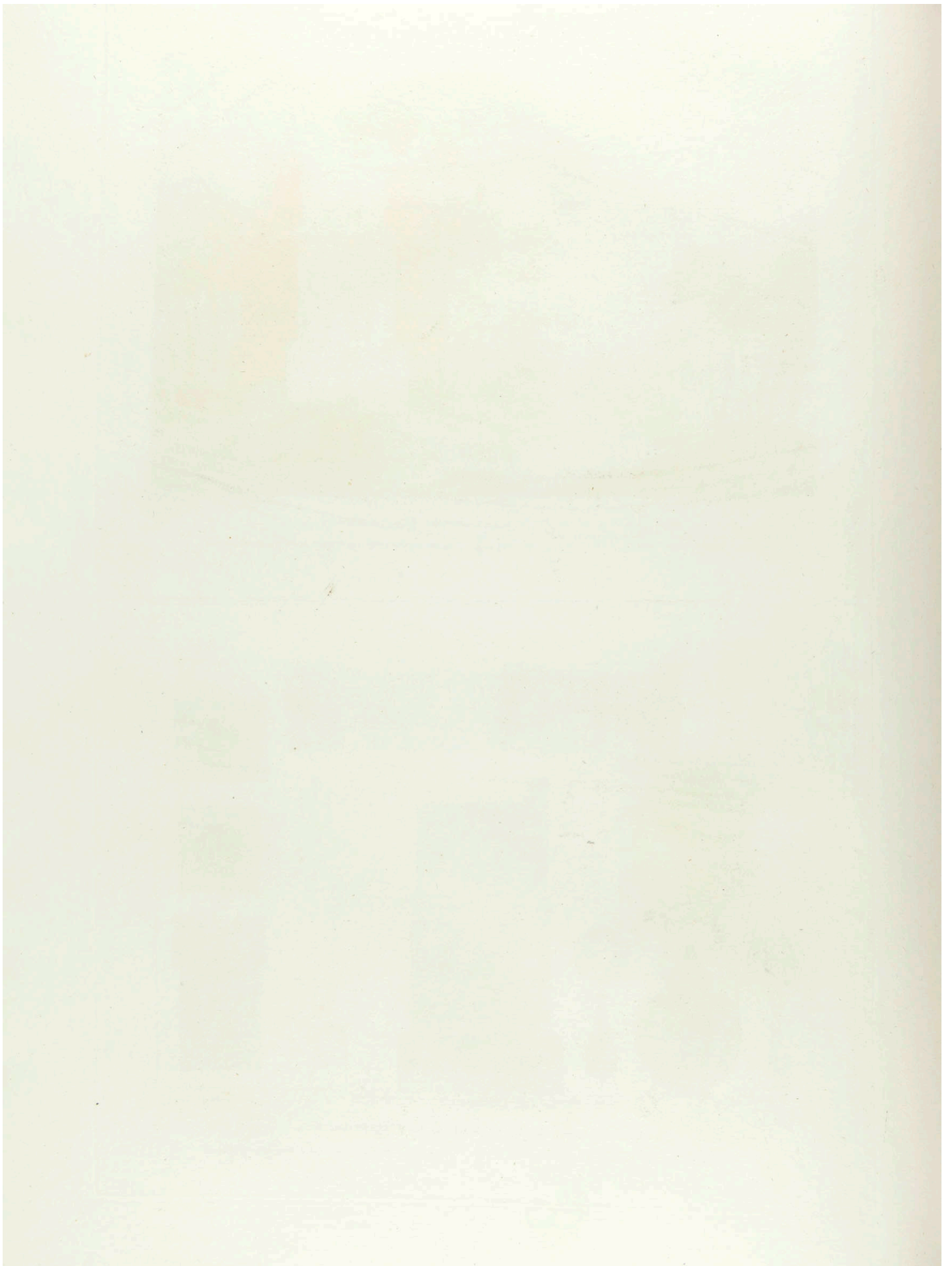
Picturesque view of the TOMB of the SCIPIOS and CITY of TARRAGONA.



Detalles y cortes del SEPULCRO de los ESCIPIONES

Détails et coupes du TOMBEAU des SCIPION.

Detached parts and sections of the TOMB of the SCIPIOS.





Vista de TARRAGONA tomada en el camino de BARCELONA  
View of TARRAGONA taken on the road to BARCELONA



Plano de la CIUDAD y del nuevo PUERTO de TARRAGONA  
 Plan de la VILLE et du nouveau PORT de TARRAGONE  
 Plan of the CITY and the new PORT of TARRAGONA



Escala de 1000 pies Castellanos  
 Echelle de 1000 pieds Castellans

Tomo por Lopez de Mendaza

P. de la Cruz







*Dipartimento. comp.*

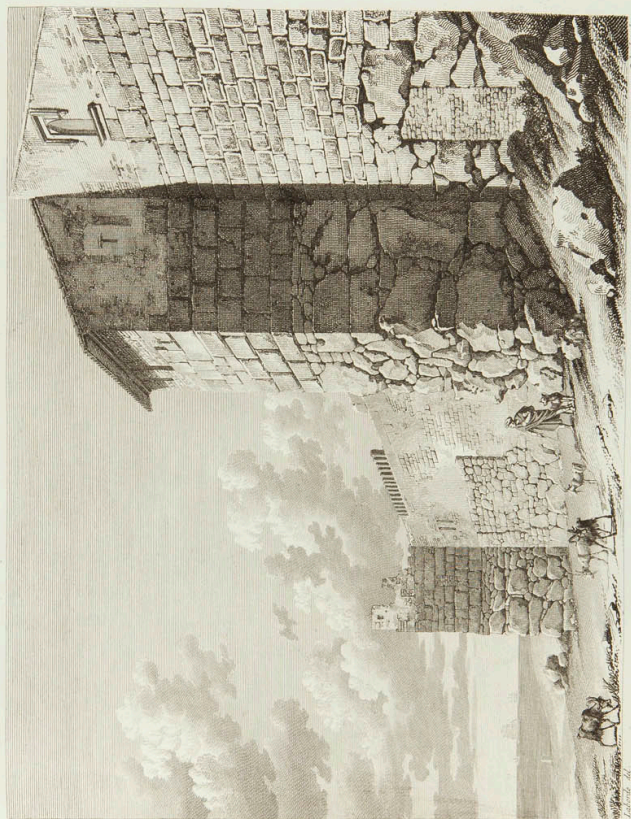
*Augusto. 1862.*

*Figura del.*

PEÑA BOTADA del PUERTO de TARRAGONA al mar, en presencia de Sus Magestades Catolicas á 12 de Noviembre 1862.

PIERRE lancée du PORT de TARRAGONE dans la mer, en présence de LL. MM. C. C. le 12 Novembre 1862. SINKING of a rock in the PORT of TARRAGONA, in presence of T. C. M. on the 12<sup>th</sup> of Nov<sup>r</sup> 1862.





Restos de la antigua muralla de TARRAGONA.

Restos de la antigua muralla de TARRAGONA. | Remains of the ancient wall at TARRAGONA.

49





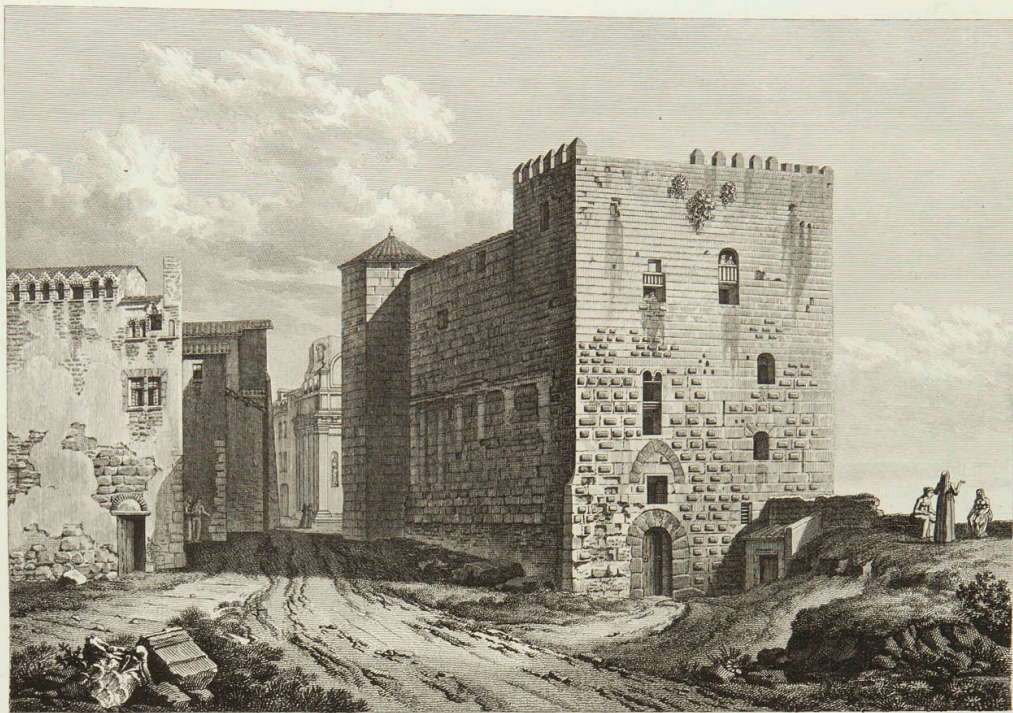
*Fig. 1. v. 1.*

*Fig. 2. v. 2.*

Vista de una parte del PALACIO de AUGUSTO, llamada hoy TORRE de PILATOS, en TARRAGONA.

View of the remains of the PALACE of AUGUSTUS, commonly called PILATE'S TOWER, at TARRAGONA.





*Lapide del.*

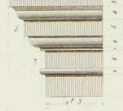
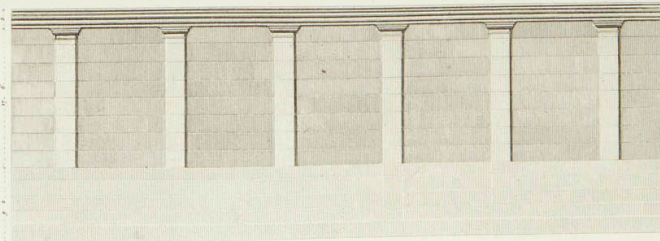
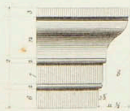
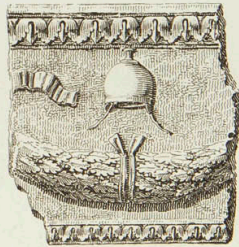
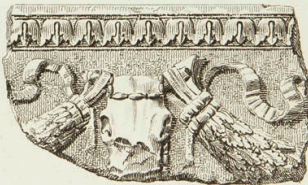
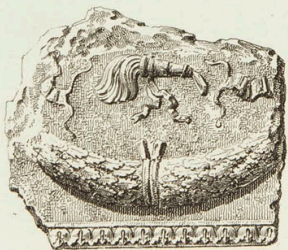
*Renard, del. de Mon. v. 1747*

Segunda vista del PALACIO de AUGUSTO.

Seconde vue du PALAIS d' AUGUSTE.

Second view of the PALACE of AUGUSTUS.

57



*Lapide del.*

*Renard, del.*

Detalles y Cortes del PALACIO de Augusto y FRAGMENTOS antiguos de TARRAGONA

Détails et Coupes du PALAIS d'Auguste et FRAGMENTS anciens de TARRAGONE

Detached parts and Sections of the PALACE of Augustus and antique FRAGMENTS at TARRAGONA

58







*Dessiné par Lejeune*

*Croquis à l'eau, gravé par Bonington*

*Terminé par Schœubler*

Vista de los restos del anfiteatro de TARRAGONA tomada de la parte del mar.

Vue des restes de l'amphithéâtre de TARRAGONE, prise du côté de la mer.

View of the ruins of the amphitheater of TARRAGONA taken near the Coast.



*Dessiné par Lejeune*

*Croquis à l'eau, gravé par Bonington*

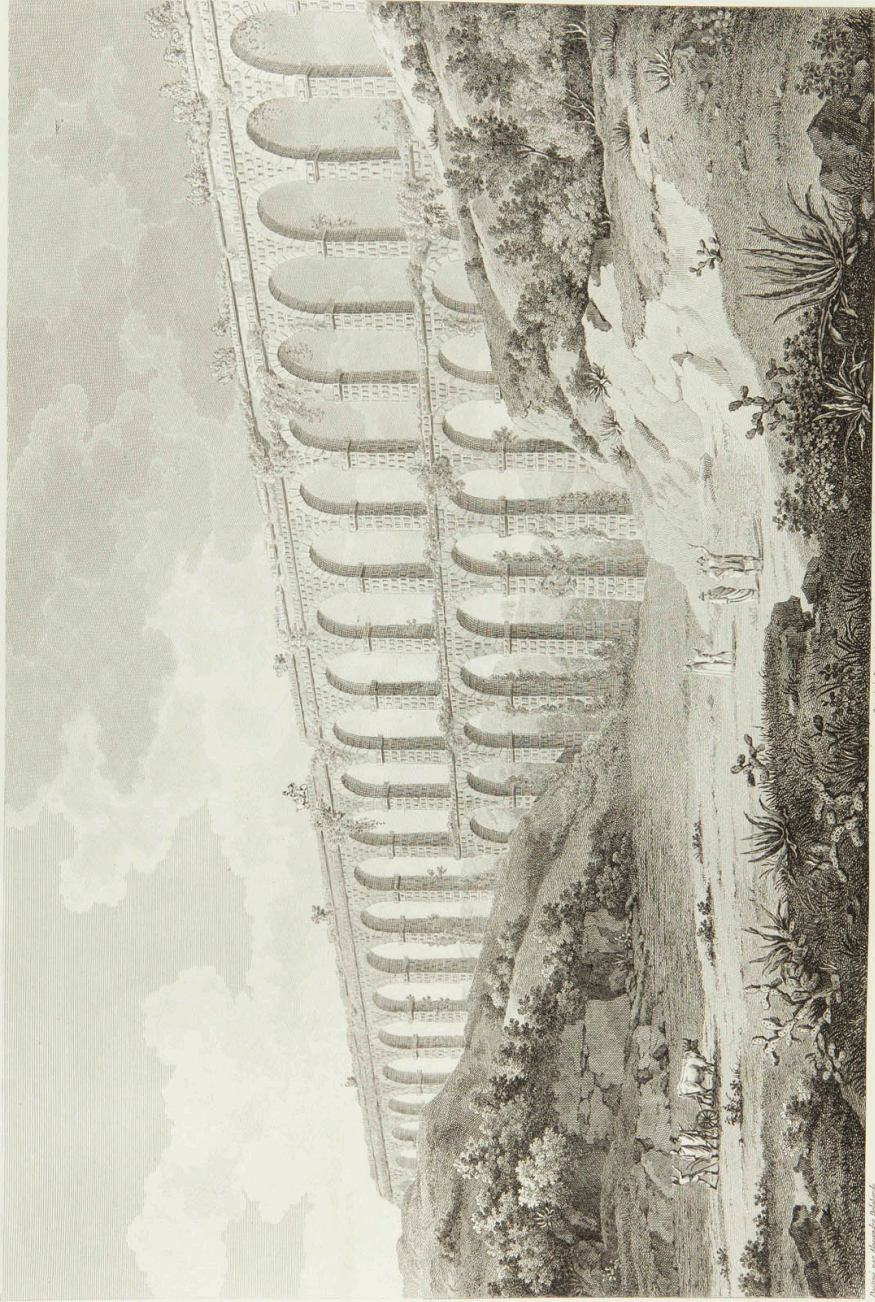
*Terminé par Schœubler*

Vista de los restos del anfiteatro de TARRAGONA.

Vue des restes de l'amphithéâtre de TARRAGONE.

View of the ruins of the amphitheater of TARRAGONA.





Dessiné par M. de la Harpe

Gravé par J. B. de la Harpe

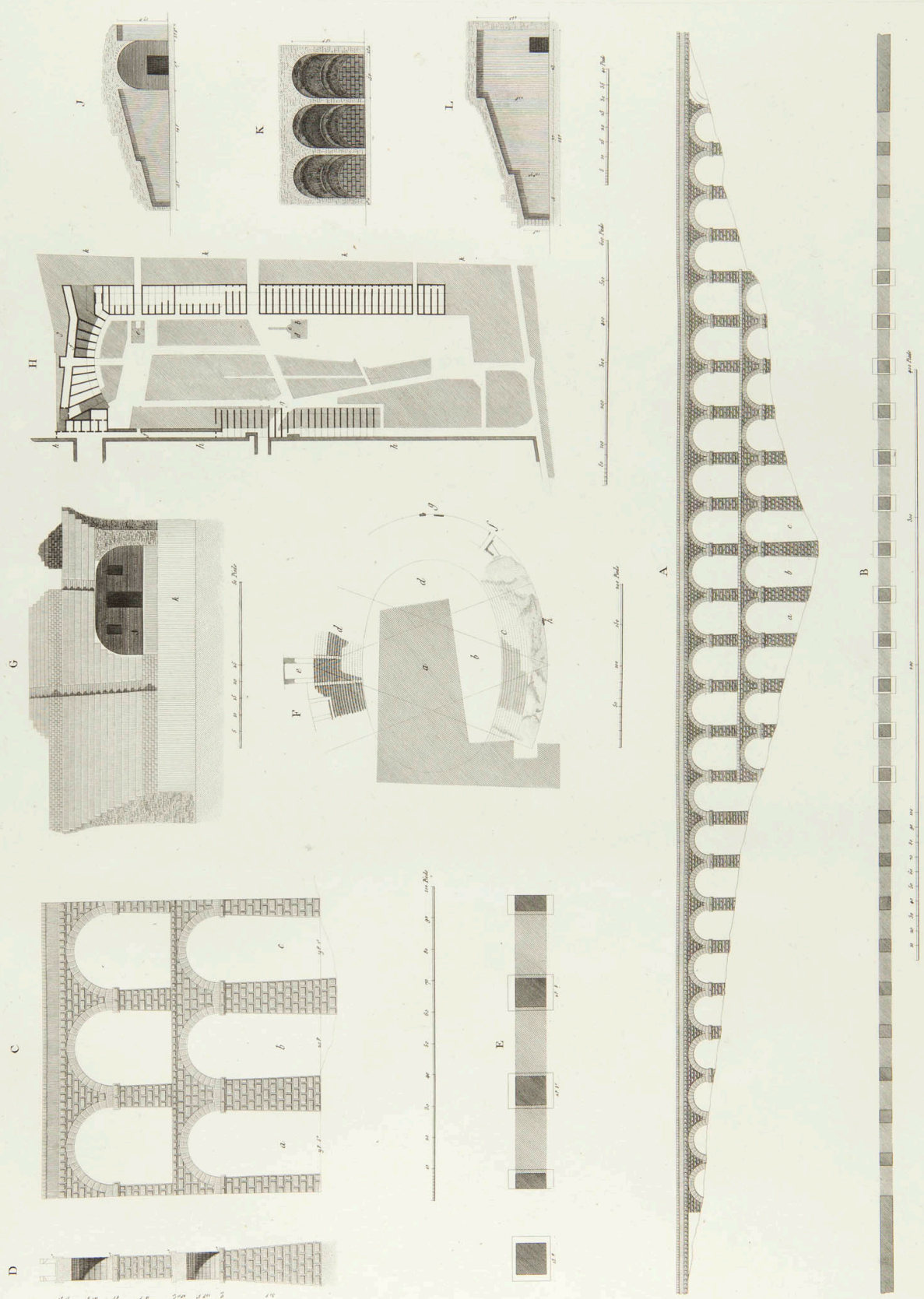
Dessiné par M. de la Harpe

Vista Entresera de los AQUEDUCTOS de TARRAGONA

Vue Pittoresque des AQUEDUCS de TARRAGONE

View of Picturesque of the AQUEDUCTS of TARRAGONE

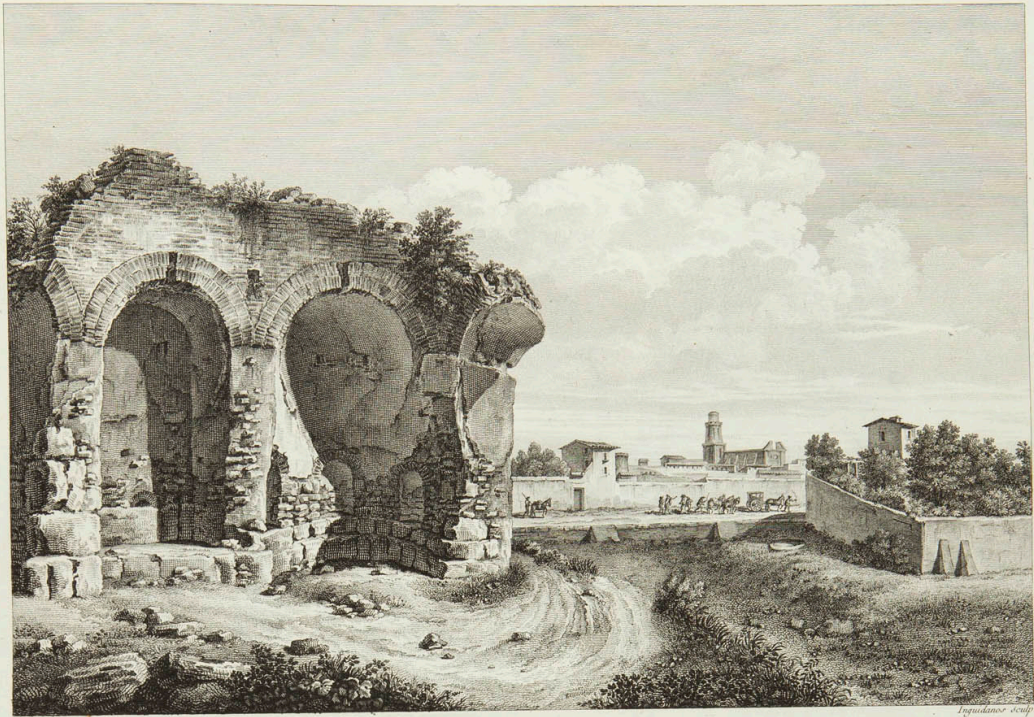




Detalles y cortes de diferentes MONUMENTOS antiguos de TARRAGONA.

Détails et coupes de divers MONUMENTS anciens à TARRAGONE. Detached parts and sections of several ancient MONUMENTS at TARRAGONA.





*Leprie del.*

*Inquidano sculp.*

Ruinas de un MONUMENTO SEPULCRAL cerca de TARRAGONA.

Ruines d'un MONUMENT SÉPULCRAL près de TARRAGONE.

Ruins of a SEPULCHRAL VAULT near TARRAGONA.



*Buchard sculp.*

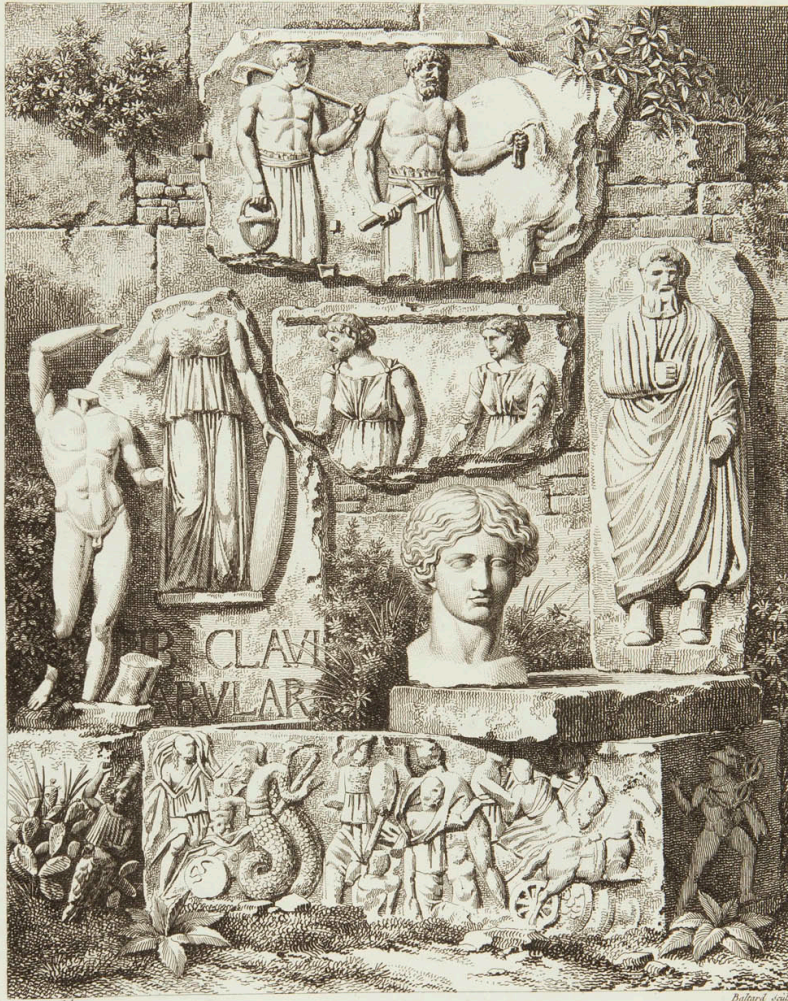
Antiguos FRAGMENTOS en TARRAGONA

FRAGMENTS antiques à TARRAGONE

Ancient FRAGMENT at TARRAGONA.







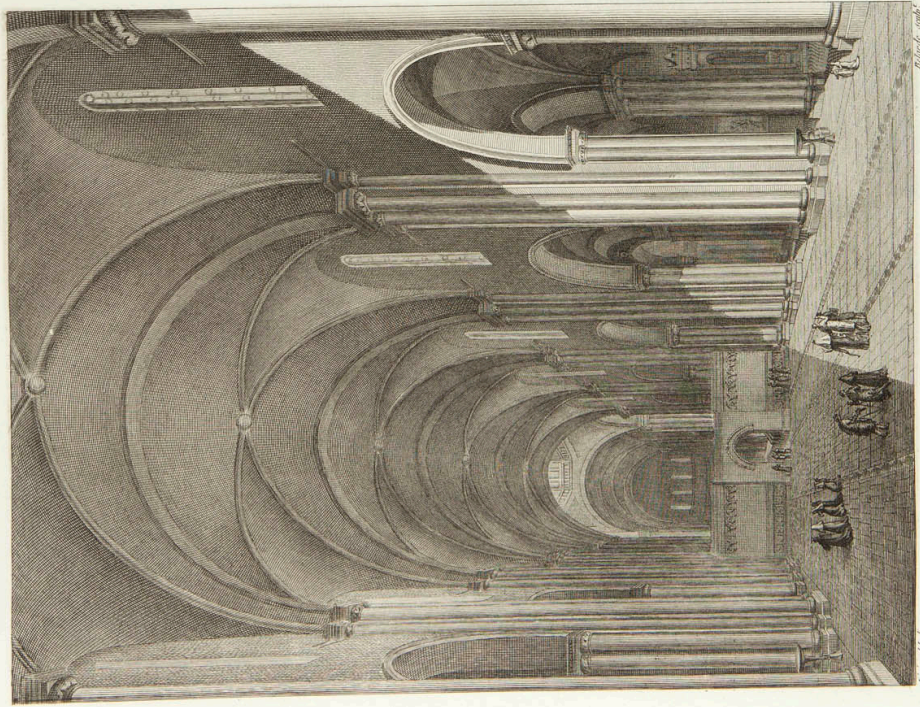
Diversos FRAGMENTOS antiguos en TARRAGONA.

Divers FRAGMENTS antiques à TARRAGONE

Separate antique FRAGMENTS at TARRAGONA

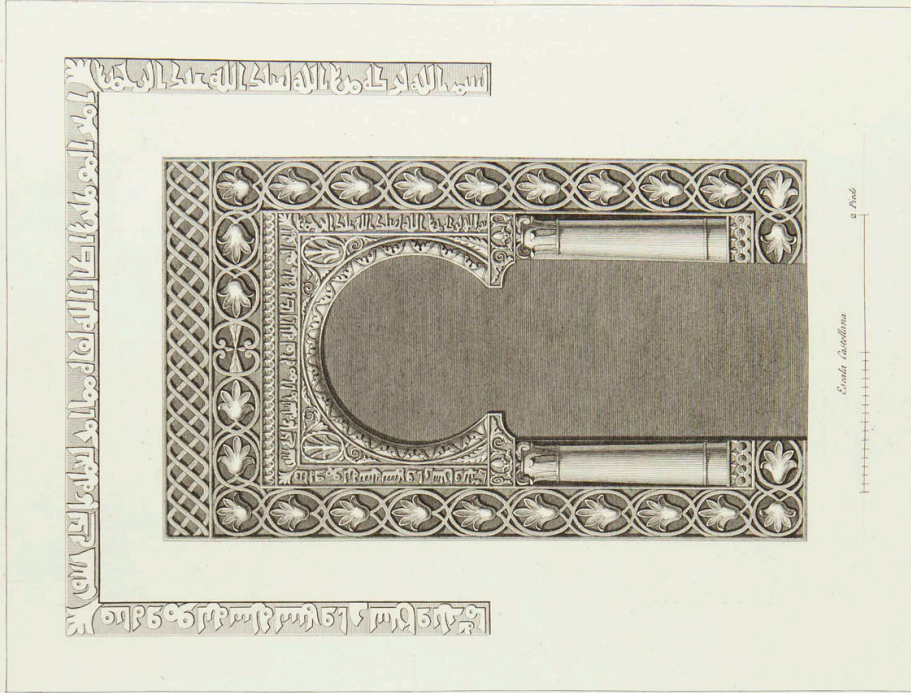
52





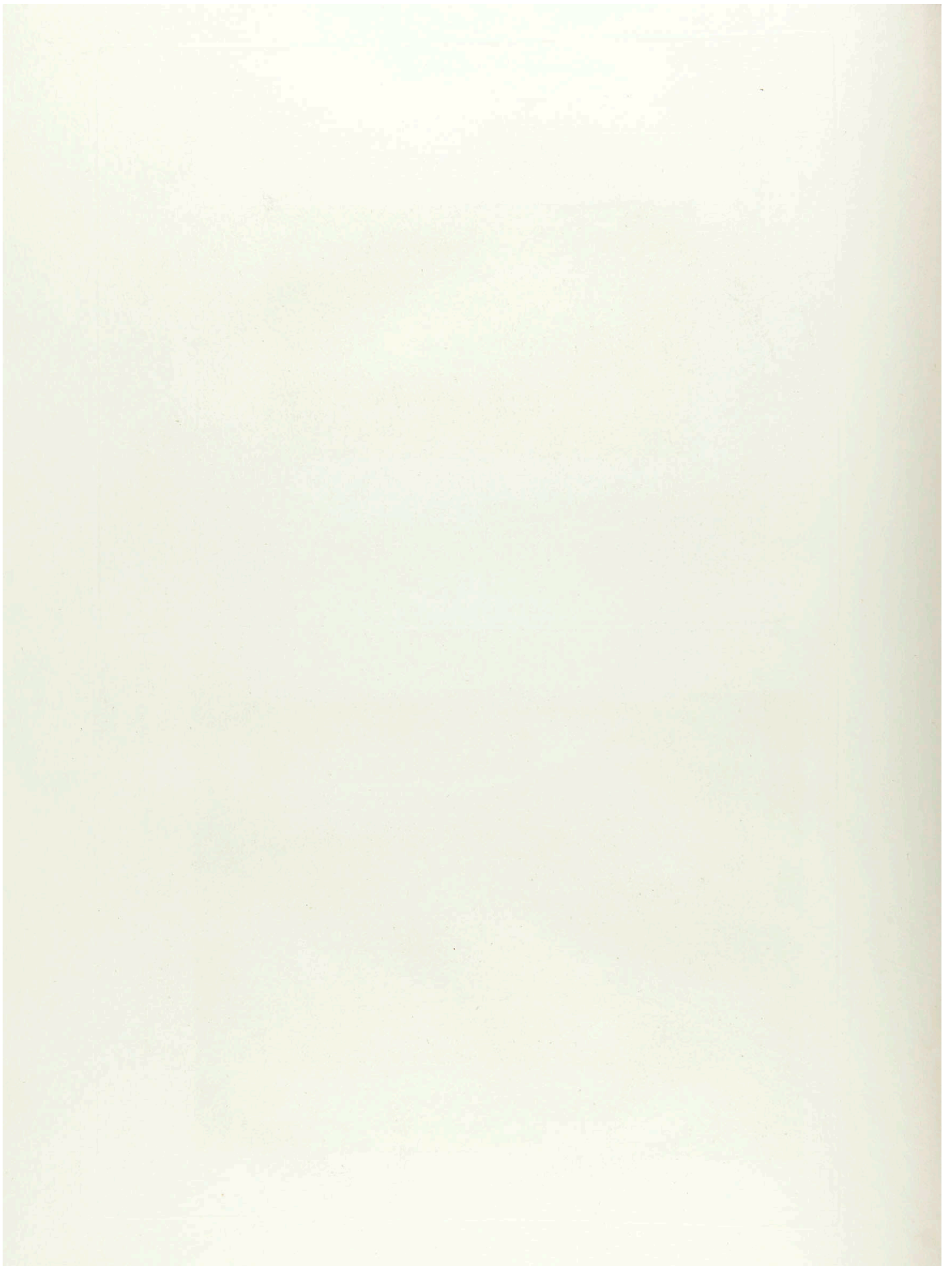
*Interior of the CATHEDRAL of TARRAGONA*

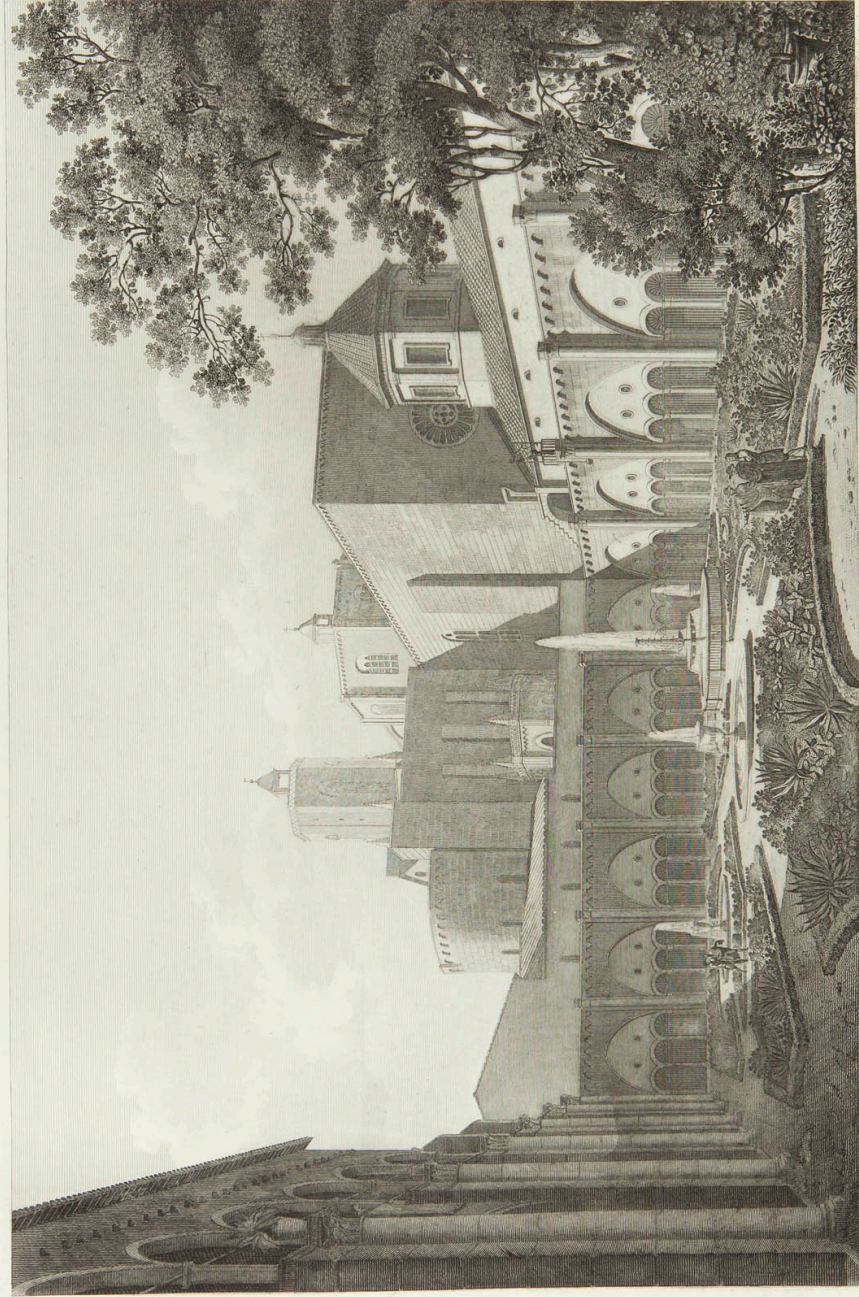
Interior of the CATHEDRAL of TARRAGONA



*Arabesque window*

VENTANA Arabesca en TARRAGONA  
 FENÊTRE Arabesca à TARRAGONE





Visa exterior de la CATEDRAL y del CLAUSTRO de TARRAGONA tomada en lo interior del jardin.

Vue extérieure de la CATHÉDRALE et du CLOÛTRE de TARRAGONNE prise de l'intérieur du jardin





*Moulton del.*

*Lorou sculp.*

Vista exterior de la CATEDRAL a TARRAGONA.

Vue extérieure de la CATHÉDRALE de TARRAGONE.

Exterior view of the CATHEDRAL at TARRAGONA.

63



*Moulton del.*

*Beville sculp.*

CHAPITELES de las columnas del claustro de la catedral de TARRAGONA

CHAPITEAUX des colonnes du cloître de la cathédrale de TARRAGONE.

CAPITALS of the columns in the cloister of the cathedral at TARRAGONA.

64







*Topogr. del. Goussier*

*Alonso V. sculp.*

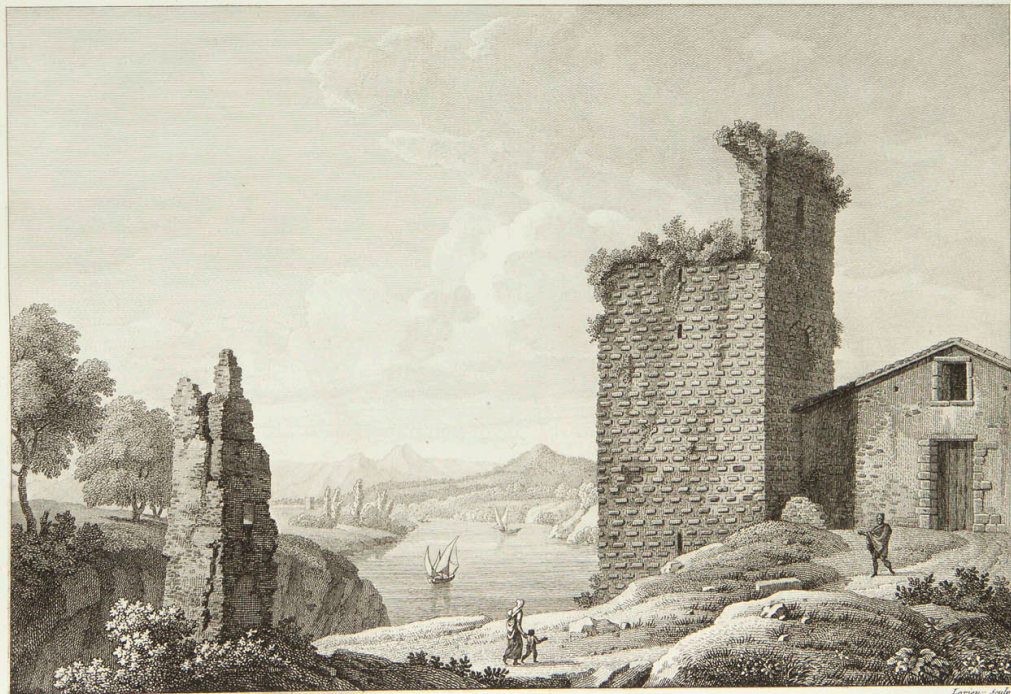
COL de BALAGUER.

COL de BALAGUER.



COL of BALAGUER.

65



*Moulinet del.*

*Lorenz. sculp.*

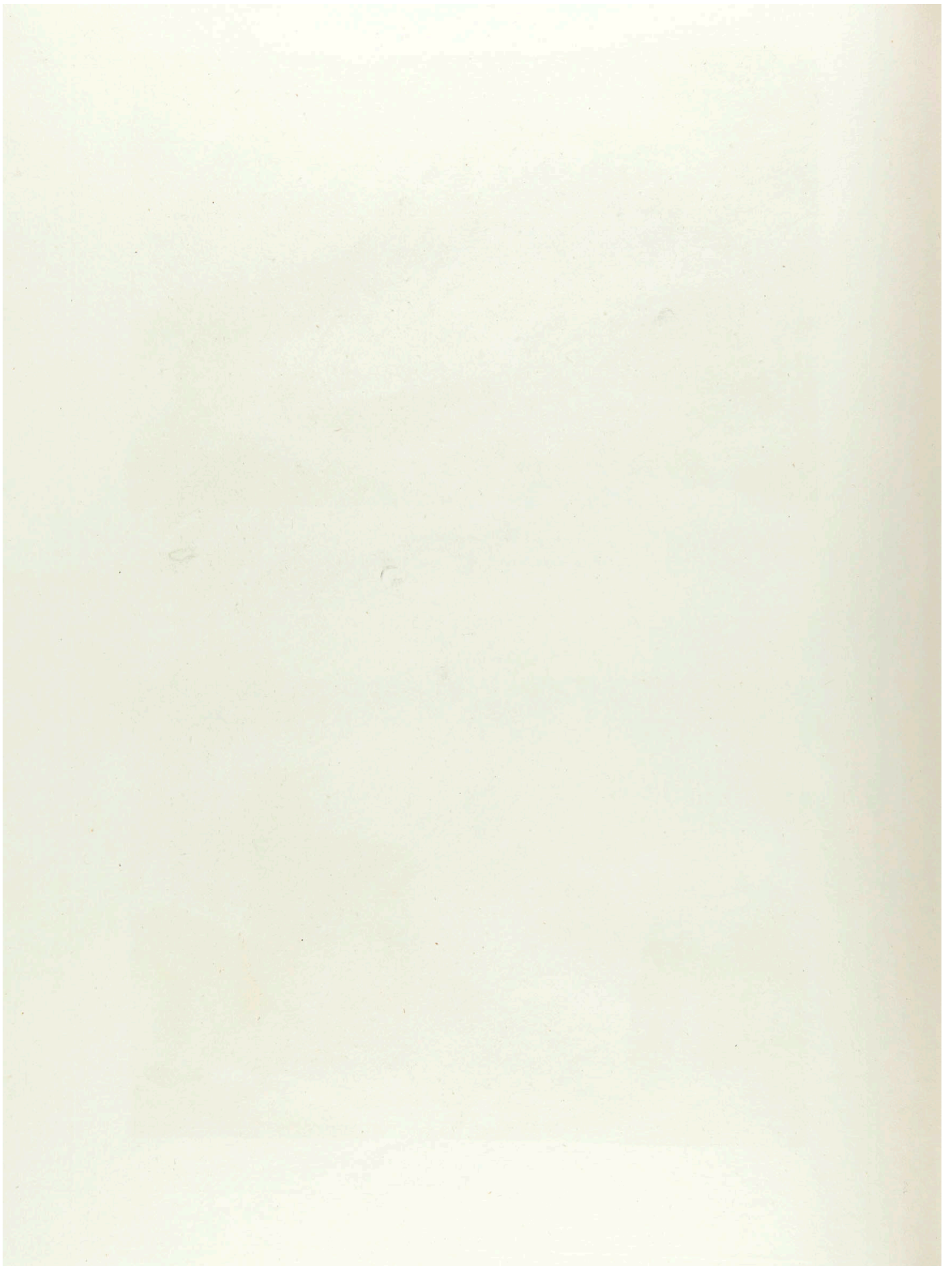
AMPOSTA

AMPOSTA



AMPOSTA

66





VISTA General de TORTOSA

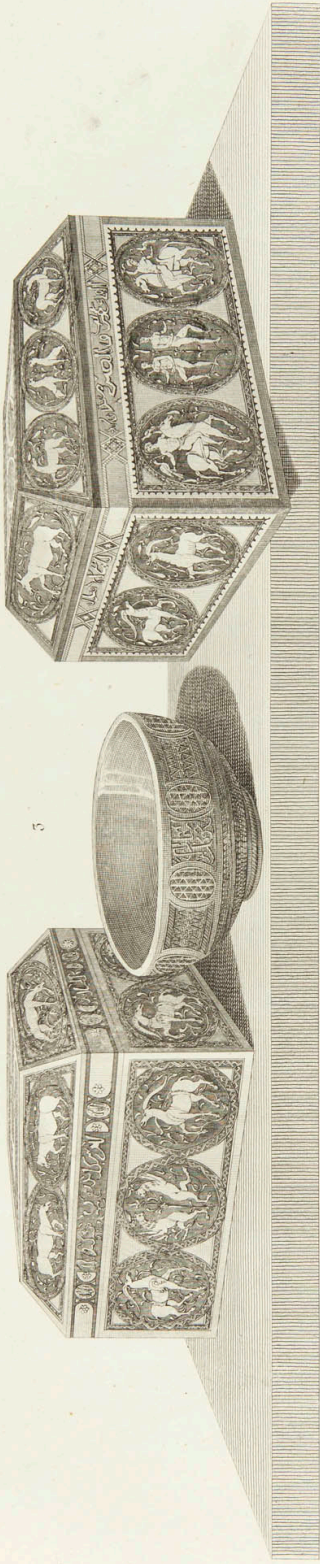
General VIEW of TORTOSE.

VUE Générale de TORTOSE.

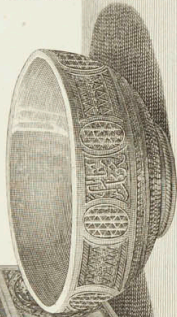
67



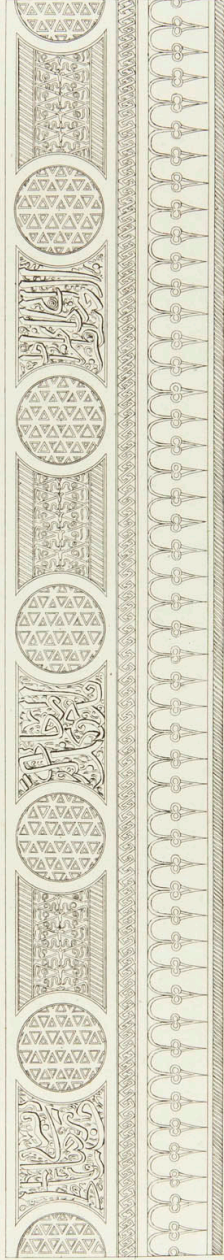
2



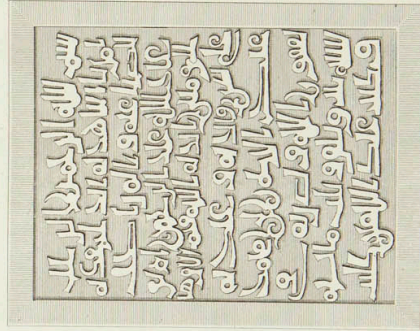
5



4



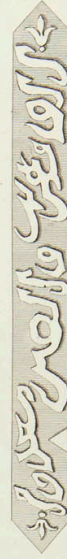
9



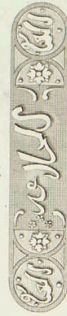
5



6



7



8



*Disegni per l'Arabia*

*Disegni per l'Arabia*

*Disegni per l'Arabia*

COFFRE, COPA, e INSCRIZIONE.

COFFRE, COUPE et INSCRIPTIONS. A COFFER, CUTS and INSCRIPTIONS.





*D'après un dessin de M. de la Roche.*

*Figure del.*

Vista general de LERIDA.

Vue générale de LERIDA

General view of LERIDA







Fig. 100.

M. de la





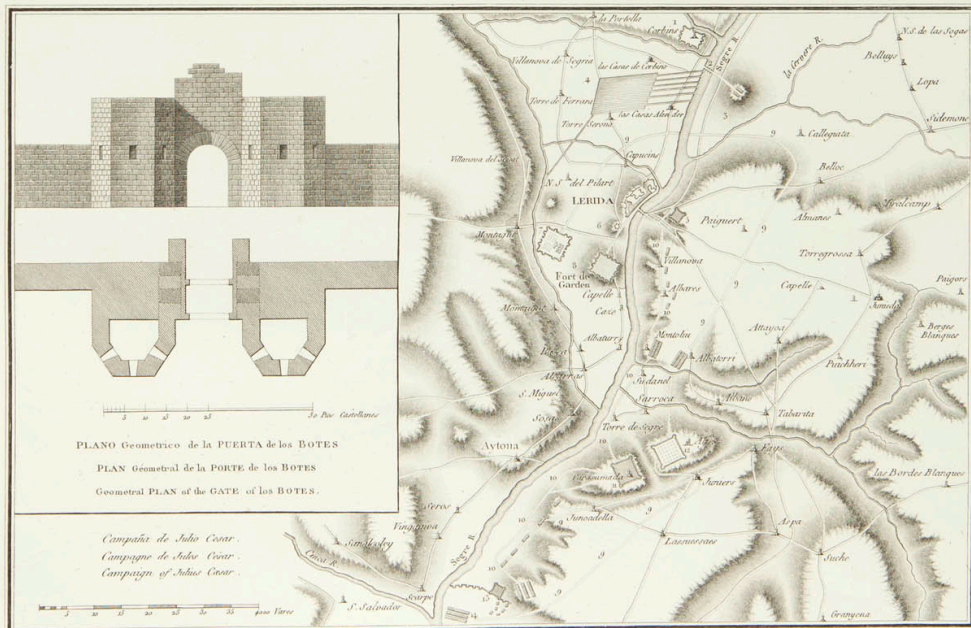
*L'opere del'antico*

*L'opere del'antico*

PUERTA de LOS BOTES en LERIDA

PORTE de LOS BOTES à LÉRIDA

GATE of LOS BOTES at LERIDA



*Reduzido por Goussier*

*Gravado por Fey*

PLANO Geometrico y MAPA.

PLAN Géométral et CARTE.

Geometral PLAN and MAP.





*Andriani del.*

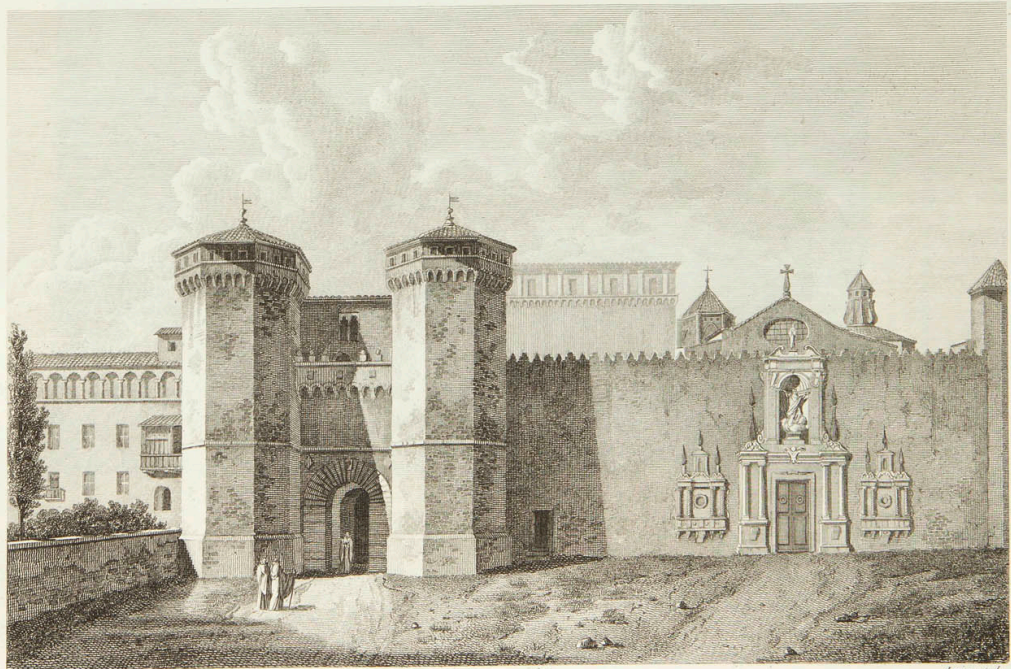
*Perdani sculp.*

Vista general del MONASTERIO de POBLET.

Vue générale du MONASTÈRE de POBLET.

A General view of the MONASTERY of POBLET.

73



*Agui del.*

*Benjamin aqua forte.*

*Lorrens sculp.*

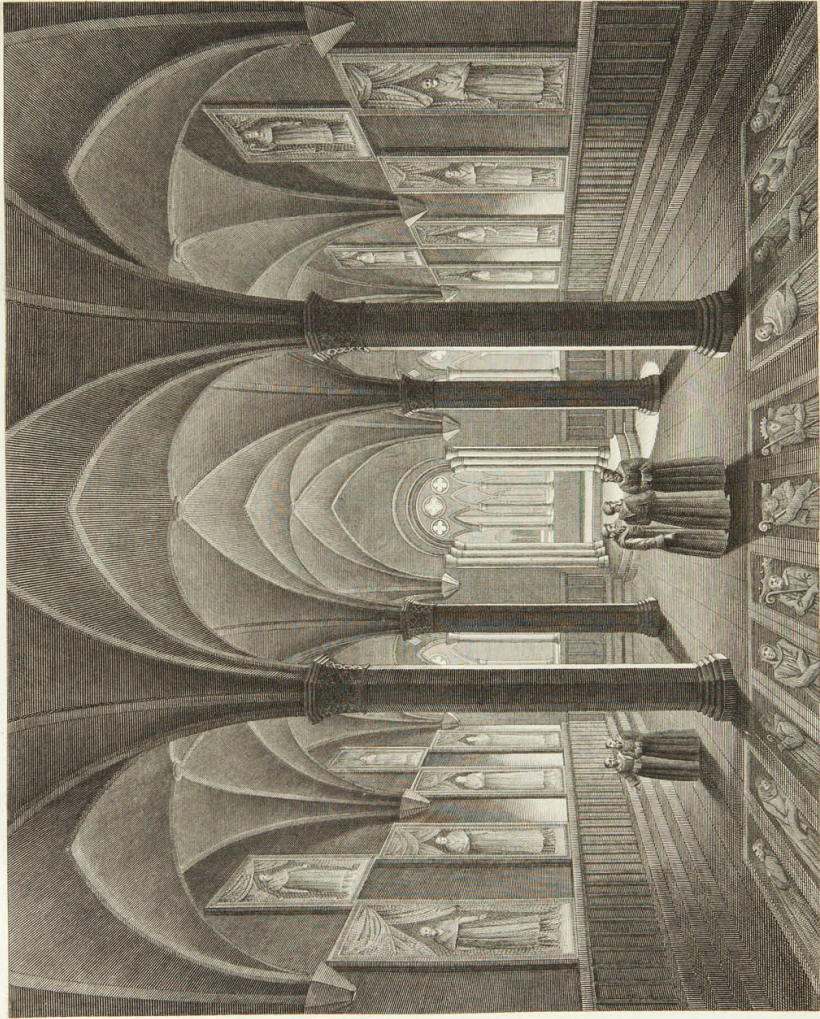
Entrada del MONASTERIO de POBLET.

Entrée du MONASTÈRE de POBLET.

Entrance of the MONASTERY of POBLET.

74





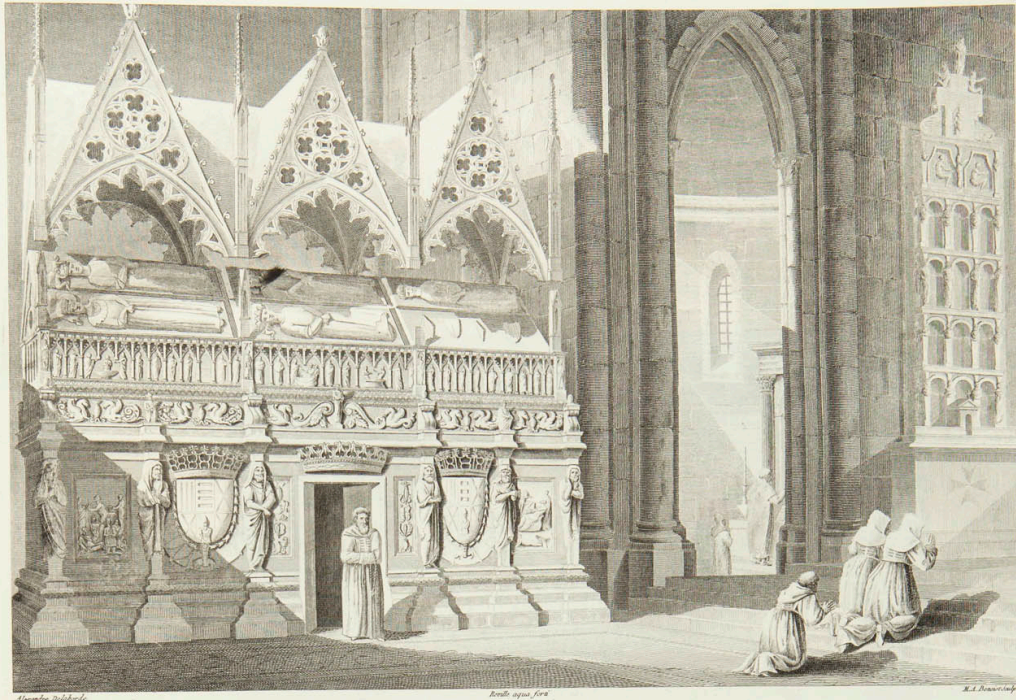
SALA CAPTULAR del MONASTERIO de POBLET.

SALLE CAPTULAIRE du MONASTÈRE de POBLET

CHAPTER-HOUSE of the MONASTERY of POBLET.

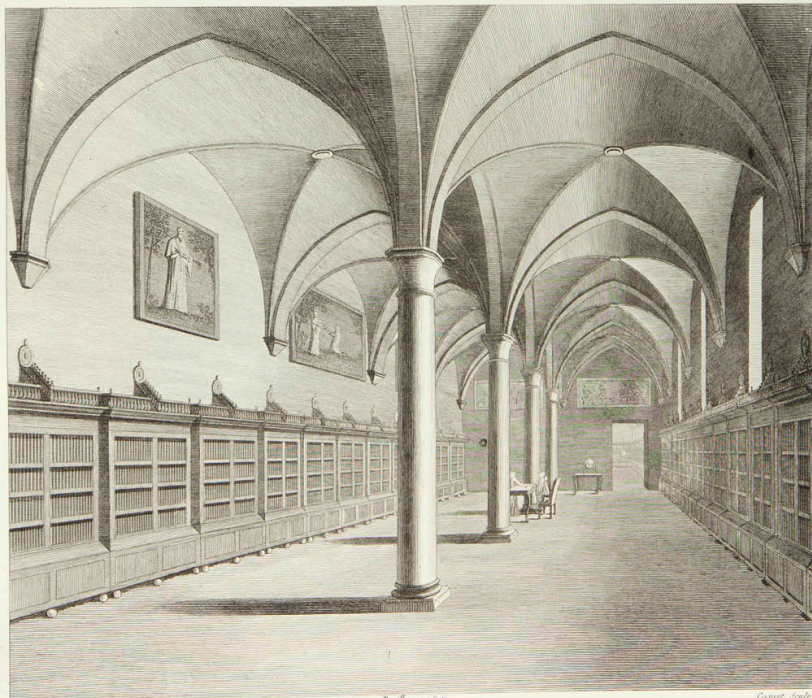






SEPULCRO de los Reyes de ARAGON.  
 TOMBEAU des Rois D'ARAGON. || TOMB of the Kings of ARAGON.

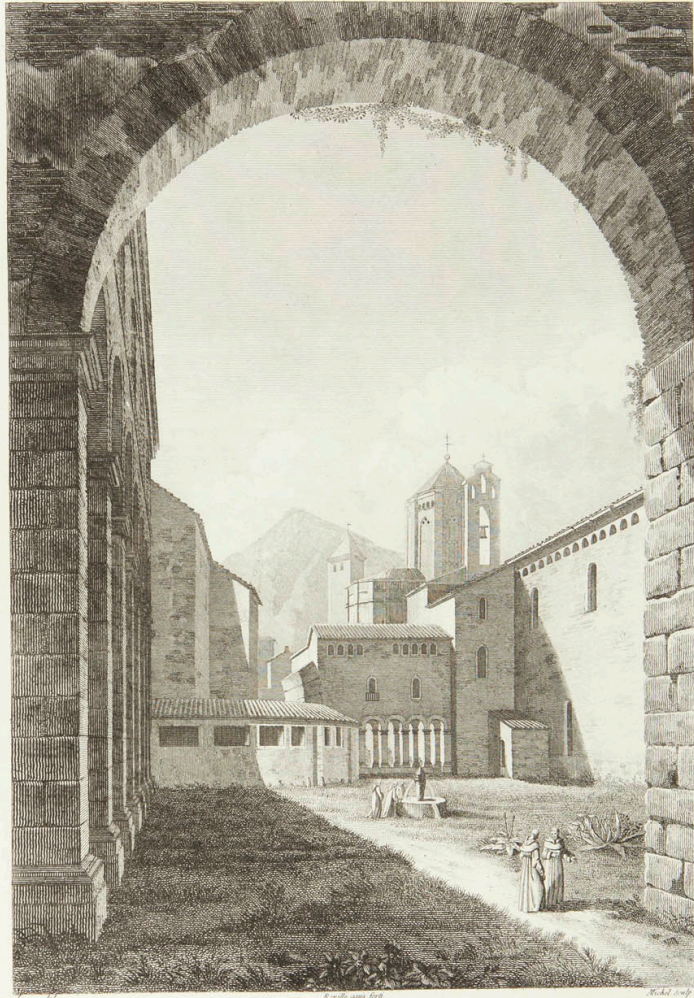
76



Interior de la BIBLIOTECA de POBLET.  
 Intérieur de la BIBLIOTHÈQUE de POBLET. || Inside of the LIBRARY of POBLET.

77

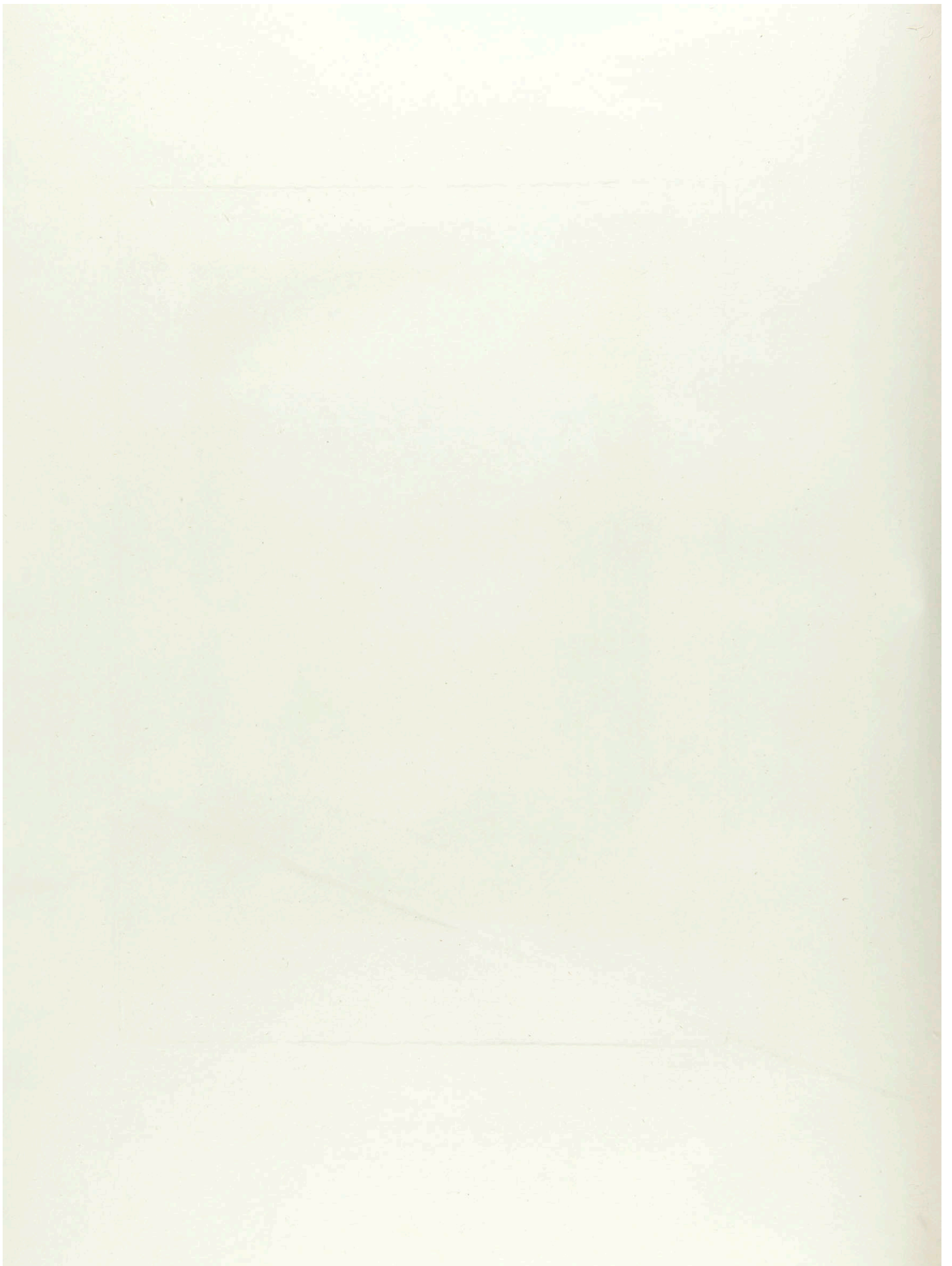


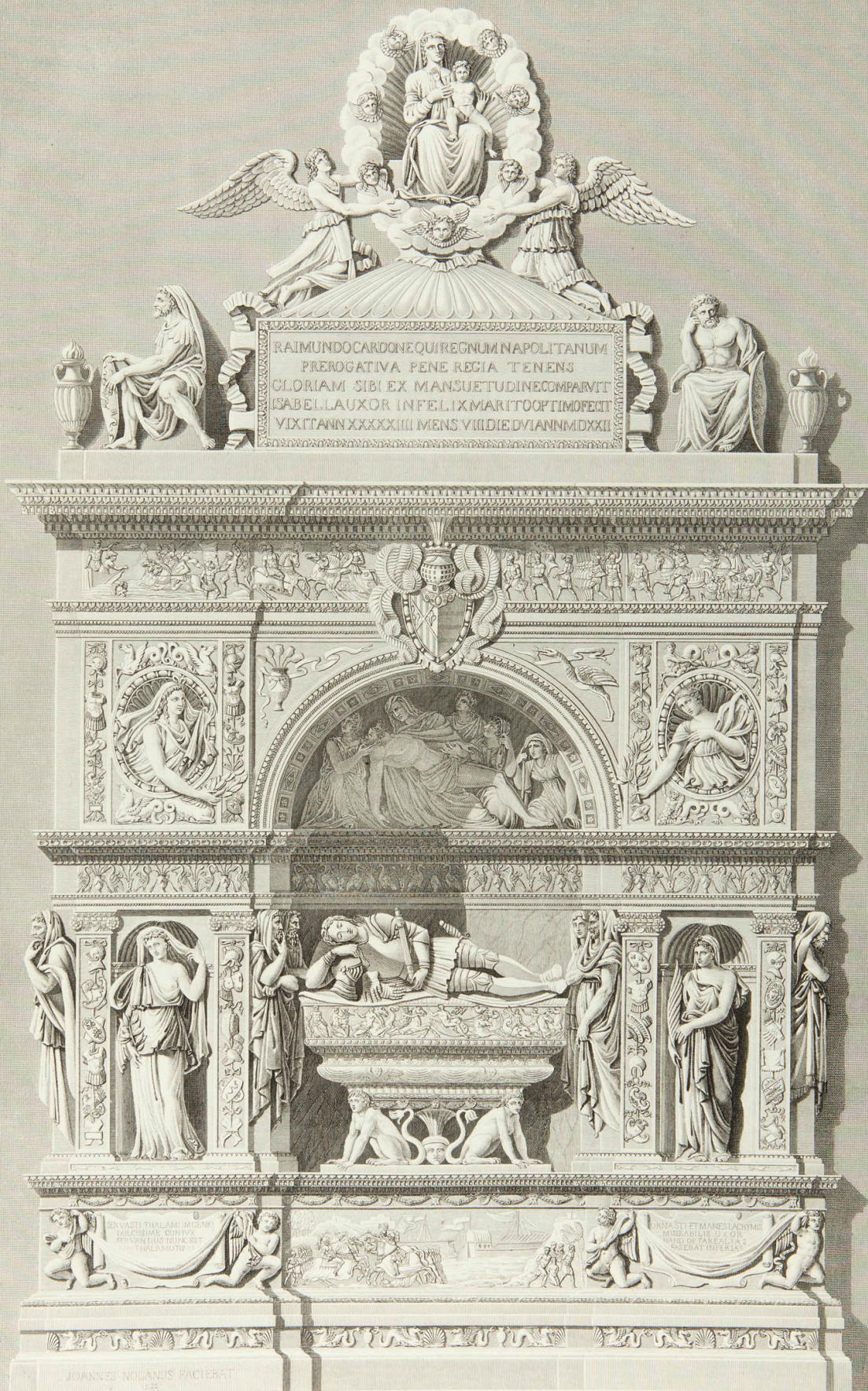


*Laport del.* *Rodrigo yria, fecit.* *Alcalá 1764.*

Vista de uno de los PATIOS del MONASTERIO de POBLET

Vue d'une des COURS du MONASTÈRE de POBLET || A view of one of the COURT-YARDS of the MONASTERY of POBLET





*Statueret ad hunc*

*Reclit et dicitur aqua fieri*

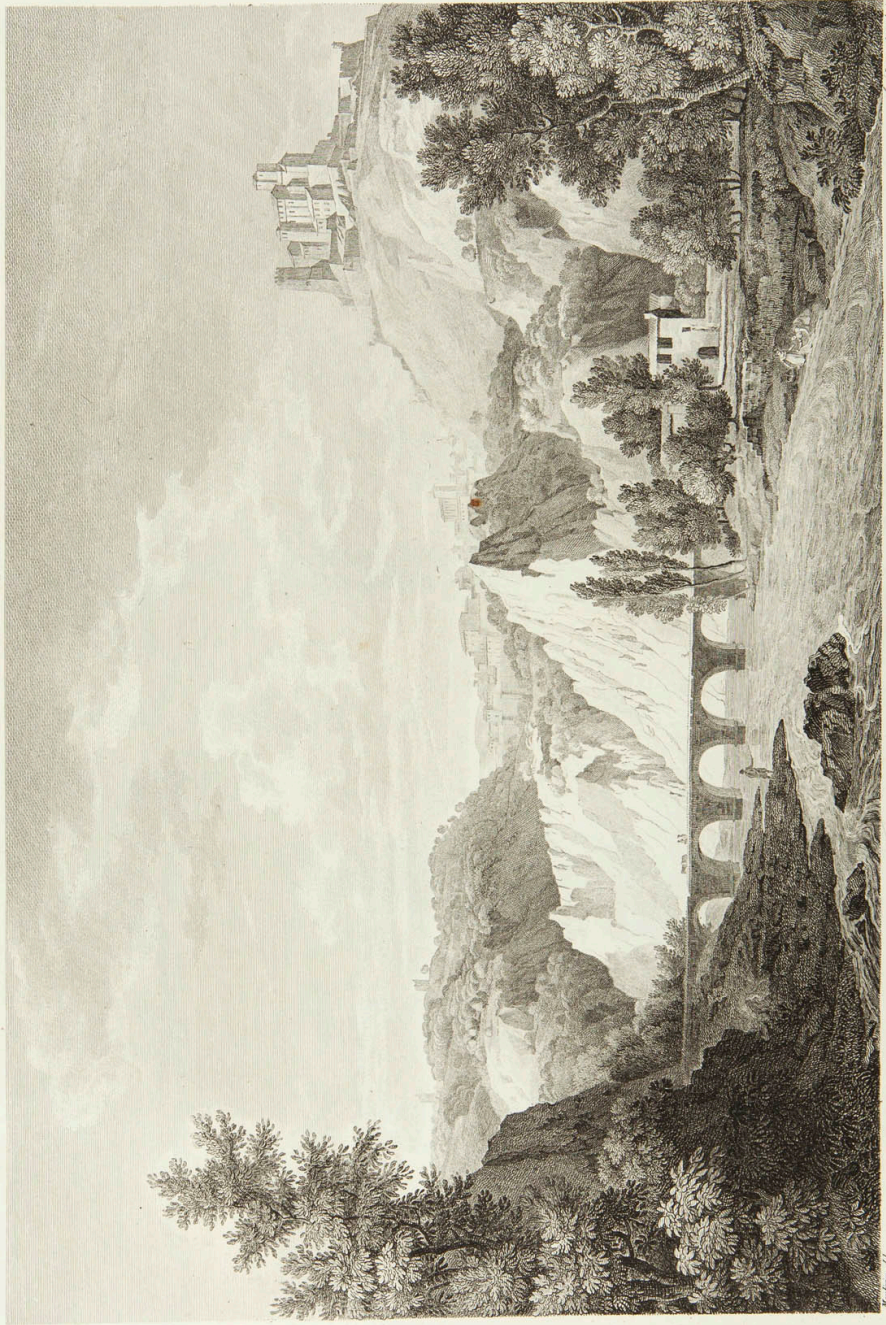
*Exemplum per hunc*

Sépulcro del Duque de CARDONA en BELPUCH.

Tombeau du Duc de CARDONA à BELPUCH.

Tomb of the Duke of CARDONA at BELPUCH.





CUIDAD y CASTILLO de CARDONA, y MONTAÑAS de Sal.

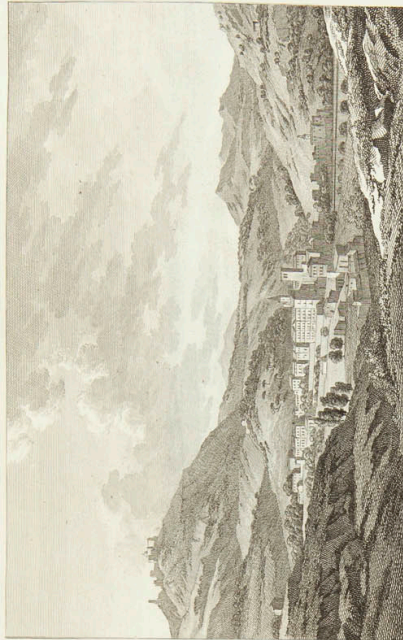
VILLE et CHATEAU de CARDONA, et MONTAGNES de Sal.

TOWN and CASTLE of CARDONA, and Salt-MOUNTAINS.





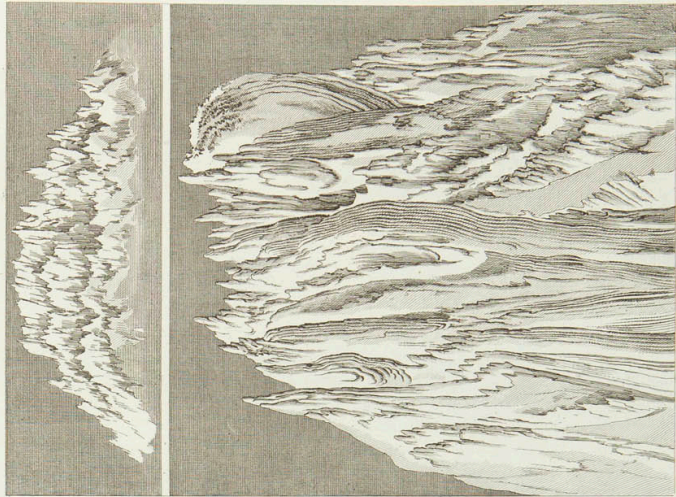
4.



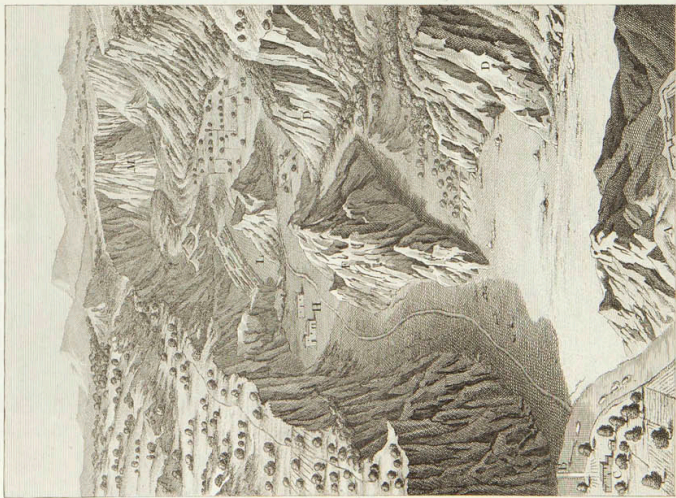
5.



2.



1.



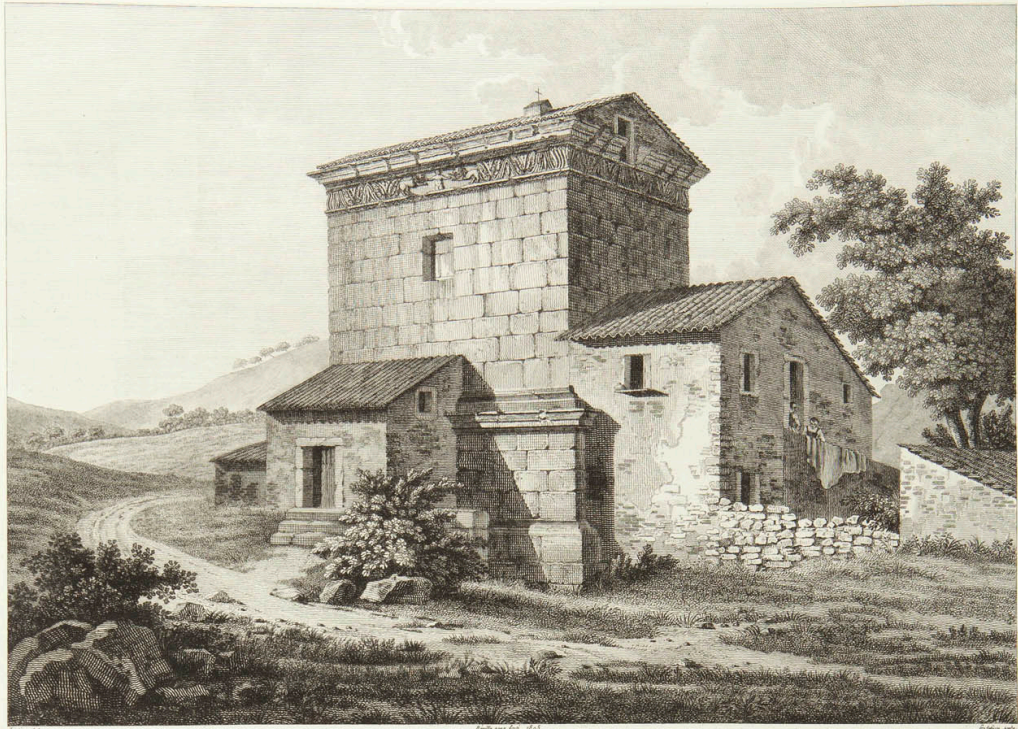
*Author copy.*

Detalles de las SALINAS de CARDONA, y Vista de SOLSONA

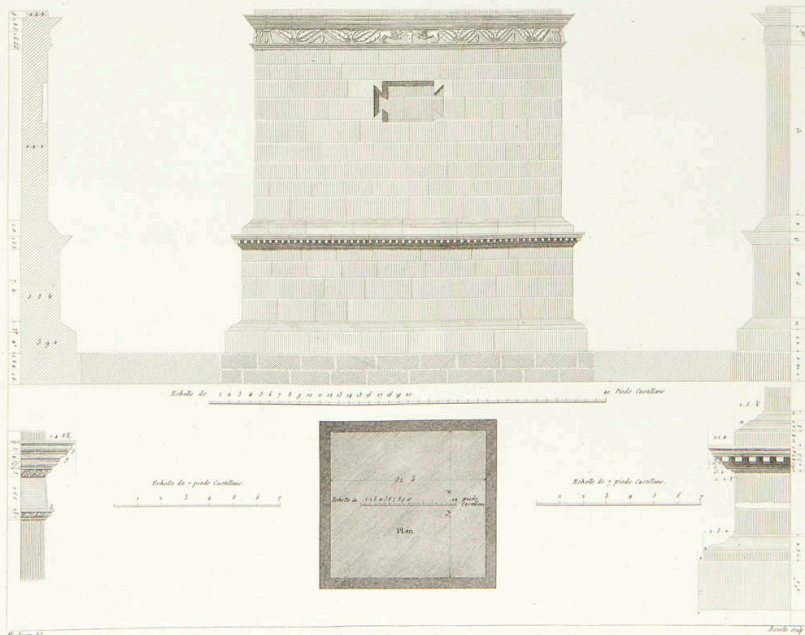
Distinct Views of the SALT - PITTS at CARDONA, with a View of SOLSONA

Details des SALINES de CARDONA, et Vue de SOLSONA.





SEPULCRO cerca de MANRESA.  
 TOMBEAU aux environs de MANRESA. || A SEPULCHRAL vault in the environs of MANRESA.



Detalles y Cortes del SEPULCRO cerca de MANRESA.  
 Détails et Coupes du TOMBEAU aux environs de MANRESA. || Detached parts and Sections of a SEPULCHRAL vault in the environs of MANRESA.

82

83





*Wolfe del.*

*Doyonville Sculp.*

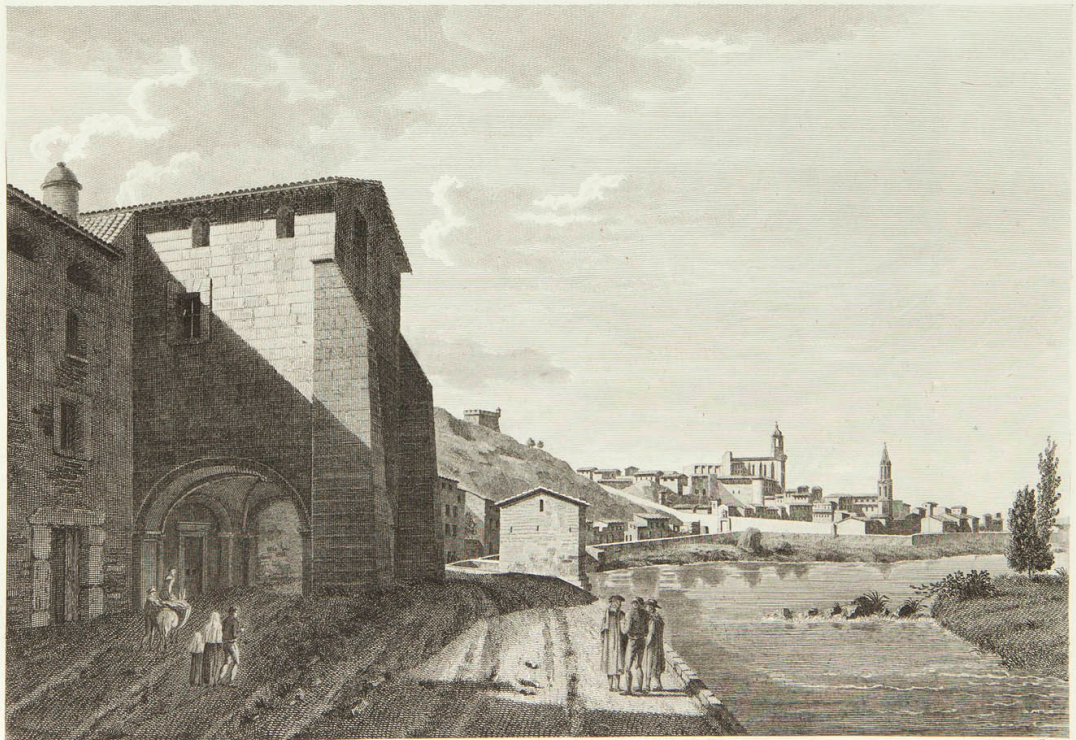
Vista de MANRESA.

Vue de MANRESA.



View of MANRESA.

84



*Lapic del.*

*Doyonville sc.*

Vista de GERONA.

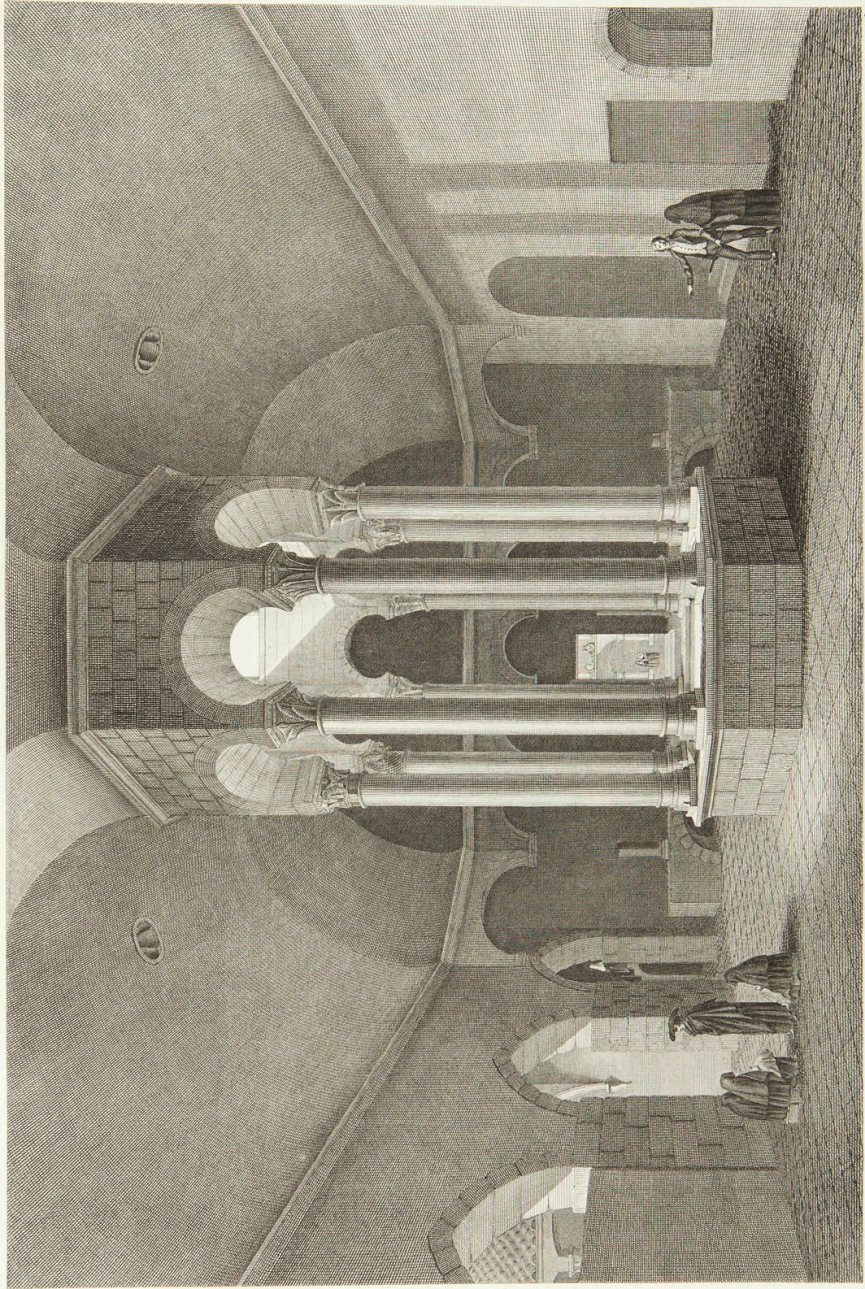
Vue de GIRONA



View of GIRONA.

85





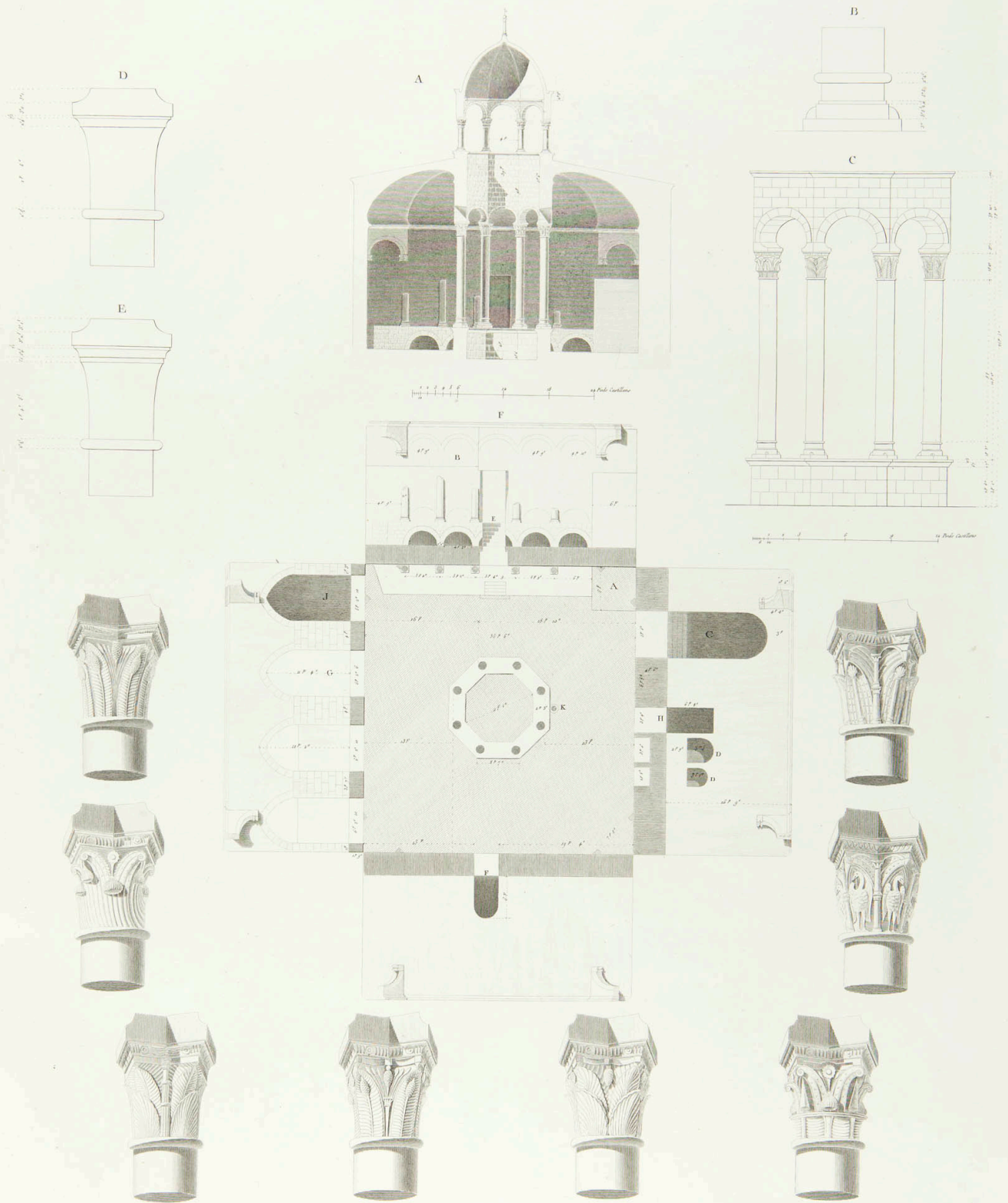
BAÑOS arabes en GERONA

BAINS arabes à GERONA

Arabian BATHS at GIRONA







*Moulinet del*

Detalles y cortes de los BAÑOS arabes en GERONA

*Bancart sculp*

Détails et coupes des BAINS arabes à GIRONA

Detached parts and sections of the arabian BATHS at GIRONA



1  
L. CAECILIUS L.  
P. OPTATUS  
7. LEG. VII. G. F. L.  
ET. LEG. X. V. POLLII  
MISSVS HONESTA V.  
MISSIONE AB IMP. M.  
AV. ANTONINO ET AV.  
VERO AVG. ATLECTVS AB  
INTERIM. V. ES. C. N.  
IN HONOR. AEDILICIO  
II VIR III FLAM. ROMAE  
DNORVM ET A. GVSTO  
Q. M. CTAB. DOLECO  
DAN. IQVEV. OLOXVII DE  
QVORVM. RIS. VHS  
EDIVOLO. V. OD.  
PVGILVM DIE IIII. DVIM. IVN.  
V. V. E. MDI  
EXCC. OLEV. M. V.  
POPULO. PR. LETA  
TARIE. CONDIC.  
LIBERT. REM. LIBE.  
LIBERT. ERTI.  
L. D. D. D.

2  
SEVRATVS GNICE  
RITAB. OM. BV. MV.  
NERBVS SEV. VVS. EX  
CV. S. FIS. IN. QV. OD. S. QV.  
EORVM. AT. MV. N. ERA.  
VOCATVS. FVERI. C.  
TV. MV. S. VII. DAT.  
EM. PV. B. TARR. C.  
TRANSFERRI. E. O.  
SVBEA. DEM. FORMA.  
SPECTACV. LV. MV. QVOT.  
SSE. V. DENDORVM.  
TARRA. CONE.

3  
L. LICINIO  
SECVND. O.  
ACCENS. O.  
PATRON. SV. O.  
L. LICIN. SVRAE  
PRM. SECVND.  
ERT. CONS. EVS.  
III VIR. AVG. Q. L.  
I. V. T. TARRAC. ET  
COL. F. I. A. P. BARC.  
C. GRANIVS. FELIX  
AMICO

4  
HIC WIELME IACES PARIS ALTER, ET ALTER ACHILLES  
NON IMPAR SPECIE NON PROBITATE MINOR.  
TE TVA NOBILITAS PROBITAS TVA GLORIA FORMA  
INVIDIOSA TVOS SVS TVLIT ANTE DIES.  
ERGO DECEAT TVMVLO PIA SOLVERE VOTA SEPVLTQ:  
O IVVENES QVORVM GLORIA LAVSQUE FVI.

5  
SILVANO  
AVG. SACR.  
P. CORNELI  
VS. FLORVS  
VI VIR. AVG.

6  
IVNONI  
AVG. SACR.  
C. QVINIVS  
Q SEVER. E.  
L. MYRONVS  
III VIR. A. G.

7  
C. TO. M. T. H. R. I.

8  
זה קבר של ל' חיים בר יצחק  
נפטר בנסן שנת ה'תשע"ו

9  
זה קבר של ל' הנטח בר שמעון  
ידל'בי נפטר בירח אייר שנת  
ה'תש"ח

10  
I. O. M.

11  
C. VALERIO  
AVITO. II VIR  
VAL. FIR  
MINA. FIL  
TRANSLATO  
AB. DIVO. PIO  
MNC. AVGS  
V. COL. TARRA.

12  
L. LIO  
Q. FVSIO  
II VIR. FLAM. DIVI  
CLAVDI. PRAEF. ORAE  
MARIT.  
FLAMINI. DIVORVM ET  
AVGVSTOR. PHC. PROVNC  
HISPANIA. CITER  
DO. TARRACONENS  
HONORES. DECREVIT

13  
ERME  
BO MO

14  
C. AEMILIO. C. F.  
GAL. FRAERN  
PRAEF. FABR. II  
TRIB. MIL. LEGIO  
NIS. V. ALAVDA  
FLAMIN. P. H. C.  
HIC. CENSVM  
EGIT. IN. PROVIN  
GALLIA. AQVITANC  
P. H. C.

15  
L. AEMILIO  
L. F. GAL.  
PATERNO. PR.  
PRAEF. FABRO. LEG. VII.  
LEG. VII. C. III  
D. COP. III. PR. C. C. M. E. G. II. AV.  
ET. PR. TER. DONIS. DONATO  
AB. IMP. TRAIANO. TORQVI  
BVS. ARMILLIS. PHALERIS.  
CORONA. VALLARI. BIS.  
IN. DACIA. SEMEL. IN. PAR  
THIA  
ATILIA. L. FIL. VERA. BE  
NE. DE. SE. MERITO.

16  
M. VALERIO  
M. F. GAL  
ANIENSI  
CAPELLIANO  
DAMANITANO, ADLEC  
TO, IN. COLONIAM  
CAESARAGVSTANAM  
EX. BENEFIC. DIVI, HADRIANI  
OMNIB. HONORIB. IN. VTRAQ  
REP. FVNCTO, FLAM. ROM. DIVOR. ET. AVG  
P. H. C.

17  
L. F. POL  
CENT.  
X. C.  
P. H. C.

18  
D. M  
CLEARCHI  
HIC CLEARCHVS QVI DVM VIXIT  
GRAECO MAGNO NOMINE  
NVNCVPATVS FACTIS MERVIT  
NOMEN HOC ET LITTERIS  
INFANS CAP. ANNIS  
FELICI CVRI  
FVIT NEPOS I.  
HOSTIVM

19  
Q. HEDIO.  
LOLLIANO.  
ANO. LEG.  
PR. PR. V. P.  
PRAESIDIOR  
CORNICVLA  
EIVS. ET. CON  
ET. SPECVL  
LEG. VII. C. III  
P. F.

20  
Q. LICINIO  
M. F. GAL. SILVA  
NO. GRANIANO  
FLAMINI. ROME  
ET. AVG. PROVINC  
HISPAN. CITER  
PRAEFECTO. ORAE  
MARITIMAE  
PROC. AVG  
P. H. C.

21  
LICINIVS. CALI  
DROMVS  
PROSA. TE  
MEA  
VOTVM. SOLVI  
IOVI. DOMNO  
L. B. S.

22  
II CIAVDI  
CAESAR  
GERMA  
MAX. TRIB  
COS III  
PATER  
CXI

23  
SIMAE  
VS. L. VIER  
PII. C. B. M.

24  
HEIC EST SIT  
פזב-ז-ד-ד  
S P A P M A

25  
כד של מחכו עצמהרדך  
שכב אחכהך כה בחדש נ

26  
L. IVNIO, B. L.  
F. QVIRI  
MARONIAE  
PATERNO, LANCIEN  
OMNIB. IN. REPVBLICA  
SVA. HONORIB. FVNCTO  
II VIR. BIS. SACERD. ROM. ET  
AVG. CONVENT. ASTVRVM  
ADLECTO, IN. QVINQ. DEC. VRI  
ITVMAE. ROMAE. IVDICANIVM  
FLAMINI, AVGVSTALI, P. H. C  
P. H. C.

27  
SEMPRONIO  
M. F. GAL  
TR. MILIT  
CYTHIC  
LEG. VI. FER. TR.  
MIL. LEG. III. GAL  
TRIB. MIL. LEG  
VV. FLAMINI  
P. H. C.

28  
POMP. MAX. M. N. A.  
EX. S. BRACAR. AG  
FLAM. VXORI  
VLPI. REBV. RRI  
FLAM  
P. H. C.

29  
C. ANNVVS. CF. GAL.  
PROCVLVS  
SIBI ET FORCIAE RES  
TITVTAE VXORI OPT  
ET SVIS  
H. M. H. N. S.

30  
GVDI  
MAXSIM  
MP. VIII. T  
POTESTA  
VIA. AV  
CCX

31  
פזב-ז-ד-ד  
פזב-ז-ד-ד-ד-ד-ד-ד-ד-ד  
FVLVIA LINTEARIA.

